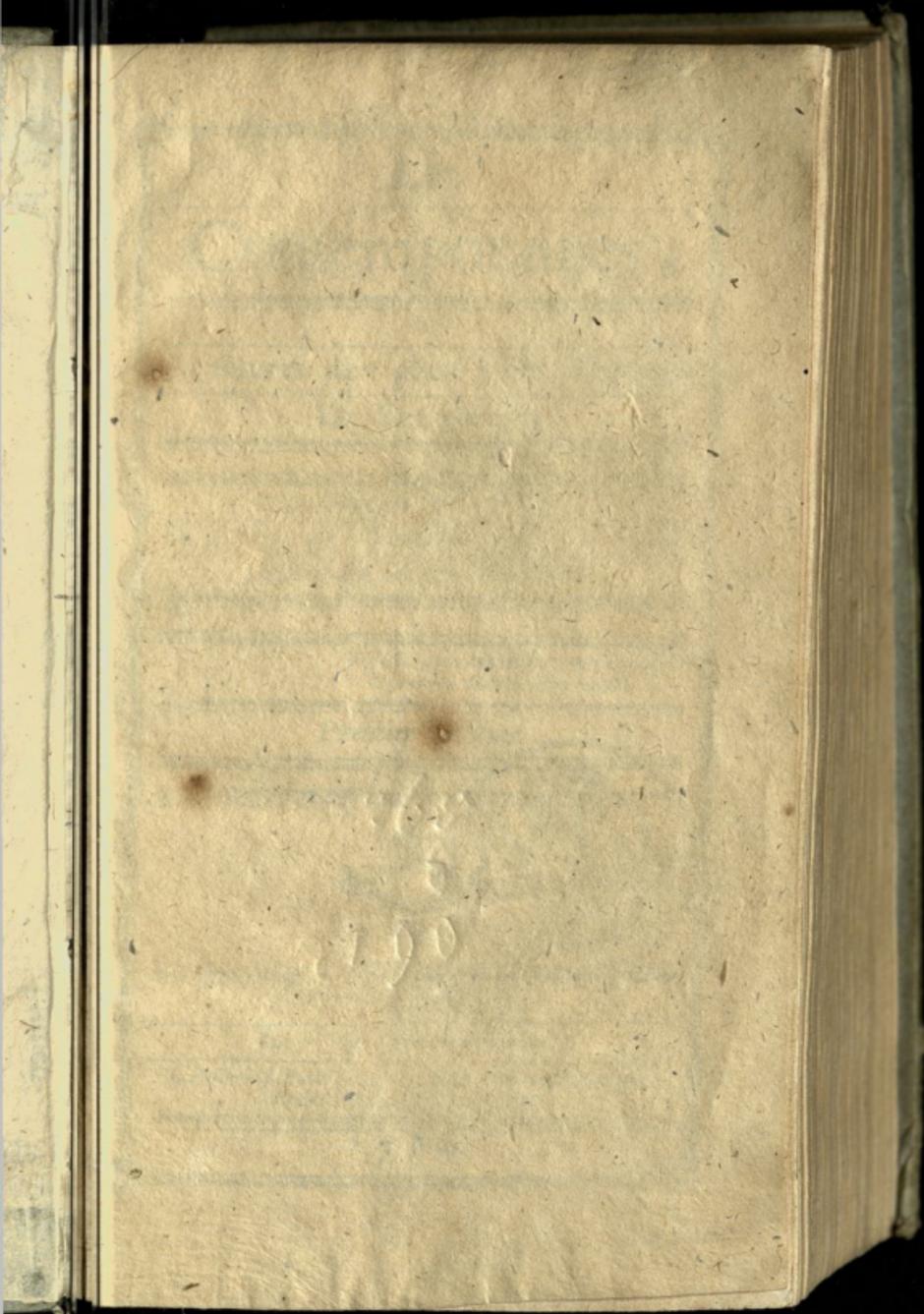
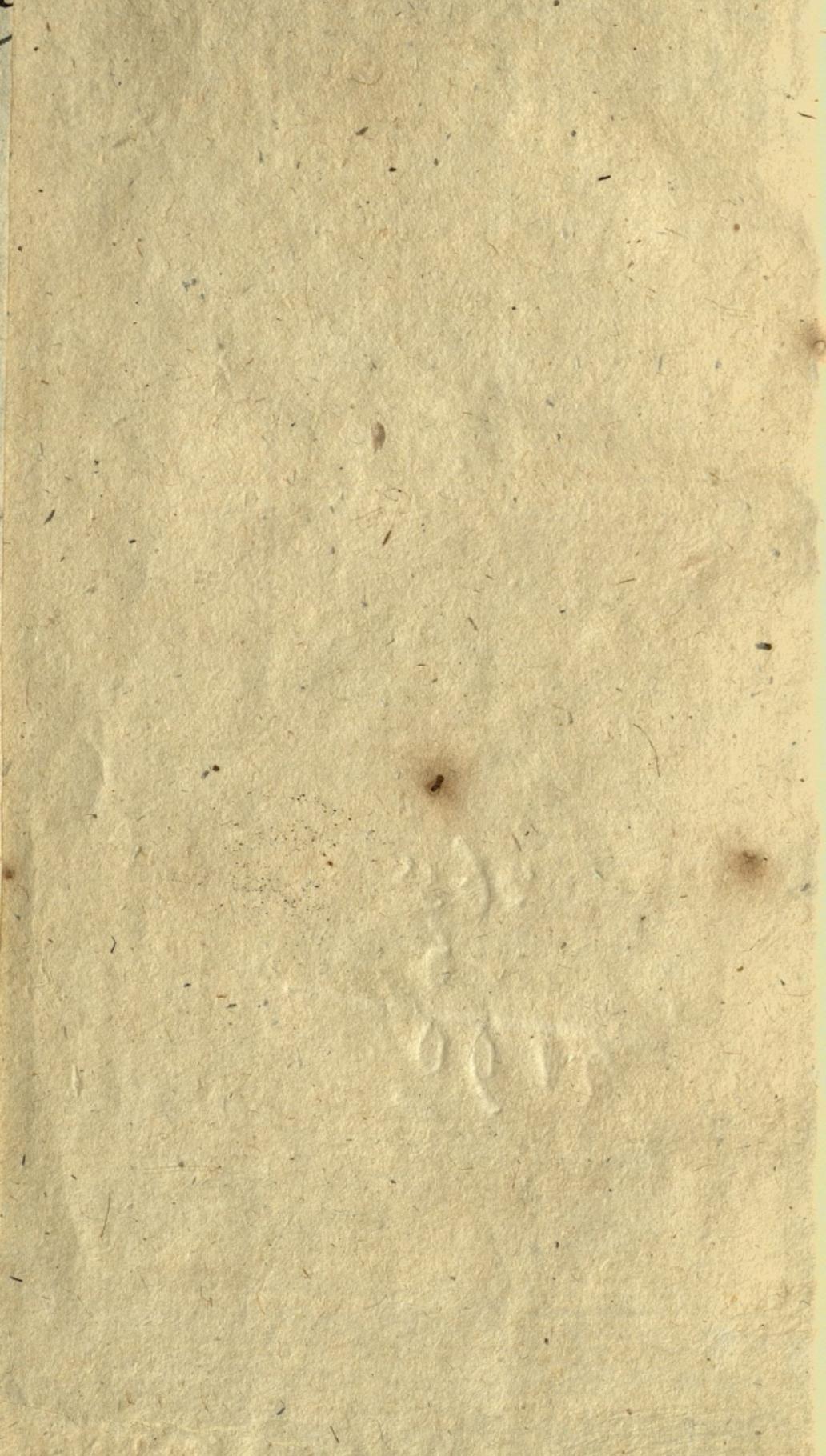


2265

... in cura animarum

✓ 2265. I. N. c. 214.





Les
Contemporaines ,

ou

Avantures des plus jolies Femmes

De l'âge présent :

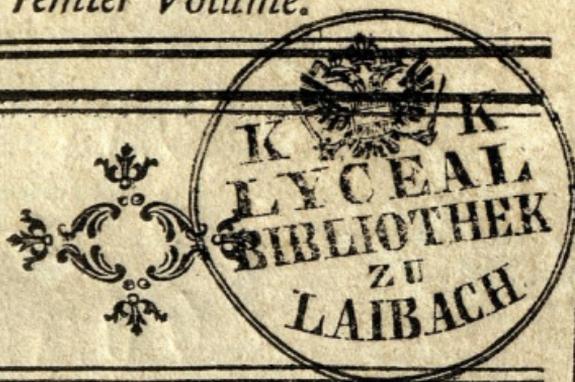
Recueillies par N. ** * * * * ;

Et publiées par Timothée Joly , de Lyon ,

Dépositaire de ses Manuscrits :

Il s'essaie par ces Historiettes ; bientôt
il prendra un vol plus hardi.

Premier Volume.



Imprimé à Leipfick ,

Par Büfchel , marchand-libraire :

se trouve à Paris , chés la dame Veuve Duchefne ,
libraire , en la rue Saintjacques.

1 7 8 0 .

UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT

5720 S. UNIVERSITY AVE.

CHICAGO, ILL. 60637

TEL: 773-936-3700

FAX: 773-936-3701

WWW.UCHICAGO.EDU

UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

5720 S. UNIVERSITY AVE.

030041420

AVERTISSEMENT.

§. Quoiqu'on intitule ces Nouvelles , les Contemporaines , on sent que l'Histoire des Femmes est inséparable de celle des Hommes : Il y est autant parlé des Premiers que des Secondes ; la moitié des Nouvelles porte même un titre masculin ; mais les Femmes en sont l'ame.

Peut-être s'attend-on à trouver ici les Aventures des Femmes connues , sans aucun déguisement ; on se trompe , cela ne serait pas permis. Aureste , la plupart de ces Nouvelles sont assez intéressantes , pour que l'Auteur ait pu se dispenser d'être méchant.

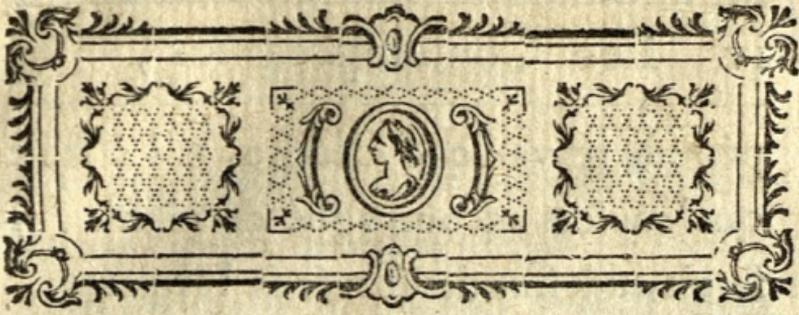
Réponse de l'Éditeur sur son Orthographe.

L'orthographe que j'ai toujours suivie , est celle de Voltaire , avec des *s s* arrondis au-milieu des mots , où ils se prononcent comme le *z z*. On me la reproché dans un Ouvrage - périodique très-estimable : j'en ai été surpris ! A-la-vérité , Quelqu'un m'a assuré que ces mots , LA SINGULARITÉ de son ORTHOGRAPHE , ont été ajoutés par l'Imprimeur. Je travaille depuis dix ans à un Ouvrage sur notre Orthographe , qui donnera d'excellentes raisons pour les changemens à y faire.

Je ne me suis permis d'orthographier singulièrement que dans LA FAMILLE VERTUEUSE , & dans LE

MENAGE PARISIEN : la Préface de ce dernier Roman explique mes motifs. Je ne suis donc pas le corrupteur de l'Orthographe, mais je voudrais en diminuer les difficultés. Aussi le but que je me propose dans *LE GLOSSOGRAPHE* est-il de fixer invariablement pour la postérité la prononciation actuelle de notre langue.

J'écris *Glasse* de miroir, & *Glace*, eau congelée, d'après une juste remarque de l'Abbé Desfontaines.



Les Contemporaines ,

ou

Avantures des plus jolies Femmes
de l'âge présent.

Introduction.

Quand j'étais jeune , j'écoutais par ignorance , & je gardais le silence par timidité , par un certain orgueil qui venait d'un sentiment très-vif de mon insuffisance. A-présent , que je ne suis plus jeune , j'écoute pour m'instruire : je parle peu ; Celui qui se répand toujours audehors , est bientôt épuisé : Je me reserve de parler , lorsque je serai vieillard ; car alors on est paresseux d'écrire. C'est un

pénible travail que d'écrire ! s'il n'était quelquefois accompagné de plaisir , il serait au-dessus des forces de l'Homme.

Permettez, Lecteur, que je vous rende compte de la manière dont me sont parvenues les *Nouvelles* que j'ai rassemblées pour votre amusement. Lorsque j'aperçois quelque jolie Personne, je suis curieux de la connaître, à-proportion de sa beauté. J'y réüffis facilement : un Particulier fort-répandu, qui m'a pris en affection, je ne fais pourquoi, mais sans-doute, parce-qu'il me suppose quelque mérite, & qui m'aime en raison du bien que son imagination exaltée lui dit de moi, fait les informations, & me donne ensuite les resultats de ses recherches (*). Quelques-uns de ses canevas restent tels qu'il me les donne. Vous ne verrez donc ici aucune Aventure, honorable Lecteur, que la Belle qui en est l'Héroïne,

(*) Il est mort la nuit du 29 au 30 Mars 1779. (Joly.

n'ait fait naître l'idée de l'écrire. C'est la raison du titre que j'ai choisi.

Maintenant voici mes motifs pour mettre sous vos yeux des évènements journaliers, qui se passent dans l'intérieur des Familles, & qui par leur variété autant que par leur singularité, vous serviront à anatomiser le cœur humain. Si vous êtes retiré à la campagne, vous serez charmé, à vos momens de loisir, de vous amuser à lire une Histoire véritable, courte, dont les faits n'ont point ce sombre terrible des Livres anglais, qui fatigue en attachant; ni ce ridicule papillonnage des Brochures françaises ordinaires; ni le ton langoureux & soporatif de ces Romans prétendus tendres, tous jetés dans le même moule; ni ces échasses mal-proportionnées, que donnent à leurs Héros les Romans de Chevalerie. J'ai depuis longtemps quitté cette route; & pour m'en frayer une

autre, j'ai moins suivi l'impulsion de mon propre goût, & la tournure particulière de mon esprit, que la vérité. Dès mon enfance, lisant des Romans, j'eus envie d'en faire: mais sentant bien qu'il manquait quelque chose à ceux que je lisais (c'était sur-tout ceux de Madame *De-Villedieu*) & que ce quelque chose était la vérité, j'imaginai que si jamais j'avais le talent d'écrire, il faudrait prendre une route nouvelle, & ne point profiter ma plume au mensonge.

A-la-vérité, je n'ai pas toujours tenu ce sage propos: mais c'est moins de moi-même, que par les conseils d'autrui. Dès que j'ai eu calmé le premier trouble, & l'espèce d'ivresse que jette nécessairement dans l'âme la profession d'auteur, je suis revenu aux premières résolutions de ma jeunesse, & je n'ai plus voulu écrire que la vérité. J'ai été Historien de Personnages, dont je n'ai menti que le nom: encore, m'est-il quelquefois arrivé

de l'employer, sur-tout, lorsque mes Héros étoient des modèles de vertu. Mais quelques-uns de ceux-ci ne l'ayant pas trouvé-bon, j'aurai soin par-la-suite d'avoir l'aveu de ceux que je nommerai.

Peut-être m'objectera-t-on. --Que mon titre, les *Contemporaines*, ne paraît pas rempli à certains égards. Je vous prie, honorable Lecteur, d'avoir cette vérité présente, Que mes Personnages sont tous connus; que vous les avez sous les yeux; mais que les faits étant particuliers, ils sont ignorés.

J'ai pris mes Héroïnes & mes Héros dans toutes les conditions, à-l'exception des plus basses, que j'ai presqu'absolument négligées, puisque dans le grand nombre de *Nouvelles* dont cet Ouvrage sera composé, il s'en trouve à-peine quatre où l'Héroïne soit bien-décidément de l'avant dernière classe. Toutes les autres aucontraire ou sont prises dans les conditions élevées, ou dans la classe moyenne

des Citoyens , dans cette clâsse , je le répéterai dans tous mes Ouvrages , où est l'Homme par-excellence. Je ne dis pas ce que vous venez de lire , honorable Lecteur , pour me justifier : A mes yeux , toutes les conditions sont remplies par des Hommes, quoi qu'en disent Messieurs les Ducs , les Marquis , les Comtes & les Barons , & toutes sont dignes d'être observées : mais on m'a reproché d'être bas dans mes Personnages. Je dois répondre à cette inculpation , & voici ma réponse : Celui ou Celle qui pensent ainsi par là-même sont audeffous des plus bas de mes Personnages (*)... Je dois cependant avouer , qu'il m'est arrivé de transposer les conditions , & d'en donner une fort-commune à des Personnages relevés : la raison en est simple , je veux peindre , & non designer.

(*) *Richard Savage* , établit solidement cette belle vérité , dans son Poëme intitulé , *The Publick Spirit*.

Une autre accusation , c'est de ne pas travailler assés mes productions. Certainement j'ai eu tort , toutes les fois que je ne l'ai pas fait , lorsque l'importance de la matière l'a exigé : mais je ne conviendrai pas volontiers , que j'aie dû sècher sur des Bagatelles. Personne d'ailleurs ne donne moins d'importance à mes Productions que moi-même. Aussi dans le cas d'une critique , même violente , je puis toujours dire que le Critique en juge encore plus favorablement que je n'en pense. Ordinairement en achevant de lire la dernière épreuve d'un Ouvrage , je vois assés-bien comment il aurait falu le faire. Je sens vivement tous les défauts ; je me resigne , & je m'attens toujours à plûs de mal qu'on n'y en relève. -- *Encore un mauvais Ouvrage !* me dis - je tout-bas ; *il faut tâcher de faire mieux* (*). Je

(*) Un Particulier de beaucoup de goût , ayant lu *la Malédiction paternelle* , mit derrière l'Estampe : *La*

crois l'avoir fait dans les Écrits qui me restent à publier : je les travaille avec tout le soin que demande l'importance de la matière , & c'est par eux-seuls que j'espère me donner un genre, me faire un nom, & mériter l'estime de mes Concitoyens.

J'ai cru, honorable Lecteur, qu'il n'étaut pas inutile que j'eusse ce petit entretien avec vous, avant que de mettre sous vos yeux les *Nouvelles* qui doivent composer cet Ouvrage.

Je donne ce nom de *Nouvelles* à des

Malédiction de l'Auteur. Si mon Ami avait vécu, il aurait écrit : *Nous pensons précisément de même sur mon Ouvrage : mais est-il défendu à un Auteur de ramasser un-peu à-la-hâte les matériaux d'une Production éphémère qui ne doit amuser qu'un jour ?* Auroste, la *Malédiction paternelle* peut être dans un sens la *Malédiction de l'Auteur*, puisqu'il y décrit son histoire : mais il n'en est pas moins vrai que dans cet Ouvrage, dont je suis l'Éditeur, il y a d'excellens morceaux ; & si tout n'est pas de la même force, c'est qu'on ne commande pas aux évènements de la vie : elle s'est ainsi passée. (Messieurs les Journalistes ont depuis apprécié cet Ouvrage avec une justesse & une justice auxquelles je rends hommage.

Histoires récentes, certaines, ordinairement arrivées dans la décade présente. Elles devaient entrer dans un autre Ouvrage, qui ne sera plus composé que de *Diatribes* : c'est-à-dire, de morceaux pleins de chaleur contre les abus. Indigné d'avoir été trompé par le vice, & reconnaissant enfin qu'il n'y a d'aimable que la vertu, je prépare cet ouvrage contre les préjugés destructeurs de la félicité des Hommes : Il est écrit avec toute la véhémence de Juvénal : je n'ai pas trouvé que l'enjoûment & l'ironie convînssent ; ce ton n'est propre que pour combattre les ridicules.

Je donne vingthuit *Nouvelles*, dans ces *Quatre Volumes*. Les sujets à traiter, & les faits déjà rassemblés ne se bornent pas à ce nombre : je puis aler jusqu'à cent. Mais comme je préférerai toujours les faits les plus saillans, j'invite les Personnes qui auraient des traits remarquables à publier, à m'en faire parvenir le

simple canevas ; c'est-à-dire , les principaux évènements ; une page ou deux suffiront , lorsqu'on ne voudra pas détailler davantage.

Nota de T. Joly.

Ce qui doit rendre cet Ouvrage intéressant par dessus toutes les autres *Nouvelles* , *Anecdotes* , ou *Contes moraux* , c'est que N***** s'est fait une loi de n'y insérer que des faits arrivés , légèrement déguisés pour la plupart , c'est-à-dire , dans les noms , & dans quelques circonstances indifférentes : C'est ici une Histoire particulière & bourgeoise , où sont recueillis différens traits , qui marquent l'esprit du temps , les usages , la manière de voir , de sentir ; l'espèce de philosophie qui règne : au lieu que dans les *Nouvelles* purement d'imagination , on ne trouve qu'une-*façon-de-penser* ; celle de l'Auteur : parce-que , comme il crée , il donne à tous ses Héros l'empreinte de son génie. Il sera facile de voir , dans ces *Nouvelles* , qu'à chacune , c'est une autre tournure , une autre manière de penser : à l'exception néanmoins de quelques raisonnemens qui en sont détachés. On aura ainsi dans cet Ouvrage l'Histoire des mœurs du dix-huitième siècle.

Je renouvelle l'invitation de mon Ami , pour les canevas de Nouvelles : dans le cas où il aurait déjà traité le même sujet , l'Éditeur pourrait y retoucher. On voudra bien me les adresser , sous l'enveloppe de Madame De-Bay , rue de-Bièvre.

Pre. Nouvelle.

Le Nouveau - Pignatton.

Loin la stérile vertu , qui n'est utile à personne ! Un Bramine , un Fakir contemplatifs , sont des Monstres à bannir du régime social. Mais , eût-on d'ailleurs quelques faiblesses (inséparable appanage de l'humanité) , si l'on donne des Enfans à la Patrie ; si par son travail & son industrie on forme autour de soi une sphère d'activité ; si l'on tire du néant , de la honte , de la misère , un Être infortuné , pour en faire un Citoyen ; on a rempli le devoir de l'Homme , & l'on est de ceux que la Société doit canoniser.

Un Jeune-homme de haute-naissance & fort riche , passait un matin par la rue de *la-Comédie-française*. Au bout de celle *des-Cordeliers* , il aperçut une petite Fille d'environ douze ans , qui ramassait des cendres au coin d'une borne. Il la fixa. Sous ses haillons , & deux doigts de poussière qui la défiguraient , la Petite était encore jolie : elle avait sur-tout dans les yeux cette douceur engageante qui est le charme le plus puissant de la Beauté. Le cœur de l'Homme riche fut ému : -- Qui m'empêche , se dit-il en lui-même , de rendre service à

cette Enfant ? Un jour sa beauté pourra lui procurer un Parti, & j'aurai fait deux Heureux : Prenons-en soin.

Après ce court monologue, il s'approcha de la petite Fille, & lui demanda la demeure de ses parens. --Je suis orpheline, monsieur, lui dit-elle; une Voisine m'a retirée, & je tâche de gagner mon pain, pour qu'on ne me mette pas à l'hôpital. --Vous y feriez mieux que vous n'êtes, mon Enfant. --Oh ! monsieur, ce n'est pas ce que m'a dit une de mes petites Camarades qui y est; elle aimerait autant mourir de faim, que d'être nourrie là. --N'y donne-t-on pas le nécessaire ? --Oui, monsieur; mais c'est un si mauvais nécessaire, que ma Camarade s'en va en langueur. --Ma Petite, si vous le voulez, je prendrai soin de vous; je vous donnerai une Maîtresse, qui vous montrera un genre de travail plus honnête & moins sale; on vous habillera; on vous instruira: tout ce que je vous demande, ce sera de profiter de la dépense que je ferai pour vous, de bien contenter votre Maîtresse, & de vous faire aimer de vos Compagnes. --Oui, monsieur. --Laissez cela, & menez-moi dans la maison où vous demeurez.

La Petite obéit, & conduisit son Protecteur chés une pauvre Fruitière de la rue Percée. Là, il s'informa d'elle, & en reçut d'assez bons témoignages pour la douceur

du caractère & le goût de l'occupation. Il apprit aussi qu'elle savait lire, & même écrire ; qu'elle était fille d'un Commis de la Vallée, déjà veuf à sa mort, dont la longue maladie avait consumé toutes les ressources, & qu'elle s'appellait *Louise-Agathe-Passemantier*. Il voulut bien exposer ses vues à la Fruitière ; il promit de lui payer une petite pension, pour le tems qu'elle avoit gardé Louise, ensuite il envoya chercher une Couturière, à laquelle il donna ordre d'acheter de quoi habiller sa Pupile. Il pria cette Ouvrière de se hâter, & d'apporter un déshabiller complet d'une jolie indienne pour le lendemain. Il fournit ensuite *Lisette* (c'est ainsi qu'il la nomma) du linge nécessaire pour le moment, & la fit approprier par la Fruitière.

Un Homme qui a trouvé un beau diamant, sous la croûte raboteuse du caillou, n'a pas plûs de joie qu'en ressentit l'Homme bienfésant, lorsqu'il vit *Lisette* au sortir du bain. Mais le lendemain, ce fut bien autre chose : en arrivant, il trouva la Couturière qui l'habillait ; elle lui avait trouvé un corps souple, qui alait à ravir : *Lisette* avait d'assés beaux cheveux, malgré l'inculture où on les avait laissés ; la Fruitière l'avait peignée le matin, & l'avait fait coïser ; elle était charmante, à un-peu de maigreur & de pâleur près, qui indiquoient que le tempérament avait déjà souffert.

Rien ne fait tant d'impression sur le cœur d'une Jeune-fille que de prendre soin de sa parure : Lisette montra de la reconnoissance à son Bienfaiteur , par sa joie , par ses gestes , par le plaisir qu'elle marqua de le voir. M. De-M*** fut enchanté. Il dîna avec elle & les deux Femmes ; ensuite sans perdre de tems , il la conduisit chés une Maitresse , fameuse par son bon-goût , & dont la maison était un modèle de régularité. Cette Marchande-de-modes était riche ; l'ordinaire y était affés bon pour rétablir Lisette , & la Dame avait tout ce qu'il fallait pour lui donner le ton du monde , & des manières agréables.

--Madame , dit M. De-M*** , voici une jeune Élève que je vous amène. Ne soyez pas surprise de ne point voir de Femme avec elle ; c'est une Orpheline qui n'a que moi (je me suis fait son Tuteur) , & je ne suis pas marié. Du reste , en la mettant entre vos mains , je vous donne sur elle tous les droits d'une Mère ; ayez la bonté de lui en servir : je me dépouille de toute mon autorité , & ne me reserve que le droit de payer sa pension , dans laquelle sera compris son entretien. Je m'en rapporterai à vous là-dessus : fixez-la , pour entretenir m^{lle}. Lisette comme une de vos Filles à vous-même : je veux la même chose pour elle qu'aux Demoiselles dont vous êtes mère ; ni plus , ni moins-. La Dame parla d'une somme de douze-cents

livres par an. --J'en mettrai quinze-cents, madame ; parce qu'il y aura fans-doute de la peine à prendre pour la former. Je vous prie de l'aimer , & je l'engage à vous chérir ; à aimer vos Filles comme ses Sœurs ; à respecter comme ses Aînées celles qui sont plus âgées qu'elle ; à être douce & obligeante pour toutes ses autres Compagnes. Je vous prévien , madame (dit-il en particulier à la Maitresse) que je ne lui parlerai jamais tête-à-tête ; que je ne vous la demanderai jamais pour sortir avec moi , & que si l'envie me prenait de lui faire voir quelquefois les spectacles , ce ne serait qu'avec vous , ou deux de mesdemoiselles vos Filles , qu'il vous plairait de lui donner pour l'accompagner : je ne m'écarterai jamais de cette loi , sous aucun prétexte-. La Marchande fut très-satisfaite de cet arrangement , & ne prévoyant que de l'agrément à se charger de Lisette , elle l'a prit dès cet instant en amitié.

M. De - M*** ne l'était pas moins , & l'honnêteté de ses vues , était un baume salutaire , qui remplissait agréablement son cœur. Il ne s'était fait accompagner ni par la Fruitière , ni par la Couturière , parce qu'il ne voulait pas qu'on sût jamais l'excès de misère d'où il avait tiré Lisette. Il porta lui-même dans sa voiture les habillemens qu'il lui avait fait faire , & dont on avait pris la mesure , & il les lui remit comme

s'ils eussent été ceux qu'elle tenait de ses Parens.

Il est impossible d'exprimer combien Lisette profita rapidement des leçons qu'elle reçut. Il est vrai qu'elle avait été affés bien élevée par sa Mère , & qu'elle n'avait pas encore pris les défauts de la condition où M. De-M*** l'avait trouvée. Elle était charmante , & elle embellissait tous les jours ; elle prit un goût exquis ; elle devint d'une adresse infinie à tous les ouvrages de Femmes.

M. De-M*** fut quelque-temps sans la voir , après y avoir été chaque soir les premiers jours , pour faire connaissance avec elle , & se l'attacher par les choses obligantes qu'il lui dit. Il y avait trois mois qu'il ne l'avait vue , lorsqu'il vint payer le second quartier de sa pension. Il fut surpris des progrès de sa Pupile : elle avait un air distingué , qui rendait sa jolie figure encore plus intéressante , & sa modestie , en voyant entrer son Bienfaiteur doubla ses charmes. M. De-M*** s'approcha d'elle pour la saluer : mais au lieu de l'embrasser , comme les premières-fois , il lui baisa la main. La raison de cette conduite respectueuse , c'est qu'en la voyant , il s'était dit à lui-même : --Heureux Pygmalion ! les Dieux animent ta statue ; rends-leur grâce , & respecte leur présent ! Il s'assit vis-à-vis d'elle , & lui parla du même

ton qu'il aurait fait à une Demoiselle son égale , afin de lui élever l'ame , & d'achever ainsi l'ouvrage qu'il avait commencé. Il s'informa ensuite en-particulier à la Marchande. --C'est un trésor , MONSIEUR , lui dit cette Dame : qu'elle persévère : c'est tout ce qu'on peut lui demander : votre Lise est la douceur & l'obligeance même : elle se met audeffous de tout le monde , quand il faut rendre quelque service ; on dirait qu'elle se croit ici par un effet de notre bonté ; il faut qu'elle ait été bien élevée , je vous assure , ou par des Gens bien durs à son égard ! elle est d'une adresse infinie ; mais on voit qu'elle ne l'acquiert que par une extrême application ; souvent on apperçoit des gouttes de sueur sur son front , & on est quelquefois obligé le soir de lui refuser de l'ouvrage.

M. De-M*** enchanté de cet éloge , qui , dans ses principes , était le plus beau qu'on pût faire de sa Pupile , sortit comblé de joie. --*Heureux Pygmalion ! quelle belle Statue la bonté des Dieux anime par tes soins !*

Le lendemain-soir , il revint un-peu plutôt qu'à l'ordinaire ; il avait éprouvé tout le jour une impatience extrême de revoir Lisette. Il lui apporta un joli présent en bijoux : des boucles - d'oreilles , un collier , des brasselets , de belles boucles , un étui d'or. Tout cela était dans une jolie boîte du même métal , qui avait assés la forme d'une tabatière , sans en être une : car M. De-M***

avait rigoureusement interdit le tabac. --Je veux gagner votre amitié, mademoiselle, lui dit-il en la lui présentant, par quelques petits cadeaux. --Vous n'avez pas besoin de recourir à ce moyen, monsieur, répondit Lisette : tout mon cœur est à vous. --C'est donc le plus précieux de mes biens. --Je parle quelquefois de vous à m^{lle}. Monclar l'aînée (c'était la Fille de la Maitresse) elle dit que vous êtes mon bon Ange ; & si je ne lui ai pas tout dit. --Il ne le faut pas, ma chère Lise : je veux être le seul à posséder ce secret avec vous ; encore en suis-je si jaloux, que je voudrois que vous l'eussiez oublié. --L'oublier, monsieur ? comment cela se pourrait-il ?.... Si j'osais dire tout ce que je pense !.. --Pourquoi non, ma chère Fille ? --C'est, monsieur, que depuis quelques mois, en jetant les yeux sur l'état dont vous m'avez tirée, je frissonne d'horreur ; sur-tout lorsque je le compare à celui où vous m'avez placée. --Ces réflexions sont bien avancées pour votre âge ! --J'avais une Mère, bien bonne, monsieur, bien capable de m'élever ! elle ne me disait que des choses utiles & sensées ; je n'y faisais pas alors grande attention : mais elles me reviennent à-présent. --Ma chère Lise.... ma Fille.... voyez un peu ce que renferme la boîte que je vous donne. (Elle l'ouvrit & examina tout.) --Cela est trop beau pour une pauvre Orpheline, monsieur. --Si cela est trop beau

pour une pauvre Orpheline , il ne l'est pas trop pour ma Fille. Oui , Lise , c'est le nom que mon cœur vous donne , & si le titre de Père que je prends à votre égard a de grands devoirs , j'espère les tous remplir. Sois sans inquiétude , ma chère Fille. Ton bonheur est un devoir & un plaisir pour moi... Je voudrais vous voir cela , mademoiselle : mettez-le-.

Lise obéit ; & sa beauté relevée par l'éclat de quelques diamans , fut éblouissante. M. De-M*** admirait son ouvrage : --Dieu ! qu'elle est belle ! si j'avais rencontré une aussi charmante Personne dans les maisons où je vais chaque jour , ne l'aurais-je pas adorée-? Voilà ce qu'il pensait.

Le lendemain , une affaire imprévue l'empêcha de voir Lisette : il fut même obligé de partir pour une de ses terres , où sa présence étoit nécessaire. Il y resta six mois , & reçut deux Lettres de sa Pupile dans cette intervalle , incluses dans deux de la Maitresse , à laquelle M. De-M*** avait envoyé un ordre pour recevoir les deux quartiers de la pension. La Dame marquait , Que Lise se perfectionnait de plus-en plus ; qu'elle étoit extrêmement raisonnable pour une Jeune-personne de quatorze-ans , & sur-tout qu'elle étoit si tendrement aimée de ses deux grandes Filles , qu'elles ne pouvaient penser à l'idée de la quitter un-jour , sans

verser des larmes. Elle ajoutait dans la dernière , que Lise devenait un-peu triste.

Voici les Lettres de Lise elle-même.

I^{re}.

Monsieur & très-cher Papa :

Permettez-moi de me plaindre de la longueur de votre absence : je vous assure , que je m'ennuie bien de ce que tous les jours s'écoulent sans vous voir arriver le soir. Ce n'était qu'un instant ; mais cet instant-là était bien agréable & bien désiré ! Pardon , mon cher Papa , de la liberté que je prens de griffonner sur la Lettre de Madame Monclar : mais elle me l'a permis. Je suis avec un profond respect ,

Votre très-soumise fille ,
Louise Agathe Passemantier.

2^{de}.

Monsieur , &c.

La bonté que vous avez eue de louer mon griffonnage , m'enhardit à en faire encore un ici. Comment , très-cher Papa , pouvez-vous ne pas revenir où vous êtes si fort désiré ! Je voudrais être un Oiseau , je volerais où vous êtes ; je vous verrais , je ramagerais un

peu , & je reviendrais contente , pour retourner le lendemain : Car je crois qu'un Oiseau ferait bien tout le trajet en quelques heures. Je m'occupe beaucoup de cette idée , toute folle qu'elle est. Vous vous faites trop aimer , cher Papa , de votre Fille , pour en être si long-temps absent : il falait être un-peu moins-bon à son égard , & ne la pas gâter , comme vous avez fait ; elle s'est trop accoutumée au plaisir de vous voir & de vous entendre.... Tenez , voilà une larme : je suis bien-aise qu'elle soit tombée sur le papier , vous la verrez , & bon comme vous êtes , elle fera impression sur vous. J'ai écrit bien fin , pour vous en dire davantage ; mais il faut finir malgré moi. Je suis , avec... ce que je ne puis exprimer ,

Votre , &c.

M. De-M*** fut extrêmement sensible à l'attachement que lui montrait sa Pupile : il expédia ses affaires , & se hâta de revenir. Lisette était absolument formée , quoiqu'elle ne fit que d'accomplir quinze ans. Sa beauté fit alors une véritable impression sur le cœur de son Protecteur. Il le sentit , & en craignit les suites. Il rendit ses visites fort rares : mais il ne pouvait s'empêcher de laisser percer la tendresse qui remplissait son cœur. Lisette , de son côté , s'était éprise de son Protecteur ; elle l'adorait sans s'en douter , & comme elle ne voyait aucun mal à ses senti-

timens , elle les exprimait avec une naïveté extrêmement touchante.

M. De-M*** fut ainsi près d'une année à se contraindre , & à ne venir qu'une-fois en quinze jours : mais enfin la privation devint trop cruelle ; il succomba au penchant qui le portait à voir tous les jours sa Pupile. Dès qu'il parut en avoir bien pris l'habitude , Lisette montra l'enjouement le plus aimable : elle ne déguisait pas sa joie le moins du monde , lorsque son Protecteur arrivait ; elle la manifestait par une exclamation , par un mouvement précipité , qui la faisait quelquefois aler à lui dans une sorte de transport ; & comme tout s'ied à la Beauté , ces petites choses étaient autant de charmes insurmontables dans Lise.

Un soir , après de sérieuses reflexions , que M. De-M*** avait faites dans la journée sur ses sentimens pour sa Pupile , il entra d'un air un-peu couvert. --Lisette s'approcha de lui , & d'un ton mignard & careffant , elle lui dit : --Le cher Papa a du chagrin ? ah ! que ne puis-je le lui ôter tout , tout ! il n'en aurait plus. --Lise , il est ôté , dès que je vous vois : mais il me reprend , dès que je vous quitte. --Ah ! cher Papa !... ne me quittez pas. --C'est l'impossible. --Non , ce n'est pas l'impossible. Je suis à vous , je ne vis , je ne respire que pour servir à votre bonheur ; & si je puis par ma présence chasser le chagrin de mon Papa , je ne veux pas

le quitter. --Enfant... mais charmante !... est-ce qu'une Fille de votre âge peut ne pas quitter un Homme du mien , vivre ensemble dans la même maison ? --Avec son Papa ! pourquoi non !... s'il le falait pour votre repos.... --Oui , il le faudrait , Lise :... mais vous m'êtes trop chère , pour exposer votre réputation , l'honneur d'une grande Fille de seize ans , qui mérite.... --Ma réputation , mon honneur , mon mérite , tout cela est à vous ; c'est vous qui me les avez donnés. --Oui , ma Fille , je le veux : mais ces biens-là , pour les reprendre , il faudrait que je fusse un monstre. --Je n'entends pas trop cela , mon cher Papa : mais enfin , je suis à vous : Dites , n'y suis-je pas ? --Oui , oui , ma chère Lise , & je vous ai déjà dit un-jour , que c'est le plus précieux de mes biens. --Prenez-moi donc , si je suis à vous , & si je vous suis nécessaire ! (Cette Enfant me désole & m'enchanté !) Vous êtes à moi , Lise , & je ne puis vous prendre.... Écoutez , ma chère Lise ; écoutez-moi , Fille trop aimable & trop séduisante. J'ai un nom , un titre , des biens , un rang à soutenir ; il me faut une Femme qui m'affortisse ; c'est-à-dire , qui m'apporte des richesses , & me fasse une alliance : mais pour me marier , il faudrait aimer une Femme de ma condition , & je ne saurais aimer que vous.... Voilà pourquoi je suis malheureux. Mais son tourment , quoique vous le causiez , ne vous

rend que plus chère à votre Papa. Ma Lise , je t'adore : tu m'es infiniment chère ; tu es mon ouvrage ; c'est moi qui t'ai créée , pour ainsi dire ; je t'aime en Père , en Frère , en Amant : je ne puis être que malheureux sans toi : je serais un Monstre , si j'abusais de mes droits sur toi : ma Famille m'accablerait de sa colère , si je t'épousais. Voilà ma situation , chère Lise. Plains-moi ; c'est tout ce que ton Ami , ton plus tendre Ami te demande.

Pendant ce discours , Lise était en proie à mille idées , jusqu'alors inconnues : à peine elle concevait ce que lui disait son Protecteur ; c'était pour elle un chaos , une confusion , d'où son intelligence ne pouvait sortir. ---Ferais-je le malheur de Celui qui me rend si heureuse , dit-elle enfin ! & ne puis-je donc rien pour vous , cher Papa , qui avez tant fait pour votre Fille !... Quoi ! je ne puis rien , rien !... Ah ! je puis quelque chose , & vous me le cachez , par générosité sans - doute... Ne me tirez-vous pas de la cruelle perplexité où je me trouve ? ---Lise , ma Fille , ma Pupille ; ma vraie Fille , puisque vous êtes le choix de mon cœur , devenez tranquille ; la raison me fera trouver un remède à ma situation. Aimez-moi : je vous aime bien tendrement ! ---Ah !... & moi ! je n'ai que vous dans la tête du matin au soir ; éveillée , endormie , c'est toujours

vous à qui je pense , que je rêve , que je vois. Mon cher Papa , je vous rends ainsi tous les momens de l'existence que vous m'avez donnée. ---Charmante fille ! Ange céleste !... non , il n'est rien dans la nature qui t'égalé !... Achévous mon ouvrage !... Adieu , ma Lise ; je vous reverrai demain. ---Tous les jours , n'est-ce pas ? ---Oui , tous les jours ; aussi-bien l'absence n'y fait-elle rien du-tout. ---O mon dieu-non , je vous assure !... si ce n'est pourtant qu'elle me fait bien souffrir.

M. de M***. après cette visite , se trouva dans la plus cruelle irrésolution. Épouser Lise !... son cœur le lui disait : mais le monde , la raison même , dans un siècle où le luxe est porté si haut , que la dot d'une Femme est presque aussi essentielle que la différence du sexe : ses Parens ; une Famille puissante , dans laquelle on le voulait allier , & avec laquelle ce mariage inégal ne manqueroit pas de le brouiller à-jamais ; tout cela faisait un puissant contrepoids à l'amour ! Au lieu de fuir Lise , il résolut de la voir tous les jours , & de s'accoutumer , pour ainsi-dire , au poison , comme on dit que fit autrefois Mithridate , pour le braver ensuite. L'amour est une fièvre , pensa-t-il ; on en guérit : cette maladie suit la marche des maladies aiguës , auxquelles elle ressemble ; elle a un faible commencement , une crise violente , après

laquelle elle diminue insensiblement. Souffrons; la victoire en sera plus douce un jour, & je n'aurai pas de repentir.

Ce parti pris, M. De-M*** vint tous les jours voir sa Pupille, souvent deux fois dans la journée, si ses affaires le lui permettaient: Lise était enchantée. L'amour croissait dans le cœur de M. De-M***; mais il s'y était attendu, & il tâchait de suivre en Philosophe les progrès de cette passion. Il avait un grand avantage, qui le préservait de faire ce qu'on nomme une folie; c'est que son amour n'avait que ses forces naturelles; il n'était ni soufflé par la jalousie, ni attisé par l'intrigue & le déguisement: l'aimable Lisette, simple, naïve, ne dissimulait pas sa sensibilité: son cœur brûlait purement, comme un parfum exquis donne une flâme agréable & claire, & répand une odeur délicieuse: M. De-M***, toujours le maître d'être heureux, n'était donc pas tenté de saisir une occasion unique & favorable; tous les instans étaient égaux. Voilà pourquoi malgré l'excès de sa passion, les caresses quelquefois voluptueuses de Lise, il eut assez d'empire sur lui-même pour se vaincre, & ne se permettre ni faiblesse, ni démarche imprudente.

Cependant Mme. Monclar (la Marchande) s'aperçut de la passion des deux Amans. Lise n'en faisait aucun mystère; elle témoi-

gnait son amour pour son Protecteur de toutes les manières ; par ses discours ; par sa langueur en son absence ; par ses transports , quand l'heure de le voir approchait ; par son tressaillement lorsqu'il entrait ; par les larmes qui souvent accompagnaient & suivaient son départ. Ce cœur vertueux & tendre , ressentait toute la violence de l'amour , unie à toute la douceur de la reconnaissance , fondue avec tous les sentimens honnêtes , l'attachement , l'estime , le respect. --Ma chère Fille , lui dit un jour *Mme. Monclar* , vous aimez-trop votre Tuteur : prenez-y garde ! ce sentiment pourrait vous rendre malheureuse un-jour. --Me rendre malheureuse , madame ! ah ! cela ne se peut pas ! tout ce qui a quelque rapport à *M. De-M**** ne peut faire que mon bonheur. --Ma chère Fille , il peut se marier. --Eh-bien , madame , s'il s'affortit bien pour la bonté & la beauté , qu'il soit heureux , j'en ferai charmée : Peut-être alors me prendrait-il , & me mettrait-il avec son Epouse : je le verrais à chaque instant , ou du moins une Autre lui-même. --Si vos sentimens sont tels que vous les montrez-là , je n'ai plus rien à vous dire ; & vous êtes comme il convient. --Ma chère madame , auriez-vous donc cru que je n'avais pas pour mon Tuteur les sentimens qui conviennent ? --Mondieu-non , ma chère Fille ! mais enfin , à votre âge , on peut

avoir de l'amour au lieu de simple reconnoissance. --Aussi en ai-je , madame : quand je fonde mon cœur , je trouve que j'aime mon Tuteur de toutes les manières possibles ; je l'aime en Fille... ah ! s'il était mon Père !... Je l'aime en Femme... si vous saviez , madame , tout ce que je ferais , s'il était mon Mari !... Je l'aime comme un Maître adoré : je voudrois , & cela suffirait pour mon bonheur , le servir , qu'il ne tint rien que de moi ; lui tout apprêter , tout faire ce qui a rapport à lui : Ce n'est pas un Homme que mon cher Tuteur , c'est un Dieu pour moi. --Charmante , mais inconcevable Fille !... Ma chère Lise , ah ! que vous avez d'innocence & d'amour !

Lorsque M. De - M*** vint , la Marchande lui rendit mot pour mot cette conversation. --Et moi , croyez-vous que je pense autrement , madame (répondit-il) ? je l'adore. --Que prétendez-vous en faire ! --Voilà mon embarras ! En faire ma femme , est certainement le plus noble , peut-être le plus raisonnable : mon bonheur y est attaché. Mais ma Famille ! que dirait-on dans le monde ? à la Cour ? de quel œil ferait-elle vue ? --Mais n'a-t-elle donc pas de Parens ? --Elle a des Parens honnêtes ; si j'étais un Homme du commun... (heureuse médiocrité !) je pourrais l'épouser , & m'honorer de sa parenté : Mais un Homme de mon rang ne peut se choisir une Femme

hors de la Noblesse , à-moins que l'or dont elle est chargée n'éblouisse les yeux du monde , & ne les empêche de voir son origine. Etrange abus ! on me pardonnerait d'épouser la Fille d'un vil Oppresseur , qui a fait murmurer & gémir des Provinces par ses concussions ; on m'excuserait de partager ses rapines ; de mêler mon sang avec le sien ; d'ennoblir ses vols , en les faisant passer à mes Enfans ! & la Fille du Citoyen honnête & paisible , qui ne lésa Personne , est indigne de moi ! --Je n'ai rien à vous dire , monsieur : votre conduite jusqu'à présent marque tant d'élévation , de grandeur & de bonté , que j'ai pris pour vous une partie des sentimens de votre Pupile. Consultez votre noble cœur ; lui seul est digne de vous conseiller. --Il me conseille d'épouser ma Lise , madame : mais je veux la consulter elle-même , cette charmante Enfant : lui exposer le pour & le contre ; en-un-mot , lui dire tout ce que je dirais à un Tiers desintéressé. Je verrai ce que décidera la belle Nature dans toute sa pureté.

Il s'approcha de sa Pupille , & lui demanda un moment d'entretien particulier. --J'ai à vous consulter sur mon sort , ma chère Fille. Il s'agit de me marier. L'usage , les convenances , mes Parens veulent que j'épouse une Demoiselle noble & riche : mon cœur au contraire s'y refuse & s'est

donné malgré moi à une Jeune-personne toute-aimable. Si je prens le premier parti, je serai approuvé de tout le monde; je ferai mon chemin; je m'avancerai: soutenu par la Famille à laquelle je m'allierai, je pourrai prétendre aux faveurs de la Cour; servir l'Etat, acquérir un nom. Ce n'est pas tout; mes Enfans un-jour me remercieront de leur avoir fait puiser la vie dans deux sources également illustres... Mais avec tous ces avantages, ferai-je heureux? Je ne le crois pas; car j'adore la Jeune-personne que mon cœur préfère, & que repouffe le préjugé. Cependant si je me satisfais en l'épousant, que d'inconvéniens j'entrevois! D'abord, je serai désapprouvé des plus Indifférens: ma Famille ne me le pardonnera pas: un pareil mariage me donnera un louche à la Cour, & me fera regarder du Prince lui-même comme un Homme faible, incapable des grandes choses, puisqu'il n'a pu résister à un penchant amoureux. Il faudra que je mène une vie obscure & retirée, presque inutile. Un-jour les Enfans même de Celle que je préfère aujourd'hui, me reprocheront la tendresse que j'aurai eue pour elle. Cependant, si je juge de la suite par mes dispositions actuelles, je serai heureux avec Celle que j'aime. Affés riche pour nous-deux; menant une vie réglée; trouvant ensemble tous nos plaisirs, nous cou-

lerons des jours dignes de l'âge-d'or. Que me conseille ma chère Lise, elle qui a le sens si droit, & une raison qui n'a point encore été faussée par les opinions des Hommes & la politique des Familles entêtées de leurs prérogatives, dont elles ont sucé le préjugé avec le lait? --Je répondrais mal à l'honneur que vous me faites de me consulter, mon cher Papa, si je déguisais le moins du monde. --Je n'ai pas douté un instant que vous ne répondissiez d'après votre cœur : Laissez-le parler, ma Fille : & quelque chose que vous disiez, votre décision sera suivie. --Vous me donnez trop d'importance... Mais enfin l'honneur que vous me faites, retourne à vous, puisque je suis votre ouvrage... J'avais d'abord envie de vous demander jusqu'à demain, pour satisfaire à votre question : Mais je viens de réfléchir, qu'il n'y a pas à hésiter, & que des années de réflexion ne servent à rien, pour étouffer la voix de la raison. Je me souviens qu'une-fois, que vous me donniez vos sages instructions, vous parlates de la coquetterie des Femmes, & que laissant le préjugé à-part, vous paraissiez porté à les excuser, si, en même-temps qu'elles voulaient (selon elles) suivre la simple nature, elles avaient consenti à renoncer à tous les avantages que la Société procure? « Ce qui constitue la Société, disiez-vous, ce sont les lois,

dont celle de la propriété est la plus sacrée : toutes ces lois se tiennent ; celle de la fidélité des Femmes tient à toutes les autres ; qui la viole , n'est plus digne de participer aux avantages de la Société »... Je ne veux pas faire plus longtemps la Raisonneuse , même d'après vous , mon cher Papa : Vous êtes d'une condition qui a des lois & des avantages : ou renoncez aux derniers , ou conformez-vous aux premières. Voilà ce que me dicte mon cœur. Vous êtes d'une condition : il faut en remplir tous les devoirs : un de ces devoirs , est une union convenable & décente : il faut le remplir. Laissez à l'Infortunée que vous aimez , tout ce que vous pouvez lui laisser , l'estime , la compassion : mais ne lui donnez point ce qu'elle ne devrait pas accepter.

--Lise , cette Infortunée , c'est vous.

--Croyez-vous que j'en aie douté ! --Ah ! ma chère Lise ! vous allez contre ce que vous voulez me persuader ! Ma Fille ! mon charmant ouvrage (comme vous aimez à vous nommer vous-même) que vous me rendez amoureux de votre mérite , de votre perfection ! Eh ! quelle Épouse est plus digne de moi , que celle que je me suis formée avec autant de soins & de plaisir !

--Elle ne ferait pas digne d'être votre ouvrage , si elle pensait autrement. Que de larmes ne verserait-elle pas , quand elle verrait son Bienfaiteur audessous de ses

Égoux , languir dans cette obscurité dont vous parliez... Oh ! mon Papa , je ne veux pas du bonheur à ce prix !... Glorieuse d'être votre ouvrage ; heureuse de vous être chère , je vous consacrerai tous mes momens. Vous servirez l'État ; vous obtiendrez les distinctions que votre mérite (& qui en a autant que vous !) ne peut manquer de vous procurer. Moi , je vous admirerai & je dirrai : Voilà mon Papa ! je tiens à cet Homme-là , par les liens les plus doux de l'amour & de la reconnoissance. Je tressaillerais de plaisir à chaque action d'éclat que vous ferez ; à chaque bien qui vous arrivera. Le premier de ces biens que je vous desire , c'est un Épouse qui augmente vos richesses (vous en faites un si bon usage !) & la splendeur de votre nom... Mon Papa , je vous promets d'être heureuse de votre bonheur , glorieuse de votre gloire : daignez donc être heureux vous-même ! Vos Enfans feront ce que j'aurai de plus cher , après vous : Je ne vous demande (& cela m'est dû) que de leur rendre les mêmes soins que vous m'avez rendus : je serai leur Sœur-aînée , leur seconde Maman ; je vous aimerai , je vous servirai en eux. Mais donnez - leur une Mère digne d'eux & de vous. La plus noble , la plus aimable que vous pourrez choisir , & la plus vertueuse , voilà celle qui a tous mes vœux.

--Vous me persuadez, Lise : ce que vous venez de me dire, m'élève audeffus de moi-même : tout ce que vous venez de dire se fera. Adieu, ma Fille : ce n'est plus qu'en Père que je veux vous regarder : adieu, ma Lise. Je serai quelques jours sans vous voir : vous y consentez ? --Tout ce qu'il vous plaira. --Je suis bien glorieux, charmante Enfant, de ma pénétration ; de t'avoir aimée, dès le premier moment où je t'ai vue. Ma Lise est ma gloire, c'est mon chéfd'œuvre, & j'en serai fier toute ma vie. Adieu, ma Fille-

Il la quitta dans une sorte d'enthousiasme. En arrivant chés lui, sa Mère (car M. De-M*** avoit encore ses Parens) lui fit dire de passer auprès d'elle. Il y courut.

--On dit, mon Fils, que vous avez une Maîtresse ; une Fille-de-modes ? --On s'est trompé, madame. --Ou vous me trompez, monsieur. --Je ne prétens pas, madame, vous rien déguiser : voici réellement ce que j'ai. Il détailla toute l'histoire de Lise ; mais il tut, & le desir de l'épouser qu'il avoit eu, & tout ce qui pouvait y avoir rapport. Il ajouta. --J'aime tendrement cette Fille ; je l'aime en Père : elle est d'un mérite si supérieur, que vous l'aimerez dès qu'elle vous sera connue ; je suis fier de tous les avantages qu'elle a reçus de la nature & de l'éducation ; sans moi, que ferait-elle ?

rait-elle ? Pygmalion, madame , n'étoit pas plus enchanté de sa Statue , que je le suis de ma Lise. Je prierai mon Épouse , lorsque je serai marié , de la prendre avec elle , & de la traiter comme si c'étoit ma Fille d'un premier mariage : du-reste , tout ce que je ferai pour elle , passera par les mains de mon Épouse. --Ce que vous dites en dernier lieu , me rassure , monsieur. Vous êtes donc disposé à vous marier , à-présent ! --Très - disposé , madame ; si pourtant le Parti me convient. Je veux de la naissance , des grâces , des qualités , de la fortune. --Vous êtes bien-raisonnable , mon Fils ! & vous me ravissez. Croyez que Celle que nous vous destinons a tout ce que vous demandez : elle est jeune , riche , belle ; elle a mille qualités charmantes : c'est Mlle. *De-Lan*^{**}. --Il est vrai , madame : je l'ai vue une-fois ; elle m'a paru une Jeune-personne accomplie : mais sa Mère est une terrible Femme ! --Ce n'est pas elle que vous épousez. Je veux vous présenter dès demain. --Quand il vous plaira , madame. --Votre Père sera enchanté : allons lui faire part de vos dispositions-, &c.

M. De-M^{***} père , satisfait audelà de toute expression des sentimens de son Fils , dit à son Épouse : --Vous voyez bien , madame , que M.-De-.... ne savait ce qu'il disoit , en voulant nous persuader que le

Marquis entretenait une Fille ? --Pardonnez-moi , monsieur , dit M. De-M*** fils , mais ce n'est pas une Maitresse que j'entretiens : c'est une Orfeline dont je prens soin & pour laquelle je vous demande votre amitié , comme je l'ai déjà demandée à ma Mère , qui a eu la bonté de me la promettre pour ma Pupille. --C'est selon : si les choses sont comme vous les dites , volontiers-.

Le lendemain , madame de M*** présenta son Fils chés la Comtesse de Lan** ; & comme elle avait déjà expliqué ses intentions , on fit beaucoup d'accueil au Marquis. Je laisse tous les détails de ce mariage. Mademoiselle de Lan** était charmante : M. De-M*** l'épousa , & ne revit Lise que le lendemain de son mariage , dont les préparatifs n'avaient duré que dix ours.

Le soir de cette union , lorsque M. De-M*** fut en liberté avec sa jeune-Épouse , il lui parla de Lise. Elle était à demi-au-fait : il acheva de l'instruire de ce qui regardoit cette Jeune-personne. Madame De-M*** consentit avec plaisir à la prendre auprès d'elle & à la traiter comme son Mari le desirait. Ainsi le nouvel-Époux alla chercher l'Orfeline dès le lendemain , à la sollicitation de sa Femme. --Lise , lui dit-il , je suis marié... Êtes-vous content , monsieur ? -- Oui , mon

Amie. --Je ne demandais que de vous favoir heureux. --Je le fuis, & vous en ferez témoin : Ma jeune Épouse veut faire connoissance avec vous ; & si vos caractères s'accordent (comme je m'en flatte) vous ferez inféparables : je réunirai tout ce que j'aime. Venez, ma chère Lise, dans les bras d'Une - autre moi - même. --Lise marqua la joie la plus vive, & suivit son Protecteur.

Elle fut reçue de la jeune Marquise avec les témoignages de la plus tendre amitié : madame De-M*** qui sortait du Couvent, était de l'âge de Lise ; elle vit en elle une Compagne aimable, & ne songea pas, étant belle elle-même, à être jalouse des charmes de cette Fille.

Lise mise avec goût, parut dans l'Assemblée, à-côté de la jeune Épouse : elle charma tout le monde par sa beauté ; surtout par sa modestie. On demanda qui elle était à la nouvelle Marquise de M***, qui répondit, que c'était sa Sœur. Elle ne dit la vérité qu'à sa Mère & à celle de son Mari. Cette dernière fit beaucoup de caresses à Lise ; mais la Première ne parut pas la voir de bon-œil. M. De-M***, qui observait tout, en ce premier moment, s'en apperçut ; & il résolut de ne pas laisser fortifier dans l'esprit de sa Bellemère des impressions défavorables. Il la joignit seule, & lui fit l'histoire de Lise, d'une

manière qu'il crut propre à la rendre intéressante. Il se trompait. Il y mit trop de feu apparemment ; ou peut-être l'orgueil de la Comtesse fut-il blessé de voir une Fille de rien traitée d'égale par mademoiselle De-Lan**. Elle en fit entendre quelque chose à son Gendre, qui résolut de tenir-ferme, & de ne jamais sacrifier sa Pupile.

Pour aler à ce but plus sûrement, il se proposa d'avoir avec son Épouse, une conduite exempte de tout reproche & de tout soupçon. Il les prit toutes-deux en particulier dès le même soir, & leur tint ce discours :

--Vous êtes chacune ce que j'ai de plus cher ; l'Une est ma femme ; je lui dois le bonheur, & je me dois moi-même : l'Autre est ma Fille ; je lui fers de Père depuis l'enfance ; je me suis promis de la rendre heureuse, & j'aimerais mieux mourir que d'y manquer : mais il ne faut pas que le bonheur de l'Une puisse nuire à celui de l'Autre. Voici le moyen que j'ai trouvé pour cela. Soyez inséparables ; que jamais Lise ne se trouve seule avec moi, pas même un instant : que tout ce qu'elle recevra de moi, ce soit par les mains de ma Femme : que ma charmante Épouse puisse se répondre à elle-même de toutes les actions de Lise. Il faut loger notre jeune Amie en-conséquence : elle occupera

les deux petites pièces qui donnent sur le jardin, & on condamnera la porte qui y répond, à-moins que mon Épouse n'aime mieux en avoir seule la clef, pour sa commodité particulière : par ce moyen, jamais on ne pourra aler chés Lise, qu'on ne passe par l'appartement de M^{me}. de M^{***}. Enfin, je marierai ma Pupile dès que j'aurai trouvé un Parti qui lui conviendra, & à nous-.

Tout cela fut accepté avec beaucoup de joie par la jeune Marquise, dont Lise commençait à se faire aimer. Dans les huit premiers jours du mariage, cette amitié fut à son comble, & l'Orfeline n'était pas plus chère à M. De-M^{***}, qu'à son Épouse. Ce fut à cette époque, que la Mère de la jeune Marquise étant venue la voir, elle fut témoin de l'intimité qui régnait entre ces deux jeunes Beautés, de leur familiarité : elle apprit aussi l'arrangement par lequel Lise était fixée à l'hôtel. Madame De-Lan^{**} écouta tout cela d'un air froid, & lorsqu'elle fut sur le point de sortir, elle prit sa Fille en-particulier : pour lui dire, Qu'elle était surprise que son Mari lui donnât, dès la première semaine pour Compagne, sa Maîtresse, une Fille qu'il avoit entretenue ; que si ce train-de-vie continuait, elle provoquerait une séparation, & reprendrait sa Fille chés elle.

La jeune Marquise, étonnée de ce langage, tâcha de désabuser sa Mère, en lui faisant part de tout ce qui s'était passé: elle lui apprit même une chose que son Mari lui avait confiée, c'est que Lise avait déterminé son Protecteur au mariage. -- Sans-doute, répondit madame De-Lan** ; parce-qu'il a compté faire ce que je vois aujourd'hui. Je vous défens, ma Fille, de vous prêter à cet arrangement; où je vous mépriserai autant que sa Lise, & ne vous verrai plus-. Elle partit en achevant ces mots, laissant la jeune Épouse très-embarrassée & très-affligée. Madame De-M*** n'eut garde de parler à Lise de cette scène désagréable; mais lorsqu'elle fut seule avec son Mari, elle ne lui déguisa rien. M. De-M*** vit qu'il alloit avoir une persécution à effuyer: il pria sa Femme de continuer à garder le silence avec Lise, & de vivre sur le même pied; lui promettant de faire parler à sa Mère par la sienne, de parler lui-même, & de la ramener. Il y eut encore huit jours de tranquillité.

Tandis que la Comtesse De-Lan** traitait la plus odieuse des noirceurs contre une Fille innocente, cette charmante Personne se livrait avec sécurité aux sentimens que lui inspirait l'Épouse de son Protecteur. Elle l'adorait, & comme je l'ai dit, elle avait si bien gagné son cœur, qu'elle en était également adorée. Aussi la jeune

Marquise , dans un entretien avec sa Mère , d'après la première démarche de madame De-M*** la Mère & de son Fils , prit-elle vivement le parti de Lise ; elle déclara qu'elle obéirait à son Mari , qui voulait cette liaison , & fit de sa jeune Compagne un éloge complet. Madame De-Lan** sortit furieuse : & comme c'était une Femme fort-violente , & qu'elle avait beaucoup de crédit , elle alla dans son premier mouvement trouver un Ministre , de ses Amis ; elle en obtint un ordre pour faire enlever Lise , & la faire renfermer.

Cet ordre extraordinaire , ardemment sollicité , fut obtenu & exécuté dans la même journée. La jeune Marquise & son Amie allaient se mettre au lit ensemble , le Marquis ayant une légère indisposition , lorsqu'on vint heurter à la porte de l'hôtel , de la part du Roi. Le Suisse courut avertir son Maître , & prendre ses ordres. --Il fallait ouvrir sur-le-champ , répondit le Marquis : je ne résiste jamais , pas même en idée , aux ordres du Père de la Patrie , & dès qu'il commande , j'obéis-. Il se leva , tandis que son Suisse ouvrait , & alla recevoir les ordres du Prince jusques sur l'escalier. On les lui présenta sans difficulté. Jamais étonnement n'égala celui de M. De-M*** : il ne pouvait en croire ses yeux. --Cet ordre est surpris , monsieur , dit-il à l'Exempt : mais je le respecte : Permettez-

moi seulement d'adoucir à une Victime innocente , ce qu'il a de plus terrible : vous serez plutôt loué que blâmé de votre indulgence-. Il entra dans l'appartement de sa Femme , & la mit seule au-fait de ce qui se passait. La jeune Marquise alarmée pour son Amie , & connoissant jusqu'ou sa Mère portait la haine , vit bien d'ou partait le coup ; elle dit à son Mari : --Monsieur , ce malheur est terrible pour moi , plûs encore que pour Lise : il peut me faire perdre votre cœur ; je le sens : Il me vient une idée : mais avant que je vous la communique , il faut me jurer de me la laisser exécuter. --Je vous promets tout , ma ma chère Femme : loin de perdre mon cœur , comme vous le craignez , jamais vous ne me futes si chère qu'en ce moment. --Le Porteur de l'ordre ne me connaît pas : laissez-moi prendre la place de Lise : on fera demain au desespoir d'avoir accordé cet ordre injuste. Retirez-vous dans votre appartement , sans entrer dans le mien , après avoir recommandé à l'Exempt d'en user avec la considération que l'on doit à une Jeune-personne honnête. Dès que je serai partie , mettez Lize en sûreté ; courez en-même-temps chés le Ministre... , & dites-lui , en jetant les hauts-cris , & en marquant la plus grande fureur , qu'on vient de vous enlever votre Femme. Vous voyez mon dessein ; il n'y a que ce moyen de

fauver ma Lise : que fais - je moi ? je le veux ; il le faut , Monsieur. J'ai des craintes que je ne vous communique pas-.

M. De-M** voulut s'opposer à la resolution de sa Femme : mais elle lui dit qu'elle le voulait , & qu'elle ne consentirait jamais à se préparer une douleur éternelle. Il fit tout ce qu'elle lui avait recommandé auprès de l'Exempt ; ensuite , il se retira. Cet Officier ayant demandé Lise , la Marquise se présenta seule : Elle avait auparavant , & sans l'en prévenir , enfermé Lise dans son appartement. On lui dit de se préparer à partir , de l'ordre du Roi. --Je suis prête répondit-elle : je n'ai rien à prendre-. Et elle descendit. Son Mari avoit achevé de s'habiller à la hâte , & venait de donner ordre à un Domestique de confiance de conduire Lise auprès de madame De-M*** sa mère : Pour lui , il suivit sa Femme , & la vit enfermer aux *Madelonnettes*. Dès que l'Exempt & sa Cohorte furent retirés , M. De-M*** fit demander la Supérieure. --Sur votre vie , madame , lui dit-il , traitez avec respect la jeune Dame qu'on vient de vous remettre , & sur-tout ne lui donnez aucune chose qui vienne de la Comtesse de Lan**. Je cours chés le Ministre , & vous ne tarderez pas à avoir de mes nouvelles-. Il partit aussitôt. Il trouva M. De-.... prêt à se mettre au lit. Sur son nom , on

l'avait laissé pénétrer jusqu'à la porte de la chambre-à-coucher. On l'annonça. --Je ne veux pas le voir, dit le Ministre. --Ah! monsieur! voyez-moi, lui cria M. De-M^{***}, voyez moi, ou je meurs ici: On vient d'enlever ma Femme: l'Exempt s'est trompé sans-doute... A ces mots, M. De-..... lui permit d'approcher. --Votre Femme! --Oui, la Marquise, elle-même. --L'ordre était pour Lise. --Pour Lise, monsieur! de quel droit? qui a osé.... --Moi, monsieur: Votre conduite est scandaleuse. --Je vous exposerai ma conduite, monsieur, & si elle est seulement suspecte, je consens qu'elle soit punie. Cependant le Ministre écrivait l'ordre de la sortie de la Marquise, & le donna à M. De-M^{***} lui-même, qu'il fit accompagner de son premier Valet-de-chambre. Ils coururent aux..., & ils y arrivèrent en-même-temps que madame de Lan^{**}, qui avertie de l'enlèvement, venait contempler sa Victime, & peut-être...

M. De-M^{***} frémit en la voyant: à peine put-il commander à sa fureur. Mais il se retint. --Nous entrerons ensemble, madame, dit-il. --C'est-ce que nous allons voir répondit-elle avec rage. Elle le vit, car les portes s'étant ouvertes, le Marquis montra son ordre, & la jeune Marquise lui fut aussitôt amenée. Qu'on juge de la surprise & de l'impuissant emporte-

ment de madame De-Lan**. --Quoi ! ma Fille ! --Oui, ma Mère : vous faites mon malheur ; & voici mon refuge- ; (se jetant dans les bras de son Mari, qui l'embrassa tendrement, en lui donnant les marques de tendresse les plus touchantes.) --Je t'adore à jamais lui disait-il ma chère Femme, non-seulement comme mon Épouse, mais comme ma Bienfaitrice, comme l'Héroïne de l'amour & de l'amitié. --Ma Fille s'est livrée pour sauver sa Rivale ! s'écria aussitôt madame De-Lan**. --Ma Rivale ! non, non, ma Mère : mais mon Amie, ma Compagne : demain nous irons tous nous jeter aux genoux du Roi, pour lui demander le secours de sa toute-puissance... Mais pourquoi demain ? partons à l'instant, mon cher Mari : nous attendrons le lever du plus juste des Monarques, & nous obtiendrons de sa bonté, de pouvoir vivre & nous aimer en sûreté. madame De-Lan** frémissait. --Je n'ai qu'une Fille disait-elle ; je l'adorais.... --Ma Mère ! ma chère Mère interrompit la jeune Marquise, en allant se jeter à ses genoux ; eh-bien, si vous m'aimez, laissez-moi donc être heureuse ! Je le suis ; M. De-M*** est le plus tendre des Maris : sa Pupile, loin de diminuer mon bonheur, l'augmente. --Si elle avait l'âme belle, aurait-elle consenti..... --Elle l'ignore, madame ; je l'ai trompée : elle ignore tout :

c'est moi qui me suis livrée, pour donner le temps de la sauver : c'est moi qui l'ai exigé de mon Mari, & par un serment, avant de lui découvrir mon projet ; quant à Lise, elle doit être dans une étrange inquiétude, en voyant tant de mouvemens extraordinaires, dont elle ignore la cause ! --Il est indécent, autant qu'imprudent, ma Fille, de garder avec vous la Maitresse de votre Mari. ---Mais ce n'est pas sa Maitresse ; perdez donc cette idée : c'est une Jeune-personne honnête & vertueuse, qui a gagné mon cœur par ses belles qualités, & que j'aime autant que si elle était ma Sœur. ---Non ! ou j'y périrai-, s'écria la Furie.

Alors M. De-M^{***}, qui était bouillant, sortant des bornes de la modération, allait lui répondre, ---Je te brave impuissante. Mégère-... Sa jeune Epouse retint ces terribles expressions sur ses lèvres par un baiser. Il la prit dans ses bras ; la porta jusqu'à la voiture, en lançant un regard de fureur & de mépris sur la Lan^{**}.

Le lendemain ; ils allèrent ensemble chés le Ministre, ami de la cruelle Femme ; & par une exposition aussi vraie que touchante de tout ce qui regardait Lise, ils fermèrent pour jamais cette ressource à la méchanceté.

Il ne s'agissait plus que de cacher le motif de ces tristes scènes à Lise. On ne

lui en parla pas, & elle était loin de les conjecturer : la sécurité est compagne de l'innocence. La jeune marquise ne parut cependant plus avec elle en public, pour ne point braver sa Mère, à laquelle elle marqua toujours l'attachement le plus respectueux. Son Mari même se contraignit jusqu'à la rechercher. Mais cette Femme était contrariée, & quoiqu'au fond, elle ne pût avoir de véritables soupçons, elle ne pouvait pardonner à Lise de l'emporter sur elle, encore qu'elle fût parfaitement que cette Jeune-personne l'ignorait. Elle tenta de l'en instruire par écrit, espérant qu'elle demanderait à se retirer. M. De-M*** ouvrit toutes les Lettres. Elle voulut la faire enlever par des Scélérats. Les précautions étaient trop exactes. Enfin elle eut recours à ce moyen affreux, par lequel l'infame De-Brinwilliers termina les jours de son propre Père. Elle feignit de revenir peu-à-peu : elle vint voir sa Fille, demanda Lise, & alla jusqu'à la caresser. M. De-M***, ni son Epouse n'en furent les dupes, & madame De-Lan** ayant deux-fois demandé à emmener Lise, jamais ils ne voulurent le permettre. Dépitée, elle les invita chés elle tous-trois. La jeune Marquise De-M*** voulait que Lise feignit une indisposition, pour se dispenser d'y aller. Mais la Jeune-personne le désirait, & M. De-M*** la seconda. On

partit. madame De-Lan ** fit mille careffes à Lise. La jeune Marquise , qui connaissait sa Mère , souffrait cruellement : enfin , elle devint plus tranquile ; elle venait de prendre un parti. Elle dit en-particulier à Lise : --Tu ne mangeras rien que de ce qu'on m'aura servi ; je t'en donnerai , comme en jouant. N'y manque pas , ma Fille. Je t'en dirai la raison : mais elle est si importante , que si tu y manques le moins du monde , nous sommes brouillées à jamais-. Lise se conforma aux ordres de son Amie. Madame De-Lan ** n'y fit pas d'abord attention ; apparemment , parce que les premiers services étoient indifférens. Mais lorsqu'on en fut au dessert , ayant donné une belle pêche à Lise , & Celle-ci ayant offert de la partager avec la Marquise , madame De-Lan ** s'y opposa , & lui dit de la garder. En-même-temps elle en donna une toute-pareille à sa Fille. Lise oubliant en ce moment les défenses de son Amie , allait manger la pêche. La jeune Marquise la lui arracha en riant , & lui donna la sienne. madame De-Lan ** , furieuse , dit impérieusement à sa Fille : --Laissez cela-. Dans le même moment , M. De-M *** qui avait tremblé que sa Femme ne goûtât de cette maudite pêche , y porta la main , & s'aperçut qu'elle avait été partagée en-deux : cette découverte augmenta ses soupçons ; il fit tomber

les deux moitiés comme par maladresse, en écrâsa une, & ramassa l'autre, qu'il ferra, sans être vu. madame De-Lan** rassurée, reprit alors un air ferein.

Restait le café; car c'était à dîner. Il fut bien resolu dans le cœur des deux Épous, que Lise ne prendrait pas le sien. On l'apporta. madame De-Lan**, sans-doute secondée par celui de ses Gens qui servait, fit en-sorte qu'il ne restât que la tasse de Lise & la sienne sur le cabaret. Mais par un effet du hazard, tandis qu'elle faisait appeler un Domestique, Lise prit une des deux tasses; la jeune Marquise la lui fit tomber des mains, & voulut partager avec elle. Madame De-Lan** était furieuse: cependant elle se contraignit, & ne montra sa rage, qu'en parlant avec aigreur à celui de ses Gens qu'elle avait demandé. Comme cette tasse cassée l'avait un-peu distraite, elle allait prendre son café sans attention, lorsque sa Fille faisant réflexion que Lise avait pris elle-même sa tasse, & qu'il se pourrait bien qu'elle ne se fût pas donnée celle qu'on lui destinait, elle fit signe à cette Jeune-personne d'en empêcher: Lise ôta bien-vîte la tasse des mains de madame De-Lan**, en lui disant, --Il ne vaut plus rien, madame: on va vous en servir d'autres. Ces mots rappelèrent l'attention troublée de madame De-Lan** ; elle apperçut la marque qu'elle avait faite

à la tasse destinée à Lise. Comme elle aimait beaucoup la vie, elle fut sensible à ce service. --Tu as raison, mon Enfant, dit-elle l'Orfeline: & elle sonna, fit jeter son café devant elle, & s'en fit apporter d'autre. Mais, pour que ses abominables desseins ne fussent plus douteux, la bonnefortune de Lise voulut qu'un Singe accoutumé au café, vint égouter la tasse cassée, dans laquelle il était resté un-peu de liqueur. M. De-M*** fut le seul qui le remarqua. Aubout de quelques instans, l'Animal poussa de petits cris plaintifs. Le Marquis lui jeta la moitié de pêche qu'il avoit conservée: le Singe la mangea encore. Mais après cette nouvelle dose, il ne tarda pas à faire des bonds horribles; il brisa sa chaîne, ravagea l'appartement, & tomba mort en jetant de l'écume par la bouche.

Durant cette scène, M. De-M*** instruisait sa Femme de ses véritables causes: Ils se consultèrent ensemble sur ce qu'il convenait de faire; & voici le parti qu'ils prirent. La jeune Marquise alla trouver sa Mère, qui venait de se retirer dans son appartement toute-effrayée: elle commença par se jeter à ses genoux, & par lui protester qu'elle étoit toujours sa tendre & respectueuse Fille. Ensuite, elle lui dit sans ménagement, toutes les découvertes que son mari & elle-même venaient de faire. Elle ajouta, que c'étoit de-concert avec

M. De-M*** qu'elle lui en fesait l'aveu; protestant qu'ils ne demandoient tous - deux que des sentimene plus dignes d'elle , pour tout oublier , & tout ensevelir dans le plus profond secret. Madame De-Lan** voulut l'interrompre , & nier : mais sa Fille n'y fit aucune attention. Elle ala jusqu'à lui dire , que c'était elle qui avait voulu que Lise l'empêchat de prendre son café, afin qu'elle dût la vie à cette Fille aimable. Madame De-Lan** , toute barbare qu'elle était , fut touchée de cette action de sa Fille ; & comme elle l'aimait beaucoup , elle pleura d'attendrissement. --Mais es-tu bien-sûre qu'elle n'est pas la Maitresse de ton Mari ! --Absolument sûre. --En ce cas , je pourrais lui pardonner , &c.....

Monfieur De--M*** ne se fia pas à cette apparence de repentir ; mais la jeune Marquise y crut : cependant elle prenait toujours des précautions.... Elle fut enfin elle-même la déplorable victime de sa coupable Mère... & dans quel temps encore ! lorsqu'elle venait de combler l'espoir de son Mari & de cette Mère barbare , en mettant un Fils au monde.... Dira-t-on que le Ciel punit l'innocence ? Non ; l'infâme De-Lan** n'était pas digne d'avoir une pareille Fille , & le Souverain-Etre la lui enleva.

Il est impossible d'exprimer qu'elle fut la douleur de M. De-M*** ; elle ne pou-

vait se comparer qu'à celle de Lise. Cette aimable Fille descendit aux portes du tombeau : elle fut deux années en langueur ; ce qui fit croire à M. De-M*** qu'elle n'avait pas été absolument garantie du poison. Mais l'évènement a prouvé, qu'elle n'avait pris que celui de la douleur.

Je ne parlerai pas des transports de fureur & de desespoir dont le Marquis de M*** fut agité : Il alla se plaindre au Ministre, qui prit en horreur une aussi abominable Femme que la De-Lan**, & lui défendit de l'approcher. Il mourut dans ces sentimens pour elle, & la Coupable n'a traîné depuis que des jours malheureux terminés par une mort affreuse & digne de sa vie.

Lise se rétablissait, lorsque le Monstre n'était déjà plus. Depuis que la jeune Marquise lui était enlevée, elle avait composé une sorte de chapelle de sa chambre-de-mort ; elle y avait étalé tous ses habits, & tous les jours elle goûtait le triste plaisir de venir y pleurer, en baisant ces restes insensibles de ce qui avait appartenu à son Amie. M. De-M*** l'ignorait. En proie à sa propre douleur, s'il allait quelquefois consoler Lise, il n'entrait jamais dans un lieu qui lui eût trop vivement rappelé son malheur. Mais aubout de deux ans, & lorsque Lise commença à revivre, pour-ainsi-dire, il voulut faire arranger

l'appartement de son Épouse. Il y entra comme Lise y était. Il la trouva baignée de larmes, à genoux devant le portrait de la Marquise. Il ne voulut pas la distraire : il s'informa. Une Femme-de-chambre lui dit, que Lise, même dans sa plus grande faiblesse, n'avait jamais manqué un jour à faire ce qu'il voyait. Touché de ce tendre attachement, qui mettait le comble aux vertus de sa Pupile, il revint auprès d'elle. Elle fit un geste de surprise en le voyant.

--Continue, ma Fille, d'honorer sa mémoire, ton cœur & mon choix : ton cœur est le temple où elle vit encore, & où je l'adorerai moi-même. Je ne gênerai jamais ces précieuses marques de ta sensibilité ; elles ne te rendent que plus chère à mon cœur : mais (& je ne veux point de résistance à ce que je vais dire) il est temps de le satisfaire, ce cœur : j'ai fait ce que j'ai dû pour le monde, pour ma Famille, pour ma condition. J'ai un Fils, héritier de mon nom, qui doit transmettre à mes Descendants ma noblesse dans tout ce qu'on nomme son lustre. Je puis enfin satisfaire mon penchant, rendre hommage à la Vertu, & couronner l'ouvrage que j'ai commencé..... Point d'obstacles, Lise.... Elle vit dans votre cœur ; elle vit dans le mien : unissons ce qu'elle a si tendrement aimé ! Servez de Mère à son Fils, de Compagne à son Bien-aimé. Nous ne pour-

rions autrement passer nos jours ensemble , & il faudrait nous séparer.

--Vous me connoissez , répondit Lise ; vous savez combien je vous aime ! Mais mon cœur docile vous a toujours aimé comme je favois qu'il vous plaisoit davantage que je vous aimasse. Je suis toute à vous ; j'y ai toujours été , comme l'ouvrage est à celui qui l'a fait. Si vous ordonnez , j'obéirai ; mais si je suis libre , j'irai trouver votre Mère ; je lui dirai , « Madame , monsieur le » Marquis votre digne fils & mon généreux » protecteur , veut m'élever au rang de son » Epouse : c'est votre volonté que je désire » desuivre : disposez de moi : car votre Fils » a tant de piété , vous avez , madame , » tant de tendresse pour lui , que vous ne » pouvez rien faire qui ne soit à son plus » grand avantage. Ainsi , décidez ; je ferme » les yeux , quoi que vous ordonniez , & » j'obéis. »

--J'y consens , ma Lise , répondit M. De-M*** : allez-y dès l'instant-.

Lise partit , & tint à madame De-M*** la mère le discours qu'on vient de lire. Cette Dame , depuis longtems prévenue par son Fils , & aussi instruite que lui du mérite de Lise , lui répondit.

--Ecoutez-bien , mademoiselle , comme je vais décider de votre sort : *Que dans huit jours vous soyiez l'Epouse de mon Fils , ou.... je vous haïrai-*

Lise se jeta aux genoux de cette bonne Mère, en lui disant : --Je puis donc être heureuse sans inquiétude, madame !... J'étais à vous, j'y serai encore d'avantage : réellement ma Mère par le cœur & par la générosité, vous avez encore l'être par la nature ! puiffé-je vous rendre une partie de ce que je vous dois par ma parfaite tendresse & mon profond respect ! O ma Mère ! ce nom si doux, c'est donc à vous que je le dois donner.... ce fera encore un bienfait de plus... Mais chère Maman ! il n'y a pas de mot pour exprimer ce qu'est votre Fils pour moi-

--Si, ma chère Lise, il en est un, dit le Marquis entrant ; c'est celui de *Mari*, donne moi ce nom, ma chère Femme !

P. f. Ce mariage est le plus heureux qu'on puisse imaginer. Lise est précisément à l'égard de son Mari, ce qu'il faudrait que fussent toutes les Femmes ; l'Elève, la Fille chérie, en-un-mot l'ouvrage de son Epous.



S^{de}. Nouvelle.*Il a perdu la mémoire.*

Deux jeunes Amans, dont les Familles étaient unies par les convenances & par l'amitié, s'étaient aimés avec l'approbation général. Ils devinrent Epous, sans aucune de ces traverses qui détruisent quelquefois le bonheur le plus assuré : mais ils ne s'en chérifiaient pas moins, & ils jouissaient de ce bon accord, de cette union des volontés, qui constitue la félicité suprême, lorsque M. De-Ris (c'est le nom du Mari) tomba malade, & le fut bien-tôt dangereusement. Les soins les soins les plus tendres lui furent prodigués par sa jeune Moitié, mais le mal surmontait tout, il survint une longue léthargie, durant laquelle on n'espéra plus. Madame De-Ris ne voulut pas abandonner son Mari, quoi-qu'on lui fît craindre la même maladie, & qu'on lui montrât l'inutilité de sa présence auprès d'un Homme qui n'entendait ni ne voyait. Elle demeura ferme, & sa tendresse attentive lui faisait passer les jours & les nuits à espérer le premier mouvement, le premier geste, la première parole de Celui qu'elle aimait plus que sa vie.

Ce moment désiré arriva enfin. M. De-Ris parut s'éveiller. Sa jeune Epouse pouffa un cri-de-joie. Elle lui parla : mais le Moribon la regarda machinalement sans lui répondre. Cependant il continuait à se mouvoir. On lui présenta quelques alimens propres à sa situation. Il ne fit aucun signe d'entendre ce qu'on voulait. Sa Femme espérait toujours qu'il allait la reconnaître ; elle lui présenta elle-même quelques cueillerées de consommé : il les prit de sa main, il est vrai, mais sans donner aucune marque de sensibilité.

Enfin, aubout de quelques jours, on s'apperçut que M. De-Ris avait absolument perdu la mémoire, & que c'était la raison de son indifférence : tout le monde, sa Mère, sa Bellemère, sa Femme elle-même étaient des inconnus pour lui.

Quel desespoir pour une tendre Amante ; qui avait mis tout son bonheur à régner sur un cœur sensible ! Le corps de M. De-Ris se fortifia insensiblement. Sa Femme lui continua ses soins ; il s'accoutuma sans-doute à elle, comme un enfant s'accoutume à sa Nourrice. Il la préférait. C'était beaucoup pour elle, mais ce n'était pas assés.

Tout lui confirma que son malheur était complet, & qu'il ne savait ni parler, ni lire, ni écrire, lui qui tenait une place distinguée dans la Robe, & qui malgré sa jeunesse, était un des plus savans Magistrats de sa

Compagnie ; sa jeune Epouse lui fit prononcer les premiers mots comme à un Enfant ; elle lui remontra à lire ; il y eut beaucoup de facilité, de-même que pour écrire ; sa main était accoutumé à ce dernier exercice, & en huit jours, il reprit son ancienne écriture. . Mais ce récit est trop vague ; il faut rapporter une conversation des deux Epous, qui peigne leur situation respective, & en donne une véritable idée.

Après que madame De-Ris eut eu la patience de r'apprendre à son Mari tous les mots de la langue, & de lui faire connaître les objets par leur nom & par leurs usages ; ce qui fut l'ouvrage de quelques semaines ; elle voulut mettre à l'épreuve sa sensibilité. Mais le cœur ne sentait rien ; il paraissait mort. La maladie avait apparemment si fort affaibli les organes, qu'il était nécessaire que la nature se développât dans ce Convalescent comme dans un enfant, & qu'il ne devînt sensible pour les Êtres hors de lui, qu'après que son existence personnelle serait assez fortifiée, pour chercher à s'épanouir. Un-jour qu'ils étaient ensemble, & qu'il ne laissait tomber sur elle que le regard de l'indifférence, madame De-Ris vint à penser, qu'il pourrait bien ne plus l'aimer, l'orsqu'il serait entièrement rétabli ; que quelque autre jeune Beauté pourrait lui plaire, s'emparer de son cœur tout-neuf, & deven-

air ainsi comme sa première inclination. Cette idée la fit frémir

--Mon Ami, lui dit-elle, voila que vous vous portez à ravir, & que vous savez de nouveau presque tout ce vous aviez oublié : mais je suis curieuse, & vous pouvez profiter de notre malheur pour m'instruire. Quelle idée vous êtes vous d'abord formée des Objets, en commençant votre seconde vie? --Les commencements sont trop confus; je ne m'en rappelle pas : mais il me semble que tout me paraissait bien extraordinaire ! Chaque chose nouvelle me surprenait ; & au lieu de rassembler les différentes images, d'en saisir les rapports, je ne les envisageais que séparément & dans une confusion fatigante. Je n'ai commencé à être un-peu content de moi, que lorsque ma tête débarrassée a lié les idées. --Moi, par exemple, que vous ai-je paru? --Un Objet agréable, obligeant : vous êtes le premier que j'ai distingué : vous m'étiez la moins étrangère. --Vous ne vous rappelez rien de ce qui a précédé notre mariage, lorsque n'étant pas encore unis, nous étions de deux maisons différentes, étrangers l'un-à-l'autre ; lorsque vous veniez tâcher de gagner mon cœur, & m'engager à être votre Compagne inséparable? --Quoi ! vous n'avez pas toujours été avec moi, comme à-présent! --Non, mon Ami : nous étions l'un pour l'autre, par-exemple, comme est le jeune

De-Brive , avec mademoiselle De-Bourdenet : s'ils se marient , ils seront comme nous sommes. --C'est singulier ! vous faites bien de me dire cela. Ainsi vous avez choisi de vivre avec moi ? --Oui, mon Ami, parce-que vous m'avez plu , & que vos bonnes qualités m'ont fait espérer que je vous rendrais heureux. --Il me semble qu'il aurait fallu dire les vôtres ? --En vous rendant heureux , je le suis. --Ah ! voila qui est bien-obligé ! --Avez-vous remarqué quelqu'un dans nos Connaissances qui vous plût ? --Mais oui ; j'aime assés tout le monde qui vient ici. --En Femmes , qu'i préférez-vous. --J'aime mieux les Hommes ; leur compagnie me fait plûs de plaisir. --Plûs que la mienne ? --Vous êtes agréable , & je sens que je vous dois beaucoup : je ne m'ennuie pas avec vous : mais, j'aime bien mon Frere-!

Madame De-Ris connut par-là que son Mari était encore indifférent : elle fut un-peu rassurée ; mais elle redoutait l'avenir. Elle continua de former le Convalescent , jusqu'au moment où il fût question des sciences : Il fallut alors lui donner des Maîtres pour lui r'enseigner tout ce qu'il avoit su. On présume que cette nouvelle éducation ne fut pas longue : les anciennes impressions se renouvelaient aisément.

M. De-Ris est enfin revenu à-peu-près au point où la maladie l'avoit trouvé : un

beau printemps acheva de le fortifier. Un jour, on reçut à la maison une compagnie brillante & nombreuse des deux sexes : c'était la première-fois depuis sa convalescence ; sa jeune Epouse n'ayant pas voulu exposer son Mari aux questions curieuses des Indiscrets, avant qu'il fût en état d'y répondre. Pendant qu'il avait été entre les mains de ses Maîtres, elle ne l'avait vu qu'à table, & les deux dernières semaines, elle était allée à la campagne chés ses parens, pour rétablir sa santé. Elle avait toujours eu soin de se mettre avec goût, lorsqu'elle devait se trouver avec M. De-Ris, afin de donner à ses jeunes attraites le secours d'un art innocent, que tout parlât pour elle aux sens de son Mari, & qu'il ne pût rencontrer aucune Jeune-personne qui l'effaçât. Le jour de la grande invitation, sur-tout, elle fut ravissante. Elle était revenue parfaitement rétablie, & c'est à cette occasion qu'on donnait un espece de fête. A l'instant où la Compagnie arriva, M. De-Ris accourut pour la recevoir : en voyant entrer les Dames, pour la première-fois ses yeux parurent s'animer ; il fut galant. Madame De-Ris l'observait attentivement d'un cabinet voisin : elle vit que ses attentions étaient plus obligantes pour une jeune Sœur qu'elle avait, & qui lui ressemblait beaucoup, mais que M. De-Ris ne reconnaissait pas. Elle sortit alors du cabinet. Tout le monde s'attendait

à ce coup-de-théâtre : Dès qu'elle se fit entendre , M. De-Ris , qui paraissait inquiet de ne pas la voir , se retourna , & l'ayant apperçue , il courut audevaut d'elle avec empressement : --Vous m'aviez abandonné , vous , ma première Amie , lui dit-il , & je m'y suis soumis ; dites-moi seulement si vous m'êtes rendue pour toujours ? --Si vous le desirez bien fort. --C'est ce que je desire le plus.

On se mit à table. M. De-Ris ne pouvait se lasser d'admirer sa Femme ; il n'eut des yeux que pour elle ; mais madame De-Ris ne le voyoit pas aussi clairement , que son Mari le sentoit avec force. Il éprouvait pour elle le timide embarras d'un Anant sans expérience , qui craint de déplaire par trop d'empressement. Madame De-Ris était loin de supposer ce sentiment à son Mari ! Elle prit sa reserve , pour de l'indifférence ; & l'empressement qu'il marquait à deux des plus jolies Personnes de la Compagnie , pour un commencement de goût. Elle en ressentit une vive inquiétude.

Au dessert , on commença les questions au Convalescent. Mais il venait d'arriver en lui un changement inattendu. C'est que la joie de revoir sa Femme , avait parfaitement rétabli sa mémoire , & que le passé lui était présent , comme si jamais il n'eut été malade. Cet heureux changement le surprit beaucoup lui-même : en se ressouvenant de

ce qu'il avait été, il n'en avait pas d'abord le sentiment comme les autres Hommes; sa réminiscence ressembloit à celles que nous laissent les songes, & elle en avait tout le charme. Qu'on juge de la manière dont il devait aimer sa Femme à l'instant de cette révolution! & comme la réalité ne pouvait que confirmer les chimères de l'imagination, il l'adorait, mais il paroissoit concentré.

Ce fut en ce moment qu'on l'interrogea.

--M. De-Ris, lui dit une jolie Dame, vous ressouvenez-vous de m'avoir vue au château de M. B**, il y a deux ans? --Hélas! madame! non, du-tout (dans ses idées, cela signifioit, qu'il n'avait plus les sentimens qu'il avait alors témoignés à cette Dame): pardonnez à un pauvre Affligé, dont la mémoire est affaiblie.

--Et moi, monsieur, dit une Autre; vous rappelez-vous comment un-jour dans le parc de ..., où nous fumes surpris par un orage, vous me rassuriez contre la crainte du tonnerre? --Mondieu non, madame: tout s'est effacé de mon souvenir.

--Parbleu, dit un Petit maître de robe; tu te ressouviendras de ce bon-tour que nous fimes ensemble à la vieille Barone de... qui me croyait amoureux d'elle? Tu feignis d'être mon Rival jaloux, & sans paraître être entendu, nous nous donnâmes rendez-vous pour un combat singulier le lendemain. Tu te rappelles, comme elle vint sur le champ,

de-bataille en pette-en-l'air couleur-de-rose ; ses cheveux dans un desordre qu'elle croyait aimable ; sa gorge, ah-ha-ha ! sa jupe accourtée... comme elle se jeta entre nous , lorsque nous nous portames la première bote, & comme elle tâcha de se faire bleffer (légèrement) pour rendre la chose plus touchante ? --Pas le mot de tout cela , mon cher Confrere ; j'ai particulièrement oublié mes sotises , & c'est une compensation apparemment, que la bonté du Ciel m'accorde.

--Mon Frere, dit la jeune Sœur de madame De-Ris, vous ressouvenez-vous de ce petit Billet, que vous me priates de rendre à ma Sœur, quinze jours avant votre mariage. --Ah-oui , mon aimable Sœur, oui, je m'en rappelle.... attendez ! je m'en ressouviens à le répéter :

Vous voulez mon bonheur , Mademoiselle ; vous avez eu la bonté de me le dire hier en vous quittant , & Madame votre Maman l'a entendu : Mais vos actions sont contraires à vos paroles : vous voulez que l'on remette notre union jusqu'au mois d'Avril... Ah ! belle Diane ! vous ne connaissez pas encore l'amour ! Vous ignorez que loin de vous j'éprouve le plus affreux des supplices. Non , je ne vis pas ; je pétille d'impatience de vous revoir ; je me consume ; nouveau Méléagre , & je ne crois pas que je puisse longtemps résister. Votre

présence finit tous mes tourmens , il est vrai ; mais le plaisir qu'elle me procure , est bien-loin d'être pur ; je vois cette maudite pendule à minutes courir , courir , & je songe , dès en vous abordant , au moment cruel de la séparation.....

.....
Je vous en conjure , au nom de l'amour le plus tendre , belle Diane , ne vous opposez plus : ou craignez les effets de votre rigueur , si vous vous inter.ssez à la vie de

Votre fidèle Amant.

--C'est bien cela s'écria madame De-Ris. Il l'a répété , sans rien manquer , que deux lignes ; encore , peut-être n'a-t-il pas voulu les dire !

--Parbleu , dit un jeune Conseiller-clerc , puisque vous avez si bonne mémoire , pour certaines choses , monsieur , vous vous refouviendrez de cette affaire dont j'étais rapporteur , & que je fis gagner à cette jolie Veuve , contre les Héritiers de son Mari , qui l'accusaient d'inconduite , pour la frustrer de son douaire ? Vous opinates contr'elle : cependant , lorsque je vous eus expliqué mes raisons.... --Oui , monsieur , je me rappelle aussi ce trait-là ; mais point-du-tout que j'aie été jamais de votre avis-

L'Abbé se pencha vers l'oreille de madame De-Ris , & lui dit à-demi-haut : --Il n'est pas encore parfaitement rétabli : mais j'en espère

bien ; il se rappelle déjà la moitié des choses.

--A-présent, mon Frère, reprit la jeune Sœur de madame De-Ris, j'ai une grande curiosité : je voudrais bien favoir ce que vous avez pensé, là, peu-à-peu, lorsque vous avez repris vos idées ? --Comme il ne s'agit que de choses postérieures à ma maladie, rien ne fera plus aisé que de vous satisfaire, Charmante Septimanie. Mais je vous écrirai cela, & vous en ferez part à qui vous voudrez. --Monsieur, dit madame De-Ris, vous ferez sincère ? --Oui, madame, je vous assure. --Mon Cousin, dit une petite Etourdie, d'environ douze ans, vous souvenez-vous d'un jour que vous me disiez comment il faudrait faire, lorsque j'aurais un Amant ; --Ne me l'aviez-vous pas demandé, mademoiselle Yolande ? --Mais oui. --Je crois me rappeler, que je vous dis, qu'il fallait interroger là-dessus votre Maman ; qu'elle vous instruirait mieux que Personne ; les Mères entendant très-bien à traiter ces matières avec leurs Filles. Vous insistates. Je vous dis : Ma jolie Cousine, en ce cas (s'il vous arrive) le plus sûr est de toujours refuser ; vous ne risquerez rien du tout. --Quoi refuser ? (continuates-vous.) --Tout ce qu'on demandera. --Est-ce que les Amans demandent quelque chose, mon petit Cousin ? -- Votre Maman vous dira ça. ---Dites-le-moi, vous qui êtes un Amant ? vous

devez le savoir? --Comment, je suis un Amant! --Sans-doute que vous l'êtes de mademoiselle Diane De-S.-T.-F. --Qui vous a dit cela? ---Suffit que je le fais; car... je l'ai vu. --Vous l'avez-vu! --Oui, l'a, sous ce berceau: vous étiez à ses genoux, & vous lui avez dit: Refuser un baiser à l'Amant le plus tendre!... Elle ne l'a pas donné, & j'ai vu deux larmes tomber de vos yeux....

N'est-ce pas là notre conversation, mademoiselle?

--Oui, mon Cousin. Oh! que vous avez bonne mémoire!

--Cela me donne bonne espérance pour votre confiance, mon Frere, dit en riant Septimanie.

Les autres Personnes qui avaient interrogé M. De-Ris, se mordirent les lèvres, & les questions finirent. On se mit au jeu. Mais M. de Ris ne voulut être d'aucune partie; il avait oublié la valeur des cartes, & ce qu'il y a de singulier, c'est que jamais il n'a pu r'apprendre seulement *la triomphe*. Sa femme vint lui tenir compagnie. Il avait repris pour elle, depuis quelques instans que sa mémoire était entièrement revenue, l'amour le plus vif, le plus sincère, avec tous ses symptômes, l'inquiétude, l'empressement tempéré par la timidité, & ce délicieux sentiment qui fait trouver le bonheur auprès de ce qu'on aime; il fut ravi de pouvoir

l'entretenir en liberté. Il lui proposa de passer dans son appartement. Elle y consentit, & ils s'éclipsèrent. Madame de-Ris, qui ne savait pas à quel point la guérison de son mari était complète, voulut profiter de cette occasion pour connaître, si ce tendre amour qui avait fait son bonheur, renaîtrait enfin pour elle dans le cœur de son mari. Elle l'interrogea sur ses sentimens pour toutes les Belles qu'il venait de voir. Il répondit, sans avoir dessein de l'inquiéter; au contraire, il voulait par-là lui prouver combien sa raison était saine. Il parla sur-tout avec beaucoup de feu de la jeune mademoiselle D'Or... qui sortait du couvent, & qui était une blonde charmante. Il dit encore son sentiment sur d'autres; mais il en revenait toujours à mademoiselle D'Or...., de sorte que son Epouse l'en crut amoureux. Sans s'appercevoir de l'erreur de sa tendre Moitié, M. De-Ris pensait à l'en tirer, en lui exprimant sa tendresse pour elle-même, lorsque Septimanie & la jeune Yolande vinrent auprès d'eux. Les deux Époux alaient s'en débarasser; mais mademoiselle D'Or.... ayant paru sa présence glaça Madame De-Ris : son Mari au contraire donna les marques de la plus vive satisfaction. Il dit mille choses flatteuses à l'aimable D'Or..., qui parut y prendre beaucoup de plaisir. La journée s'acheva ainsi.

Le soir , madame De-Ris craignant d'entendre une vérité cruelle , garda le silence avec son Mari , qui fut obligé de se retirer dans son appartement , quoiqu'il brûlât d'en-
vie de rester dans celui de sa Femme. Elle ne l'aurait pas moins désiré ; mais était-ce à elle de l'y faire penser ? Elle aurait pu , à-la-vérité , employer quelqu'innocent moyen ; un Mari qui a perdu la mémoire n'est pas comme un Autre : mais dans ses idées un-peu jalouses, elle *bouda contre sa tendresse*. --Adieu , Monsieur. --Vous me dites , adieu , madame ! --Sans-doute.... pour ce soir : cette journée a été fatigante : vous avez besoin de repos , & je me sens moi-même appesantie. --Je ne fus jamais si gai , madame. --Je le crois !... Adieu donc , monsieur. --Adieu , mon Amie.

Aulieu de se mettre au lit , M. De-Ris , charmé d'avoir occasion de peindre ses sentimens pour une Epouse qu'il adorait , se ressouvint de la promesse qu'il avait faite à Septimanie. Il prit la plume , & passa une partie de la nuit à écrire la Relation suivante :

« Ma charmante Sœur desire de favoir
» tout ce qui s'est passé en moi depuis ma
» convalescence , & je ne desire pas moins
» de l'écrire ; car j'ai le cœur si rempli , que
» c'est un besoin de le soulager.

» Je n'ai recouvré parfaitement ma mé-
» moire que d'aujourd'hui à dîner , & je

» dois ce miracle à la belle Diane De-S. T. F.
» Je me suis tout-d'un coup parfaitement
» ressouvenu de ce qui a précédé ma mala-
» die : Quant aux choses qui se sont passées
» depuis la crise terrible , l'idée s'en est
» éclaircie plus lentement. Mais ce qui me
» flatte davantage , c'est un trésor que j'ai
» trouvé dans mon cœur , & dont je vous
» parlerai bientôt.

» En revenant à moi , la première-fois ,
» je me rappelle que je me trouvai dans un
» état dont aucun homme ne peut se former
» d'idée complete : je me sentais ; mais
» tous les autres objets n'étoient d'aucune
» considération pour moi ; je ne les voyais
» que morts : je crois que si les arbres ont
» une sorte de vie , c'est comme j'existais
» alors qu'ils doivent vivre : enfin , j'étais
» plutôt une Huître qu'un Homme. Je
» voyais marcher ; mais je croyais que cha-
» que corps déplacé était un corps nou-
» veau ; je ne liais rien , & j'oubliais ,
» en voyant une personne ici , par-exem-
» ple , qu'elle avait été làauparavant : qu'elle
» était la même , &c. Je ne fais combien
» cet état a duré : mais je me rappelle très-
» bien du premier instant où je vis une
» Créature céleste s'approcher : Elle fut la
» première à qui je prêtai de la vie , &
» qui ne fut pas pour moi une statue. Je
» crois en vérité , que sans elle , je serais
» éternellement resté dans mon premier état

» d'anéantissement. Mais elle remua mon
» cœur, & je sentis par elle qu'il y avait
» des Êtres hors de moi. Je passai donc
» ainsi de l'état des Plantes à celui des
» Animaux.

» Chaque jour mon existence se per-
» fectionnait, parce-que j'avais toujours
» auprès de moi l'angélique Créature,
» dont l'âme communiquait à la mienne la
» chaleur & la vie : j'étais déjà fort-avancé
» dans le sentiment, que je regardais en-
» core tous les Êtres sans aucun intérêt,
» & comme on regarde une pierre, un
» bâton, un meuble. Je ne me rappelais
» aucune de mes anciennes idées ; ainsi
» j'entendais parler ma jeune Divinité, sans
» comprendre ce qu'elle disait : mais je le
» sentais, sans néanmoins savoir la valeur
» des mots. Je m'accoutumai bien-vîte à
» elle, & dès qu'elle disparaissait un mo-
» ment, je retombais dans mon état de
» végétation ou de Brute.

» Je parvins ensuite à connaître qu'elle
» m'aimait, & ce fut la première idée ab-
» traite que je faisais : Ce qui me rendit
» très-attentif aux leçons qu'elle me donna
» pour me r'apprendre à parler. Elle me
» montrait les choses ; elle les nommait ; &
» souvent je l'entendais s'écrier les larmes
» aux yeux : *Il n'entend pas, le cher Ami !*
» *Il a perdu la mémoire !*

» Enfin , je compris ses discours. J'avais
» alors réellement d'elle l'idée d'une Divinité
» bienfesante , qui m'avait formé peu-à-
» peu , qui m'avait donné la vie & l'in-
» telligence. Je l'entendais bien , lorsqu'elle
» me disait , --*Cher Ami , je suis ta Femme ,*
» *ton Amie , ton Amante , qui te chéris ;*
» mais je n'attachais pas à ces mots les
» mêmes idées qu'aujourd'hui , c'est-à-dire ,
» les idées communes ; j'entendais par-là
» seulement qu'elle me disait : *Je suis*
» *moi ; je suis celle qui t'ai fait , qui te*
» *soigne.* Ainsi , quoique j'aie entendu son
» langage dès ces premiers tems , & que
» je lui répondisse , ce qu'elle me disait ,
» & ce que je disais moi-même , tout était
» relatif à cette idée , qu'elle m'avait fait
» & éclairé : *Je vous aime , je suis votre Mari ;*
» cela voulait dire , *Oui , c'est à vous que je*
» *dois tout ; je suis votre ouvrage.*

» Je fus dans cette situation jusqu'à ce
» qu'on m'eût donné des Maîtres pour le
» latin & les sciences : alors mes idées
» s'étendirent , & je commençai à me rap-
» peler insensiblement la signification com-
» mune des mots , comme par une espèce
» de routine : ce qu'il y a de singulier , c'est
» que je compris plutôt le latin que le
» français , dans son vrai sens : apparem-
» ment parce-que les mots de la première
» de ces langues n'ayant jamais servi qu'à

» exprimer des idées que j'avais eues avant
» ma maladie, ils me les rappelèrent avec
» plûs de force.

» Privé de la vue de ma Divinité, (car
» j'en avais toujours cette idée) parce-
» qu'on avait cru l'air de la campagne,
» & notre séparation, absolument néces-
» saires à ma Femme pour la rétablir, je
» regardai ce malheur avec une sorte d'éton-
» nement : mais j'étais encore trop stupide
» pour m'en affecter jusqu'à prendre du
» chagrin. J'avais seulement quelquefois de
» violens desirs de la revoir, & si je me
» trouvais seul, je me mettais à crier, à-peu-
» près comme un jeune Chien hurle & se
» dépîte, lorsque son Maître l'a renfermé
» en sortant.

» Elle revint, ou elle est revenue; (son
» retour ayant précédé celui de ma mé-
» moire, ce tems me paraît fort éloigné.)
» Je l'ai revue avec plaisir, & il y a appa-
» rence, ce fut ce plaisir, plus vif qu'on ne
» saurait l'imaginer, qui m'a rendu mon
» ancienne mémoire. Tantôt, dans le ravisse-
» ment où j'étais de la voir, il m'a semblé
» qu'un voile épais tombait de devant mes
» yeux; j'ai vu les Objets sous un jour
» nouveau: je me suis rappelé tout-d'un-
» coup ma vie entière. D'abord, & avant
» que d'en être parfaitement certain, je
» regardais cela comme un rêve dont je
» me ferais confusément ressouvenu: mais

» lorsque le brouillard s'est absolument
» dissipé, j'ai fait parfaitement l'ensemble
» de mon existence. Aussitôt j'ai senti battre
» mon cœur avec une violence extrême,
» & l'image de Diane De-S. T. F. a rempli
» toute mon âme, occupé toutes mes fa-
» cultés. J'ai trouvé à la voir un plaisir
» infini; je lui tendais involontairement les
» bras; mais personne n'a remarqué ce mou-
» vement. Je regardais Diane à la déro-
» bée; je la comparais aux autres Femmes,
» & je sentais entre cette Beauté céleste,
» & le reste de son sexe, la même diffé-
» rence que met un amant ordinaire, entre
» la Maîtresse qui l'enchanté, & la plus re-
» butante Laideur. Quand ensuite nous
» nous sommes trouvés seuls, à-peine ai-je
» pu lui marquer l'excès de mon ravissement.
» J'étais timide avec elle comme la pre-
» mière-fois que je lui parlai de mon amour;
» comme cet heureux jour, où je la vis
» pour la première-fois à table chés ses
» parens, & où mes yeux ne pouvaient
» soutenir l'éclat des siens, quoique si doux!
» Hier, je vous ai revue pour la pre-
» mière-fois, aimable Sœur de l'Épouse que
» j'adore: ah! que je vous ai tendrement
» aimée! Mademoiselle D'Or..... avait une
» robe précisément comme votre charmante
» sœur en portait une le jour dont je viens
» de parler; cet ajustement m'a rappelé
» Diane, & mon Épouse seule était la

» source de l'admiration que m'a tantôt
» inspirée mademoiselle D'Or....

» Montrez à Diane De-S. T. F. cette
» confession que je vous fais, ma chère
» Septimanie; & dès qu'elle l'aura entre
» les mains, avertissez-moi: je voudrais
» m'offrir à sa vue, à l'instant où elle achè-
» vera de lire. »

Signé De-Ris.

L'aimable Septimanie reçut ce papier un peu avant l'heure du dîner: elle se hâta de le lire: Ensuite elle le montra à madame De-S. T. F. sa Mère, & la pria instamment de lui permettre d'aler sur-le-champ trouver sa Sœur, qu'elle voulait surprendre agréablement. La Dame, qui adorait ses deux Filles, permit à la Cadette ce qu'elle désirait. Septimanie partit seule avec l'écrit de son Beaufrère. En entrant, on lui dit que monsieur & madame De-Ris étaient ensemble au jardin. Septimanie défendit qu'on les avertît, & elle y courut. Mais ne les voyant pas dans le parterre, elle se douta qu'ils étaient sous un joli berceau de chèvrefeuils & de jasmins, qu'ils aimaient beaucoup. Elle s'en approcha avec précaution, & quand elle se fut mise à son aise pour entendre & pour voir, elle contempla le tendre Mari dans les bras de sa Femme, qui panchée dans les

fiens , lui rendait ses baisers. Elle achevait sa guérison.....

--Est-ce bien moi , que tu préfères à toutes les autres Femmes , mon cher Époux ? --Peux-tu me le demander ! Ah ! ma Diane , si vous saviez l'idée que je m'étais formée de vous , durant ma maladie !..... --Que cet accident a augmenté ma tendresse ! --Et ma reconnoissance ! --Rassure ton Amante , cher Mari ! --Oui , je vais te rassurer.....

De vives careffes , que Septimanie , toute-curieuse qu'elle était , rougit de voir , lui firent venir une idée : dans l'instant où l'heureux Epoux disait à la belle Diane : --Tu verras ce que j'ai écrit à ta Sœur- ; la Jeune-personne jeta la Lettre sur les genoux de son Aînée , en disant avec un son de voix déguisé , & fort-doux , --*L'Amour vous l'envoie*-. En-même temps elle s'échappa , en fuyant par des allées en zig-zag. On ne la reconnut pas ; de-sorte que les deux Epoux ne savaient que penser de cette aventure. Madame De-Ris prit le papier , & le lut..... Qui pourrait exprimer le ravissement de cette tendre Epouse ! --O mon Ami , dit-elle en se jetant entre les bras de son Mari , que notre malheur va nous rendre heureux ! --Tout vous fera dû , ma charmante Compagne : il a fait briller votre mérite. Comment sans ce malheur pouvoir imaginer à quel point vous êtes tendre ! à quel degré

vous possédez toutes les qualités qui font les dignes Epouses !..... Mais c'est à l'amour à exprimer ce que le langage humain ne saurait dire..... viens , ma divine Amante , le plaisir va te parler le sien ; c'est pour récompenser la Vertu , que la Nature a fait la volupté.....

Cependant Septimanie charmée de sa petite espièglerie , retournait précipitamment à la maison. Prête à rentrer , elle trouva sa Mère , celle de M. De-Ris , madame D'Or.... & sa fille. Ces Dames venaient pour être témoins de l'effet de la Lettre. --Où courez-vous donc , ma fille ? dit madame De-S.- T.- F. à Septimanie. --O Maman , que vous arrivez bien-. Elle raconta ce qu'elle venait de faire , & dit un petit mot des motifs qui l'avaient empêchée de continuer à écouter la conversation des Epous. --Il faut les aler surprendre , Maman , continua-t-elle. La Jeune-personne se croyait plus forte , pour voir certaines choses , étant accompagnée. --Où sont-ils , ma Fille ? --Sous le berceau. --Alons , mesdames , surprendre mes chers Enfans. --Mais , ne les dérangeons pas ! dit madame D'Or..... ; nous verrons auparavant ce qu'ils font. --C'est bien ce que nous voulons , dit madame De-Ris la mère : j'arrive de la campagne ; il y a plus de deux mois que je n'ai vu mon Fils ; je reviens ici exprès au milieu de l'été : -- Il faudra écouter , n'est-

ce pas, mon Amie ? dit Septimanie à mademoiselle D'Or..... --J'avoue que je serais très-curieuse de les entendre-! répondit cette Dernière.

On arriva auprès du berceau, marchant sur la pointe du pied, détournant les feuilles tout-doucement, de peur de faire le moindre bruit. Septimanie, un peu intimidée par ce qu'elle avait déjà vu, laissa passer les Dames avant elle, & mademoiselle D'Or..... ne voulut pas se montrer plus empressée que sa Compagne. Les trois Dames ayant regardé ensemble, se retirèrent en souriant.

L'Amour enivrait de ses faveurs les deux Epous.....

Enfin, on les entendit parler. On se remit à les considérer, & la scène pouvant être vue de tout le monde, on fit signe aux deux Demoiselles de s'approcher. Diane, les yeux remplis d'une voluptueuse langueur, disait à son Mari : --Ce berceau, où je suis venue si souvent pleurer..... était pour moi le temple de la tristesse..... --Nous l'avons changé, ma divine Amie; c'est à-présent le temple du bonheur. --Ah! qu'il me sera cher! --Il faut en faire un asile sacré, où seuls nous entrerons; je me charge de cultiver & d'entrelacer ces jeunes arbrisseaux-... Et voyant pendre une rose au-dessus de leur tête, il la cueillit : --Charmante fleur, dit-il, en la mettant sur le sein de Diane, viens mourir

où je veux expirer de plaisir : marie ton doux
parfum à son haleine , & que je vous respire
ensemble-!

Un mouvement de Septimanie fit apper-
cevoir aux deux épous qu'ils étaient obser-
vés. Ils se levèrent : les Dames se précipi-
tèrent sous le berceau , & les délicieux em-
brassemens de la Nature , couronnèrent les
plaisirs de l'Amour-



Trois^{me}. Nouvelle.*N'importe Laquelle.*

IL y avoit à Paris dans une maison honnête , mais pauvre , deux Sœurs charmante l'Aîné , nommé *Berthe* , avait environ vingt-trois ans ; & la Cadette , appelée *Gisèle* , n'en avait guere que quinze : la Première était ravissante ; la Seconde était une mignature. Dans leur voisinage demeurait un Homme du moyen-âge , jouissant de trente-mille livres de rentes , & non marié : il voyait *Berthe* tous les jours , il en devint amoureux.

Un-jour en sortant de sa maison , il rencontra sa jolie Voisine prête à rentrer chès elle. Il fit un geste d'admiration ; jamais *Berthe* ne lui avait paru si charmante. Elle s'en aperçut , & sourit légèrement. Ce sourire l'embellit encore : *M. De-Raucour* (c'est le nom de l'Homme) n'y put tenir ; il l'aborda : --Mademoiselle , lui dit-il , j'ai une affaire importante à communiquer à madame votre Mère ; y est-elle ? --Oui , Monsieur. --Mademoiselle , continua-t-il , je vous prévien que cette affaire vous regarde , & qu'il me paroît convenable d'avoir votre agrément pour la proposer. --A moi ! Monsieur : --Auriez-vous de la répu-

gnance pour un Mari de mon âge , de ma figure , & de ma fortune ? --Envérité , monsieur , je ne me suis point encore interrogée là-dessus. --Permettez-vous que je parle à madame votre Mère ? --Vous êtes bien le maître.

Elle l'introduisit --Voilà M. De-Raucour , Maman-. Grand empressement de la part de la Mère , pour recevoir le riche Voisin : --Confuse de l'honneur que vous me faites , monsieur..... Puis-je savoir ce qui me l'attire..... Ma Fille , poussez ce fauteuil..... Gisèle , fermez cette fenêtre ; l'air peut incommoder Monsieur. --C'est une chose qui m'intéresse infiniment , qui m'amène chès vous , madame.... Vous avez deux charmantes Demoiselles. Envérité , en les voyant ensemble... on ne fait laquelle est la plus séduisante : si l'on ne préférerait pas l'Aîné , on adorerait la Cadette ; *n'importe la Laquelle*. Permettez - vous que je salue mademoiselle Gisèle ?... Pour mademoiselle votre Aînée , elle m'interdit , & je n'ose..... Avez-vous des vues pour l'établissement de cette grande Demoiselle-là , madame ? --Je n'y songe pas encore , monsieur. --Mais s'il se présentait un parti avantageux pour la fortune ? --Alors , monsieur , je verrais ; car je ne desire que l'avantage de mes enfans. --Je fais un parti affés riche pour mademoiselle Berthe : c'est un Homme de mon âge , qui a un bien honnête ;... environ vingt

cinq à trente-mille livres de revenu. --Je vous avouerai, Monsieur, qu'un pareil Parti s'il se présentait bien sérieusement, ne serait pas refusé. --Très-sérieusement, madame; car... c'est moi-même, qui m'offre pour cette charmante Demoiselle, & qui lui ferais tous les avantages possibles.... Je vous prie d'examiner ma proposition avec elle; je reviendrai demain savoir si vous m'êtes favorables, madame & mademoiselle. --Vous me faites infiniment d'honneur, Monsieur, & j'y répondrai, je vous assure: M. De-Raucour se leva, parce-qu'il avoit affaire, & fortir.

--Hé-bien, ma Fille, dit la Mère, voila un Parti qui ne ressemble pas à ceux que vous avez refusés? -- Il n'est pas jeune. --Mais il est riche; c'est une fortune. --Ah! s'il réunissait les deux! -- Alez-vous hésiter, mademoiselle? --Ah! Maman, dit Gisèle, je vous assure que je n'hésiterais pas, moi! D'abord, il est fort-aimable! ensuite que de belle robes on peut avoir, quand on a trente mille livres de rentes!... On peut avoir un carosse, je crois, Maman? --Je ne refuse pas, dit Berthe: je sens bien que cette occasion est unique, & que jamais il ne s'en présente deux comme celle-ci dans la vie. --Tu as raison, ma chère Enfant, & tu es aussi raisonnable que j'avois lieu de l'attendre d'une Fille de ton mérite: d'ailleurs, comme dit très-bien ta Sœur, il est aimable;

il t'adorera, & tu feras heureuse, je t'en répons : les Mères savent ce que c'est, & l'on peut s'en rapporter à elles, pour ce qui fait le bonheur d'un ménage. L'amour, entre Jeunes-gens, dure si peu! que ce n'est en vérité pas la peine d'y avoir égard en se mariant. Estime ton Mari; aie pour lui la reconnaissance qu'il mérite pour son généreux procédé; cela vaudra bien tout autre motif d'attachement..... Il faut pourtant nous informer de son caractère, de sa conduite : il est généralement estimé; mais nous ne saurions trop le connaître. Je ferai les démarches demain; & vous pourrez être présentes toi & ta Sœur.

On ne manque pas d'exécuter cette résolution; la Mère n'avait garde de l'oublier; elle ne faisait des informations en présence de sa Fille, que parce-qu'elle était bien-sûre qu'elles n'auraient d'autre effet, que de la déterminer plus efficacement au mariage. On y donna toute la matinée du lendemain. --Ma Sœur va être bien-heureuse avec un pareil Mari! dit Gisèle au retour : & Berthe elle-même ne pensait pas différemment.

Vers les deux heures, M. De-Raucour parut. --Je viens savoir mon sort, madame & mademoiselle?..... Puisse-t-il être tel que je le desire! ajouta-t-il, en voyant régner une certaine satisfaction sur les visages. --Il est tel que vous le méritez, Monsieur, dit la Mère : ma Fille reçoit avec recon-

naissance l'honneur que vous lui faites. --C'est moi, madame, qui vous en devrai infiniment à toutes-deux.. Permettez mademoiselle, dit-il à Berthe, que je me félicite de mon bonheur-. Et il l'embrassa. --Ma Sœur n'est pas malheureuse, dit Gisèle en riant, & si elle vous aime pour son Mari, foyez sûr, monsieur, que je vous aimerai de tout mon cœur pour mon Frère. --Vous êtes bien obligeante, charmante Gisèle!... Mais c'est en vous mariant aussi, que je veux reconnaître vos sentimens pour moi. --Je suis encore trop jeune, reprit Gisèle; à-moins... --Hé-bien? à-moins? --Que ce ne fût avec quelqu'un tout comme vous. --Vous avez-là une charmante Sœur-! dit M. De-Raucour à Berthe-. Et il baisa Gisèle sur le front, en lui disant: --Laissez-moi faire; je promets, & je tiendrai. --Vous êtes trop bon pour cette petite Fille, dit la Mère, & de prendre si bien toutes les licences qu'elle se donne!... Vous dînez ici, monsieur? --Avec plaisir, madame. --Gisèle, venez m'aider-. Et elle laissa les deux Amans ensemble,

M. De-Raucour profita de ce tête-à-tête pour détailler à sa Maitresse la conduite qu'il se proposait de tenir avec elle, après leur mariage: c'était celle du plus Honnête-homme & du plus tendre des Maris. Gisèle, qui rentrait souvent, prêtait l'oreille, & ne perdait que très-peu

de chose de cet entretien. A chaque fois qu'elle retournait auprès de sa Mère, elle lui disait, --Maman ! il dit telle chose à ma Sœur. Oh ! le bon Mari ! --Il t'en donnera un pareil. --J'aimerais mieux que ce fût lui, & qu'il donna l'autre à ma Sœur. --Comment donc, mademoiselle ! voila qui est joli ! --Pardon, petite Maman ! mais c'est qu'envérité je le pense-. La Mère souriait à-la-dérobée de ces propos naïfs, qui, au-fond lui fesaient plaisir ; elle les regardait même comme pouvant contribuer au bonheur de son Aînée ; car il suffit qu'un bien soit envié, pour en doubler le prix.

Je supprime tous les détails inutiles, même une promenade de M. De-Raucour avec sa Maîtresse & Gisèle, où cette Dernière lui dit les choses les plus obligeantes, & força pour-ainsi-dire sa Sœur, à parler comme elle.

Les préparatifs du mariage avançaient. M. De - Raucourt s'intéressait presque aussi vivement à la satisfaction de Gisèle, qu'à la sienne propre ; il travaillait à lui tenir sa promesse plutôt qu'on ne s'y attendait. Il avait un Ami, plus jeune que lui de dix ans, par-conséquent encore Jeune-homme ; d'une fortune de vingt mille livres de rente ; d'une figure très-agréable : Il lui parla de son mariage ; lui vanta les charmes de sa Maîtresse, & n'oublia pas de lui peindre la figure éveillée & mignone, le caractère

naïf & enjoué de l'aimable Gisèle. M. De-Vannes (c'est le nom de cet Ami) demanda instamment à l'accompagner ; & M. De-Raucour le mena souper chés sa Belle-mère future. Il sembla que les deux Jeunes-personnes l'attendissent , elles étaient ravissantes : M. De-Vannes fut ébloui. Après le souper , on fit un tour de promenade , les Belles demeurant au voisinage d'un endroit fort-agréable. M. De-Raucour , déjà fils de la maison , donna le bras à la Maman ; M. De-Vannes prit Berthe ; & la jeune Sœur fut enchantée de se trouver à-côté de M. De-Raucour.

Je dois prévenir le Lecteur , qu'à la première vue , M. De-Vannes avait trouvé Berthe précisément ce qu'il lui falait , & que cette Jeune-personne avait pensé de même sur son compte. L'entretien qu'ils eurent ensemble , fortifia leur penchant naissant. Ils étaient si attachés à leur conversation , qu'ils se tinrent toujours éloignés , & que madame P... (la Mère) fut obligée de les appeler deux-fois , lorsqu'il falut s'en retourner. Cependant , ils ne croyaient pas encore être amoureux l'un de l'autre. Les choses continuèrent d'aler leur train , comme auparavant , & M. De-Vannes prenant les mouvemens que lui inspirait Berthe , l'inquiétude qu'il éprouvait hors de chés madame P... , pour un pen-

chant que lui inspirait Gisèle , pria son Ami de la demander en mariage pour lui.

Cette démarche attrista Berthe. Apparemment qu'elle distingua la première ses vrais sentimens. Le lendemain , sa Mère la surprit en larmes dans sa chambre. Elle lui demanda le sujet de son chagrin. Gisèle qui survint , se joignit à sa Mère , en caressant sa Sœur. Enfin Berthe voyant qu'il falait parler , avoua son fatal secret. Madame P... au désespoir de ce contretemps , tonna contre sa Fille aînée. --Mondieu ! ma chère Maman , dit Gisèle , il n'y a pas tant de mal ! Laissez-moi faire ; je prendrai M. De - Raucour , & j'arrangerai cela de-façon , qu'il n'y aura rien de défait : nous changerons. --Cela ne se peut plus , ma Fille. --Si , si , chère Maman : permettez seulement-. Berthe supplia sa Mère d'en essayer ; promettant d'obéir , au cas où Gisèle échouerait : --Je fais , ajouta-t-elle , qu'il aime beaucoup ma Sœur , & peut-être l'aurait-il préférée , s'il l'eût vue la première , & qu'il ne crût pas son âge trop-disproportionné avec elle. Madame P... se rendit à cette idée , sans espoir d'aucun succès.

M. De Raucour vint le premier. Il fut reçu avec transport par Gisèle & par sa Mère : mais il s'aperçut de quelque altération dans les traits de Berthe. Il en demanda tendrement la raison. Gisèle coupa

la parole à sa Sœur : --Je vais vous la dire, moi, monsieur : venez ici, que nous-deux. --Volontiers, ma charmante Sœur. --D'abord, je vous aime bien ; vous le savez ? --Oui, ma petite Amie, je n'en doute pas. --Je vous aime mieux que M. De-Vannes. --Comment mieux ! --Oui, mieux, .. davantage... Comment m'aimez-vous ?... autant que ma Sœur ? --En-vérité, vos questions me surprennent ! où cela nous mènera-t-il ?... Oui, tout - autant. --Bien-vrai ? --En-vérité. --Vous m'épouseriez ? --Certainement ! si je ne devais pas épouser votre Sœur, c'est à vous à qui je donnerais ma foi : *N'importe laquelle*. --Supposez que vous ne l'épousez pas. --Hé-bien, ce ferait vous. Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? --J'y viendrai tout-à-l'heure. Auriez-vous bien du chagrin de ne pas épouser ma Sœur ; supposez qu'on me donnât à sa place ? --J'aurais certainement bien du chagrin de ne pas épouser votre Sœur, que j'aime tendrement : mais si quelqu'un pouvoit m'en consoler, ce ferait vous. --Seriez-vous heureux avec moi, autant qu'avec elle ? dites bonnement ? --Oui, en-vérité, aimable Gisèle. --Ah ! voila le mot que j'attendais ! Je vais à-présent m'expliquer : C'est que je ne veux point de M. De-Vannes, & que je vous veux bien, vous. --Ma chère Gisèle, De-Vannes est plus proportionné à votre âge

que je ne le suis. --Vous êtes plus proportionné à mon goût que lui ; & si vous ne voulez pas changer , je ne me marie pas. Je n'en conferyerai pas moins la plus vive reconnaissance pour le parti que vous m'aviez procuré , qui est bien-audeffus de ce que je vauz ; car je vous aimerai toujours. --Au fond , dit M. De-Raucour , *n'importe Laquelle* soit ma Femme , de votre Sœur ou de vous : toutes-deux vous êtes charmantes , & cela me serait égal : mais votre Sœur s'attend... C'est un compliment que je ne lui ferai pas. --Je le ferai , si vous voulez ; & ma Sœur m'aime si tendrement , que lorsque je lui aurai exposé mon invincible répugnance pour M. De-Vannes , & le desir que j'ai toujours eu d'être à vous , elle sera la premiere à vous en prier. --En ce cas !... (il regarda Gisèle ; elle était adorable ; rien de si mignon que ses traits) en ce cas , *n'importe Laquelle* : j'aimerai la mieux celle que votre Maman me donnera. --Ah ! cher bon Monsieur ! que je vous aime de cela ! vous allez nous rendre toutes-trois heureuses : car Maman le fera aussi : Vrai , elle aime mieux que vous m'ayez. --Pourquoi cela ? --N'en parlerez-vous à Personne , je vous le dirai. --Non , mon aimable Gisèle. --Votre Ami , à ce que j'ai cru voir , préfère ma Sœur , comme je vous préfère. --Cela me déciderait. --Cela

est sûr : je ne voudrais pas vous tromper. --Et votre Sœur ? --Ma Sœur vous confidère comme l'Homme à qui nous devons le plus : mais elle dirait assés comme vous, *n'importe Lequel* ; surtout lorsqu'il s'agit du bonheur de sa petite Sœur. --Vous êtes assurée de ses dispositions ? --Je vous avouerai, que je lui ai déjà parlé : Maman, Elle, toutes-deux s'en remettent à M. De-Raucour : vous-seul pouvez disposer de notre sort à tous ; car je nous-joins M. De-Vannes lui-même. --Vous êtes un trésor de raison & d'esprit ; & puisque vous dites que tout dépend de moi, je vous remets tous mes avantages ; que tout dépende de vous, à-condition que vous aurez l'agrément de votre Sœur. --Je le veux bien : tout dépendra d'elle ; gaje que c'est-là ce que vous voulez ? --Je desire de dépendre autant de l'Une que de l'Autre. --Et vous ferez ferme dans votre *N'importe Laquelle* ? --Oui : mais une-fois décidé, je vous adoreraï, charmante Gisèle. --Reignons (dit-elle alors) auprès de Maman & de ma Sœur : j'entens M. De-Vannes. Voudrez-vous-bien, en dînant, lui faire part de ce que je viens de vous dire ? Renvoyez chacun votre Domestique : je vous servirai à boire. --Vous ferez plus appétissante qu'*Hebé*.

Depuis que M. De-Vannes était arrivé, on l'avait mis au-fait de ce qui se passait.

Il observa curieusement son Ami, lorsqu'il rentra avec Gisèle, & voyant la gaité régner sur son visage, il en tira un bon augure. Lorsqu'on fut à table, & libre, Gisèle pria tout-bas M. De-Raucour de commencer l'explication.

--J'ai d'étranges choses à vous apprendre, madame ! dit-il en s'adressant à madame P.... : c'est que mademoiselle votre Cadette rompt tous nos arrangemens, pour en faire d'autres à sa tête, & qu'elle vient de tirer ma parole, que je ne m'y opposerai pas. Mais mon sentiment n'influera en rien sur celui de Personne, & je n'ai répondu que pour moi. --Voyons donc, monsieur ? dit madame P.... --Votre aimable Gisèle, madame, veut donner sa Sœur à M. De-Vannes, & prétend m'en dédommager. C'est un agréable pis-aler, & d'après tout ce qu'elle m'a dit, j'ai répondu, *N'importe Laquelle*, pourvu que j'aie une des deux charmantes Sœurs. Et M. De-Vannes, que dit-il à cela. --*N'importe Laquelle*, mon cher Ami : mais je préfère mademoiselle Berthe, parce que sa jeune Sœur ne m'aime pas. --A n'en voir qu'une, dit M. De-Raucour, (en regardant Berthe) on ferait au désespoir de la perdre : mais... (se retournant vers Gisèle) quand on jète la vue sur l'Autre.... peut-on se trouver à plaindre ? *N'importe Laquelle*. --C'est un point décidé, si mademoiselle Berthe y

consent , dit M. De - Vannes : car pour madame sa Mère , la chose doit lui être indifférente. -- Absolument , dit cette Dame : Mes deux Filles me sont également chères , & les deux Hommes qui les recherchent , me touchent autant l'Un que l'Autre : je les estime parfaitement tous - deux. Parlez - ma Fille aînée ? -- Je vous obéirai en tout , ma Mère , & je me prêterai avec plaisir , à tout ce qui pourra en faire à ma Sœur -

Le changement fut donc résolu , d'après cette réponse de Berthe ; & les préparatifs du mariage de l'Aînée étant achevés , il fut convenu que M. De-Vannes & Berthe seraient mariés les premiers.

Le jour arrivé , les deux Époux reçurent la bénédiction-nuptiale : la joie régnait dans tous les cœurs & sur tous les visages , lorsque les choses changèrent de face en un instant.

Le nouvel - Épous laissa sa Femme , & s'en retourna chés lui , sans en dire la raison. M. De-Raucour courut chercher son Ami : mais il ne put le joindre ; ses Gens avaient ordre de dire , qu'il était absent. Une conduite si singulière surprit étrangement ; elle causa le plus grand scandale. M. De-Vannes y persévéra , & les jours suivans il fut éviter si soigneusement M. De-Raucour , que celui-ci ne put lui parler. Il abandonna à lui-même un Homme qu'il regarda comme aliéné de sens , & de

son Ami, il devint son Ennemi le plus décidé. Il engagea la jeune Épouse à le faire assigner en cassation, le mariage n'ayant pas été consommé, & à demander de gros dommages - intérêts. Madame P... y consentit, & intenta l'action au nom de sa Fille, qui s'y refusait!

De-Vannes répondit alors, que mademoiselle Berthe P... avait été la Maitresse de M. De-Raucour, qui ne la lui avait donnée, que parce-qu'il était apparemment bien-aise de changer. Il produisit en preuves, deux Lettres, qu'il avait reçues le jour même de son mariage, toutes - deux d'une main différente, qui l'en assuraient. Deux Lettres anonymes ne pouvaient faire preuve : mais il ajouta, que les Personnes s'étaient fait connaître à lui par un Billet séparé ; & qu'elles avaient exigé, en le lui faisant remettre, sa parole-d'honneur qu'il ne les nommerait pas.

La demande en cassation fut suivie : on en vint à l'audience du Châtelet. M. De-Raucour avait suspendu son mariage : il s'était fait recevoir partie intervenante comme calomnié : Son Avocat fit le tableau de sa conduite, telle que je viens de la raconter. Lorsque le Ministère public eut exposé les moyens des Parties, il conclut à ce que le mariage fût déclaré valable, & le Mari condamné à faire une pension de six-mille livres à son Épouse, qui pourrait

demeurer chés sa Mere , ou se retirer dans un Couvent , à son choix ; attendu que le Mari , en refusant de nommer les Accusateurs de son Épouse , était censé se mettre à leur place , &c.

Après ces conclusions données , & tandis que les Juges étoient aux opinions , madame De-Vanes , toujours éprise de son Mari , malgré son injustice , lui fit proposer d'en passer par tout ce qu'il voudrait , pourvu qu'il la mît-à-même de lui prouver son innocence. Cette proposition fut faite affés haut par l'Avocat. Gisèle était à-côté de sa Sœur ; toutes-deux charmantes , & sans-doute le Mari , en les voyant , s'était déjà repenti de l'éclatante rupture qu'il occasionnait. Il fit demander à M. De-Raucour , si , en cas de cassation , il était disposé à lui céder Gisèle , & à reprendre Berthe ? --De tout mon cœur , dit M. De-Raucour ; pourvu que les deux Sœurs soient heureuses , je le ferai : je n'ai pas changé de moi-même ; mademoiselle P... l'Aînée est ma première inclination : *N'importe Laquelle* ; j'épouse l'Une ou l'Autre. Mais que M. De-Vannes me montre les Lettres-.

Ce message pacifique fit une impression heureuse sur M. De-Vannes ; il vint lui-même auprès de M. De-Raucour , & lui montra les deux Lettres anonymes. --J'en connais l'écriture , dit ce Dernier à son Ami ; & si dès aujourd'hui je n'en confons

pas l'Auteur, je m'engage par serment en présence de mon Avocat & de celui de ta Femme, de payer tous les frais du procès, de faire les six-mille livres à Madame De-Vannes, & de me priver du bonheur d'épouser sa Sœur. --Je te crois, mon Ami, dit M. De-Vannes, en l'embrassant : tu es un excellent Orateur. --Mais dit en souriant M. De-Raucour, je gage que ces beaux yeux (montrant Berthe) parlent encore plus éloquemment que moi? --C'est la vérité, mon Cher. Et De-Vannes présenta la main à son Épouse, qui la reçut avec attendrissement.

Il fut aussitôt consenti entre toutes les Parties un Jugement, qui renvoyait De-Vannes avec son Épouse, & lui enjoignait de vivre avec elle en bon Mari. On vit alors une chose unique peut-être, c'est que les Demandeurs & les Défendeurs sortirent contents de la même audience.

Le même jour, M. De-Raucour confondit l'Auteur des Lettres. C'était une Dévote, qui avait toujours été jalouse des deux Sœurs, à-cause de leurs grâces & du bon-goût de leur parure, qu'elle nommait coquetterie : il la démasqua & la fit trembler.

Le mariage de cet Honnête-homme, n'avait été différé que par ce singulier procès : mais tous les préparatifs étaient

achevés , & il devait être célébré le lendemain du jugement.

Prêt à partir pour l'autel , on demanda à M. De-Raucourt , ce qu'il aurait fait , si le mariage avait été cassé ? --J'aurais épousé mademoiselle Berthe , parce-que sa réputation aurait un-peu souffert , & j'aurais été heureux : car les deux Sœurs sont adorables , & pour me choisir une Femme entre deux Personnes si aimables , *n'importe Laquelle.*



Quatr^{me}. Nouvelle.*La Soubrette par amour.*

A Paris, vivait un Auteur, qui avait produit d'affés agréables Ouvrages : il avait sur-tout l'art de rendre ses Personnages intéressans, & lorsqu'on avait commencé à le lire, il était difficile de le quitter. Ses Admiratrices les plus décidées étaient les Femmes ; par la raison, je pense, qu'il les peignait toujours en beau, & que lorsqu'il leur supposait quelque faiblesse, il avoit soin d'arranger les choses de- façon, que la faute retombait sur un Audacieux, qui avait employé la ruse, la perfidie... que fais-je ? la violence, &c. J'ai oui-dire, que les Femmes aiment beaucoup les Hommes qui ont avec elles des torts si marqués, qu'il ne reste rien à leur imputer à elles-mêmes : ainsi elles devaient chérir l'Auteur qui leur présentait toujours dans ses Ouvrages, des tableaux où elles étaient tout-à-la-fois vertueuses, & enivrées des douceurs de la volupté.

Cette Homme-de-Lettres se nommait *De-la-Phare*, & l'on m'a dit qu'il était d'une fort-agréable figure. J'ai cherché ce nom dans la *France-Littéraire*, pour connaître ses Ouvrages & les lire ; mais je ne l'y ai

pas trouvé : peut-être est-ce un oubli, ou plutôt on me l'aura déguisé.

Quoi qu'il en soit, les Œuvres de M. De-la-Phare purent singulièrement à une jeune & jolie Veuve des environs de la place des Victoires, d'environ seize ans (âge heureux où l'âme ne se repaît que de chimères couleur-de rose !) Depuis six mois, elle était sortie du Couvent, pour épouser un Septuagenaire ; il était mort aubout de quatre, & elle allait rentrer au Couvent, à-cause de sa jeunesse, lorsque le hasard voulut, que sa Femme-de-chambre laissât traîner deux Productions de M. De-la-Phare ; des fadaises, m'a-t-on dit, mais pourtant assez attendrissantes. Si j'en savais les titres, j'en dirais mon avis au Lecteur ; car celui qui m'a raconté cette histoire est un Caffard, or ces Gens-là traitent de fadaises, tout ce qui ne câtre pas avec leurs idées bizarres. La Jeune-veuve, nommée *Cloé*, lut la plus-fadaise des deux Fadaises ; elle en fut enchantée : (& voila comme, grâce à la différence de l'âge, des caractères & des goûts, tout passe.) Son enthousiasme alla au-point, qu'elle n'eut de repos, ni jour ni nuit, qu'elle ne fût quel était l'Auteur de l'Ouvrage charmant, où elle avait retrouvé son jeune cœur. Elle l'apprit enfin de Celle qui lui en avait procuré la lecture. --Comment est-il ? --D'une fort-aimable figure,

--Je l'aurais juré. --Est-il jeune ? --Trente-cinq-ans. --Est-il marié ? --Non. --Où demeure-t-il ? --Rue des Noyers. --Je voudrais seulement le voir ? --Cela se peut--.

Or voici comment la jeune Cloé vit De-la-Phare. La Femme-de-chambre écrivit à cet Homme célèbre :

Monsieur : Quelqu'un veut vous communiquer une affaire importante, où vous êtes intéressé : on désirerait vous voir demain sur les quatre heures, au Jardin du-Roi. Vous obligerez beaucoup de vous y rendre. J'ai l'honneur d'être.

Votre très-humble, Thérèse Marnet.

--C'est d'une Femme ! dit M. De-la-Phare, en achevant de lire : & il ne fut que penser de ce billet. Cependant il ne voulut rien négliger. Le lendemain, il fit une toilette soignée, & bien avant quatre heures, il était au Jardin-des-plantés. Il prit un Livre, & s'assit près de la porte. Il y demeura plus de deux heures, sans que Personne l'abordât. Tout en lisant, il lorgnoit les Jolies-femmes : il en vit de fort-aimables ; mais on le laissa se morfondre. Il fut tenté de croire qu'on s'était moqué de lui, & il s'en retourna un-peu confus.

Cependant Cloé , & sa Femme-de-chambre , n'avaient pas manqué de venir au rendezvous ; elles y étaient même arrivées un instant avant De-la-Phare , & comme il était connu de la Dernière , elle l'avait montré à sa jeune Maitresse , sans qu'il s'en fût apperçu. Sa Personne plut autant que ses Ouvrages , & l'aimable Veuve forma un dessein , qui pour être extraordinaire , n'est pas sans exemple.

Le sur lendemain de cette promenade ; Cloé sortit seule , & vint chés De-la-Phare : mais elle avait fait une toilette en route. Sur un joli corset collait un juste de molleton rayé ; elle avait une jupe de callemandre , des bas-de-laine blancs affés fins , des souliers bien-faits , mais de cuir ; un bonnet rond de simple batiste joliment plissé , couvrait ses beaux cheveux sans poudre ni frisure ; à son cou pendait une croix-d'or , passée dans une gance noire ; un beau fichu des Indes voilait sa gorge ; enfin un tablier de toile à carreaux-rouges achevait de lui donner le costume des Soubrettes. Ainsi parée , elle était à croquer ; & la Mère de sa Femme-de-chambre , chés qui elle s'était arrangée , ne pouvait se lasser de l'admirer.

Arrivée à la porte de M. De-la-Phare ; le cœur lui battait , elle fut prête à s'en retourner sans frapper ; elle redescendit même quelques marches. --Mais pourquoi

donc être venue ? se dit-elle tout-bas Elle frappe. De-la-Phare travaillait. --Qui est-ce ? dit il avec humeur. Une voix douce lui répond : --C'est moi.

A ce son de voix charmant , les portes du Ténare se fussent ouvertes. De-la-Phare accourt. Quelle surprise !... Cloé rougit , & balbucie : --Monsieur... une Dame... m'a dit... --Entrez , ma belle Enfant-.

--Monsieur , vous êtes monsieur De-la-Phare ? --Oui , ma belle Fille. --Vous n'avez donc pas de Femme , monsieur ? --Hélas ! non. --On m'avait dit... que vous aviez besoin d'une Cuisinière... & j'avais cru... --On vous a dit vrai , ma Fille (De-la-Phare commença de supprimer ici les louanges , de peur d'effaroucher la Jeune-personne) & vous seriez mon affaire ; car vous me paraissez polie & bien-élevée. --La politesse est un devoir dans tous les états , monsieur , sur-tout dans le mien. --Vos réponses me font le plus grand plaisir. Je vous accepte : quand pourrez-vous venir ? --Aujourd'hui , monsieur. --En-ce cas , voilà votre chambre : arrangez-vous-y. Je vais continuer mon travail.

Cloé , dont la tête était exaltée , fut enchantée de sa réussite : elle retourna dans la maison où elle s'était habillée , prendre une cassette , qu'elle fit porter chés

son Maître. Elle s'était commandé trois habits complets un-peu plus beaux que celui qu'elle portait alors, qui était pour tous les jours, l'un d'une jolie toile, l'autre d'indienne, le troisième de soie : on les lui apporta le même soir.

Cloé n'avait fait part de sa résolution à Personne au monde qu'à sa Femme-de-chambre. Elle écrivit le lendemain à son plus proche Parent ; *Qu'elle le priait d'être tranquille sur son compte ; qu'il ne lui était arrivé aucun accident , & qu'elle ne tarderait pas à l'informer de tout ce qui la concernait.*

Elle arrangea tout dans sa chambre & dans la cuisine, sans que De-la-Phare parût faire attention à elle. Une aventure aussi singulière l'intrigua beaucoup. Il lui vint dans l'idée, qu'une Dame du faubourg Saintgermain, à laquelle il avait un-jour témoigné l'envie d'avoir une Femme raisonnable pour Gouvernante, lui avait envoyé celle-ci. Il se proposa de l'en remercier. Cependant Cloé voulait préparer le souper : elle le dit à son Maître. --Non, ma Fille, lui répondit-il ; reposez vous aujourd'hui ; on l'apportera comme à l'ordinaire, & demain nous commencerons-. Il brûlait d'envie de causer avec cette jolie Personne, mais il n'osait, & s'efforçait de paraître fort-occupé. Ses vœux, comme on peut l'imaginer, n'étaient pas d'abord des plus pures : mais quand on

a l'âme bien-faite, & les vrais principes, on peut dompter ses passions, & commander à la nature même, par la philosophie.

De-la-Phare passa une nuit bien difficile ! avoir à ses côtés tous les attraits réunis, est une terrible tentation ! ... Il est un état délicieux ; c'est celui où l'on s'éveille en finissant un songe agréable ; les passions n'ont alors de contrepoids que l'engourdissement des sens, & une molle paresse : c'est le seul temps, où l'Homme, rendu à la nature, ne sent qu'elle, & se trouve débarrassé de toutes les entraves sociales ; on sent à la façon des Brutes, & l'on n'en existe peut-être que plus délicieusement : ce fut dans cet état, que De-la-Phare se trouva la première nuit : Il achève de s'éveiller ; & avant que la reflexion puisse l'éclairer, il se lève, & veut..... --Que vais-je faire, se dit-il à lui même, prêt à ouvrir la porte de Cloé ! me priver, peut-être pour toujours, du bonheur de voir cet Ange chés-moi ! ... Non ; silence, mes sens ! & si vous voulez jouir de ce Trésor, méritons-le auparavant-. Il se remit au lit, & le matin en revoyant Cloé, ses charmes, son air d'innocence, il s'applaudit de sa retenue.

Cette journée fut consacrée à arranger le petit-ménage : & De-la-Phare fut si content de sa Gouvernante, qu'il eut dès ce jour même l'idée de l'épouser. Ce ne

fut donc plus à lui ravir des faveurs qu'il aspira, mais à s'en faire aimer, estimer, respecter même. Il mit en pratique ce qu'il avait souvent recommandé dans ses Ouvrages pour plaire, & il eut la satisfaction d'éprouver que le succès en était certain.

La conduite que tint De-la-Phare n'était pas faite pour diminuer l'enchantement de Cloé. Elle adora son Maître. A ses instans de loisir, elle dévorait ceux de ses Ouvrages qu'elle n'avait pas encore lus, lorsqu'ils causaient ensemble, elle éprouvait un plaisir qu'elle n'avait jamais connu : mais elle couvrait ses sentimens du voile de la modestie, & se modelait sur les Héroïnes de son Amant, persuadée qu'il ne devait aimer que des Femmes comme celles qu'il savait peindre si bien.

C'était aussi là-dessus qu'elle l'interrogeait dans leurs conversations. Ils n'en avaient qu'une chaque jour, après le dîner ; & De-la-Phare qui se défiait de lui-même avec une aussi charmante Fille que Cloé, avait soin que ce ne fût jamais à la maison. Ils sortoient ensemble, en quittant la table, & faisaient une ou plusieurs-fois le tour de l'île-Saintlouis, suivant que le temps était beau. Quelquefois ils allaient jusqu'à l'île-Louvier, & quelquefois au Jardin royal-des-plantes.

Un-jour Cloé dit à son Maître : -- Vous faites entendre, monsieur, que le fond de

vos Ouvrages est toujours vrai ; je voudrais bien connaître quelqu'une de vos Héroïnes ?

--Volontiers, Cloé ; mais comme je ne les connais moi-même qu'imparfaitement, je ne puis que vous les indiquer. --Cela me suffira, Monsieur, & pour vu que je leur parle une-fois, je serai contente. --Elles ne sont pas en grand nombre ; parce-que chacune se reproduit plusieurs-fois sous différens noms. --Vous me direz chaque nom ?

--Sans-doute. La *Julie* & la *Sophie* de l'Ouvrage que vous avez lu pour la première-fois cette semaine ! & dont vous avez eu la politesse de me dire tant de bien, c'est la même Personne. --Qui est-ce ? le direz-vous ?

--Oui ;... c'est mademoiselle L... l'Aînée

--C'est presque notre voisine ! Je lui ai déjà parlé, sans savoir qu'elle dût tant m'intéresser, & elle me semble vouloir me prévenir d'amitié ! --Liez-vous avec elle si cela se peut ; c'est une excellente Demoiselle ! --Et sans-doute la *Mariane* & l'*Adelaïde*, c'est sa Sœur que vous avez voulu désigner ?

--Elle-même. --Elle n'est pas jolie, mais elle plaît ; & puis comme vous le dites, il semble que les graces de sa Sœur rejailissent sur elle.... Et la *Victoire*, avec sa jeune Sœur *Florence* ? --Ce sont les deux Demoiselles P..

--Vous choisissez bien vos Belles ! l'Aînée est la plus charmante Fille qu'on puisse voir, pour le goût & les graces. Elle ma déjà beaucoup plu, & je serai charmée d'avoir

sa connaissance.... Votre *Aurore*? --C'est cette jolie Personne que vous avez regardé fourire hier avec tant de plaisir, au faubourg Saint germain.--Ah! je fais... J'irai acheter-là un manchon; elle est adorable. --Tenez-vous-en là, car les autres Héroïnes de mes Ouvrages sont trop loin de nous: mais si vous parvenez à vous lier avec Celles que je vous ai designées, il faudra faire ensorte de les réunir toutes un-jour, soit à la promenade, soit à dîner chès nous. --Vous avez raison --Mais, Cloé, j'ai une petite observation à vous faire sur votre mise; elle est charmante, & vous va sans-doute infiniment bien, cependant elle pourrait être un obstacle aux liaisons que vous desirez il: faut y ajouter deux ou trois robes, dont une aumoins fera à la française, & deux autres à votre goût. --Je le veux bien. --Aurez-vous assés d'argent, Cloé? --Oui monsieur, assés pour cela. --Je ne voudrais pas que votre complaisance épuisât votre bourse? --Elle ne l'épuisera pas. --Consentirez-vous à me la montrer? --Oui, monsieur. --Il y a quelque temps que je remets à vous faire une question: Vous avez donc été élevée au couvent, auprès de quelque Demoiselle; ou dans une maison riche, sous les yeux de quelque Protectrice, comme une Marreine, par-exemple? --J'ai été élevée au Couvent; ensuite une proche Parente m'a pris chés elle, où elle m'a donné l'éducation

l'éducation d'une Demoiselle : je l'ai quittée pour venir chés vous. --Quoi! vous n'avez donc jamais servi? --Non, monsieur; vous êtes mon premier Maître. --Ah! Cloé! qu'il ne soit pas dit que je vous ai réduit en servitude! Je n'ai jamais été votre maître au fond de mon cœur; soyez-en bien-sûre: c'est le contraire.... Je vous supplie instamment d'agir chés nous en maîtresse absolue. --Ce serait m'oublier, monsieur. --Ou plutôt, vous mettre à votre place. --J'aime celle où le sort m'a placée, & je ne la quitterai pas. --Tout en vous, Cloé, excite mon étonnement & mon admiration. --Laissons cette matière, monsieur. --Je vous obéis: mais pour en traiter une autre plus importante. Il se passe à votre sujet bien des choses dans mon esprit, Cloé. Peu m'importe ce que vous soyiez: vous êtes aussi honnête qu'aimable. Avez-vous observé qu'aucun de mes Amis n'est venu chés moi depuis que vous y demeurez? --J'ai pensé que vous ne voyiez Personne. --Peu de monde à-la-vérité.... C'est que je ne veux pas qu'une Femme à laquelle je me propose d'offrir ma main, soit vue chés moi sur une autre pied que celui de Maîtresse. --Ce serait vous faire tort, Monsieur, que d'épouser votre Servante. --Je m'en rapporterai absolument à vous là-dessus, Cloé: vous devez me connaître: vous vous connaissez aussi, spirituelle comme vous l'êtes,

point de fausse modestie : me ferai-je réellement tort , en vous épousant ? --Sil suffit , pour mériter d'être votre Femme , d'avoir beaucoup de respect , d'estime & d'attachement pour vous , non : mais cela suffit-il ? --Non , Cloé ; aussi ne font-ce pas-là tous vos avantages : Vous êtes une excellente ménagère ; vous êtes charmante ; vous avez toutes les vertus qui peuvent accompagner la beauté : Il s'agit de savoir , si vous me trouvez digne de vous ? --Je vous ai choisi pour Maître ; voila ma réponse. --Je la desire absolument claire ! --Oui , je vous accepterais pour Mari , si cela dépendait de moi. --Et moi , j'emploierai tous les moyens humainement possibles , pour que vous soyiez ma Femme. Quant à ma conduite future , vous la prévoyez ; je n'en changerai pas ; j'ai tâché de vous traiter avec respect dès le premier jour ; & si quelquefois je l'ai voilé , ç'a été par délicatesse. --Votre conduite est celle d'un Homme honnête , d'un Homme généreux. --Je vous l'avouerai , depuis que nous nous connaissons , je me suis félicité cent-fois d'avoir conservé ma liberté. Quel desespoir , si j'étais à-présent engagé avec une Femme ! --Ne précipitez rien , monsieur : je vous demande moi-même du temps , pour être mieux connue de vous : que savez-vous si votre tendresse ne mettra pas quelque différence dans ma conduite ; ne me

rendra pas orgueilleuse & vaine? --Vous, Cloé !... si cela pouvait être, foyez sûre que je serais bientôt guéri de mon amour. J'aime plûs votre modestie, vos excellentes qualités, que vos attraits ; & s'il ne vous restait que ceux-ci, tout-séduisans qu'ils sont, vous pourriez encore exciter mes desirs, mais je n'aurais plus de tendresse : ce que je dis-là, c'est pour vous répondre ; car il vous est plus impossible de cesser d'être vertueuse, que d'être jolie. Ce qui m'honore en vous aimant, c'est qu'après vous avoir bien étudiée, j'ai senti que c'était beaucoup m'élever, que d'unir mon âme à la vôtre. --Voilà votre délicatesse naturelle qui s'exerce avec moi ! --Est-elle mal appliquée ? --Non ; car j'en sens tout le prix. --Je vous prouverai, ma chère Cloé, tout votre mérite, par la manière dont je vous aimerai... Avez-vous des Parens dont vous dépendiez ?... Il faut leur rendre ce qu'on leur doit, en vous obtenant d'eux. --Oui, monsieur : mais laissez-moi conduire ce dernier point. --Tout ce qui vous plaira...

Le lendemain de cette conversation, Cloé presque sûr d'être, quand elle le voudrait, l'Épouse de M. De-la-Phare, chercha à se lier avec les deux demoiselles P... Victoire & Florence, qui se trouvaient plûs à sa portée ; elle réussit d'autant plus facilement, que les Belles se recherchent, & que Cloé avait précisément le même

goût , la même grace qui rendait mademoiselle P... l'ainée si charmante. Dès que cette liaison fut cimentée , elle en commença une autre avec les deux Sœurs L... , Julie & Marianne , sans négliger la première ; car elle réunit un-jour ces quatre aimables personnes chés De-la-Phare , qui était absent. Il ne restait plus que la jolie Aurore.

Cloé , qui avait suivi le conseil de son Maître , pour sa mise , fit quelques emplettes chés cette Belle , pour achever de compléter sa parure , & elle parvint en trois ou quatre visites , à s'en faire desirer. La connaissance s'acheva par des Livres , que Cloé prêta : elle n'oublia pas ceux de son Maître : mais elle reserva pour le dernier , celui où il était question d'Aurore. Lorsque la Jeune-personne en fut à cette Histoire intéressante , où elle se vit peinte sous ses traits , & même nommée , elle éprouva un plaisir qu'elle n'avait jamais senti. Il était presque impossible qu'elle se méconnût , parce-qu'il y était aussi question de sa Sœur cadette , dont le caractère & la figure n'étaient pas rendus avec moins de vérité.

Cloé revint. Aurore lui montra son Histoire en rougissant. --Je voudrois bien garder ce Livre-là ? --Il est à vous , dès que vous le desirez. --Mais , mon dieu ! j'ai eu , en lisant , une singulière idée ! on dirait qu'il y est question de moi , puisqu'il faut le dire. --Qu'y aurait-il donc là de sin-

gulier ? Une aussi charmante Fille que vous l'êtes a dû paraître un Objet plus intéressant à l'Auteur, que les Duchesses & les Marquises, qui n'auraient pas vos attraits... Voyons... où est-ce ? --Tenez, c'est cette Histoire-là... cette Aurore...--Depuis que je vous connais, mademoiselle, j'ai eu la même idée que vous : c'est même une des raisons qui m'ont fait choisir ce Livre. --Vrai, vous l'avez eue ? --Vraie : & j'ai aussi reconnu mademoiselle votre Sœur. --Vous voyez-donc bien que j'ai eu raison d'être surprise ?... Mondieu ! je voudrais bien savoir qui aura fait ce Livre-là ? --Quelqu'un de vos Admirateurs secrets ou déclarés. --Je ne m'en connais aucun qui ait de l'esprit... allez pour cela. --Cherchez bien ? --Je n'en ai pas tant, & un coup-d'œil me suffit pour les rassembler. --Ce fera donc un Admirateur caché.

Le don du Livre augmenta l'intimité d'Aurore & de Cloé. On retint celle-ci à déjeuner : Cloé voulu rendre : elle demanda les deux Sœurs à leur Mère, qui les accorda pour une matinée. L'aimable Gouvernante de M. De-la-Phare ne manqua pas de faire en sorte d'avoir pour le même jour Julie & Marianne L..., ainsi que Victoire & Florence P... Elle prévint son Maître de cette invitation, afin qu'il lui aidât à en faire les honneurs.

Aurore & Brunichilde sa Sœur, qui

étaient les plus éloignées, arrivèrent les premières : Cloé les reçut mais sans avertir De-la-Phare. --Vous aurez une fort-aimable Compagnie, leur dit-elle ; ce sont quatre de mes Voisines, qui vous assortissent pour la beauté, pour l'excellence du caractère, & pour autre chose encore.

Elle achevait à-peine ces mots, que Victoire & Florence entrèrent. Victoire était ravissante, & comme elle communiquait son goût à sa jeune Sœur, qui était une mignature, celle-ci égalait presque son Aînée. Les quatre Belles s'éprirent les unes des autres dès le premier coup d'œil, & se dirent les choses les plus obligeantes. Enfin, on entendit monter Marianne L..., en courant ; --Voici ma Sœur, dit-elle dès la porte, & sans voir Personne, tant elle parlait avec précipitation : regardez-la donc par la croisée, on dirait une Déesse ! Les cinq Jeunes-personnes coururent aux fenêtres, tandis que Marianne surprise à la vue de cette aimable Compagnie, se recueillait pour le compliment qu'elle allait faire. --Envérité, dit-elle, pendant que Julie montait, je ne fais à laquelle de vous, Mesdemoiselles, je donnerais mon cœur, si j'étais Jeune-homme ? vous me rendez infidelle à ma Sœur, que j'avois toujours exclusivement admirée-. En achevant ces mots, elle les embrassa, en commençant par Cloé. Julie parut. Elle n'était pas la plus jolie,

cependant il sembla qu'elle effaçait toutes ces aimables Convives. Son triomphe dura jusqu'à ce qu'Aurore sourît : alors ce fut cette Dernière qui l'emporta. Mais tout cédait à Cloé : elle réunissait au goût exquis , à la propreté recherchée de Julie , à son air noble , le sourire d'Aurore ; la taille de Victoire ; la délicatesse des traits de Florence ; l'enjouement de Marianne & sa vivacité ; la démarche noble & majestueuse de Brunichilde.

Tout le monde étant rassemblé, Cloé dit à ses Amies : -- Nous avons un Cavalier que vous connaissez , & dont vous êtes fort-connues , mesdemoiselle ; je vais l'avertir-. Elle sonna , suivant son usage , & M. De-la-Phare parut. Aucune des Jeunes personnes ne le connaissait , si ce n'est pour l'avoir vu passer. On déjeûna. Un Homme de mérite , qui se trouve au-milieu d'un Cercle aussi charmant , ne peut manquer d'entrer en verve ; De-la-Phare pétilla d'esprit ; il dit les choses les plus agréables aux jolies Convives de sa Cloé. Une attention qu'il eut en commençant , fut de la nommer sa Niece. Il avait senti tout-d'un-coup , sans en avoir parlé auparavant , qu'il fallait , dans une pareille Compagnie , en faire sa Parente , ou sa Femme ; il préféra le premier parti , comme devant convenir davantage à Cloé.

Lorsque la connaissance fut assés ébau-

chée, pour qu'on pût se parler librement , la plus Etourdie de la Compagnie, Marianne, dit à Cloé : --Mais, vous nous avez dit , que nous connaissions ce Monsieur-là , & que nous en étions connues : Ces Demoiselles le connaissent-elles ? --Non , répondirent-elles toutes. --Ni moi , dit Marianne... Nous connaissez-vous , monsieur , comme elle l'a dit ?... Ah ! Cloé , vous avez donc menti ! --Vous allez-trop-vîte ! interrompit De-la-Phare : j'ai l'honneur de vous connaître ; mesdemoiselles , & Cloé n'a pas menti , pour ce point-là. C'est à elle d'expliquer comment vous me connaissez. --Je n'y ferai pas embarrassée , dit Cloé en riant... Ne connaissez-vous pas Monsieur , pour l'avoir vu ? Toutes répondirent que oui. --Voilà déjà un point : & si je vous prouve que vous connaissez la façon-de-penser de M. De-la-Phare , il se trouvera que vous le connaissez aussi parfaitement qu'il est possible ? --Elle a raison ! dit Marianne. --Mais cette preuve ne saurait se donner tout-de-suite. --Oui , dit Julie , vous allez attendre qu'elle soit acquise. --Non , mademoiselle ; elle l'est dès-à-présent , & vous en allez venir.

Elle changea aussitôt de conversation : mais dès qu'elle en trouva l'occasion favorable , elle fit dire adroitement à chacune des six Belles , leur sentiment sur les Ouvrages de M. De-la-Phare , sans qu'elles

fussent qu'ils étaient de lui. Chacune dit son mot. Aurore & Julie furent celles qui en parlèrent le plus avantageusement ; parce qu'effectivement elles y étaient peintes sous des traits plus intéressans que les Autres. Lorsque toutes eurent parlé , Cloé leur dit : --Gaje que vous connaissez mieux cet Auteur-là , que tel Homme que vous voyez tous les jours ? --Je pense beaucoup de bien de lui , dit Victoire , & je voudrais le connaître seulement de vue. --Et moi aussi , dit Florence. --Et moi , dit Marianne.--Et vous , dit Cloé ! à Julie ? --Mais , c'est un Homme qui doit être fort aimable ! --Je pense de même , dit Aurore. --Pour moi , je l'aime beaucoup ! dit Brunichilde. --Etes - vous content , dit alors Cloé à De-la-Phare , que je vous procure le plaisir d'être loué par d'aussi jolies bouches , & direz-vous , mon Oncle , que je ne fais pas vous faire naître la scène la plus agréable ? --Quoi ! c'est Monsieur ! s'écrièrent les Jeunes-personnes ! --Lui-même , dit Cloé : ses Ouvrages m'ont donné tant d'estime pour vous , que j'ai voulu vous connaître , & lorsque je vous ai connues , vous m'avez inspiré tant d'amitié , que j'ai voulu vous lier toutes ensemble : c'est pourquoi je vous ai réunies aujourd'hui : J'espère que lorsque vous me connaîtrez bien-entièrement , vous me ferez constantes toutes-fix ; car en vérité je vous

chëris : auffi êtes-vous ce qu'il y a de plus aimable dans cette grande Ville.

Toutes embrassèrent Cloé ; ensuite elles témoignèrent à De-la-Phare la haute estime qu'elles fesaient de lui. -- Vous avez affés bien attrappé tous les caractères que je connais lui dit Marianne : mais comment nous connoissez-vous , fans nous avoir jamais parlé ? -- Je lisais dans vos yeux. -- Oh ! cela ne fuffit pas. -- Il est vrai : Le jeune D.-T. , ami de votre frere m'a donné votre caractère & celui de mademoiselle votre Sœur ; mais fans qu'il s'en doutât ; c'était en me racontant une maladie de mademoiselle Julie. J'ai fu par un Definateur , nommé Dav. quel était celui de mademoiselle Aurore & de sa Sœur : Enfin pour mademoiselle Victoire & mademoiselle Florence , rien n'était plus facile : elles favent que je vois tous les jours un Homme de leur connaissance. -- Et les Aventures , dit Marianne , comme les avez-vous imaginées ? -- Le voici : j'ai pensé , en les fesant , que c'était moi qui était fucceffivement amoureux de vous-toutes : en suivant cette agréable chimère , je décrivais comme arrivés , les évènemens que je desirais : auffi avais-je en travaillant un plaisir infini. D'après vos caractères connus , je vous prêtai à chacune les discours & la conduite que je me figurais que vous deviez tenir. -- Ah-mais ! je ferais bien auffi un joli Roman ,

s'écria Florence ! --Je le crois , mademoiselle-. On rit de la naïveté ; & comme il était l'heure de se separer , des Jeunes-personnes n'étant pas maitresses d'elles-mêmes , on sortit , en promettant de se revoir , dès qu'on le pourrait.

Cloé avait montré tant d'aisance & de grâces en recevant ses nouvelles Amies , que De-la-Phare ne savait que penser. Elle lui avait paru supérieure à Toutes par la connaissance des usages , & par mille petits riens qu'on ne trouve qu'aux Femmes au-dessus du commun. Il se proposa de lui faire quelques questions à ce sujet ; mais il voulait auparavant laisser écouler quelques jours , afin de satisfaire plus sûrement sa curiosité. Il n'en eut pas le temps.

Le surlendemain du déjeuner , Cloé alla chés Julie L... La Mère de cette Demoiselle dit à sa Fille : --Il faut avouer que ton Amie ressemble bien à madame B^{***} , une jeune Veuve charmante de la *Place-Victoire* ! Cloé entendit ces mots , dits fort-bas : elle revint chés De-la-Phare. Le jour suivant , elle sortit dès le matin avec sa plus belle robe , monta dans une voiture-de-place , que sa Femme-de-chambre lui avait amenée , & au lieu de revenir , elle envoya cette Fille , la même qui l'avait accompagnée au Jardin-du-Roi , & qui connaissait De-la-Phare. --Monsieur , dit la Femme-de-chambre , je viens de la part

de Cloé, vous prier de l'excuser ; elle s'est trouvé dans une maison où des affaires importantes la retiennent : je vais vous préparer à dîner ;.... à-moins que vous n'aimiez mieux aler dîner avec elle où elle est. --Sans-doute ! répondit De-la-Phare tout ému : dîner sans Cloé ! J'irai ; j'y vais. --En ce cas, Monsieur, je retourne l'en prévenir : voila l'adresse : on vous attendra.

La Fille partit après avoir écrit l'adresse, & l'aissa De-la-Phare très-surpris. Il s'habilla promptement, & sortit presqu'aussitôt que la Femme-de-chambre. Il arriva dans le quartier de Cloé ; se présenta à la porte d'une maison de beaucoup d'apparence, qui était indiquée par l'adresse, & demanda mademoiselle Cloé au portier. Cet Homme avait déjà répondu, qu'il ne la connaissait pas : mais la Femme-de-chambre, qui n'avait eu que le temps de monter pour prévenir sa maitresse, redescendait heureusement. --C'est ici, monsieur, dit-elle à De-la-phare : Je vais vous conduire auprès de ma Maitresse, & quand vous l'aurez saluée, elle vous montrera Cloé.

De-la-Phare fut introduit dans un bel appartement, au fond duquel il apperçut une jeune Dame, coiffée en baigneuse & sous le plus galant deshabiller. Il la salua respectueusement. --C'est M. De-la-Phare, dit la Femme-de-chambre. On lui fit signe

de profiter d'un fauteuil qui était devant lui. Madame, dit-il avec quelqu'embarras, on m'avait fait espérer... Un sourire charmant que fit la Dame, & qui n'appartenait qu'à elle, la découvrit sur-le-champ. --Ah! Cloé! s'écria De-la-Phare, en se levant. --Oui, c'est Cloé, mon cher Maître: je suis veuve, je suis riche, & maîtresse de moi n'ayant qu'un Tuteur, dont mon premier mariage m'a affranchie. J'ai vécu six-mois avec un Vieillard auquel on m'avait donnée, je ne dirai pas malgré moi; je n'eus ni goût, ni répugnance; je n'avais que quatorze ans, & je ne voyais que le titre de femme. J'alais par décence, retourner au Couvent, lorsque j'ai lu vos Ouvrages: *Thérèse*, ma femme-de-chambre vous connaît; elle me dit que vous existiez: vous m'aviez intéressée; je desirai de vous voir. Vous savez le reste; ma conduite vous dit tout...

De-la-Phare était aux genoux de la belle Veuve: --Mon adorable Cloé, lui dit-il, quoi, c'est vous! ah! qui l'eût pensé! --Vous m'auriez épousée, me croyant audeffous de vous; il est juste que je me donne avec ma fortune. --Jesuis le plus heureux des Hommes. Mais croyez que j'ai toujours senti le prix de votre cœur, comme en ce moment. --Je le fais, mon cher Maître, je le fais: mille fois, feignant de sortir entièrement, j'écoutais vos exclamations:

Quelle est adorable ! disiez-vous : *que je l'aime !*
La manière dont vous m'aviez proposé votre main , a été obligeante autant que généreuse , ainsi , je connais le fond de votre cœur : vous êtes le Mari que je préfère-.

Cette conversation fut beaucoup plus longue , & ne fut interrompue que par l'arrivée des six Demoiselles dont j'ai parlé. Cloé les avait fait inviter à dîner , en son nom de madame B^{***}. Les Mères surprises de tant d'honneur , conduisaient leurs Filles. Madame B^{***} les accueillit familièrement , leur découvrit toute son aventure , & leur jura une constante amitié : ensuite elle leur présenta M. De-la-Phare ; comme l'Homme qui dans huit jours devait être son Mari. --Je vous retiens , ajouta-t-elle , mes bonnes-Amies , pour mes Compagnes ce jour-là ; vous ferez mes Nymphes-.

Ce beau jour ne tarda pas longtemps : De-la-Phare est enfin l'heureux possesseur de sa Cloé..... Le soir , lorsque tout le monde fut retiré , à l'exception des six Nymphes , Cloé reprit l'habit avec lequel elle s'était présentée à De-la-Phare pour le servir. --Voilà Cloé , lui dit-elle ; ferez-vous bon Maître ? --Je vous adore , répondit De-la-Phare. --Ah ! vous esquivez ! --Non , ma chère Femme : cet habit annonce que l'empire va vous rester-.

Cinq^{me}. Nouvelle.*La petite Amoureuse.*

U n-soir d'été, je m'endormis sur une chaise auprès du bassin dans le Jardin du Palais-d'Orléans, autrefois le Palais-Royal. Je fus éveillé en - sursaut par un bruit assés semblable à celui que fait la trémie d'un moulin : C'était deux Femmes, qui me tournaient le dos, & qui étoient venues s'asseoir assés près de moi.

--Quoi ! vous ne le savez pas ! --Mon-dieu-non ! --Tout le quartier le fait ! --Eh-bien, je l'ignore. --Ah ! je veux vous faire cette Histoire-là. --Vous me ferez plaisir : mais dépêchez-vous. --J'ai fini, si vous voulez ? --Vous ne commencez pas ; & vous savez comme je suis impatiente ! --Mettez - vous donc là. --Je suis bien. --Non, cela vous gêne. --Eh ! non !... ah ! laissez - moi libre !... Eh-bien ? --Je vous dirai donc , madame.... --Eh ! dites, au lieu de dire que vous allez dire.

--Il y avoit une-fois à Paris, dans le quartier du Palais-Royal, deux aimables Enfans, Garçon & Fille, qui se voyaient tous les jours.

(--Mondieu ! vous donnez à cela l'air

d'un Conte de *ma - mère - l'oie* ! --Ah ! ne m'interrompez pas !)

La petite Personne était plus jeune d'environ deux ans : néanmoins elle était la plus raisonnable.

(--Eh ! je la connais de-reste ; passez.)

--Pour le petit Bonhomme , quoiqu'il se plût beaucoup avec mademoiselle *Céleste* , alors âgée de sept ans , c'était un Étourdi qui n'aimait qu'à jouer.

(--Vos préfaces finiront , madame)

--L'attachement de *Céleste* pour *Pritès* , frappa la Mère du Jeune-homme ; le cœur d'une Mère est toujours flatté qu'on trouve son Fils aimable. Un-jour elle voulut se donner l'amusement de les interroger.

--Voudrais-tu te marier , mon Ami ? dit-elle à son Fils. --Non , Maman ; je n'aime pas le mariage. --Quoi ! tu n'aimeras pas *Céleste* ? --Si , Maman ; elle me plaît beaucoup : mais on ne marie pas les Enfans.

--Il est vrai : mais on pourroit vous marier dans quelques années , & s'affurer de bonne-heure , de peur qu'un Autre ne prenne ta Bonne-amie. --Bon ! quand elle en épouserait un Autre , je ne l'en aimerais pas moins : nous serions toujours bons-amis ?

--Tu es un Enfant ! je ne suis la bonne-amie de Personne que de ton Pere. --Haha ! pour-le-coup , chère Maman , vous vous moquez de moi , parce que je suis un Enfant ! vous avez tout-plein de Bons-amis.

& de Bonnes-amies. --Tu n'entens pas ! j'ai été recherchée en mariage par plusieurs Hommes , avant d'épouser ton Père , qui est celui que j'ai préféré : aucun de ces Messieurs-là ne vient chés nous : Céleste , une-fois mariée à un Autre , ne te parlerait plus. --Pourquoi-donc ça , Maman ? tous les jours je vois qu'on se parle , quoique mariés à d'Autres , & même avec bien-plûs de politesse & d'amitié , qu'on ne fait à son Mari ? --Tu n'as pas bien vu cela ! --Si , si , Maman , très-bien je vous assure , & que les Personnes mariées (vous & Papa exceptés) ont toujours un air d'ennui l'Un avec l'Autre : je ne veux jamais avoir cet air-là avec Céleste. --Dis-moi donc , Étourdi , pendant que nous voila seuls , trouves-tu que ton Papa & moi , nous faisons bon-ménage ? --Mais... oui , Maman. --Comment ! tu n'as pas l'air assuré à dire cela ! je veux savoir ton sentiment ? --Est-ce que vous me commandez bien sérieusement , Maman ! --Très-sérieusement , plus sérieusement que jamais. --Et il faut que je dise bien la vérité ? --Dans une chose comme celle-là , que je te demande sérieusement , & en Amie autant qu'en Mère , mentir serait la plus vilaine des actions. --En ce cas-là , chère petite Maman , je vais donc vous dire ce que j'ai pensé , déjà bien... fix-fois. --Alons vite , mon cher Fils. --Vous ne vous allez pas fâcher ? --Non , je te l'ac-

fure , aucontraire. --Aucontraire ! ainsi , vous ferez bien-aise. --Tu me fais languir. --Vous avez déjà l'air moins doux ! --Eh-non ! ce n'est que l'impatience. --Mais c'est que je n'ose.... --Eh-bien , parlez - vous , monsieur ?... Alons , mon Ami ; je te promets tout ce que tu voudras , si tu es bien sincère ? --Tout ce que je voudrai ? vous me donnerez quatre baisers , l'un après l'autre , bien l'un après l'autre. --Dix , si tu veux. --Je le veux bien.... & vous commencerez tout-de-suite après que j'aurai dit (*) --je ferai tout cela..

(--Mondieu quelle longueur !... Appelez-vous cela du naturel , madame ? --Mais oui. --Moi de l'affomant.)

--C'est donc , ma petite Maman (disait Pritès...) mais n'alez pas devenir sérieuse ! --Non ; tiens , je ris. --Que vous faites bien-bon ménage , Papa & vous :... mais je crois qu'il serait encore meilleur sans quelque chose. --Ah ! mon Ami... parle , je t'en prie ! Je voudrais pour tout au monde , te devoir un bon - conseil : quelle gloire pour toi , & quel plaisir pour nous ! --Vous m'encouragez ,... --Ce quelque chose dont tu parlais , qu'est-ce ? --C'est , ma chère

(*) Jamais un Enfant de province ne dirait cela. Je n'approuve pas qu'un Petit-garçon le dise ; car il me semble que pour le dire , il faut avoir reçu une éducation bien molle ! (*Dulis.*)

Maman, que je trouve.. que.. vous... épiloguez quelquefois trop Papa. --Comment donc mon Fils! --Ah! je ne dirai plus rien, Maman, si je vous ai déplu. --Eh-non, mon cher Enfant, non! c'est la surprise... voyons, voyons... je le veux. --Vous le voulez? --Je t'en prie. --Je vois, moi, qu'il oublie souvent certaines choses par distraction; qu'il en fait d'autres sans aucune malice; & vous ne lui passez rien: vous lui dites tout-de-suite: M. Pritès, vous n'avez pas d'attention pour moi!... Il vous répond doucement: Tu te trompes, la Mère!... Vous grondez pourtant encore; plutôt pour achever de gronder, à ce qu'il me paraît (*), que pour autre chose: & puis, je vois dans vos yeux des larmes de regret d'avoir grondé, que vous croyez cacher, & que vous ne cachez qu'à vous-même. Vous ne sauriez croire combien cela me fait souffrir! --Tu crois-donc que j'ai toujours tort? --Toujours, Maman!... Mais, quand vous commencez. --Mais, je ne me rappelle pas que jamais ton Père ait commencé le premier? Ah! Maman! il peut y avoir aussi quelques petites négligences de sa part: il vous disait un jour: Mon Amie,

(*) Cela est très-bien senti, quoique mal exprimé: l'Enfant s'est aperçu que dans ces occasions, sa Mère continuait à gronder, par une suite de sa première émotion, quoique le sujet fût déjà cessé.
(Dulis.

je ne suis pas parfait... --En as-tu remarqué ?
--Non , ma Maman : Si Papa n'avait pas dit cela , je ne m'en ferais jamais douté.
--Ainsi , tu crois , mon Fils , que j'ai presque toujours un-peu tort ? --Oh-mais ! ce sont de petits torts ! --Que me conseilles-tu ? --Mais... de toujours bien interpréter Papa : car en vérité , Maman , je crois qu'il est sans malice : & moi , quand vous dites le premier mot de gronde , je suis tout-étonné ! j'y suis toujours attrapé , quoique j'épie bien Papa.

Madame Prités embrassa son Fils , les larmes aux yeux , en lui disant : Ressemble à ton digne Père , mon Ami ; ressemble-lui en tout , & que ton Fils puisse un jour en dire autant à sa Mère que tu m'en dis : & pour ta récompense , vingt baisers au lieu de dix , sans compter autre chose.....

--(Grâces au ciel ! voilà donc qui est fini ! j'ai cru que la conversation de ce Fils avec sa Mère tiendrait la soirée ! --Vous m'interrompez au milieu. --Alons donc ; je vais m'armer de patience....)

--Voilà donc ce qui t'éloignerait du mariage , continua madame Prités. Je ne me ferais pas doutée d'occasionner ta répugnance ? --Oh-non , Maman. --Si , si. Mais tu ne vois pas tout... Va , nous sommes heureux , & nous serions au désespoir d'être séparés. --Ah ! que j'en suis bien-aise !

Ce dernier mot frappa madame Pritès, & lui fit mieux sentir qu'un long discours, combien l'impression que peuvent faire les petites altercations de ménage, avoit été forte & dangereuse sur son Fils (*). Cependant quelle Épouse que celle-là!... On le verra dans une conversation qu'elle doit avoir un-jour avec Céleste, différente de celle qu'on va lire.

Dans la même journée, elle eut occasion d'interroger aussi la petite Céleste. J'avais oublié de vous dire, que c'était sa Filleule, & qu'elle portait son nom. Après quelques préliminaires, elle lui dit: --Mais, vous voila bien raisonnable, Céleste! en vérité, vous seriez bonne à faire une petite Femme? --Croyez-vous, madame? --Mondieu, oui! Seriez-vous bien-aïse de vous marier?

(*) Les observations qu'on vient de lire sont réellement d'un petit Parisien de neuf ans. Les Personnes de Province même, quoique plus tard & plus solidement formées, doivent se rappeler quelle pénétration elles avoient dans l'enfance, & comme nous jugions de tout sans partialité. L'esprit de l'Enfant est neuf, & n'est pas encore distrait par mille soins; il est tout-entier à la chose qui le frappe: c'est aussi la raison de la sagacité des Animaux, dans ce qu'ils exécutent de nécessaire à leur conservation. Que les Parens & les Maîtres se règlent là-dessus: les Enfants sont des Juges sévères, à qui rien n'échappe. Cependant on les traite comme sans conséquence! Et vous vous plaignez, Parens, de n'en être pas respectés quand ils sont grands! c'est que vous vous êtes trop découverts, quand ils étaient petits. (*Dulis.*)

--C'est selon. --Ah !... est-ce que vous avez déjà fait un choix ? --Un choix !... non , je suis trop jeune. --Supposons : si je vous demandais pour mon Fils ? --Ah ! madame !... comme je connais beaucoup Auguste ;... qu'il est bon sujet ;... bien-aimable... --Vous ne le refuseriez pas ? --Oh mondieu-non , je vous assure , ma petite Marreine. --Vous l'aimeriez bien , quand il feroit votre Mari ? --De tout mon cœur ! Je le baiserais... toute la nuit. --Comment ! toute la nuit. --Oui , le Mari & la Femme couchent ensemble : je suis peureuse ; cela me ferait plaisir. --Et vous feriez bien votre devoir de menagère ? --Ah-ciel ! madame ; j'aurais un plaisir , un plaisir à tout ranger ce qui serait à lui : je voudrais qu'il n'y eût que moi qui y touchât. --Vous feriez donc toujours aimable , toujours de bonne-humeur ? --Je rirais toujours ; car je ferais si contente , si contente , d'être la Femme d'Auguste ! --Mais il y a bien des peines en ménage ! est-ce qu'elles ne vous effraient pas ? --Non , du-tout , avec Auguste (*) ; chacune , il me semble , auroit son plaisir. --Mais , s'il vous en causait ; lui , quelques-unes ? --Si ce n'était pas exprès , je ferais bien-aise de les souffrir. --Et si c'était exprès ? --Ah !... Mais ça ne se peut pas ;

(*) Cette Enfant dit tout haut , ce que pensent les grandes Filles , quand elles aiment.

Auguste n'est pas méchant. -- Mais, on le devient, en fréquentant les méchants. -- Oh ! madame ! empêchez donc qu'il ne les fréquente ! -- Nous y ferons notre possible : Mais il n'est pas toujours sous nos yeux : le voilà au Collège : savons-nous qu'il voit ? -- Voilà ce que c'est ! Il ne faudrait pas qu'il y retournât, madame ? -- Il resterait donc un Ignorant toute sa vie ? On se moquerait de lui. -- Ce ne ferait pas moi, toujours.... Il n'aurait qu'à lire tous vos Livres ; tous ceux de mon Papa, est-ce qu'il ne serait pas assés savant ? -- Non ; il faut des principes. -- Bon ! des principes ! on fait toujours bien, qu'il faut aimer son Papa, sa Maman, sa... quand on en a une ; ne faire de mal à Personne, & du bien dès qu'on le peut. -- Tu n'entens pas ma chère Céleste : ce n'est pas de ces principes-là que je parle. Il faut que les Hommes soient savans : je t'expliquerai cela, quand tu seras plus grande.... Mais tu es bien raisonnable ! -- C'est que je parle tout-comme Maman & tout-comme vous, quand vous causez ensemble. -- Mais tu ne nous écoutes jamais ? -- Oh que si, ma chère Madame ! Je me moque bien de mes Poupées !... Si je fais la Mère avec elles, c'est pour m'apprendre ; car je fais bien que ça n'entend rien. -- Voici Auguste, Céleste : Il ne faut pas qu'il se doute de ce que nous avons dit, -- Ah ! je le crois bien-

Cinq ans s'écoulerent , depuis cette conversation , jusqu'à une autre plus intéressante. Durant cet intervalle , la Mère du Jeune - homme ne manqua pas d'observer soigneusement les deux Enfans. Son Fils était le plus riche ; ainsi le mariage devait dépendre d'elle & de son Mari , dans nos mœurs ; & ces Parens sages , avoient le bon-sens de ne chercher , dans une Femme , que les qualités essentielles , les seules qui fassent le bonheur en ménage.

--Les Hommes sont bien fous , me disaient-ils un-jour , à-moins que ce ne soient des Gens noyés , & sans ressources , comme sans mœurs , de chercher une Femme qui leur apporte une grosse dot ! Supposons qu'on en trouve une qui donne vingt-mille livres de rentes ; elle le fait très-bien , & Madame s'arrange à en dépenser trente ; son Mari , chargé de l'entretien d'une maison , se trouve encore plus pauvre de dix-mille livres qu'avant de l'avoir épousée. Un Mari ferme , honnête - homme , qui aurait épousé , sans dot , une Fille aimable , douce , modeste , économe , tendre , soumise à son Chef , pénétrée de tous ses devoirs , outre le bonheur , & d'aimables Enfans qu'elle donnerait , accumulerait en vingt ans le même fonds de vingt-mille livres de rente , qu'une impérieuse Furie aurait fait payer si cher ! Qu'il serait à souhaiter que les dots fussent supprimées , & qu'au lieu

qu'au lieu de cela, on s'occupât, dans les honnêtes Familles, à faire acquérir aux Filles le mérite dont une Épouse a besoin! Mais la corruption des mœurs, est la cause de l'éducation ruineuse qu'on donne à présent aux Filles; & tout cela tient à des causes encore plus éloignées. Nos Pères, sains & vigoureux, trouvaient toujours une Compagne modeste, assés appétissante: aujourd'hui, outre les motifs d'ostentation, il faut qu'une Femme soit assaisonnée par une parure provoquante, pour que son Mari la desire. Cela est porté au point, que cet accessoire tient absolument lieu du principal; une Guenon élégamment parée, l'emporte sur une Beauté naïve, qui n'a que la perfection de ses appas. Il est vrai que la Première ne laisse qu'un horrible dégoût, quand l'instant de phrénésie est passé: mais une de ses Pareilles excite ensuite la même fermentation; les Gens d'un certain ton, voltigent ainsi de cadavres en cadavres; & l'on appelle cela, l'aimable *légèreté Française*. Bondieu! depuis quand le dégoût est-il légèreté? Nous voulons garantir notre Fils de ce malheur: puisqu'il est riche, qu'il le soit pour son bonheur; qu'il choisisse à ses Enfants une Mère aimable, d'un cœur excellent, comme est Céleste; & pour ses plaisirs, la Femme la plus parfaite & la plus capable de satisfaire tous les sens. Le mariage est indisso-

luble ; le point le plus important , c'est donc qu'en voyant un autre Objet , le Mari ne gémissé pas de l'indissolubilité. Nous ne voyons rien dans Paris de plus beau que Céleste : elle a tout , la taille , les grâces , le son de voix , la santé : quel excellent Parti ! une Princesse dénué d'un seul de ces avantages , ne la vaudroit pas ,
Nous connaissons , ajoutèrent-ils....

(--Quoi ! madame , ils ajoutèrent encore quelque chose ! quels Bavards ! --Oui , madame ; mais je le passerai , si vous voulez ? --Dites-le ; je dormirai , si cela m'ennuie.

--Nous connaissons , ajoutèrent-ils , un jeune Comte , le plus aimable Homme de la Cour , qui n'a pas encore osé se marier. Il a cinquante-mille livres de rentes. Sa Famille veut qu'il prenne un Parti qui lui en apporterait soixante : mais il sait que la Mère de cette Jeune-Personne en dépense quatre-vingts : il présume que la Fille imitera la Mère ; c'est un si bel exemple ! Ainsi , dit le Comte à ses Parens , avec les soixante-mille livres de votre bon Parti , il se trouvera que moi , qui en ai cinquante à-présent , je n'en aurai plus que trente ! serviteur ! Mademoiselle * * * ne m'a jamais fait affés de bien , pour que je lui sacrifie les deux cinquèmes de ma fortune. Je préfère une Femme qui ne m'apportera que vingt-mille livres , & qui se contentera de douze pour sa dépense : j'en aurai , par cet arrangement ,

cinquante-huit bien-effectifs , avec lesquelles je ferai aler la maison , & dont j'épargnerai au moins un tiers par an , pour marier un-jour quelques Filles , si j'en ai. Ma Femme , telle que je la veux choisir , se trouvera heureuse , avec ses douze-mille livres : moi , je me trouverai riche , & en état de faire mon chemin. On peut dire , que pour un jeune Seigneur (c'est le Comte de S. P.) c'est très-bien raisonner ! Voilà ce que j'ai souvent entendu dire à Monsieur & à Madame Pritès. -- Dans un siècle , ajoutèrent-ils encore....

(-- Vous abusez de mon silence ; abrégez , madame , par pitié , ou par complaisance !)

-- Dans un siècle où l'insubordination conjugale est portée au plus haut degré , préconisée même , ce sont les parens du Garçon qui doivent trembler. Nous ne voulons pas dire , qu'une Femme sans dot ne puisse devenir impertinente , coquette , &c ; mais alors , c'est la faute du Mari , sans fermeté ou corrompu ; & antérieurement , celle des Parens qui ont mal choisi. Pour nous , le choix d'une Bru est notre plus importante affaire ; parce-que notre Fils est ce que nous avons de plus cher au monde , & que son bonheur fera le nôtre. Céleste n'est pas riche ; mais elle a toutes les qualités nécessaires pour faire une excellente Femme : avec un peu d'art , nous pouvons en faire une Épouse toute dévouée à son Mari , qu'elle préfère

déjà aux autres Hommes , avant que d'être susceptible d'aucun autre sentiment , que de celui d'une préférence d'inclination ; elle l'idolâtrera , elle ne s'occupera que de lui ; Nous lui aurons inspiré adroitement , & d'une manière délicate , une tendre reconnaissance ; mais son Mari ne s'en doutera pas : au contraire , avec lui , nous en montrerons infiniment envers les Parens de Céleste , pour le Trésor qu'ils nous auront donné ; avec une si grande estime pour elle , que notre Fils respectera sa Femme autant qu'il l'aimera. Ainsi tous-deux auront de la reconnoissance l'Un pour l'autre , & croiront avoir reçu une grande faveur : ce qui sera vrai , s'ils s'aiment : car rien ne saurait payer les sentimens du cœur. C'est peu que d'avoir amassé , ou conservé des richesses pour ses Enfans , si on ne leur donne le plus précieux des biens , une Épouse (ou un Mari) qui répande sur tous les instans de la vie un charme secret : nous dirons davantage pour l'Homme , un joli Moule , d'où sortiront des Enfans aimables : avantage incomparable , au-dessus de toutes les richesses.

(--C'est sûrement cette bavarde de madame Pritès qui dit toutes ces folies-là !... ou vous-même , madame ? cela est-il encore long ? --Non , madame.)

Demandez-le au Marquis de L** , qui a épousé une Guenon millionnaire , laquelle ne lui a donné que des Singes ? Demandez-le

à la Marquise elle-même, qui ne voit qu'avec répugnance l'étonnante laideur des Fruits de son sein, quoique cet air mâgot soit l'appanage de sa Famille, & que l'âme ressemble au corps? Qui de nous voudrait marier son Fils avec une Nègresse, ou sa Fille à un Nègre; & pourrait voir sans horreur les petits Monstres huileux & bazanés qui fortiraient de ce mariage? Enfin, que de Femmes de la première-qualité donneraient tout au monde, pour avoir la figure charmante de la Marquise de M***, ou de l'aimable F....., de la voluptueuse L....., les grâces des deux jeunes P..... & de tant d'autres jolies Personnes honnêtes, mais sans fortune?

(--Il faut, madame, que vous soyiez douée de l'esprit de contrariété au plus haut degré. --Au contraire, madame; j'abrège, & je n'ai plus qu'un mot.)

La beauté est audeffus de tout, & Personne ne songe à la mettre dans sa Famille-, &c. &c.

Lorsque Céleste eut treize ans, madame Pritès, qui ne la perdait pas un instant de vue, & qui avait même donné aux Parens, pour l'éducation de leur Fille, des conseils qu'on avait mis en pratique, madame Pritès, disais-je, fit naître une nouvelle occasion pour connaître au-vrai les dispositions des deux Jeunes-gens. C'était dans les jours-gras: le jeune Pritès était venu les passer chés son Père & chés sa

Mère. On était à une croisée , & l'on regardait une très-jolie Compagnie de Masques , qui paraissait bien composée ; c'était dans l'instant où Pritès & Céleste venaient d'avoir la conversation suivante :

--Quitterez-vous bientôt le Collège , monsieur ? --Dans un an , mademoiselle. --Aurez-vous fini toutes vos classes ? --Je vous avouerai tout-bonnement que cela devrait être : mais j'ai été paresseux *comme Personne*. --Vous ne vous ennuyez pas au Collège , apparemment ? --J'y sèche ; sur-tout quand je pense à Quelqu'un..... que vous connaissez fort. --Votre Maman.... Il faut qu'elle soit aussi raisonnable qu'elle l'est , pour vous laisser là si longtems !.... Pour moi , à votre place , si je *séchais* , je n'aurais pas été paresseuse , je vous assure. --Que voulez-vous ? je suis étourdi ; mes Camarades me trouvent *cocasse* ; j'ai eu la petite vanité de vouloir les faire rire , & je m'en suis plus occupé que de mes livres. --Monsieur , il me semble que le metier de Farceur n'est honorable nulle part. --Je me corrigerai , je vous le jure ; puisque..... vous vous intéressez à mon retour. --Moi ! monsieur !..... Mais , oui , je m'y intéresse..... Nous nous connaissons dès l'enfance. --Oui ! nous nous aimons..... depuis que nous nous connaissons nous-mêmes. --Il est vrai (dit la petite Personne en rougissant.) --Je n'ai point encore vu , mademoiselle , de Fille

aussi aimable que vous. --Et moi, M. Pritès... vous êtes le seul..... Nous avons été élevés ensemble.... --Oui ! nous sommes comme le Frère & la Sœur. --Mondieu ! justement ! il me semble que vous soyiez mon Frère. --Et à moi , que vous êtes ma petite Sœur : & je le voudrais , pour être toujours avec vous , quand je ferai ici. --Je le voudrais bien aussi (avec un petit soupir :) mais.... Ce sera tout-comme , si vous voulez ? --Oh ! tout-comme , Pritès !.... cela ne se peut guère ! --Pourquoi-donc ? nos Parens font toujours ensemble ? --Mais..... c'est vrai !.... Tout le mal , c'est que je suis une Fille ? --Ah oui , ma chère Céleste ! si vous étiez garçon , comme nous serions bons - camarades ! je n'irais qu'avec vous. Nous ferions des parties..... --Et moi..., Mondieu ! nous disons - là des folies , Pritès ! --Qu'est-ce que cela fait , si elles nous plaisent mieux que de la sagesse ? --J'aime autant être fille. --Moi , non : j'aimerais mieux que vous fussiez..... Voilà de beaux Masques !

Et sur-le-champ l'Étourdi s'élança hors de l'appartement , pour courir dans la rue. Céleste fit deux pas pour le suivre : mais la réflexion la retint. Rien de tout cela n'échappoit à madame Pritès. Elle examinait , sans en faire semblant , tous les mouvemens de la Jeune-personne. Céleste revint à la croisée , & chercha des yeux l'Étourdi qui venait de la quitter , dans l'instant où leur

entretien alait devenir plus intéressant. Dès qu'elle l'eut démêlé, l'inquiétude qui avait déjà paru sur son visage, se dissipa : ses regards demeurèrent fixés sur lui ; & quoique madame Pritès ne vît pas son Fils, elle devenait presque toutes ses démarches à l'air de Céleste : l'instant où il fit le premier pas pour revenir, fut marqué par un élan de joie de la part de l'aimable Fille : quand elle le présuma dans l'escalier, elle ne pouvait tenir en place ; elle alait vivement du côté de la porte ; elle revenait lentement ; mais quand elle l'entendit prêt à rentrer, vite elle courut se remettre à la croisée ; elle composa son visage, & prit seulement un petit air riant, en le voyant venir à elle.

--Qu'ils sont heureux ! dit le Jeune-homme : les voilà tous bons-Camarades, qui se divertissent ! moi-seul..... --N'avez-vous pas aussi de bons - Camarades, monsieur, dit Céleste ? --Oui sans doute..... mais celui que je voudrais qui partageât tous mes amusemens, je ne l'aurais pas. --Si cet heureux Objet savait comme vous pensez à son égard, il ne se ferait pas tant desirer. --C'est vous, Céleste, que je voudrais avoir pour Camarade... ah ! si vous aviez un Frère qui vous ressemblât !... Mais ce ne ferait toujours pas vous. --Je ne fais, mais j'aime mieux être fille. --Et moi, si je l'étais aussi ? --C'est également impossible. --Je le fais bien : mais ne le voudriez-

vous donc pas ? --Et vous , bien - sérieusement , le voudriez-vous ? --Ma-foi , je crois que je suis trop poliçon , pour être fille ! je ferois un très-mauvais-sujet ! --Ah ! (dit Céleste , en riant) vous êtes bien modeste !... Mais vous avez raison d'aimer à rester ce que vous êtes ; & je crois aussi que je vous aime mieux garçon..... D'abord (ajouta-t-elle précipitamment) cela fait plus de plaisir à votre Maman : ensuite.... --Ensuite , Céleste ? --Mais , c'est que je vous trouve mieux en garçon que vous ne seriez en fille. --Ah ! Céleste ! vous , comme vous seriez jolie en garçon !... Ma chère petite Voisine ! il me vient une idée ! voulez-vous que je le demande à votre Maman & à la mienne ? --Qu'est-ce que vous leur demanderez , Pritès ? --Permettez.... Je ne vous le dirai qu'après ? --Qu'après ?..... à tout-autre.... mais.... à vous.... Hé-bien , si Maman & la vôtre le veulent.... j'y consentirai aussi... Qu'est-ce que c'est ?

Pritès , avant ces derniers mots , était déjà auprès de sa Mère , qui toute-raisonnable & toute prudente qu'elle était , le gâtait un-peu.

--Ma chère Maman , j'ai recours à votre protection , auprès de la Maman de Céleste. --Je te la promets. --Ce n'est pas tout ; j'ai recours à votre bonté , à vous-même. --Ha-ha ! vous vous en croyez sûr , à ce qu'il paraît , que vous n'y recourez qu'en-

second ? --Oui, oui, très-chère bonne petite Maman ! C'est que je voudrais me déguiser pour ce soir à souper, & que tout le monde l'ignorât, hors vous, & la Maman de Céleste ? --Mais, cela peut se faire ! --Pas si aisément, chère Mère; il y a des obstacles ! --Comment des obstacles, dès que j'y consens ! --C'est beaucoup : mais il faut encore que madame De-Mirel & Céleste y consentent.... C'est que je voudrais qu'il me fût permis de prendre ses habits ; ceux qu'elle a à présent ? --Madame De-Mirel ? --Non, Maman ; Céleste. --Comment Fripon !.... --Attendez, chère Maman ; vous m'alez gronder pour le tout ; car je ne suis qu'à la moitié.... Et que Céleste prît les miens. Nous soupions chés eux : je passerais pour elle ce soir devant la Compagnie ; je serais la Fille de sa Maman ; elle ferait votre Fils ; & cela vous divertirait comme tout, bonne petite Maman ? --Tu avais raison ! cela est bien-difficile ! Je ne te promets rien ; mais j'y vais travailler.... Qu'en dit Céleste ? Elle n'en fait rien encore ; car sûrement elle m'aurait empêché de le demander. --Ah !.... J'y ferai tout ce que je pourrai.... Mais quels sont tes motifs ! --Oh ! j'en ai cent : D'abord, je serais charmé de savoir comment Céleste ferait jolie en Garçon, & quel aimable Camarade j'aurais eu, si elle l'était : ensuite comme je serai, moi, sous les habits qui rendent Céleste si jolie !.... Et puis,

j'aurais bien du plaisir à avoir sur moi les habits de Céleste.... Mais je l'ai laissée seule ! je cours la rejoindre. Vous voilà, ma confidente, chère Maman, & ma protectrice : Vous connaissez mes motifs, accordez-moi cette grâce ; l'idée m'en rit, & j'espère que cela vous amusera.

Un signe d'acquiescement fut la réponse de madame Pritès, qui trouva cette idée heureuse, & conforme à ses vues. Le Jeune-homme retourna auprès de Céleste. --Je viens de parler à Maman : elle le veut bien : elle va parler à la vôtre, & la déterminer : car elles sont si bonnes amies, que madame De-Mirel ne lui refusera rien. --Vous allez me dire ce que c'est ? --Oh ! non ; quand votre Maman aura consenti. --Ah ! Pritès, si j'avais un secret..... vous ne l'apprendriez pas d'une Autre. --Tenez, Céleste.... Mais c'est que je n'ose pas vous l'avouer. --A moi !.... vous n'osez pas !... Après votre Maman, c'est avec moi..... que vous devriez... car... on est libre avec ceux qui nous aiment..... Mondieu ! vous n'osez pas ! --C'est, ma chère Céleste, que Maman donne à cela une grande importance ; &..... je crois qu'elle a raison. --Ah ! Pritès ! qu'est-ce donc, je vous en prie ? --Vous ne vous fâchez pas ? --Non... du-tout --Vous consentirez ? --Oui,.... tenez. --Quoi que ce soit ? --(souriant) Pourquoi non, si Maman & la vôtre,....

Pendant cette reprise de la conversation des deux Jeunes-gens , madame Pritès avait été prévenir la Mère de Céleste. Cette dame naturellement gaie , & qui aimait infiniment Pritès , accueillit , avec transport , la proposition du double déguisement : elle appela sa fille , à l'instant où la conversation vient d'être interrompue , & comme Pritès allait découvrir à son aimable Camarade-d'enfance son secret.

--Ma Bonne - amie , nous voulons faire une plaisanterie , Madame & moi : nous t'alons mettre le plus joli des habits de Pritès , & il va prendre les tiens , ton bonnet , ton corps , & tout le reste : Personne n'en saura rien , pas même ton Père , ni le sien : ce sera une surprise-!....

Céleste rougit sans rien répondre : mais son petit cœur palpitait.

De son côté , madame Pritès annonçait à son Fils le succès de ses desirs.

On fit donc l'échange des habits : madame Pritès , aidée de sa Femme-de-chambre , habilla Céleste , & madame De-Mirel fit du petit Homme une Fille assez passable. Il avait de beaux cheveux , en grande quantité ; on imita parfaitement la coiffure élégante de Céleste : on alla jusqu'à lui faire copier son air & ses manières ; tout cela était rendu assez gauche ; mais comme Pritès étoit fort espiègle , il y avait à mourir-de-rire.

Pour Céleste, elle était un-peu honteuse de sa métamorphose, & madame Pritès eut toutes les peines du monde à assurer son maintien, loin de pouvoir lui faire prendre l'air évaporé de son Fils.

Quand les deux Jeunes-gens furent prêts, on les réunit pour leur faire étudier leur rôle réciproque. Et bien-en-prit aux Mères, d'avoir songé à cette précaution; car Céleste, par son air timide, sa modeste reserve aurait tout découvert sur-le-champ. Rien de si plaisant à voir, qu'une Jeune-fille, bien-mise, affés jolie, qui se montrait ardente, empressée à faire sa cour à un Jeune-homme modeste, qui rougissait d'un mot, & qui de la main, repoussait l'empressement trop vif de son Amante. Ce qui rendait la scène plus agréable pour madame Pritès, c'est qu'elle favait qu'au fond, le déguisement exprimait une vérité, puisqu'alors Céleste était la plus tendre.

Enfin, la Jeune-personne, sans rien perdre de la retenue de son sexe, encouragée par sa Mère & par madame Pritès, devint un-peu plus libre avec son Amant. On les laissa seuls en apparence, pour se recorder; mais la Mère du Jeune-homme avait l'œil & l'oreille à tout.

--Notre sexe perd bien que vous n'en soyiez pas, monsieur Céleste! (dit Pritès en riant.) --C'est égal au moins, made-

moiselle Pritès. --Non, non! vous êtes adorable en Cavalier!... Et moi, comment me trouvez-vous? --Faut-il vous parler vrai? --Oui, mon cher Céleste, toujours. --C'est que je me crois l'air fort-empruntée avec vos habits, & que vous avez l'air un-peu décidé sous les miens. --Qu'ils sont charmans! je suis amoureux de moi-même depuis que je les ai. --Ah! Pritès!... & les vôtres!... ils ont une vertu secrète. --Et ceux-ci donc! je me sens déjà tout-raisonnable. --Ce n'est pas-là tout ce qu'ils vous devraient communiquer. --Quoi-donc encore, M. Céleste? --Ah, j'ai aussi mes petits secrets, & cet habit... m'apprend à dissimuler. --Non, Céleste, il ne vous donnera pas ce défaut-là; car je l'ai jamais eu. --Il est vrai! il est vrai... dumoins j'aime à le croire. --Dites-moi ce que les vôtres devraient me communiquer? --Rappelez-vous ce que vous avez dit auparavant? --...Qu'ils me rendaient amoureux de moi-même, n'est-ce pas?... Oui, Céleste; il me semble, en me touchant, que c'est vous que je touche, & je suis tout-étonnée de me trouver si docile. --Envérité, Pritès, je ne fais où vous allez chercher ce que vous dites! --Dans mon cœur. --Ah! si chacun osait puiser à la même source!... --Pourquoi-non?... Céleste? fessons l'amour? --Oh! que dites-vous donc-là, mademoiselle Pritès! ce n'est pas mon

habit qui vous l'inspire ! --Non ,... car c'est vous-même-... Alons , voyons si je ferai bien la cruelle ,... ou la Céleste ; c'est synonyme :... mais c'est qu'il faut , Monsieur , me donner , s'il vous plaît , occasion de la faire ? --Ah ! quelle folie ! --Voyons , voyons , mon cher petit Amoureux ? --Je ne fais trop comment dire , moi ; je n'ai encore jamais été garçon. --Et moi ? s'il me souvient de quand j'étais fille , il ne m'en souvient guère. --On le voit ! --A-la-bonne-heure. D'abord , il faut me faire un compliment. --Oh ! pour cela , je ne le crois pas difficile... Mondieu , mademoiselle , que vous êtes aimable ! tout vous va ! & vous embellissez cet habit plutôt qu'il ne vous pare. J'en ai vu un tout-pareil à une certaine mademoiselle De-Mirel , & envérité il n'avait pas la moitié tant d'éclat sur elle , qu'il en a sur vous. --(*Pritès fesant une petite voix , se rengorgeant , & voulant rougir*) : Mondieu ! Monsieur , vous êtes bien-honnête !... Vous me trouvez donc jolie ?... (*se mirant*) mais je ne suis envérité pas mal ! --Mais est-ce qu'une Fille répond comme ça , donc ? vous vous donnez l'air d'une Effrontée ! --(*Pritès vivement*) Croyez-vous-donc , Céleste , qu'il soit si facile d'attrapper cet air décent , enchanteur , que vous aviez , quand vous étiez Demoiselle ? --Quand vous étiez !... Mais

je le fais toujours, j'espère? --C'est ce qu'il faudrait voir. --Finissez, monsieur!... --Monsieur vous-même, entendez-vous. --Pritès! ah!... vous êtes... bien-jeune! --Je voudrais l'être un-peu moins! --Pourquoi cela? --Pour vous aimer mieux, mon cher petit Amant. --Oh! impossible que vous gardiez votre rôle. Je suis toute-étonnée d'entendre sortir d'une bouche... avec mes habits... des choses... en vérité, des choses..... --Ne chicanons plus, Céleste; fasons l'amour; c'est à vous à me presser... un-peu vivement... Pressez-moi donc! Je suis la Fille, moi; je ne ferai modeste, qu'autant que vous ne le ferez pas (1).... Et pour que cela aille mieux, nommez-moi Céleste, & je vous nommerai Pritès... Porte mon nom, ma très-chère Bonne-amie! --Ma chère Céleste (dit la petite Personne fort-émue) je vous aime de tout mon cœur. --Mon cher Pritès! j'en suis ravie! & je vais t'aimer,.... t'aimer.... cent-fois plus que tu ne m'aimes! (*il la veut embrasser.*) --Ah-Dieu! qui jamais a vu une Fille comme vous, mademoiselle! --C'est que je me trompe toujours..... Alons, recommençons. --(*Céleste languissamment*) Laissons ce jeu-la. --Vous ne l'aimez pas? --(*avec un soupir*) Il est

(1) Ce Fripon disait-là une vérité physique, sans la sentir. (*Dulis.*)

dangereux. --Avec ta Bonne-amie, que tu connais dès l'enfance ? --(*deux larmes*) Ah ! Pritès ! Appelez-moi-donc Céleste ! que je porte , du-moins aujourd'hui , un aussi beau nom ! --J'aime mieux , malgré le déguisement , vous donner le vôtre. --Tutoie-moi , au moins ? --Un Amant respectueux ne tutoie pas sa Maitresse. --Céleste , je vous respecte.... je vous respecte autant que ma Mère , & si je vous ai tutoyée. --(*Céleste*) Tu deviens sérieux , en me disant cela. --(*Pritès lui baisant la main*) Ah ! cher petit Amoureux ! je te remercie de ce *tu* charmant ! --Vous prenez tantôt un rôle , tantôt un autre , suivant qu'il vous est plus commode ! --Cher Amant ! c'est que je n'en fais qu'un... & puis , je ne change que d'après toi. --Cela est bien-libre , dans la bouche d'une Maitresse , de tutoyer ainsi ! --Oui : mais c'est que ça amène la familiarité..... & pour tout au monde , je voudrais que nous fussions bien-familiers ensemble ! --Nous avons beau-faire , Pritès ; vous reprenez votre rôle , & je garde le mien. --Oui. Tout-uniment , ma Céleste , je vais vous dire , que vous me charmez , & que je commence presque à aimer autant que vous foyez Fille , que Garçon. --Presque ? --Davantage , je crois ! --Je pense qu'au-fond , c'est le plus raisonnable : car enfin.... --Car enfin ?... Céleste , achevez donc ! --Mais... je voulais dire , que... deux

Garçons... ne sont pas pour toujours vivre ensemble. --Ah ! ma chère Céleste ! vous m'ouvrez les yeux... Vous devez bien vous être moquée de moi, tantôt ! --Moi, monsieur ! moquée de vous ! ah ! jamais, jamais, Pritès. --Vous pensez donc, que nous pourrions toujours vivre ensemble ? --Ne parlons plus de cela, je vous en prie, monsieur ; ce fera m'obliger. --Si, parlons-en encore un-peu ? --Vrai, vous me faites de la peine.

Madame Pritès ayant vu l'embarras de la Jeune-personne, qui sans-doute était honteuse de s'être trop-avancée, ou de ce que son Amant l'avait trop-aisément entendue, appela son Fils, & l'envoya auprès de madame De-Mirel, qui le devait emmener, pour le préparer à son rôle de Fille-de-la-maison ; & elle demeura seule avec Céleste, qu'elle affecta de nommer constamment son Fils....

(--Je vous avouerai, dit la Dame à qui l'on racontait cette Histoire, que je m'attendais à plûs de naïveté ! --Vous les connoissez, madame. --A-la-bonne-heure. --Où en étais-je ? --A votre madame Pritès, qui va endoctriner Céleste, je crois ; sinon, ce fera vous.)

--Je disais qu'elle affectait de la nommer son Fils. --Ce nom me plaît beaucoup, madame ! dit Céleste avec un commencement de rougeur ; c'est dommage que ce

ne soit qu'un jeu ? --Ah ! un jeu ! comme ça. --Envérité, Maman, prétendriez-vous me le faire croire ? --Parlons sérieusement : est-ce que vous seriez fâchée qu'on songeât à vous marier ? --Me marier, madame ! dit Céleste en pâlisant ; j'en serais au desespoir. --Au desespoir ! vous haïssez donc bien les Hommes ? --Oui, madame, sur-tout depuis.... --Depuis ? --Que ce vilain M. D'Hautereau s'est avisé de me demander en mariage. --Mais il est bien-fait. --C'est un Avantageux. --Il fera son chemin. --Tout ce qu'il voudra. --M. Gerard, par-exemple ?... il vous cherche partout ? --Je ne m'en suis heureusement jamais apperçue ! --M. Nugent encore... --J'ai prié Maman de me permettre de me retirer, lorsqu'il viendrait. --Ah ! c'est M. Stanley ? il a beaucoup de mérite ! --Mondieu, madame, vous voulez donc me faire détester tous ces Gens-là ? --Quoi ! ma Fille, vous avez une si grande répugnance pour le mariage, que si je vous proposais... Pritès, par exemple, vous le refuseriez ?

Céleste rougit à ne savoir que devenir : mais bientôt s'efforçant de se remettre, elle répondit, en tâchant de sourire : --Envérité, madame, je ne veux jamais me marier. --Je me rappelle un temps, où vous n'aviez pas cette répugnance pour mon Fils ? --Bon ! j'étais un Enfant, madame (dit-elle avec embarras...) Mais ce

n'est pas répugnance pour M. votre Fils !
--Ah ! tant-mieux- !

Madame Pritès ne voulut pas en dire davantage : Cette matière étant bien délicate à traiter avec une Jeune-fille.

On se rendit chés M. & madame De-Mirel, où l'on soupaît avec quelques autres Amis. Lorsque tout le monde fut à table, les parens des deux Jeunes-gens les firent appeler. Ils parurent, & dans le premier moment, Personne ne prit garde au changement : deux jeunes Parentes de Céleste embrassèrent Pritès à l'italienne. Ils s'affirent, & suivant qu'on le leur avait recommandé, ils évitèrent de parler le plus longtemps qu'il fut possible. Enfin on fit attention à eux. Une Tante de Céleste dit à Pritès : --Mais, mondieu, ma Nièce, vous êtes bien changée ! vous êtes beaucoup grandie- !

L'affectation avec laquelle Pritès voulut imiter la voix de Céleste, le trahit tout-d'un-coup, & l'on fut au-fait : Mais un coup-d'œil de madame Pritès & de madame De-Mirel ayant été compris, on feignit, pour prolonger l'amusement, de se laisser tromper. On parla du changement que l'âge apporte dans la figure, dans la voix ; on en cita plusieurs exemples, avant que d'en venir à celui qu'on avait sous les yeux. Céleste n'était pas la dupe ; elle avait apperçu le coup-d'œil : mais Pritès était

enchanté. Il répondit, croyant bien réussir à imiter la voix de Céleste, Que le changement qui s'était fait en elle, était avantageux, & que tout ce qu'il désirait était d'y persévérer. --Mais, (dit une Parente de Céleste) est-ce que ma Cousine & M. Pritès le Fils, sont toujours ensemble, depuis qu'il n'est plus au Collège? --Fort-souvent, répondit madame De-Mirel. --C'est donc cela! ils ont beaucoup pris du ton l'Un de l'Autre. --Croyez-vous, ma Cousine, dit Pritès? --Assurément! au-point que si je ne vous voyais pas, je croirais que c'est lui qui parle! --J'en suis enchanté, --Ah-mais! il ne faut pas que cela aille jusqu'à parler en Garçon, mademoiselle Céleste! --C'est pour rire, que je parle ainsi.

Les jeunes Parentes, dont j'ai parlé, se mirent à l'agacer. Tout en faisant la fille, la fausse Céleste se conduisait un-peu en Égrillard, encouragé par les ris de la Compagnie. Pour Céleste, elle jouait son rôle au-plus-mal.

—Vous êtes bien-sage aujourd'hui, monsieur Pritès! (lui dit un Jeune-homme) est-ce que vous êtes malade? —Je suis gênée au moins. —Vous êtes gênée! eh! qui vous gêne? —(avec un-peu d'ennui) Tout. —Mon cher Camarade-d'enfance (lui dit Pritès avec beaucoup d'ardeur) si vous devenez triste, je cesserai d'être

gai! alons, montrez que vous trouvez du plaisir à être avec moi! —(*Céleste à l'oreille*) Vous ne faites pas honneur à mon habit; & envérité je meurs de honte, qu'on ait pu croire un instant, que je sois capable de me conduite comme vous le faites! —(*bas*) Je vais me corriger, si vous me dites ce qui vous déplaît. —(*bas*) C'est avec me deux Cousines. —(*bas*) Vous allez voir —Ah-mais! s'écria Quelqu'un, ils se parlent bas! est-ce qu'ils ont des secrets? —Je le crois bien! dit une Étourdie (qui venait d'entendre un mot de madame Pritès, à la Mère de Céleste) on va les marier ensemble-!

A ce mot inattendu, Céleste rougit, & fut sur le point de se trouver-mal. Sa Mère alarmée la prit dans ses bras, en laissant échapper le mot de ma chère Fille.

Ce fut un rire général. Tout le monde feignit de s'appercevoir pour la première-fois du déguisement: On loua la bonne-mine de Céleste en Cavalier; on admira comme elle était bien-faite: ce qui ne nuisit pas à l'attachement de Pritès: Peut-être même que ce furent les éloges qu'elle reçut sous cet habit, qui acheverent de changer en amour l'amitié de l'enfance.

Mais Céleste reconnue, ne voulut pas rester un instant de-plûs sous l'habit d'un sexe qui n'était pas le sien: Et ce qui surprit beaucoup, c'est que Pritès, dont on

louait les grâces, parut aussi empressé qu'elle à sortir de son déguisement.

On les fit donc passer chacun dans un cabinet ; la Mère de Céleste aida sa Fille, & Pritès rentra au-bout d'un instant sous l'uniforme de Garçon. — Ah ! je respire enfin, dit-il ! j'ai quitté cet habit, avec autant de plaisir que je l'avais pris — Comment-donc cela ? lui dit-on. — C'est envérité, que je commençais à sentir, que je ferais au desespoir que Céleste fût Garçon, & que malgré mon habit de Vierge, je n'étais rien-moins qu'une Fille-.

On rit de ce propos ingénu ; & madame Pritès comblée, embrassa tendrement son Fils, qui courut chercher Céleste. — Vous voyez qu'ils s'aiment (dit-elle fort-bas à madame De-Mirel : tout est décidé ; je n'attendais que cela. — Mondieu ! le croyez-vous ? Je tremblais pour Céleste ; & malgré notre amitié, je me suis quelquefois surprise à desirer que nous ne nous vissions plus. Car enfin, qu'elle apparence à une pareille alliance ? Votre Fils, dix-fois plus riche que notre Fille?... — C'est justement-là, ma chère Amie, ce qui fera le mariage : nous n'avons à songer, en mariant notre Étourdi, qu'aux bonnes-qualités, à la vertu, à la beauté : au lieu que si nous étions parfaitement égaux par la médiocrité de la fortune, il y aurait bien d'autres choses à voir ! mais heureusement

notre Fils est assés riche pour se marier à notre goût & au sien. —Ah! madame Pritès! il n'y a que vous qui pensiez ainsi!

—Non, ma chère Voisine, nous ne sommes pas les seuls Parens sensés.... Aureste, ne pensez pas que je regarde mon consentement comme une grâce : j'étudie votre Fille depuis l'enfance; c'est un trésor que Céleste; & si mon Fils était Duc-&-pair, mon Mari & Moi nous n'aurions encore d'autre Bru qu'elle : Enfin, si je vous disais tout, vous me trouveriez peut-être égoïste.... mais il est permis à une Mère de l'être pour son Fils. —Comment-donc cela, s'il vous plaît? quand vous nous sacrifiez sa fortune.... —Ah! mon Amie! j'ai apporté une dot à mon Mari, vous le savez : nous avons été heureux; mais mille-fois j'ai vu le bonheur prêt à s'échapper; non de la part de mon Mari, qui est un excellent caractère; mais de la mienne, à moi, qui suis vive, impatiente. Savez-vous l'observation que j'ai faite cent-fois?

—Voyons, mon Amie? —C'est que toutes les fois que mon impatience & ma vivacité ont passé les bornes, je sentais que c'était ma dot qui les alimentait : sans cette malheureuse dot, qui a très-peu contribué à notre fortune actuelle, j'aurais été cent-fois plus douce, plus modeste, moins exigeante.... J'aime mon Fils, madame; je l'aime en Mère : vous savez que c'est aimer

un million-de-fois plûs que foi-même : je ne veux pas que son bonheur soit exposé aux mêmes dangers que celui de son Père : Le caractère de Céleste est un-peu le mien : sans dot, elle fera parfaite : & moi, mon Amie, j'aurais fait le bonheur de mon Fils ; celui d'une Fille aimable, qui est celle de mon Amie, & dont Pritès est aimé dès la plus tendre enfance : Car envérité Céleste avait de l'amour pour lui, mais du véritable amour, dès l'âge de sept ans. — Je ne m'en suis pas apperçue ! — Cela n'était guère possible : Céleste, même enfant, était si réservée, que je ne pénétrais son secret à son insçu, que lorsqu'elle se trouvait seule avec mon Fils, & qu'elle ne croyait pas être observée : c'étaient des riens qui m'instruisaient ; mais des riens charmans ; si touchans, que votre Fille m'en est devenue aussi chère que mon Fils lui-même. — Il falait tout cela, mon Amie, pour que je consentisse à cet heureux mariage, où ma Fille aurait trop risqué, avec une autre Bellemère que vous. Je ne vous dirai rien de mon attachement pour Pritès : mes sentimens sont les vôtres ; mais je ne saurais les exprimer aussi parfaitement que vous.

Ici les Dames s'étaient animées, & elles avaient haussé la voix ; de-sorte qu'on pouvait les entendre.

— On dit que ma Femme parle beau ;

coup, dit M. Pritès, en riant, à la Compagnie; mais on ajoute, qu'elle parle bien; & l'on a raison-. On lui fit signe de ne pas interrompre les deux Dames, qui ne l'ayant pas entendu, continuèrent leur conversation.

—Oh! je fais bien que vous aimez mon Fils, répondait madame Pritès à la Mère de Céleste. —Oui, je l'aime, ce pauvre Enfant! mais, je le craignais;... & je ne le crains plus: me voilà la plus heureuse des Mères.... Ah! madame Pritès! je ne connais votre cœur que d'aujourd'hui! Je voyais bien que vous n'étiez pas une Amie ordinaire; mais mon imagination n'aurait pas jusqu'à la moitié de la réalité. —Nous voilà Sœurs, & plus que Sœurs; car nous aurons toutes-deux les mêmes Enfans: veillons ensemble sur mon Fils; mais sans qu'il s'en apperçoive: que toutes les réprimandes viennent de nous, & que sa Femme n'ait que le département des plaisirs; qu'elle nous l'excuse; qu'elle prenne son parti eût-il tort: Il n'y gagnera rien, lui, je vous assure! car je ne le ménagerai pas: mais l'amour y gagnera beaucoup.....

On donna à cette explication des deux Mères les applaudissemens qu'elle méritait, & l'on convint qu'on n'avait jamais rien dit de plus sage, ni de plus instructif.

Céleste était encore à sa toilette, & son jeune Amant lui faisait la cour sous son vé-

ritable ajustement, comme s'il eût regretté les momens où elle avait été moins elle-même. Madame Pritès l'ala chercher, & la trouva parée avec autant de soin, que si on eût commencé la journée. Elle renvoya son Fils, & fit mille caresses à Céleste, ne la nommant plus que sa chère Fille; & à chaque-fois qu'elle prononçait ce mot, l'aimable Fille lui donnait un baiser.

—Je vais te confier un secret, lui dit madame Pritès attendrie; mais à-condition que mon Fils n'en saura rien: c'est que je viens de te demander en mariage pour lui à ta Maman-. Et sans faire attention au trouble de Céleste, elle continua: —Ainsi te voila réellement ma Fille: mais il ne faut pas que Pritès le sache encore; il n'est pas assés raisonnable: car, ma chère Enfant, je veux apporter tous les soins possibles à te rendre heureuse. N'es-tu pas ma Fille? ne t'ai-je pas nommée de mon nom? Je suis donc ta Mère presque autant que ta Maman, & quand je t'aurai donné mon Fils, je te serai tout-autant qu'elle. Lorsque tu jouais avec Pritès, dans votre enfance, j'avais un plaisir infini à vous voir, & je me disais tout-bas, Le voila avec sa Femme! il me semble qu'ils soient déjà dans leur petit ménage, à voir leur aimable familiarité-. Durant ce discours, Céleste tendrement émue, n'avait pu retenir ses larmes. Mais à l'article du petit ménage,

elle vint cacher son aimable rougeur dans le sein de madame Pritès, presque suffoquée.

—Bonne Fille! bonne Enfant! lui disait cette Dame, que tes caresses m'enchantent! Ah! ma chère Céleste! que ta sensibilité me touche! Oui, tu me fais trop de plaisir, & je sens que je ne le saurais supporter!... Ma chère Bru! ton bonheur fera le mien!

En achevant ces mots, elle la ramena dans l'Assemblée, mais presque enlacée avec elle. Pritès les joignit: Sa Mère s'assit entre ces deux Enfants, & leur distribua également les preuves touchantes de sa tendresse. Quelqu'un ayant dit, qu'il portait envie à la Mère & aux Jeunes gens; un Parent de Céleste, sage Vieillard, répondit: —N'avons-nous pas tous la même source, pour y puiser le bonheur? madame Pritès ne ferait que nous l'indiquer, si nous ne la connaissions pas. Mes Amis, voilà une charmante fête qu'on nous a donnée; je n'en ai jamais eu une pareille: mais outre le plaisir qu'elle me fait, je prétens bien en tirer du profit. Que tout le monde en fasse autant. Jeunes-personnes, voilà un exemple (montrant Céleste): & vous, Jeunes-gens, tâchez de mériter un pareil trésor. N'imites pas ces Misérables, qui ne cherchent en aimant, qu'à blesser la vertu de Celle qu'ils recherchent: ref-

pectez ses oreilles , ses yeux , tous ses sens , tous ses appas : livrez vôtre cœur à une douce & confiante tendresse ; mais réprimez les faillies emportées d'une passion qui ne laisse bientôt que le dégoût , si l'estime ne lui sert de base. Tout ce que vous obtenez de faveurs avant le mariage , est autant de pris sur le fonds de votre bonheur futur : Filles , tout ce que vous en accordez , est autant d'ôté sur l'honneur & sur les plaisirs ; vous vous préparez , pour les temps qui suivront le mariage , des reproches , de la honte , du mépris , des soupçons injurieux : Mais s'il faut être sévère avec l'Amant avoué , cette sévérité doit aler plus-loin encore avec tout autre Jeune-homme-.

Depuis cette journée , Céleste fut la plus heureuse des Filles. Sûre d'être un-jour unie à son Amant ; chérie de madame Pritès ; adorée du Mari de cette vertueuse Femme , elle suivait avec sa Bellemère future le développement des sentimens de son petit Mari. Comme il ignorait son bonheur , & qu'on engageait Céleste à se faire un-peu valoir , il employa tous les moyens possibles pour gagner le cœur de sa jeune Maitresse. Il en rendra-compte bientôt lui-même , dans une conversation avec sa Mère.

De son côté , l'aimable Fille ne négligeait rien de ce qui pouvait augmenter le charme (en quoi elle était admirablement

secondée par madame Pritès :) elle acquerrait des talens ; tout cédaît à l'envie qu'elle avait de se rendre digne de son Amant. Quant aux vertus, elle en avait la source dans son cœur. La Mère du Jeune-homme était enchantée des progrès de Céleste : elle s'en servait pour donner à son Fils une haute idée de cette aimable Personne ; & , comme Pritès était un-peu paresseux, elle en tirait encore un autre avantage (car l'amour est une mine aussi précieuse qu'inépuisable) elle lui faisait quelquefois honte d'être si inférieure à sa jolie Camarade.

Ce moyen réussit : mais que de soins s'est donnés la tendre Mère qui l'a employé ! (le bonheur est un fruit délicieux ; croit-on qu'il vienne sans culture ?) Aux moyens dont je viens de parler, madame Pritès en ajoutait mille autres : attentive à tout, lorsqu'elle sortait dans les rues avec son Fils, elle avait continuellement les yeux sur lui, pour lire dans les siens les mouvemens de son âme. S'il fixait une Femme, elle tâchait de savoir, mais délicatement, ce qui lui plaisait en elle : si c'était la mise, une jolie étoffe, une façon d'habit, de coiffure, de chaussure, elle avait soin que Céleste eût bientôt ces mêmes choses, & dans un degré encore plus parfait. Si c'était dans une Compagnie qu'elle se trouvât avec lui, & que ce fussent le ton, les talens agréables, l'esprit, l'enjouement, ou la mo-

destie & la retenue , madame Pritès savait tourner adroitement une docile Amante , & la faire ressembler à tout ce qui avait plu à son Fils. Céleste elle-même n'était pas de ce secret ; madame Pritès ne le communiquait à Personne.

Au-bout d'un an de cette conduite (Pritès avait alors dixhuit ans) elle se ménagea un entretien de confiance avec son Fils , afin de pénétrer au fond de son cœur. Elle lui parla d'abord de ses progrès , de la satisfaction qu'elle en ressentait : elle le loua. Le Jeune-homme comblé , ne manqua pas d'épanouir son cœur. Sa mère faisait cet instant pour parler de Céleste , en disant , combien elle l'estimait. --Vous ne voyez que ses vertus , vous , Maman , dit Pritès ; mais moi , je vois bien davantage ! --J'en vois autant que vous , mon Fils. --Oh ! Maman !... quoi ! vous voyez , comme moi , vous sentez le charme que Céleste donne à tout ? qu'elle réunit tous les agrémens des Femmes que j'ai trouvées aimables ?... Un-jour... vous savez bien mademoiselle Floffin ? elle enchantait toute la Compagnie , par la justesse avec laquelle elle pinçait une harpe , en s'accompagnant ?... Un mois après , à l'instant où je ne m'y attendais pas.... Vous savez Maman ? Céleste la surpassa. Si une Femme a quelque chose d'un goût exquis , & qui me frappe , il semble que Céleste

ait lu dans mon âme ; ou plutôt , son goût est si sûr , qu'elle ne peut manquer d'avoir tout ce qui est réellement joli. Une Épouse comme elle , si j'avais ce bonheur , serait un trésor. --Ce serait affés mon sentiment aussi : Mais te voudra-t-elle ? --En-vérité , ma chère Maman , je crois n'en être pas hai. --Sur quoi te fondes-tu ? --Elle aime à être avec moi : cela me paraît décisif. --C'est par habitude. --Si cette habitude dure après notre mariage ?..... Et puis , Maman , je suis plus riche qu'elle : je suis sûr que vous l'obtiendriez ? --Voilà justement , mon Fils , où est la difficulté ! Peut-être Céleste vous aimerait-elle , à égalité de bien : mais elle fait (car elle a l'esprit très-juste) qu'il faut un Mari d'un mérite infini , pour espérer d'être heureuse avec lui , quand il a fait notre fortune. Je vous avouerai que j'ai déjà parlé : Voilà le seul point qui arrête Monsieur & madame De-Mirel , & sur-tout Céleste. Ah-Dieu ! m'aurait-elle refusé ! --Non pas absolument : mais vous êtes trop riche pour elle , à ce qu'elle dit. --Ah ! ma chère Maman ! rendons-nous pas plus riches qu'elle , j'y consens de tout mon cœur , pourvu qu'elle veuille recevoir ma main & ma foi : car je sens que je ne pourrais jamais m'accoutumer à aimer une autre Femme que Céleste ; --Il y a un autre moyen , mon Fils : c'est de montrer tant de respect à Céleste ; de si bien lui faire entendre par tes actions , que tu la

regardes comme audeffus de toi par son mérite , qu'elle te croye enfin incapable de regretter un-jour une fortune plus considérable. Car , mon cher Fils , si tu venais dans la fuite à croire avoir fait grâce à ta Femme en l'épousant , vous seriez tous-deux malheureux. Sonde-toi bien : tu es encore jeune : Céleste n'a que seize à dix-sept ans : voi si Personne ne te plaira davantage. S'il y a parmi nos Connoissances quelque jeune Demoiselle qui l'égale seulement , je consens que tu l'approfondisses. Je veux ton bonhenr ; je ne veux que cela ; que m'importe tout le reste ? --Oh ! Maman , Personne , Personne n'est à comparer à Céleste. Mais c'est elle : que de Jeûnes-gens me surpassent en mérite --Il faut les surpasser par la délicatesse de tes soins. Comment t'y prends-tu ? --Je me rends auprès de Céleste le plus empressé possible , sans me rendre importun , ou me donner trop l'air d'un Préféré. Quand je lui parle , c'est toujours avec autant de respect que de tendresse : Mais examinez-moi , Maman , & si je manque en quelque chose , avertissez-moi , je vous en prie ? --Volontiers : je consulterai aussi Céleste.

—Un de ces jours , nous étions auprès d'elle , d'Au-mp & moi : Il y avait mesdemoiselles Lancelot & les deux Jeunesdemoiselles d'Au-mp , qui sont fort aimables. D'Au-mp recherchait beaucoup Cé-

leste , & j'en étais si jaloux , que je ferais que je prenais de l'humeur. Heureusement Céleste ne l'écoutait qu'avec une politesse froide. Mais pour ne pas avoir l'air de disputer puérilement de mérite avec lui , je me suis mis à causer avec sa Sœur aînée. Elle m'a dit tout - bas : Ne craignez rien de mon Frère : il fait lui-même qu'il n'a rien à prétendre auprès de Céleste ; mais il me disait hier : Est-ce que Pritès croit que nous le laisserons tranquillement adorer par la plus aimable Personne de Paris ? Oh ! que non ; & nous avons résolu , Lancelot , D'Exmes , Marfollier & moi , de lui faire acheter son bonheur par quelques quarts-d'heure un-peu durs. S'il se fâche , nous nous fâcherons..... Je lui ai représenté , que cette conduite était peu raisonnable ; mais il ne s'est pas rendu ; & je vous le dis , pour que vous n'y fassiez aucune attention. Je m'apperçois même que Céleste souffre : par complaisance pour elle , adressez-lui la parole , pour qu'elle ait occasion de vous répondre..... J'ai été enchanté de la bonté d'âme de cette charmante Personne , & je l'ai remerciée avec affection. En ce moment , Céleste a laissé tomber un peloton de soie , qui a roulé de mon côté. Nous nous sommes précipités pour le ramasser D'Au-mp & moi , plutôt comme deux Polissons , que comme deux Amans : toutes les Compagnes de Céleste en riaient

aux larmes ; elle-seule était sérieuse. C'était moi qui avait eu l'adresse de ramasser le peloton ; je l'ai rapporté en triomphe : Mais comme je le présentais , D'Au-mp l'a escamoté ; il l'a donné à Céleste , qui avait déjà avancé la main pour le recevoir de moi , & a baisé cette belle main. Céleste a rougi : j'ai vu qu'elle était peinée de cette liberté. Mademoiselle , lui ai-je dit , je n'aurais pas eu la présomption d'en faire autant ; j'ai trop de respect pour vous , & je connais trop le prix d'une si précieuse faveur , pour me l'attribuer , sans votre aveu... Elle m'a répondu : C'est , monsieur , que nous sommes élevés ensemble depuis l'enfance , & que me connaissant mieux que Monsieur , vous m'estimez davantage. Le voila payé (m'a dit à l'oreille mademoiselle D'Au-mp).. Pour mon Rival , il n'a point paru déconcerté : Ce qui a fait que madame De-Mirel , qui est rentrée , a pris fort mal ce qu'il avait osé. Ses Sœurs ont demandé grâce pour lui , & m'ont prié de me joindre à elles. J'y ai senti de la répugnance : Céleste s'en est apperçue : deux larmes ont paru sur le bord de ses paupières. Je ne saurais vous dire , Maman , ce que j'ai senti ; mais je me suis trouvé dans une situation où je n'avais jamais été. Je me suis approché de Céleste , pendant que sa Maman tournoit le dos , & je lui ai dit-tout-bas : Mon adorable Céleste , est-ce ma conduite qui vous

fait de la peine ? Parlez ; tout ce que vous voudrez , je vais le faire. Elle a légèrement fouri , en me répondant : Je craignais de vous en avoir fait.... Ah : si j'avais osé lui baiser la main , comme lorsque nous étions plus jeunes !

—Ta conduite en cette occasion , mon Fils , a été fort-raisonnable. —Je vous assure , Maman , que toutes-les-fois qu'il s'est agi de marquer du respect à Céleste , je n'y ai jamais manqué. Jamais non-plûs elle n'y a été indifférente. L'un de ces jours , mademoiselle D'Au-mp l'ainée , que j'aime bien , grondoit Marfollier , qui est son Amoureux , de ce qu'il avait manqué de considération à une Femme-âgée. Il lui répondit un peu sec : Mademoiselle , le sexe n'y fait rien , quand on a tort.... Céleste me regarda. Je lui dis : --Le sexe de Céleste me fait traiter avec ménagement jusqu'aux Personnes les plus viles qui ont l'honneur d'en être. --Il ne faut pas le pouffer trop loin , me répondit-elle , à l'égard des plus viles ; on doit encore plus respecter la vertu , que le Sexe. --Je ne saurais m'empêcher , repris-je , de vénérer votre image , par-tout où je crois la voir , quelque défigurée qu'elle soit : n'êtes-vous pas ma chère Compagne ? la Bonne-amie de Maman ; & ne suis-je pas le Bon-ami de la vôtre ? --Il est vrai , monsieur... Ah ! Pritès ! qu'il m'est doux que le Camarade de mon enfance pense ainsi!... Un inf-

tant après , Marfollier parla avec irrévérance à un Vieillard : (car vous savez qu'il est fort-indiscret) --Je ne vous passerai pas celui-là , monsieur , lui a dit tout-bas mademoiselle D'Au-mp : vous pouvez me manquer , dans une Personne de mon Sexe ; mais si vous vous manquez à vous-même , je romps sans retour... Céleste l'embrassa la larme à l'œil ; & me regardant encore , je vis dans ses yeux ce qu'elle desirait. J'alai auprès du bon M. Lancelot , & je donnai à ce Vieillard tant de marques de respect , qu'il parut oublier l'insolence de Marfollier. Mademoiselle Lancelot la Cadette fut si charmée de ma conduite avec son Grand-père , qu'elle me dit --Pritès , vous êtes bien-aimable ! ah ! que cela est beau , de prendre sur soi les torts d'un Étourdi , & de les réparer ! Je vais en faire votre cour à Céleste. --Oui , va , ma Fille , dit le Vieillard , & dis-lui , que je lui répond de Pritès pour bon Mari un-jour.... Mademoiselle Lancelot fut dire cela à Céleste , pendant qu'elle causoit encore avec mademoiselle D'Au-mp , en présence de Marfollier. Ainsi vous voyez , ma chère Maman , que je m'y prends de mon mieux pour gâgner l'estime de votre Bien-aimée.

--Mais-oui , mon cher Ami , tu ne t'y prends pas mal ! sur-tout si tu fais d'inclination ce que tu viens de me dire ! Faut-il te parler vrai ? Je te répons de Céleste ;

il ne s'agit que de toi. -- Vous me répondez de Céleste, ma chère Maman ? -- Oui, si tu peux te répondre à toi-même d'être raisonnable. -- Ah! je me répons de l'adorer : ordonnez-moi ; je ferai tout ce que vous voudrez : Il y a tant de Jeunes-gens comme votre Fils ! il n'y a point de Fille comme Céleste.-

Le plan-de-conduite que madame Pritès vient de conseiller à son Fils, fut exactement suivi : Il en résulta deux grands avantages : Céleste déjà si tendre, le devint encore plus pour son Amant ; & le jeune Pritès se pénétra des sentimens qu'il voulait montrer à sa jeune Maitresse.

Lorsque les deux Amans furent à-peu-près comme on les desirait, on resolut de les séparer, pour achever entièrement l'éducation du Jeune-homme. Cette fâcheuse nouvelle leur fut annoncée le soir d'un jour qu'ils avaient passé ensemble, & où ils s'étaient trouvés plus heureux que jamais.

--(Oh ! je ne m'attendais pas à un incident de Roman, dans une Aventure très-bourgeoise ! vous auriez bien dû m'en faire grâce ! --Je passerai cela, si vous voulez. --Eh-non ! puisque vous avez commencé.)

--On avait exprès ménagé aux Jeunes gens, cette libre entrevue, où ils furent presque toujours tête-à-tête, pour creuser l'impression, & la rendre à l'épreuve de l'absence : que dis-je, à l'épreuve ? pour for-

tifier le charme, & donner à leur amour cette volupté de féerie qu'ont nos songes, lorsque nous nous sommes éveillés dans l'endroit le plus délicieux. Madame Pritès avait dit le matin à Céleste : --Ma Fille, votre mariage approche : laissez entrevoir tes sentimens à ton petit Mari.... un-peu plus clairement qu'à l'ordinaire. --Cela ne fera pas difficile, ma chère maman. --Je fais que tu as de l'esprit. --Il n'en faut point pour cela ; c'est pour le contraire. --Tu me dis-là une jolie chose pour mon fils.... On vous laissera libres, toute l'après-dînée.-

Céleste rougit, & parut contente.

On dîna ensemble chez monsieur & madame Pritès. Au sortir de table, les Parens, qui s'occupaient tacitement des préparatifs du départ, dirent à leurs Enfans : --Causez vous-deux.... Tiens, Céleste, ajouta la Mère du Jeune-homme, en lui parlant à l'oreille, voici l'appartement de ma Bru : commence à te familiariser avec tes meubles.... Et on les laissa.

Dès qu'ils furent seuls, Pritès s'en félicita. --A-peine puis-je vous parler, dit-il, mon aimable Céleste ! toujours gênés, toujours des Etrangers ! Il paraît qu'on songe à notre mariage : il fera mon bonheur... Ah ! comme je veux vous aimer !... Mais vous êtes si modeste, si réservée, même avec votre Camarade-d'enfance, que je ne fais pas trop encore ce qui vous plaît, pour m'y

conformer ? -- Tout ce qui vous plaira.
-- Charmante Fille ! Mais je n'entens pas que vous preniez tout le lot de la complaisance : elle est un si grand plaisir pour moi , que j'espère que vous m'en laisserez ma part ,
-- Si vous le méritez ; sans quoi , je la prendrai toute-entière (dit-elle avec un sourire mignard.) -- Ah ! ce n'est qu'à genoux qu'on peut vous parler , Céleste... Oui , je t'aime , je t'adore. -- Pritès , je t'aime de tout mon cœur. -- Laisse-moi recueillir cette belle larme , ma Céleste ; elle est d'amour & de plaisir ; elle appartient à ton Mari. -- Oui ? elle est d'amour & de plaisir.... Mon cher Camarade (car j'aime à te donner ce nom) laisse moi te rendre heureux ; je ne te demande que de n'y pas mettre obstacle : mon bonheur à moi , viendra tout-seul , il fera fils du tien... Ecoute , mon cher Pritès ? fessons ici nos petites conventions ensemble avant notre mariage ; tu seras toujours le maître de t'y tenir ; mais moi , je ne m'en écarterai pas. -- Ma Céleste , prescristes des lois : seulement , laisse-moi dans cette position , où je ne perdrai pas un mot sorti de ta belle bouche. -- Oui , mon Ami , je le veux bien : Mais je ne te prescristes pas de lois : tous-deux nous les recevrons de la raison. -- Qu'elle parle donc toujours par ta bouche ; elle en sera plus aimable & plus sûre d'être obéie. -- Tu es charmant , Pritès ! ah !... que mon cœur est fier de son choix !

--Pas tant que je suis glorieux du mien !
 --Où trouver un Jeune-Homme comme mon
 Ami !... aussi bon Fils ,... aussi réglé dans
 ses mœurs ,... ayant tout le mérite possible ,...
 & toutes les vertus ! --(*Il lui prend un
 baiser*) Pardonne ce transport , ma Céleste !
 mais être loué de toi , c'est une ivresse !
 --C'est l'être par l'amour & la vérité.
 --L'amour ! ta jolie bouche l'a dit ! mon
 adorable Amie , qu'elle le répète. --Oui ,
 par l'amour & la vérité. --(*Il lui prend deux
 baisers de-suite*) Si je voulais te louer aussi ,
 ce serait l'amour , la vérité , le respect ,
 l'amitié , tous les sentimens... Mais le véri-
 table amour les renferme tous... Céleste !
 vous êtes un trésor ; ma Mère le pense &
 me l'a dit , un trésor de beauté... quel tou-
 chans appas !... (*Il approche sa bouche de son
 sein ; mais Céleste le repousse doucement avec
 sa main , qu'il baise...*) un trésor de douceur ,
 de tendresse , de bonté , de pudeur ; d'atten-
 tions délicates , de prudence , de toutes les
 vertus qui font la bonne Femme : vous me
 donnerez ,... tout ce qu'on peut donner , les
 plaisirs & le bonheur. --Mon charmant Ami ,
 écoute ; essayons de-bonne-heure , & pen-
 dant que nous avons encore les agrémens
 de la jeunesse , de donner à notre attache-
 ment un motif plus solide que celui des
 agrémens , & même de l'amour ? Pour moi ,
 mon Ami , je m'y étudie depuis long-temps ,
 & j'aime à te considérer d'avance , à l'âge

de cinquante ans , comme ton Papa , en bon Père-de-famille , en bon Mari , fidèle à son ancienne Compagne , tremblant de la perdre , parce-que sa société est douce , & qu'elle l'a accoutumé à des soins si tendres , qu'il n'y a qu'elle au monde qui puisse les prendre : Voila sur quoi se repose mon imagination. Je m'amuse quelquefois à contempler nos chers Parens : ta Maman surtout & ton Papa , s'ils se voient sous le jour sous lequel je les vois , qu'ils doivent être heureux ! tranquiles , rien ne peut plus troubler leur félicité. --Il n'y a que vous ! Céleste , qui ayiez ces idées : & vous êtes telle , qu'à chaque chose que je vois de vous , à chaque pensée que votre bouche fait éclore ; je vous adorerais pour cette chose , si je ne vous adorais pas déjà. --Bon-ami , j'en suis enchantée ; car te plaire est toute mon envie : Je te dirai encore , que j'ai en toi la plus grande confiance : comme je te connais dès notre berceau , je lis dans ton cœur comme dans le mien : si tu n'avais pas été mon Mari , je t'aurais regretté toute ma vie... --Une larme ! ah ! précieuse sensibilité !.. Mais d'où-vient cette belle larme... que je recueille ? ne ferons-nous pas unis ? --Nous pouvions ne pas l'être. --Nous le ferons ;... nous le sommes... Ah ! Céleste ! que Maman va être transportée , quand je lui dirai cela !... Nous pouvions ne pas l'être , dis-tu ? Impossible que Maman t'ait

connue sans te desirer pour Fille à elle, & pour Femme à son Fils. Impossible, ma Céleste, que je t'aie connue, moi, sans t'adorer, j'aurais donc renoncé à tout ton Sexe, dont tu es la perfection? --Il est bien doux de l'être aux yeux de son Mari!... C'est tout-comme ta chère Maman, pour ton Père. --Oui; je conçois combien elle doit être bonne Épouse, en voyant combien elle est bonne Mère. --Et bonne Bellemaman... ah! qu'elle est bonne Bellemaman, mon Ami! tu ne fais pas cela comme moi! --Oh! si, si, je le fais, ma chère Céleste! elle m'aime plus que tout au monde, & depuis quelque temps, elle m'est encore plus tendre: Elle a bien senti, cette bonne Mère, que vous êtes la moitié de moi-même qui m'êtes la plus chère. --Tu me dis d'agréable choses, mon Ami! oh, les plus agréables!... Mais fais-tu bien que nous oublions ce que j'avois dit que nous ferions? --Quoi-donc, ma Reine? --Leve-toi, mon cher Pritès. --Je suis bien! --Mais tu es gêné. --Non, du-tout. --Si, mon Fils. --Eh bien, ma petite Maman, composons: quelle place me donnerez-vous pour celle que je vais quitter? --Quelle place veux-tu? --M'en laisses-tu le maître? --Oui: car... je suis la moitié de toi-même. --Eh-bien, levetoi, ma chère Vie. --Sur tes genoux! --Oui, sur mes genoux: ah! Céleste! tu es une Ange! tu ne pèses

rien ; je voudrais te sentir davantage... Ce bras , là... cette main , ici. Quel charmant regard ! Ah ! ma Divinité ! tu l'es , tu l'es , Céleste ! tu m'enivres ; tu m'élèves au-dessus de moi-même... Compagne chérie , adorée !... --Cher Amant !... Je suis donc à lui ! quel bonheur-!

Madame Pritès parut en ce moment. Elle interrompit exprès l'entretien des deux Amans , pour voir à la manière dont ils la recevraient , si la familiarité qui régnait entr'eux était aussi innocente qu'elle le pensait. Dès que Céleste l'aperçut , la modeste & timide Céleste , qui rougissait d'un rien , lui tendit les bras , mais sans faire aucun effort pour changer de position. --Chère petite Maman ! s'écria-t-elle , venez donc me baiser ! Ah ! qu'il est aimable ! & que je l'aime !... Maman , je l'aime comme à sept ans ; vous savez bien-? Madame Pritès vint embrasser ses enfans , sûre de l'innocence de Céleste au moins. Elle voulu ensuite les quitter : mais son Fils qui les avait toutes-deux sur ses genoux , la retint dans ses bras , en lui disant : --Déjà quitter vos Enfans , chère Maman ! ne voyez-vous donc pas que votre présence augmente leur bonheur !... Voilà ma Femme ; voilà ma Mère , qui m'a donné Céleste & la vie !... C'est deux Célestes que je tiens ; il me les faut toutes-deux pour être heureux ; qu'elles soient inséparables-

Cette bonne Mère , dont la conduite à l'égard de son Fils devait nécessairement faire naître ces sentimens, cette bonne Mère suffoqua de joie & de tendresse , autant à cause de la vertu que du bonheur de ses chers Enfans. --Je vous quitte (leur dit-elle) mais c'est afin d'aller travailler pour vous. Céleste , joins mon rôle au tien... A dieu , pour quelques instans... mais auparavant , que je vous réunisse encore.

Elle les embrassa tous-deux ensemble ; en les tenant pressés ; tous-trois étaient enlacés , le bras droit de Céleste tenait son Amant , l'autre ferrait sa Mère ; Pritès en faisait de-même : mille baisers répétés faisaient entendre un doux murmure... Lecteur ! ne croyez pas que les deux Amans fussent les plus heureux !...

Enfin madame Pritès s'arracha à cette délicieuse situation. Dès qu'elle fut sortie , les deux Amans reprirent leur première position ; c'est-à-dire que Pritès enivré , voulut se remettre aux genoux de Céleste ; dont il embrassa la taille légère. Ils gardèrent le silence durant quelques minutes ; ils étaient-trop émus pour pouvoir parler. --Bon-ami , dit enfin Céleste , elle est en-alée , la bonne Maman ! Ah ! que je l'aime !... & son aimable Fils ! --Tu ne saurais imaginer , ma Céleste , tout ce que tu m'inspirais dans ses bras ! quand mes lèvres avaient touché les tiennes , celles de ma Mère ren-

daient à mes sens un calme heureux : je retournais aux tiennes , & l'impression était encore plus délicieuse... Ah ! je ne les connoissais pas ces baisers charmans... — Elle nous les a montrés ; c'est encore un de ses bienfaits. — Oui ! Un encore , Céleste !... tu hésites , mon Ange ? — Non ; non..... Mon Ami ! laisse... mon chere Mari , mon cœur me dit , que tu vas trop loin ; ne méprisons pas la voix du cœur ; c'est la conscience. — Je vous obéis , Céleste... le bonheur est sur vos lèvres : il faut l'avoir mérité. — Mon Ami , veux-tu que nous fassions nos petits projets ? — Comment , nos projets ? — Oui notre plan-de-conduite ? — Nous ferons tous les jours comme aujourd'hui ; voila le mien , Céleste. — C'est le mien aussi : mais nos devoirs ne se bornent pas-là -- Pourquoi non ? vous adorer , Céleste , ce mot les renferme tous. — Mon Ami , tu as quelquefois vu de petites querelles , dans les ménages les mieux-unis : il faudra les éviter toutes , toutes ! -- Cela ne sera pas difficile avec vous , Céleste. — Ecoute-moi donc , chere petit Ami. — C'est-ce que je fais. — Non ; tu me distrais moi-même , & je ne saurais parler... Quand j'aurai tort , comment feras-tu ? -- Je dirai que tu as raison. -- Oh ! monsieur ! ce n'est pas cela ! & je vois bien que vous allez au plutô-fait ! Il faudra me dire doucement , que j'ai tort ; je te croirai & tout sera fini. -- Ce ne serait

pas-là mon compte ! --Qu'est-ce qu'il faudra donc encore, Bon-ami ? --Dix ou vingt baisers de cette jolie bouche, pour sceller le pardon que tu m'accorderas d'avoir eu raison contre toi... mais ce cas-là fera trop-rare. Parlons de quand j'aurai tort, moi ? --Est-ce que tu l'auras, mon Ami ? --Le moins que je pourrai : mais enfin, quand cela fera, comment ferons-nous ? --Je n'en verrai jamais rien : laissons cela. --Si c'est ainsi que nous arrangeons notre plan-de-conduite, il ne demande pas un grand effort d'imagination ! --Parlons de notre tâche, à chacun, mon Fils ? --Il est vrai ! Toi les plaisirs, moi les affaires, n'est-ce pas cela ? --Et puis, j'aurai l'œil surtout dans la maison. Dès que je serai levée, je songerai à toi d'abord... --Un-peu auparavant, ma Céleste, ne gênerait rien... mais je vous y ferai penser. --Car ce doit être mon premier soin. Ensuite... --Ensuite gaje que vous n'osez pas dire cet *ensuite*-là ? --Je parlerai aux Domestiques, pour voir ce que chacun aura à faire, & leur rappeler les choses qu'ils pourraient avoir oubliées. --Bon ! excellente Ménagère !... mais je n'aime pas que vous laissiez de lacune à vos devoirs ; & vous avez passé le plus important : quand vous avez dit, *ensuite*, la reflexion vous a empêché d'achever : c'est du soin de nos Enfants dont vous aliez parler ? Ce seront de petits Anges ; ils au-

ront Céleste pour Mère. --Et pour Grand
maman. --Tu dis cela avec grâce , ma
chère Ame !...--Les aimeras-tu bien ? --Com-
me je t'aime.... Et vous , Céleste ? --Comme
t'aime ta Maman... Mon Ami , il faudra
toujours être nous-deux , & avec nos chers
Parens : ta présence donnera du prix à mes
soins & à ma tendresse pour eux : car un
Homme est bien plus important qu'une
Femme ! --Qui n'est pas Céleste ; sans
doute ?... Ma chère Fille , ce sera toi , qui
donneras le prix à mes soins. --Nous le
donnerons chacun , Bon-ami. Nous nous
habituons à trouver ensemble tous nos
plaisirs : N'est-ce pas ? --J'y suis tout accou-
tumé. --C'est ce qui m'enchanté... ah ! tu es
bien l'Homme qu'il me faut ! --Et vous
Céleste , la Femme *élue de mon cœur* , comme
dit *Richardson*. --Je te promets de me rendre
de bonne-grace à tous tes desirs : dès que
tu en auras un , montre le ; il fera un pla-
sir pour moi. --Je t'en dis autant , ma
Céleste.--Si j'étais malade , tu n'auras qu'à
dire : Ma Femme , cela est nécessaire pour
votre santé... Je le prendrais : tout-de-suite.
--Et toi , tu me dirais : Mon Ami , de ma
main... Je le dévorerais sur-le-champ. --Oh !
le bon Ami !... --Céleste , c'est dans une
certaine occasion... celle qui te rendra Ma-
man à ton tour... que je t'aimerai ! tu ver-
ras ! tu verras ! J'effuierai la sueur de ce
beau visage : je baiserais ces joues de roses ,
alors

alors un peu ternies ; je recueillerai sur ta bouche ; chaque douleur qui s'échappera... --Pourquoi, mon Ami, me parler de cela!... Mais tu as raison : c'est une fausse délicatesse, qui inspire aux Jeunes-filles une sorte de frayeur pour le but de notre existence, & tu fais bien de m'en parler. Ta Maman me disait un jour : : Céleste, la chasteté est une vertu, mais il n'en est pas qu'on puisse outrer plus aisément ; & son excès est un crime contre la nature. Mais, ma chère Fille, comme c'est toi qui feras la dispensatrice des plaisirs (la Femme doit toujours l'être, je te dirai comment, & elle me le dira, mon Ami), aie soin de les traiter comme la chose la plus sainte & la plus importante de la vie. Respectez vos propres caresses, quand vous serez Époux ; les profaner, est le plus odieux des crimes ; c'est fouiller le commencement de l'existence de ses Enfans ; c'est les avilir, les prostituer ; c'est mettre dans le germe de leur ame, la corruption & tous les vices. Voilà quelle est la chasteté, & non la privation coupable & rebelle des délices de l'amour, aussi nécessaire à l'Homme & à la Femme, que les autres besoins corporels... Ainsi, mon Ami, je ne ferai pas la scrupuleuse sur ce qui sera de mon devoir ; mais tu me trouverais inflexible (ta Maman l'a dit) pour toutes les indécences inutiles. Je fais qu'en moi, tout doit te plaire : je ne me néglige-

rai jamais. --Nous verrons, ma Céleste, & je consulterai fort-bien ma Mère aussi, dans le cas où vous borneriez trop la carrière. --Ah ! je le veux bien ; & tout ce qu'elle permettra-.....

(Cette conversation a été fort-longue ! je crains qu'elle ne vous ait ennuyée, madame ?... --Non ; je vous l'aurai dit. Mais cette Dame Pritès tient là de singuliers discours à sa Céleste !...)

--Ce fut à l'endroit où je viens de m'interrompre, que les deux Pères & les deux Mères appelèrent les Jeunes-gens.

-- Mes Enfans, leur dit M. Pritès, votre Bonne-amie, ma Femme, m'assure que vous vous aimez. J'en suis ravi, & je viens de proposer à mes Amis d'affurer votre sort, & de vous rendre inséparables. Mais mon Fils a encore toute l'inexpérience & tout le *poil-folet* d'un jeune Parisien : je vais le faire voyager quelque temps, pour le rendre plus digne de Céleste, que j'aime comme ma Fille, & que j'honore comme la Personne la plus méritante de son Sexe. Prépare-toi, mon Fils, nous partons demain-soir. Tu viens de passer une heureuse journée ; je l'ai voulu pour que la peine de la séparation fût moins rude... C'est une chose décidée entre nous-quatre : nous voulons être obéis-....

Céleste dissimula sa douleur à cet ordre terrible : mais elle pouvait à peine la sup-

porter. Pritès éclata, s'emporta même, demanda pardon, grâce, pleura de douleur & de rage, & n'obtint rien : son Père & sa Mère parlèrent en Maîtres.

Il ne dormit pas, la nuit qui suivit le plus heureux jour de sa vie, ... & qui précéda le plus beau. Le lendemain il était abbatu, & d'une sombre tristesse. On le laissa à lui-même. Sa Mère alla auprès de Céleste. Celle qui souffrait le plus, ne se plaignait point. Elle dit à madame Pritès : — Pourvu qu'il revienne, & qu'il vous aime, je suis contente. — Mais, ma chère Fille-.... A ce mot, ma chère Fille, Céleste poussa un douloureux soupir, & ne put retenir ses larmes : — Votre chère Fille ! & vous la faites mourir ! — Non, non, ma très-chère Enfant, non : Il partira, mais ton mari. Je suis sûre qu'avec cela, tu vas y consentir?... — Chère Maman!... Je ne fais... mais... pardonnez ; je n'ai pas entendu. — Il ne partira que ton Mari... Je l'ai voulu..... — Oh ! vous êtes cent-fois trop-bonne, chère Maman... Je n'en fais pas la fière avec vous... — Écoute donc, ma Fille ? Ton Bon-ami n'en fait rien, mais tout est prêt. — Oh ! Maman ! peut-on le laisser ainsi languir ! — C'est pour toi, ma Bonne - amie, toutes ces précautions-là : Sache que les peines qu'on ressent pour l'Objet qu'on aime, & qu'il n'a pas causées, redoublent l'attachement qu'on a

pour lui. — Je ne veux point d'un bonheur acheté à ses dépens ; non , je n'en veux point ! — Mais , moi , qui suis plus prudente , & qui fais que mon bonheur & celui de mon Fils dépendent du tien , je le veux , & je te défens de l'instruire ; mais bien sérieusement. — Ah ! Maman ! ne devenez pas sérieuse ; un desir de votre part , est un ordre pour moi ;... aujourd'hui , & toujours.... Il faudra donc que je ne lui parle pas , jusqu'à ce moment... Savoir quelque chose ,... & ne pas le lui dire !... — Ma chère Enfant , ton rôle est bien plus difficile que tu ne le penses ! ce n'est pas tout bonheur que le mariage. Je te le dis en cet instant , où tu le vois en beau , pour diminuer l'ivresse , & te préserver de l'inconvénient de trop déchoir un-jour... Que de choses il faudra , par-la-suite , que tu conserves au-fond de ton cœur !... Tiens , je suis heureuse , la plus heureuse des Femmes peut-être : mon Mari m'aime ; j'ai un Fils ;... tu le connais :... Eh-bien , ma chère Bru , j'ai à-présent cent choses dans le cœur , que je ne leur dis pas. Que de petits torts ils ont , & que je leur diffimule ! que je leur excuse , s'ils s'en aperçoivent ! Mais ils n'en aperçoivent pas le quart. Pour te rendre cela plus sensible , il faudrait t'en citer des exemples ; j'en vais choisir un pour le présent ; les autres viendront quand tu seras Femme.

Hier, mon Mari, ... le meilleur des Maris, ma Fille !... me voyait occupé avec la Marchande, pour toi & pour moi : il voulait sortir, & je devais l'accompagner ; mais cela ne pressait pas autrement. La Mère, as-tu fini ! : : Oui, dans l'instant, mon Ami... Je me dépêchais. Deux minutes après : : Finis-tu, la Mère ? : : Un instant, mon Ami... : : L'heure presse. : : Il n'est que cinq heures ; un instant, je t'en prie... Il rentre : mais il n'est pas trois minutes, je crois. Je l'entens qui dit à son Fils : : Ta Mère ne veut apparemment pas sortir ; j'irai seul ; dis-lui cela. Il falait que je l'accompagnasse ; il le favoit bien. Autrefois, j'aurais perdu patience : qu'ai-je fait ? J'ai dit à la Marchande : : Mille pardons ! mon Mari est pressé : laissez cela & cela ici ; remportez le reste ; en revenant, j'entrerai chés vous : nous finirons... Nous sommes donc partis. Nous avons bien attendu une heure. Vingt fois il m'est venu sur le bord des lèvres : : Mon Ami, voyez que vous auriez pu attendre que j'eusse fini avec la Marchande ? mais je m'en suis bien gardée ! ces deux mots, chère Céleste, sont le commencement ordinaire de querelles quelquefois terribles dans les ménages. J'ai paru enjouée. Mon Mari s'est-il aperçu du sacrifice que lui faisait une Femme aussi vive que je le suis ? Non ; M. Pritès naturellement paisible ne sent pas cela. Et tant-

mieux ! il en est plus heureux, & je jouis de son bonheur, au défaut du mien. Dans les commencemens de mon mariage, j'étais dans les mêmes principes ; mais je ne voulais pas que mon mérite fût perdu ; j'avais le dangereux égoïsme de vouloir faire sentir tous mes sacrifices, toutes mes complaisances. Qu'en arrivait-il ? J'humiliais mon Mari ; il me craignait presque, comme trop-clairvoyante : il n'était plus heureux. J'ai senti cela d'affés bonne-heure, pour ne pas faire à son cœur une plaie incurable, & j'ai rougi de me procurer une petite satisfaction, aux dépens de sa tranquillité. J'ai suivi une route opposée à celle que je viens de te dire. Quant à mon Fils, que d'imperfections ! Mais je ne mettrai pas au rang de mes peines de les supporter ; c'est un plaisir si grand pour une Mère, de trouver une vertu sur cent défauts dans son Fils, qu'il faut qu'un Garçon soit un monstre, pour rendre sa Mère malheureuse. Pritès est plus vif que son Père : mais en seras-tu mieux ? C'est ce que je n'ose dire : car j'ai un excellent Mari... En tout cas, fais-moi ta confidente sans reserve ; une-fois que tu seras ma Fille, nos intérêts sont communs, & je serai moins la Mère de mon Fils que la tienne. Toujours attentive sur tes intérêts, qui sont les siens, je t'avertirai de tout, & le Ciel me fera la grâce de vivre affés long-temps pour te conduire

jusque passé la saison de la tempête, je veux dire la jeunesse de ton Mari. Que la douceur & la patience soient tes principales vertus : alimente-les par l'amour : tâche de conserver ce baume salutaire contre tous les maux ; ce feu divin, qui préserve de toutes les froideurs. Tu en as une bonne provision, je le fais : mais tu n'en ferais trop avoir : ce trésor de l'amour est le plus précieux de tous, & celui qu'il faut économiser davantage. — Ah ! bonne chère Maman ! que tout ce que vous dites-là me fait de plaisir ! cette confiance m'éclaire, vous n'imaginez pas combien, toute pleine d'esprit que vous êtes, Maman ! c'est peut-être ce que vous me pouviez dire de plus important, en un jour comme celui-ci. --Et puis, il y a encore mille autres choses ; mais nous verrons cela. Tiens voilà un Livre nouveau, qui ne te feras pas inutile. --Un singulier titre ; Maman ! --Ne t'y arrête pas ; il tient plûs qu'il ne promet ; ce sont des modèles de conduite en ménage ; des sages conseils aux Jeunes-épouses ; des exemples animés & vrais. Lis-le, ma Fille, & commence dès-aujourd'hui... J'accède à la précaution de ne pas voir ton Ami : je ne veux pas, non-plûs que toi, qu'il puisse penser, que tu as su quelque chose capable de lui faire plaisir, sans le lui dire. --Mais, Maman, autre peine ! ne le pas voir ! --

faut exercer la vertu ; sans cela , elle ne ferait qu'un vain nom-.

Le soir de ce même jour , sans en avoir prévenu le jeune Pritès , qui fesait quelques adieux , on assembla les Parens & les principaux Amis des deux Familles. Tout était prêt , du côté de l'Église. Le Jeune-homme rentre. Le Notaire lit un contrat. Pritès , qui ne faisait attention à rien , depuis la fatale nouvelle , & qui croyait que la Compagnie n'était-là que pour rendre son départ plus solennel , fut réveillé par cette lecture. Il écoute ; il s'approche ; il regarde son Père & sa Mère. Madame Pritès ne put y tenir : elle fourit , & lui dit à-l'oreille : --Va prier ma Bru , de t'instruire-. Ce mot de ma Bru ; cet ordre , tout ce qu'il entend , tout ce qu'il voit , émeut prodigieusement le fougueux Jeune - homme. Il demande Céleste ; elle sort d'un cabinet voisin. --Apprens-lui tout , ma Chère , dit madame Pritès : qu'il tienne de toi la nouvelle de son bonheur : A - présent , toutes les fois que je voudrai faire quelque plaisir à mon Fils , ce sera par ton organe ; & s'il m'offensait , je ne veux être priée de pardonner , que par toi-seule. Alez-vous mettre-là , & causez. --La bonne Maman ! dit Céleste. --Oui : mais elle me laisse partir ! Encore si quelque chose m'assurait... --Elle veut qu'on nous... marie... auparavant. --Qu'on

nous marie auparavant! s'écria Pritès transporté.

Il court à la Mère de Céleste; il l'embrasse; il la presse dans ses bras à l'étouffer: il embrasse toute la Compagnie, tous les Parens, tous les Amis, Vieillards, Jeunes-gens, Jeunes-personnes, il traitait tout le monde également, & avec la même familiarité: mais ce qui fit rire aux larmes, ce fut quand il embrassa le Notaire: Ce grave Monsieur, qui ne s'y attendait pas, renversa son encre sur ses manchettes de dentelle; sa perruque, chef-d'œuvre d'élégance & de goût, quitta sa tête luisante, & tomba sur le parquet: Pritès, sans y faire attention, la foula aux pieds, en revenant embrasser sa Mère, & se précipiter aux genoux de Céleste. On recoûta le Gardenotes, mais sa perruque était dans un état déplorable.

Cependant Pritès, ivre d'amour, était aux genoux de sa Promise, & baisait la main de sa Mère: — Vous me la donnez disait-il: Ah! me voila heureux pour toujours! vous pouvez- être sûre du bonheur de votre Fils... Céleste! ma divine Compagne! nous alons être unis, pour la vie!... Oui, pour la vie... Sentez au-moins mon bonheur, si le vôtre ne l'é-gale pas-.

Deux belles larmes, qui ruisselèrent jusques dans son sein, tandis que sa main ca-

refait son Amant ; telle fut la réponse de Céleste.

--Mon cher Fils , dit madame De-Mirel , en prenant la parole pour sa Fille , tu n'es pas le plus heureux , je t'en répons . & ta Mère t'en répondra cemme moi . --Mon Ami , dit madame Pritès , ta Bellemère a raison : tu n'égaleras jamais ta Femme en tendresse ; il ne te reste qu'à tâcher de l'égalier en vertu . Tu fais si je t'aime , mon Fils ? --Oui , Maman , & j'en suis quelquefois affés fièr ! --Eh-bien Céleste l'emporte sur toi . --Bon , bon ! chère Maman ! elle me le rendra . Et-puis sa Maman m'aimera aussi le plûs... Mais non , que ma chère Vie soit la plus aimée , & comme vous le disiez il n'y a qu'un moment , que tout me revienne par elle-seule-

On maria ces aimables Enfans le soir même . Revenus de l'Église , on les laissa ensemble . Un mariage si brusque n'avait pas donné à Céleste le temps de se reconnaître : elle fut étonné de se trouver dans les bras d'un Homme . Que sa timide pudeur la rendait aimable ! Malgré son excessive tendresse , on voyait qu'une faiblesse lui aurait été impossible : le devoir même ne la rassurait pas .

Aimable timidité ! charme tout-puissant de la modeste Innocence , qui ne t'a pas connue , n'a pas joui ; il ignore encore

les douceurs qu'un Sexe peut donner à l'autre , & tel languit dans un honteux épuisement, qui ne se doute pas des plaisirs de l'amour : Malheureux ! de trompeuses Syrènes ne te les ont pas donnés ; elles t'ont fait connaître les tristes & dégoûtans écarts du crime ; mais elles t'ont menti l'amour , & sa ravissante ivresse , & ses caresses délicates , & ses tendres épanchemens , & sa délicieuse union des âmes , & ses divins baisers , & ce voluptueux abandon qui fuit la jouissance , & cette virginité toujours nouvelle d'une chaste Épouse , qui redevient une Fille modeste , après avoir été quelques instans une voluptueuse Amante.... Connais-tu , ah ! connais-tu cette langueur provocante d'une Beauté sans remord , mais non sans pudeur , qui cache son visage dans le sein palpitant de son jeune-Époux , pour lui dérober le reste de son émotion ! connais-tu.... Où m'emporte , hélas ! une illusion trop flatteuse !....

Pritès , que les Corrupteurs n'avaient pas rendu précoce , & qui n'avait encore que l'instinct naturel à son âge , bouillonnait d'ardeur : mais sans expérience , le succès ne couronna pas ses efforts : trop de perfection d'un côté ; de sa part , une sensibilité physique trop-grande , l'arrêtèrent dès le commencement de l'amoureuse carrière.....

Lecteurs , est-ce pour fixer vos yeux sur des licencieuses images , que je retrace les amoureux efforts de ce Jeune-Époux ? Non : le *Hibou* en est incapable. Nous sommes dans un siècle , où il n'y a malheureusement peut-être pas un Homme qui apporte son innocence dans le mariage ; le corps , le cœur , les oreilles , les yeux sont corrompus depuis long-temps : Dès qu'un Jeune-Époux tient librement sa Femme dans ses bras , il en triomphe en Homme expérimenté. Il fait plus trop-souvent ; il se hâte de rassasier tous ses sens à-la-fois , la vue , le toucher ;... il veut que tout devienne organe de plaisir ; il ne réserve rien , & l'amour profané n'a plus de sanctuaire !... c'est-là le plus grand des torts de l'Homme , de ne pas réserver de sanctuaire à l'amour ; c'est-à-dire , une faveur qu'on n'ait pas obtenue , un plaisir qu'on n'ait pas goûté , & qui recule les bornes de la jouissance , à-peu-près comme ces arbres qui masquent un mur dans les parcs , & font croire qu'ils sont le commencement d'une forêt immense.

(--Ah ! c'est vrai ! interrompit - ici la Dame Impatiente ! mais aussi , c'est notre faute ! Il faudrait refuser... --C'est bientôt dit , refuser ! --Oh ! ne disputons pas , & continuez , madame).

--Qu'en résulte-t-il , de cette glotonnerie amoureuse ? C'est que ces faveurs ,

ces délicieuses faveurs , brutalement ravies , perdent presque tout leur prix , par la facilité. Cette facilité même jète souvent sur la jeune Épouse d'injurieux soupçons , l'estime diminue , le refroidissement fuit... Le contraire aurait des avantages inconcevables : Pritès ne posséda sa Femme qu'au bout de deux ans. Pendant tout cet intervalle , la dernière faveur était un bien suprême , qu'il n'envisageoit qu'avec transport. La jeune Épouse , il est vrai , éprouvait quelquefois de légers reproches : mais son Mari redevenu de sens-froid , aurait été bien-fâché qu'elle ne les eût pas mérités. Cet état d'impuissance (nom impropre) où l'on gâgne piéd-à-piéd dans le physique , comme les cœurs se gâgnent dans le moral , produit le même effet ; il augmente le ressort du cœur , & le prix de la victoire. A l'instant où elle est remportée , le plaisir physique se perd dans mille autres motifs de joie ; & cependant il est le plus doux que l'âme humaine puisse sentir. Comme il attache l'Un à l'Autre les deux Époux ! il fait une divinité de la Femme : il fait un dieu du Mari-....

La Dame en resta-là , parce que deux Hommes vinrent auprès d'elle & de sa Compagne.

--Nous interrompons un entretien ; mesdames ? --Il est vrai , répondit la Dame Impatiente. --Sommes-nous de trop ? --Non,

--Madame va continuer? --C'est fini : d'ailleurs, c'est du tendre ; vous bâilleriez. --Du tendre ! c'est ma passion ! dit un Homme. --C'est trop-long pour recommencer-.....)

A son refus , j'ai su me procurer le reste de l'Histoire.

On a laissé Pritès avec sa Femme ; cherchant *le bonheur* , & ne pouvant l'atteindre. Le voyage fut différé de quelques jours : il aurait été inhumain de le faire partir , avant qu'il eût employé toutes ses ressources. On attendit , jusqu'à ce qu'il fût dépité d'un tort qu'il n'avait pas , ni Personne. Aussi ne fut-il pas fâché de partir. Mais à-peine absent , il brûla de revenir. Sa première Lettre à sa Femme était enflâmée : je vais la rapporter , ainsi que la Réponse , pour tout réaliser dans cette histoire : Elles donneront une idée de la situation des jeunes-Époux , & achèveront d'esquisser leur caractère. La Réponse sur-tout prouvera cette vérité , que j'ai avancée ailleurs : Que les Femmes de Paris sont en-général , ou les pires de toutes , ou le modèle de leur Sexe , le chef-d'œuvre de la nature & de l'éducation.



Le jeune Pritès à sa Femme.

Du Havre.

L'élément que j'ai sous les yeux est moins agité que mon cœur, ma très-chère Vie. Je vous cherche par-tout : j'oublie à tout-moment que nous sommes séparés, & si j'entens autour de ma chambre une marche de Femme, je crois que c'est ma Céleste qui vient chercher son Mari. Je cours à ma porte... Hélas ! je ne vois que des Objets inconnus, ou des agréables. Quelle différence de toutes les Femmes à toi ! à ma Bien-aimée ; en qui tout est si charmant, la voix, le sourire, l'air, la démarche, le regard ! à ma Céleste, qui me brûles & me consumes de desir ! O ma petite adorable Femme ! quelle folie à moi, d'avoir été presque bien-aise de voyager sans toi ! Eh ! comment, comment puis-je vivre sans tes divins baisers ! sans t'en prendre un million par heure ! sans entendre les charmantes choses que tu dis si tendrement ! Non, je ne vivrai pas, Céleste, séparé de vous, je vous en avertis : il faut demander à venir avec nous, ou que je retourne où vous êtes. Je ne desiré que toi ; je ne pense qu'à toi ; mon cœur s'élance à-tout moment vers la chère moitié de mon Être, avec une véhémence qui épuisse mes forces. Je puis te dire que je ne dors pas : car est-ce dormir, que de te voir, de te parler, de t'exprimer avec une

inconcevable ardeur que je t'adore, & de s'éveiller au desespoir de ne te plus trouver ! Ah ! ce n'est pas dormir ! c'est le seul temps où je vis, où j'existe : je languis le reste du jour & de la nuit.

On me mène par-tout comme un Enfant : mais je ne vois rien : ou ce pays-ci est hideux, ou ma douleur y répand son poison... Que n'es-tu avec moi ! car je le sens, l'horreur est dans mes yeux, & non dans les Objets : hélas ! pourrais-je en douter ! le Charme de ma vie n'est plus avec moi !

Prie de ton côté pour qu'on nous réunisse, ma très-chère petite Femme ! Écoute ; fais la malade ; dis que tu veux mourir, si on ne nous réunit pas. Tu les feras trembler, ces cruels Parens, qui disent qu'ils nous aiment, & qui nous font souffrir le plus affreux des tourmens... Envérité, je souffre trop !... Ma Céléste, que ne puis-je te donner seulement un baiser... Impuissant desir !... Ah ! c'est un supplice insupportable, & je pleure de douleur & de rage....

Point de nouvelles ; je n'en fais point ; je ne vois rien, je n'entens rien : mais je t'adore ; cela occupe tous mes sens.

Ton tendre Mari,



Réponse.

Cher petit mari : Ta jolie Lettre m'a causé tout-à-la-fois le plaisir le plus doux, & la peine la plus sensible. Ah ! je pense bien comme toi, & tout ce que tu dis, je le sens : avec cette différence qu'ici, tout te rappelle à mon cœur, avec un sentiment de tendresse & de douleur, qui devient déchirant, à-mesure que ton absence se prolonge. Que devenir, ô mon cher petit Mari, si on ne nous réunit pas bientôt ! Ah ! je n'ai pas besoin de feindre : je sens que mon courage m'abandonne, & que la Source de ma vie n'est plus auprès de moi. Je n'ose me plaindre : une insurmontable timidité m'en empêche. Un souris de nos Mères, l'autre jour, sur quelque chose d'à-peu-près, qui m'était échappé, m'a fait cacher de confusion. Je suis plus honteuse, je crois, que quand j'étais la petite Amoureuse. On rit de notre supplice ; & ce sont des Cœurs compâtissans qui en rient ! Comme si les peines de l'amour n'étaient rien ! Mais on en meurt, elles le savent : oui, on en meurt : cette aimable Ch^{**}, elle en est pourtant morte ! Eh quand on n'en mourrait pas, ne plaint-on que ceux qui meurent ? Ah ! que l'on souffre, avant de mourir ! je le sens.

Je t'en voie ci-joint, mon cher petit Bon-ami, le journal de mes occupations depuis ton absence,

tel que je l'écris chaque jour : cela me soulage un-peu. C'est l'original , comme tu vois , tout-à-demi-effacé de mes larmes. Tu me le rendras... Ah ! si c'était dès demain.

A ton heureuse arrivée , mon cher Mari. Je t'embrasse bien tendrement , & je finis , parce-que... elles tombent , & font un nuage devant mes yeux.

Ta Céléste toute à toi.

Journal écrit sous le berceau de Jasmins.

Aujourd'hui Lundi , jour du départ de mon Cher petit Mari , pour aler voir la mer. Dès qu'il a été parti , j'ai senti un serrement de cœur , & je suis venue ici pleurer , comme involontairement.

Mardi Je n'ai pas pleuré : mais j'étais d'un mal-aise inexprimable. Mes deux Mamans ne m'ont pas quitté ; sans quoi , j'aurais pleuré.

Mercredi. Je reste longtems sous le berceau : Mes larmes ont sorti sans préparation , comme lorsqu'on rompt une digue. Elles ne m'ont pas soulagée ; elles tombent sur la place où tu as été assis la veille de ton cruel départ.

Jeudi. Je n'ai pas dormi... Je t'ai rêvé... Je me suis éveillée accablée de tristesse... En m'habillant , mes larmes ont coulées... Ma Ma,

nette l'a été dire à ta Maman , qui est venue me tant caresser , que cela m'a calmé... Maman est venue ; on a tâché de m'égayer... Je m'y suis prêtée par respect. On m'a laissé seule un moment... Mes larmes ont encore coulé sans préparation , comme une fontaine... Mes Maman sont revenues ; elles se sont parlées à l'oreille... On m'a dit mille choses tendres : mais il ne m'en fallait qu'une en ce moment. Oh ! comme j'aurais été contente , si on m'avait annoncé ton retour.

Vendredi. Je reçois ta chère Lettre. Je suis mal. Je suis comme si j'étais au desespoir.

Replique du jeune Épous.

Nous partons , tout ce que j'aime. Demain je vivrai. Je languissais tout-à-l'heure ; à-présent je suis en feu. A demain , & pour toujours.

Lettre de Madame Pritès , qui a occasionné ce prompt retour ; dans le même paquet que celle de Céleste.

Mon cher Mari : Ramenez-le-nous. Céleste s'éteint : sa couleur , son enjouement , sa vivacité , tout diminue avec une rapidité effrayante ;

on dirait qu'on lui ôte peu-à-peu l'air qui la fait respirer. Il ne faudra pas sitôt penser à les séparer. Je vais pour l'amuser, en attendant votre retour, que je lui annonce aujourd'hui, après sa Lettre cachetée, lui donner des avis pour sa conduite avec son petit Mari, comme elle l'appelle à-tout-moment depuis le départ.....

La voila demi-ranimée. Mais c'est un autre mal qui la tourmente; l'impatience est si vive: que la pauvre Enfant ne peut tenir en place, le danger était pressant....

Je viens d'être obligée de lui parler avec une certaine fermeté. Elle est un-peu honteuse: mais cette situation me paraît trop douloureuse pour elle: Je vais l'en tirer, après avoir plié ma Lettre. Je vous espère dans quatre jours au plus tard, &c.



Nota de l'Éditeur.

La vérité qu'établit la *Nouvelle* qu'on vient de lire, qu'il vaut mieux en général épouser une Fille sans dot, n'est pas exception. Je vais placer ici une autre *Nouvelle*, qui le prouvera: mais l'honorable Lecteur sentira les raisons de cette différence.

Six^{me}. Nouvelle.*La Grisette épousée.*

IL y avait à Paris un Jeune-homme fort riche, resté maître de lui-même a vingt-deux ans; car il n'avait un Tuteur, que pour la forme. Ce Jeune-homme était d'une conduite assez régulière, parce-que son âme avait peu de ressort, & on ne lui remarquait aucun goût dangereux; si ce n'est qu'il aimait une jeune Blonde, sa voisine, plus propre que jolie, d'un état peu relevé, méprisé même: c'était une Coiffeuse. Elle était sage pourtant, & vérifioit assés bien le proverbe Normand; « Il y a d'Honnêtes-gens pâr-tout. »

L'Indolet (c'est le nom du Jeune-homme) aimait assés tendrement la jolie Blonde; c'était sa première inclination; & il l'estimait en Amant: ce mot dit tout. La voir de sa fenêtre, exprimer par un chant à-demi-voix ce qu'elle lui inspirait, suffisoit à son bonheur. (Les plaisirs les plus doux, sont les plus innocents!) La Jeune-fille le payait de retour, & s'il l'avait épousée, il aurait été sûr dumoins qu'elle en aurait conservé une éternelle reconnaissance. Mais on lui fit faire des reflexions sur ce

qu'il devait à sa Famille ; il eut la force , (ou la facilité) de sacrifier son bonheur à la crainte de déplaire à ses Sœurs & à ses Beaufrères. L'Indolet n'aurait pas remporté cette victoire , si sa Maitresse avait eu du manège , & ç'aurait été un grand bonheur pour lui , qu'elle en eût eu un peu ; comme vous allez voir bientôt.

Il rompit avec sa Coïseuse : l'aimable Personne ne lui en voulut pas. Elle lui renvoya néanmoins un petit présent qu'elle avait reçu de lui , & lui écrivit cette Lettre.

La resolution que vous prenez est sage : Je sens (& j'en suis bien sûre) que je ferai votre bonheur par mes sentimens ; mais où me présenteriez-vous ? Mon état est une tache. Il n'est pas de Dame qui voulut socier (*) avec sa Coïseuse. Mais j'ai pour vous une estime si tendre , que je veux remplir mes promesses , de vous aimer toujours ; & pour que vous n'ayiez rien à vous reprocher , en manquant aux vôtres , je me marie dans huit jours : c'est le moyen de dégager votre parole , d'il y a deux ans , de ne vous marier qu'après moi : J'épouse un Homme fort-laid , âgé de plus de

(*) Ce mot est à l'original.

quarante cinq ans , & veuf. Je conserverai donc aisément dans mon cœur les sentimens que vous méritez : mais vous me connaissez assés , pour croire que je les cacherai soigneusement , & que de ma vie je ne veux parler à Celui qui me les inspire. Adieu , monsieur.

L'Indolet fut assés touché de cette Lettre , pour verser des larmes ; il tomba même dans la mélancolie : mais il ne tarda pas à chercher de la dissipation : cet état de langueur n'est un aliment que pour les Ames fortes , dit-on. Il porta son inutilité dans différens Cercles , & avec elle un ennui plus grand que sa douleur. Ce dernier se communiquait , & quelques Amis qu'il avait , commencèrent à le fuir. L'Indolet en fut réduit à ses propres Commis , dont il avait assés le ton , ayant été élevé avec eux , & à des Gens de leur étoffe. Il admit dans sa société jusqu'à un Clerde-Procureur.

Ce Dernier avait une Maitresse , qu'il n'épousait pas , quoique fort-amoureux , pour trois raisons ; elle n'était pas assés riche ; il était fort-intéressé , & il entrevoyait à la Belle d'admirables dispositions à la dépense , même à la galanterie. Cependant il l'adorait. Elle était grande , sa figure avait de l'éclat , & sur-tout elle était adroite. Une Mère qu'elle avait l'é-

tait encore davantage , & lui faisait faire si à-propos un manège de reserve & d'avances , que *Javote Sècherat* enflâmait tout ce qu'elle voulait enflâmer

Ce fut dans la société de ces deux Femme que le Clerc-de-Procureur introduisit L'Indolet , qui prévenu sur la condition des Personnes , s'était mis très-uniment. Le Cercle était assés nombreux , & tout d'Hommes , qui entouraient la Déesse & sa Mère : car la bonne Dame recueillait encore quelques hommages négligés par sa Fille. Celle-ci était mise avec un goût exquis ; & sa Maman , de cet air étoffé , qui semble la livrée de l'aisance bourgeoise. L'Indolet sans galon , & sous l'uniforme le plus plébéïen , fut à-peine remarqué la première-fois. Mais comme la prudente Mère voulait connaître parfaitement tous Ceux qui avaient accès auprès de sa Fille , elle retint le Clerc-de-Procureur à la fin de la séance , pour se faire donner les renseignements nécessaires sur le nouveaux-venu. *Laidevin* (c'est le nom du Clerc) par gloriole , ne cacha rien : &... perdit sa Maitresse. Il détailla fort-au-long , tous les avantages dont jouissait L'Indolet ; vanta son esprit , son caractère , sa probité.... Il fut caressé par l'adroite madame Sècherat , qui ayant trouvé un moment pour prévenir *Javote* , procura au Clerc un entretien charmant avec sa Fille. *Laidevin* était comblé.

On

On le pria de ne pas manquer de revenir le lendemain avec son Ami.

Si l'on inférait de cette conduite que la Sècherat avait de l'esprit, on se tromperait : elle était aucontraire fort-bornée. Mais pour l'intrigue, pour cette finesse, qui fait tout faire contribuer à ses vues ; pour cette opiniâtreté, cette sorte d'impudence, effet de la sotise, qui ne se rebute jamais, qui surmonte tous les obstacles, précisément parce-qu'elle ne les voit pas, elle était peut-être la première Femme de son siècle.

Le Clerc, qui avait ses vues, revint seul le lendemain : il trouva les Dames seules aussi. A l'air ouvert & caressant que son arrivée avait fait prendre, il vit bientôt succéder certain air affairé. — Votre Ami ? — Je ne l'ai pas vu. — Mon-dieu ! nous sommes au desespoir.... Il a bien-fait de ne pas venir.... Nous sommes obligées de sortir.... Cela est indispensable. — Je vous mènerai ? — Oh mon-dieu-non, dit vivement Javote : je ne sortirais pas avec un Jeune-homme pour tout l'or du Perou. Le Clerc piqué, lui repondit : — Depuis quand-donc cela ? — Mais monsieur, depuis.... que je ne le veux plus. — Mais, m'Amie, vous faites la bégueule, & cela ne vous va brin ! — Vous ne voyez pas qu'elle badine, dit la Mère, en venant le caresser. — Quoi ! tu te fâches ! dit Ju-

vote ; voyant bien que le Clerc n'était pas Homme à se laisser mener ainsi. — Alons, qu'on se reconcilie, reprit la Maman ; est-ce que d'anciens Amis doivent se brouiller pour une paille-en croix ? — A la-bonne-heure comme ça ! répondit le Clerc, en recevant les avances de Javote. Avez-vous réellement à sortir ? — Oui, mon Enfant, dit bonnement la Mère, & tu ne saurais venir avec nous : c'est chés une Parente dévote que nous alons ; & elle ne demeure pas affés loin pour que tu fasses la dépense d'une voiture. A demain... Mais amène-nous donc ton Ami.

Le Clerc sortit ; cependant il ne s'éloigna pas, & resolut d'observer ces deux Femmes. Elles l'observèrent de leur côté : mais ce fut moins heureusement ; car l'ayant vu au-milieu de la rue, elles le crurent sûrement parti. Elles restèrent chés elles ; le Clerc revint sur ses pas, se mit en embuscade, & ne tarda guère à voir arriver un vieux Garçon, affés riche, d'une fanté chancelante, qui était un des Commensaux de la maison. Il lui laissa un quart-d'heure pour s'expliquer, & forma le dessein de se présenter ensuite pour confondre, ou dumoins embarrasser les deux Friponnes.

Comme il était à la porte, prêt à sonner, il entendit qu'on allait sortir. Il monta précipitamment à l'étage d'audeffus. C'é-

tait madame Sècherat, qui descendait, pour aler commander quelque chose : l'évènement apprit au Clerc que c'était une collation. Mais par une imprudence singulière, la maman Sècherat laissa la porte entr'ouverte. Le Clerc profita de cette inattention pour s'introduire. Javote était auprès du feu avec le vieux Garçon ; un paravent se trouva fort-heureusement placé pour empêcher qu'on ne vît entrer le Clerc, qui s'alla cacher à la ruelle-du lit, où il se tapit adroitement.

—Que prétens-tu faire, disait le vieux Garçon, de tous ceux qui viennent ici ? Je fais que tu es sage : mais je ne conçois pas ta Mère d'admettre chés vous une Cohue, comme si elle était encore Marchande-de-vin à la Courtille. —Mais, monsieur, Maman le fait, pour que je trouve plus aisément un Parti. —Quel Parti ? —Un Mari. —En ce cas, c'est précisément le moyen de n'en pas trouver. Il fallait vous borner à ma société. Je viens chés vous souvent ; mais je ne suis pas scandaleux. Je desaprouve fort votre train-de-vie. Qu'est-ce, par-exemple, qu'un certain Clerc-de-Procureur, qui prend ici le haut-bout ? Cela m'a tout l'air d'un Homme, que ma bouche refuse de nommer.... Je ne dis pas qu'il le soit ; mais il en a la tournure & les prétensions. —Mais, s'il m'épousait ? —A-t-il une charge ? Pour épouser aussi

gueux que foi, il n'y faut pas tant de précautions ! tu es jolies, & je te trouverais cent Maris pour un. Veux-tu mon Laquais ? il a deux-cents louis comptant ; un petit bien dans son pays, dont-il vient d'hériter, qui lui rapporte cinq-cents livres par an : il entend le commerce de vin, je le ferai recevoir. — Comment ! Thomas a tant d'avantages que cela ?... mais c'est qu'il est si laid ! — C'est un gros Trapu : mais il n'est pas plus laid qu'un Autre, & je donnerai tout mon bien pour avoir sa fanté. Vous feriez à votre aise, avec la petite rente que je t'ai faite, & ce que j'e t'ai promis : mais il faudra te resoudre à être une bonne-ménagère ; Thomas n'entendais pas raillerie, & sur-tout point de Godelureaux ! — Il faudra *consulter de cela* avec Maman. — Oui, ce Parti te convient. — J'aimerais pourtant mieux le Clerc : cela serait plus honnête : il faudrait savoir, s'il peut acheter sa charge ; & s'il s'en manquait quelque chose, vous avez déjà eu tant de bontés pour nous !... — Celles que j'aurais avec ce Drôle-là, vous feraient tort. — Oh-mais ! il ne le saurait pas ! Connaît-il nos facultés ? — Il faudrait être grand forcier, pour deviner que la Femme & la Fille d'un petit Marchand-de-vin en faillite ne peuvent pas avoir vingt ou trente mille francs ! J'opine pour Thomas. Cela me ferait d'ailleurs plus commode, & je

ferais beaucoup plus pour lui, que pour ton Clerc-de-Procureur. Et quand à ce que tu dis, que ce Dernier ferait un Parti plus honnête, je réponds, Que dans Paris un Homme bien-établi, est toujours un Honnête-homme; on ne s'informe pas de ce qu'il a été. —Maman nous décidera... Et votre fanté? —Elle est allés bonne aujourd'hui: (notez qu'il se soutenait à-peine) mais on m'a dit, qu'il fallait me ménager... Ta Mère est bien longtemps!...

La bonne-Dame écoutait. Elle se présenta aussitôt. On lui rendit-compte de ce qu'on venait d'agiter.

La Sècherat, moins diffimulée que sa Fille, parla de ses espérances sur L'Indolet. Il était connu du vieux Garçon, qui assura la Mère & la Fille, que si on pouvait enchaîner ce Jeune-homme, nonseulement Javote ferait riche, mais qu'elle ferait heureuse. —Mais c'est le Clerc, qui m'inquiette, dit Javote: Il ne l'a pas amené aujourd'hui! —S'il ne l'amène plus, dit la Mère, nous le congédierons & nous prendrons un autre biais pour faire connoissance-

La collation arriva. Javote & sa Mère, qui n'avaient pas d'autre dîner, mangèrent avec beaucoup d'appétit. Il y avait à-côté du lit, derrière lequel on fait qu'était le Clerc, une petite table, où l'on desservait, à-mesure que les mets se succédaient,

Le Jeune-homme , qui avait un estomac de Clerc , voyait avec envie les bonnes choses qu'on mangeait : Il se hazarda d'avancer insensiblement jusqu'à cette table , enveloppé dans les rideaux , & de prendre un quartier de tourte-de-franchipane , quelques biscuits , un fromage glacé , avec le pain-molet du vieux Garson , auquel ce Cacochyme n'avait pas touché. Il mangea le tout fort tranquillement dans son coin. Ensuite il eut soif ; les biscuits , sur-tout , restaient au passage & l'étouffaient. Il eut recours à un stratagème ; il se glissa sous son lit , & se traîna jusqu'à un seau-de-fayance , où rafraîchissait du champagne : Il en prit une bouteille , sur trois , la décoûta dans l'instant où passait un bruyant carosse , & l'avala en deux traits : ensuite , il la remit en place avec le même bonheur. Ainsi refait , il regâna son poste , pour voir à son aise la fin de la scène.

On ne parla en mangeant , que de ce qu'on mangeait ; Javote , un-peu gourmande , exécutait à-la-lettre le précepte du Sage , *Fais ce que tu fais*. Madame Sècherat se leva pour desservir quelque chose. En posant ces nouveaux débris , elle chercha des yeux les anciens , qu'elle avait placés sur la petite table , & qu'elle reservait , *in petto* , pour le repas du soir. Elle ne fut qu'imaginer , en ne voyant plus rien , & demeura la bouche béante. Cependant elle

n'osa parler devant le vieux Garçon, de peur qu'on ne fit quelque découverte désagréable. On finissait la bouteille entamée. Javote en alla prendre une autre, & sans faire attention au poids, elle l'apporta étourdiment sur la table. Sa Mère qui s'aperçut que la coïse en avait été enlevée, la prit avec vivacité, en lui disant, —Crois-tu donc qu'on vide deux fois la même bouteille? —Mais, Maman, voilà celle que nous venons d'achever. —Tu ne fais ce que tu dis. —Vous l'avez donc bue seule? —Impertinente! —Mais il le faut bien? dit Javote en riant. —Nous n'en avons bu qu'une, dit aussi le vieux Garçon; & en voilà bien deux de vides! cela est plaisant! Il faut que Thomas se soit trompé. —Mondieu! voilà ce que c'est! reprit madame Sècherat; qui savait pourtant à quoi s'en tenir. Sa gaieté disparut; & le reste du repas, elle ne mangea plus que d'une dent.... Enfin la collation finit.

L'on éloigna la table; le vieux Garçon se mit auprès du feu, & prit sur ses genoux la belle Javote, qui l'embrassa plusieurs-fois, en l'appellant son petit Papa. Madame Sècherat inquiète, feignit de se trouver mal pour le renvoyer: elle y réussit parce que Javote fut obligée de secourir sa Mère. Le vieux Garçon, privé de sa Sunamite, partit d'assés mauvaise-humeur, en disant

à la Sècherat : —Je crois que votre Fille avait raison ; en voila dumoins une femi-preuve : une autre-fois j'y aurai l'œil.

Lorsqu'il fut bien forti , la Sècherat se mit à rire , en disant à sa Fille : --Il croit fermement que je me suis trouvée-mal , & que j'ai une indigestion ! --Est-ce que ça n'est pas vrai , Maman ? --Eh - non , grand'bête ! voilà comme il faut faire , quand on veut se débarrasser d'un Importun..... Mais je n'ai pourtant pas envie de rire ! j'ai fait une singulière remarque ! Tu fais bien ce reste de tourte , ce fromage glacé , ces biscuits que j'avais ôtés ? où sont-ils ? --Je ne fais pas , Maman. --Ils sont disparus. --Disparus ! (dit Javote en pâlisant) ah ! Maman !... si c'était l'âme de feu mon pauvre Père , qui se courrouce de ce que nous faisons ! --Eh ! quel mal faisons-nous donc , grande Sote ? --Mais..... enfin est-ce que vous croyez que je ne vois pas bien pourquoi M. *Bonpour* me tient sur ses genoux & me fait l'embrasser ? --Savez-vous ce qu'il vous est , mademoiselle , pour interpréter ses motifs ? --Il me fera ce qu'il voudra : mais il n'en est pas moins vrai que ses caresses sont fort-libres. --Mais vous êtes bien savante , pour décider que ses caresses sont libres ? Je voudrais bien savoir qui vous en a tant appris , petite Bégueule ? --Ah pardi , avec tous les Hommes qui viennent ici , il faut bien demander qui ?

Tantôt l'Un, tantôt l'Autre. --Mais voyez-vous cette Impertinente, qui me répond comme une Fille des rues. --C'est que vous m'élevez à-peu près pour ça. --Ah! petite Guenon, tu vas me payer cette réponse-là, dit-elle en courant sur sa Fille. Javote, qui ne la craignait pas beaucoup, se sauva dans la ruelle du lit. La Mère ne l'y suivit pas; mais avec sa canne, elle donnait des coups sur la couverture. Javote criait *aye!* d'un ton aigre-mutin, quoiqu'on ne l'atteignît pas, & qu'on y prît bien-garde: car ces Mères-là ne battent pas leurs Filles; c'est le contraire souvent. Le Clerc trouva plaisant de faire crier la Belle tout-de-bon. Il la prit dans ses bras. Javote effrayée, pouffa un cri d'horreur, & s'évanouit. Sa Mère, qui était bien-sûre de ne l'avoir pas touchée, crut qu'elle le faisait exprès, & la laissa à la merci du Clerc.

Cependant Javote ne tarda pas à revenir à elle. Elle s'arracha avec un nouveau cri des bras du Jeune-homme, & vint toute effarée au-milieu de la chambre, en disant à sa Mère, d'un ton suffoqué, --Il est-là... Il est-là!..... là!.... Regardez-là-! En même temps elle faisait sa Mère par le milieu du corps, en tremblant, & la ferra de toute sa force. --Eh! Mondieu! qu'est-ce donc, s'écria madame Sècherat un-peu émue. --Il revient! Il revient! --Quî? --Mon Père!... --Tu pers la tête-! Elle voulut aler voir à

la ruelle du lit : mais sa Fille la retenait en l'embrassant : --N'y allez pas !... Il m'a prise.... Il a voulu..... Il vous étranglera ! Ah ! mon-dieu ! ma pauvre Fille est folle ! Cependant elle se débarrassa , & alla regarder. Mais ! quelle fut sa frayeur , en détournant le rideau , de mettre la main sur un visage !.... Elle fit un cri aigu , & tomba à la renverse. Sa Fille s'évanouit une seconde-fois , & le Clerc ne se trouva pas médiocrement embarrassé. Cependant , avec un-peu de réflexion , il trouva que le hasard ne pouvait le mieux servir : Il sortit de sa cachette , gagna la porte , qu'il ouvrit ; sonna , pour faire croire aux Voisins qu'il arrivait ; entra aussitôt , & secourut la Mère & la Fille , en les inondant avec malice de toute l'eau qu'il trouva dans la maison.

En reprenant ses esprits , madame Sècherat lui dit. —Ah ! monsieur..... quel bonheur que vous soyiez revenu ! nous sommes volées.... il y avait là un Voleur , là , là. Il a voulu étouffer ma Fille , & quand j'ai été pour voir , il m'a présenté un pistolet. Est-il parti ?.... Mais prenons-garde ! —Oui , madame , dit le Clerc ; en arrivant ici , j'ai vu un Homme , qui , je crois , sortait de chés vous ; il avait l'air très-embarrassé :... j'aurais pu l'arrêter , si j'avais été prévenu ; mais j'ignorais..... —Ah ! monsieur , je suis volée..... Voyons , voyons....

Elle ouvrit une commode , regarda dans les tiroirs , & se mit à s'arracher les cheveux , en disant , qu'elle était volée , qu'on lui avait pris deux-mille écus , tristes débris de sa fortune , &c. Javote , un peu rassurée , en apprenant que ce n'était qu'un Voleur , regardait sa Mère avec de grands yeux bêtes , & cependant , se mit à se lamenter comme elle. Ce dernier trait acheva de guérir le Clerc de son amour ; mais sa passion , en perdant sa délicatesse , n'en devint que plus ardente d'une autre manière. --Ah-ça , mesdames , leur dit-il , lorsqu'elles furent un-peu remises , j'ai fait bien des reflexions , depuis que je vous ai quittées ! Je crois que vous avez des vues sur M. L'Indolet ? la manière dont vous m'avez dit de l'amener , la réception que vous m'avez faite , lorsque je suis venu seul tantôt , tout cela m'éclaire. Sa connaissance dépend de moi. Je vous le livrerai : vous ferez le reste : je me prête à tout ; & mademoiselle sera maitresse de la reconnaissance-.

Ce discours surprit d'abord un peu ; mais enfin madame Sècherat y répondit honnêtement , & engagea sa Fille à faire de-même. On se sépara contents les uns des autres ; & une découverte que firent les Dames , immédiatement après la sortie du Clerc , confirma Javote & sa Mère dans la résolution de le bien traiter. En faisant le lit,

on trouva les mies des biscuits , & de la tourte. On se rappella tout ce qui s'était passé , & l'on conjectura , comment le Clerc était entré. Javote l'aurait broyé , si elle l'avait tenu , en songeant à tout ce qu'il avait dû entendre & voir , à la frayeur qu'il lui avait faite , & au ridicule dont il pouvait la couvrir. Mais sa Mère la calma , par d'excellentes raisons , prises du fond des choses. On résolut aussi de ne plus parler du vol des deux-mille-écus.

Le lendemain le Clerc amena L'Indolet. Il y avait Cercle chés les Dames. Le Nouveau-venu fut distingué ; on en fit le Héros de l'Assemblée. Javote avait envie de subjuguier , elle fut charmante : quoiqu'elle n'eût pas d'esprit , elle avait un certain jargon , de la jeunesse , de cette naïveté qui se change en bêtise quand on vieillit , beaucoup d'éclat , & un sourire presque fin ; ses sotises même passaient , à la faveur de ses mignardises ; ou si elles étaient parfois un-peu gaûches , le Clerc les répétait , en y changeant un mot , & par-là souvent en faisait une jolie chose. L'Indolet eut un moment d'entretien avec la Mère , qui l'invita à venir librement , & seul. Elle lui parla du Clerc , & , sans se compromettre , elle lui inspira de la défiance pour lui. Ce coup adroit porté , l'Indolet partit fort-content de cette Maison , & sur-tout de lui-même. Il était déjà si bien englué , le

pauvre Oiseau ! qu'il se trouva une certaine solidité ; & il ne tardera pas à se croire constant , parce-qu'il ne pourra plus se dépêtrer.

L'Indolet revint seul le lendemain, (comme il l'avait promis ;) & il fut reçu avec cette familiarité bonne , mais prématurée , dont les Gens-d'esprit se défient , & qui capte inmanquablement les Sots. La décence , la vertu , la naïve candeur , un air d'étourderie enfantine vinrent siéger sur le visage de Javote. Sur celui de la Maman , on voyait cette franchise du bon vieux-temps , avec une simplicité presque toujours touchante , dans la Mère d'une jolie Fille. C'était-là sur-tout ce qu'il falait à L'Indolet ; il fut empaumé. Bonpour (le vieux Garçon) survint pendant qu'il était-là : Ils s'embrassèrent : Bonpour fit l'éloge des Dames à L'Indolet ; & il porta celui-ci aux nues en parlant à Javote & sa Mère. C'était encore un défaut de L'Indolet , que d'aimer la louange : elle l'enivra. Cependant la familiarité de Bonpour parut l'intriguer un-peu. Celui-ci , vieux routier , s'en aperçut ; il le prit en particulier un-moment , & lui dit , en l'embrassant à l'étouffer : --Votre présence ici me charme : elles ne voient que des Gens audeffous de nous , & j'en souffre on ne saurait dire combien : vous avez en juger par un seul mot : C'est en Père que je vois Javote, Dispensez-moi de m'expliquer davan-

tage-... L'Indolet crut l'entendre : rassuré par-là, Javote ne lui en devint que plus chère.

Cependant il s'en falait bien qu'il fût entièrement décidé à l'épouser. Ce n'est pas qu'il tînt encore à sa Coïseuse ; elle était mariée , & l'Indolet recevait assez tranquillement les sacrifices. Mais on lui offrait alors en mariage deux Jeunes-personnes aimables , d'une condition égale à la sienne. L'une augmentait son intimité avec un Homme qu'il respectait : l'Autre avait une fortune considérable , & il en était aimé ; & l'on fait que c'est un charme bien séduisant , dans une Femme , que d'aimer ! Mademoiselle *Ganelin* (c'est la dernière) employa un-jour un moyen également spirituel & touchant , pour faire connaître ses sentimens à L'Indolet , qu'elle croyait plus timide qu'indifférent à son égard. Elle avait un Oiseau chéri , qu'on trouva mort un-matin dans sa cage : C'était un chagrin sensible pour une Jeune-personne de dix-sept ans ! L'Indolet dîna ce jour-là avec M. Ganelin. Il arriva dans l'instant où la Fille de son Ami contemplant douloureusement le petit Défunt étendu dans sa cage. --Va consoler Giselle , lui dit le Papa , elle a du chagrin. L'Indolet y courut , & débuta par les lieux-communs ordinaires. --Il était si fidèle ! lui répondit-on : comment le remplacer ? Un Amant aurait répondu : L'Indolet ne

répondit rien. --Je le laisse pour vous , ajouta-t-elle ; passons chés Papa-. L'Indolet présenta la main , mais il ne répondit rien encore. --Consolez-moi , lui dit tendrement Giselle. L'Indolet ne répondit rien. --Quoi ! vous ne trouvez rien à me dire ? --Pardonnez-moi ; ce pauvre petit Oiseau est doublement malheureux ; il a perdu votre cœur & la vie ; le second malheur est le moindre-. A cette réponse , Giselle rougit , & se crut aimée. Voilà celle qui eût fait le bonheur de L'Indolet.

Le lendemain de ce dîner , il alla chés sa Grisette. Il y avait compagnie. L'Indolet fut reçu comme un Dieu-protecteur ; toutes les préférences furent pour lui. Cet accueil flata sa vanité ; il fut enjoué , presque fémillant. On s'amusaît quelquefois un peu mesquinement chés les Sècherat : (comme font toujours les Hommes , lorsqu'ils se trouvent chés des Femmes qui ne leur inspirent pas beaucoup de respect.) Ce jour-là , on s'essayait à faire des tours-de-force , ou d'adresse , avec des chaises. Le Clerc réussit : un Autre qui voulut l'imiter , donna beaucoup à rire : L'Indolet fut plus malheureux encore ; il fit une chute pesante , & se blessa à la tête. Javote , qui en ce moment causait avec Bonpour , n'eut pas plutôt apperçu L'Indolet par-terre , qu'elle s'évanouit , & fit ensorte de tomber d'une manière tout-à-fait opposée à celle de Po-

lixène , fans-doute pour rendre la chose plus touchante. En-effet , quel spectacle aux yeux de L'Indolet humilié , que celui d'un intérêt si tendre ! En se relevant , il vit un desordre de dix-huit ans , aussi complet qu'il pouvait l'être. Pour le prolonger , madame Sècherat , au lieu d'aler à sa Fille , mettait un bandeau à L'Indolet , & Bon-pour retenait le Clerc , qui s'avançait pour relever Javote. Cet honneur était réservé à L'Indolet ; il en jouit en Amant subjugué. Le premier mot de Javote , fut : --M. L'Indolet a-t-il du mal ? Eh ! songeons à vous , ma chère..... lui répondit L'Indolet transporté ; c'est là ce qui doit tous nous occuper. --Non , rassurez-moi ; ou je ne veux rien entendre-. On la rassura , & elle entendit ensuite tout ce qu'on voulut , même les douceurs du Clerc.... Ce dernier article pourtant , après que L'Indolet fut parti.

Cette scène opéra l'effet qu'en attendaient les deux Fripones. L'Indolet fut absolument subjugué. Il revint le lendemain , & débuta par témoigner sa reconnaissance du tendre intérêt que mademoiselle Sècherat prenait à lui. Javote rougit à-propos ; sa Mère répondit pour elle. La conversation s'échauffa. L'Indolet éprouva pour la première-fois , du très-tendre ; & comme ce sentiment était nouveau pour lui , il lui crut une vertu beaucoup plus active. Il en était fier : --Je crois que je

fuis généreux , pensa-t-il !.... mais oui , je le fuis ! c'est que je n'y avais pas encore fait attention- ! La Maman Sècherat fut adroitement profiter de l'enthousiasme où L'Indolet se trouva.... (en songeant à son propre mérite , autant qu'à la beauté de Javote) pour lui montrer des inquiétudes sur le sort d'une Jeune-Personne aussi timide, aussi sensible (aussi facile) & d'une figure aussi attrayante que sa chère Fille. L'Indolet , qui venait d'admirer intérieurement la beauté de son âme , fut charmé de trouver une occasion d'exercer sa nouvelle vertu ; & se regardant comme le Chevalier de la belle Javote , il offrit généreusement à sa Mère de l'épouser , & d'assurer sa promesse par un dédit. --Je le refuserais pour moi , dit avec désintéressement la Sècherat ; mais une Mère ne peut se dispenser d'accepter des sûretés pour sa Fille : Êtes-vous en âge ? --Je dépose.... --Entre les mains de M. Bonpour ? --Bonpour soit ; une somme de cent-mille livres en billets-au-Porteur-.

Le dépôt fut effectué le même jour ; & le même jour ; madame Sècherat , fût de sa Dupe , & commençant à connaître le caractère de L'Indolet , qui au-fond était honnête , droit & sur-tout esclave de sa parole , multiplia les occasions où il pouvait se regarder comme un Homme généreux , incapable de tromper une Innocente qui se livrait à sa bonne-foi : c'étaient des engage-

mens pour lui, que les faveurs qui eussent donné à d'autres la tentation de l'inconstance; L'Indolet se fût cru très-coupable d'abuser de la confiance d'une Mère, & de la tendresse, sans reserve, d'une Fille pauvre & jolie, que l'abandon de sa part aurait perdue. La Sécherat mère, à laquelle une longue habitude tenait lieu de philosophie, avait un double but, dans sa conduite singulière; celui d'attacher L'Indolet par le charme du plaisir, & celui de s'affurer encore davantage les cent-mille livres, en cas de rupture. C'est ainsi que cette Femme adroite savait se proportionner aux Personnes & aux circonstances. Elle retenait les uns par des refus; elle enchaînait l'Homme habitudinaire & à principes, par des faveurs.

Aussitôt qu'elle se vit bien sûr de L'Indolet, toute la Cohue fut congédiée. Le Clerc même fut banni, dès qu'on en eut plus rien à-craindre, par l'obsession où l'on retint l'Amant enchanté. Le mariage se fit sitôt que L'Indolet fut majeur; Bonpour servit de Père à Javote, & mourut de joie de voir sa maitresse si bien-établie.

L'Indolet se trouva d'abord heureux. La Sécherat mère gouverna fort sagement la maison de son Gendre, devenue la sienne. Javote étourdie de sa nouvelle situation, ne put tour-d'un-coup suivre l'impulsion de

son caractère ; ses caprices restèrent endormis ; elle se crut Femme-honnête durant sa première grossesse , & ce fut dans ces sentimens (heureusement pour son Mari !) qu'elle lui donna un Fils.

Son accouchement fut le terme du bonheur du pauvre L'Indolet : aussitôt après , sa Femme devint coquette , exigeante , dissipée. Elle rappella une partie de ses anciens Amans ; elle en fit de nouveaux. Son Mari avait en elle une aveugle confiance. Mais madame Sècherat ne fut pas si aveugle ; il n'était plus de son intérêt de favoriser les galanteries de sa Fille ; elle s'y opposa : elle fut disgraciée & chassée de la maison. On la rappelait pourtant quelquesfois , lorsqu'on avait besoin d'elle , pour faire passer sur son compte quelques cadeaux des Amans. La bonne Sècherat s'y prêtait , parce-que L'Indolet lui en rendait la valeur : Mais elle n'en jouissait pas ; sa Fille l'obligeait à lui en remettre les trois-quarts-&-demi , quand elle ne prenait pas tout.

L'Indolet s'apperçut enfin qu'il n'avait plus le cœur de sa Femme , & il en fut au desespoir. (Que serai-ce , s'il avait decouvert , qu'il ne l'eut jamais !...) Il ne s'en consola pas : & cet Homme : digne peut-être d'un meilleur sort , malgré sa faiblesse & son égoïsme , recula l'espérance de son bonheur , pour le temps au quel sa Femme ,

moins belle , ferait forcée de s'en tenir à lui. Elle est devenue moins belle ; mais l'espoir de L'Indolet n'est pas encore rempli.

Oserai-je faire le tableau de la conduite de cette Femme , & ne ferai-ce pas souiller l'imagination de mes Lecteurs?... Mais il le faut , afin dépouvanter ceux qui ont la faiblesse de croire , qu'il suffit de faire la fortune d'une Épouse , pour en être aimé , ou pour être heureux avec elle. Il y a bien d'autres précautions à prendre ! le choix doit être plus rigoureux , que lorsqu'on épouse son Egale par la fortune ou par la naissance : un mérite ordinaire suffit à notre Égale ; il faut un mérite supérieur à Celle qui , dans l'ordre social , est audeffous de nous , pour qu'elle ne soit pas enivrée de son nouvel état ; pour qu'elle sache en prendre le ton , & n'aler ni trop-haut , ni trop-bas ; pour savoir gagner l'estime des Femmes ; briller avec elles sans les humilier ; céder à-propos , sans paraître rampante : sur-tout , pour ne jamais s'attirer le mépris de son Mari. Il n'est pas de tâche plus difficile dans le monde : pour la remplir , il faut-être une *Julie* , ou une *Paméla*.

Madame L'Indolet était loin d'avoir les qualités nécessaires pour son nouveau rôle. Elle n'en vit que les prérogatives ; elle en usa d'abord , & ne tarda pas à en abuser. Méprisée de ses Égales , parce-qu'elle n'a-

vait pas apporté à son Mari l'honnêteté avec sa misère, elle fut réduite à ne voir que des Hommes, ou à ne recevoir que les Femmes de l'état pour lequel elle semblerait destinée par sa Mère. Ces Femmes la rendirent folle; elles la perdirent d'autant plus sûrement, que son Mari qui l'idolâtrait, lui laissait toute liberté. Elle ne déguisa ses mauvais-panchans qu'avec lui-seul : avec toutes les Autres, elle les affichait. Elle remplit la maison de son Mari de ces Êtres équivoques, qui paraissent de mise partout, & ne devraient l'être nulle-part : Libre avec eux, elle se donnait l'effort : Aucun ne la trahit auprès de L'Indolet, trop prévenu pour elle; parce-qu'elle n'était pas assez estimable pour exciter entr'eux la jalousie, en faisant naître un attachement, & qu'elle était trop-peu-délicate, pour qu'un Seul desesperât d'être heureux. Le Beau, le Laid, le Riche, le Pauvre, le Généreux, l'Avare, tout pouvaient profiter du moment, qui n'était pas difficile à saisir.

Mais en vint-elle-là tout-d'un-coup? Non assurément! Sa première faiblesse après son mariage aurait été heureuse pour son Mari, s'il avait eu une autre Femme, & qu'il eût su en Profiter. Madame L'Indolet, durant une absence de son Mari, se trouva seul avec un Jeune-homme honnête, nouvellement arrivé de sa province.

Elle fit tomber, suivant son usage, la conversation sur l'amour le plus physique possible. Le Jeune-homme traita la matière avec délicatesse : La Belle enchantée de ce langage, nouveau pour elle, dévorait les moindres choses ; ses yeux étaient fixés sur ceux du Jeune-homme ; sa bouche recevait son haleine : Elle ne put enfin y tenir ; elle lui donna un baiser. Le Jeune-homme frémit de plaisir : mais Ami sincère de L'Indolet, il ne voulut pas profiter de sa bonne-fortune en le trahissant : Il soupira, baisa la main de Javote, & sortit. Comme elle ne croyait pas à la vertu, elle craignit d'être trahie : elle découvrit elle-même ce qui s'était passé à son Mari, sans trop s'excuser, pour ne pas être démentie ; mais avec une tournure si adroite, que L'Indolet fut enchanté de sa sagesse de réflexion.... Eh-bien, Lecteur, cette Femme est si dangereuse, que sa demi-faiblesse a suffi pour corrompre le Jeune-homme. Il s'est repenti de sa vertu.... Il se perd....

Voilà quelle fut la première atteinte que Javote porta à son devoir. Il y eut sans-doute une gradation dans les autres ; mais la pente fut rapide.

Au milieu de toutes ces aventures, elle a toujours un Tenant, espèce de Sot, qui consume sa fortune avec elle, & refuse, dit-on, à sa Mère & à ses Sœurs, la sub-

sistance qu'il leur doit, sur la succession paternelle.

Il serait impossible de peindre tous les excès de Javote, devenue madame L'Indolet : Elle est descendue jusqu'à son Laquais ; & quand sa Mère lui en a fait reproche, elle lui a répondu : --Ne m'auriez-vous pas donné à Thomas, sans M. L'Indolet ? --Mais le cas est bien différent ! vous avez un Mari. --Vous ne fesiez pas ces distinctions-là autrefois, quand vous croyiez que je devais épouser Thomas ? --Mais un Laquais, comparé à M. L'Indolet ! --Moi, je suis philosophe, & je trouve tous les Hommes égaux.

Enfin elle s'est flétrie tout-à-fait. Et ç'a été seulement alors qu'on a instruit L'Indolet de la conduite de cette Infâme ; parce que Personne n'avait plus intérêt qu'il l'ignorât. Il a été navré de douleur : mais trop-faible pour la punir, il la laisse vivre chés lui : il s'est contenté d'éloigner d'elle un Fils & une Fille qu'il en a eus, de peur qu'elle ne les corrompe, & qu'elle n'en fasse un-jour, du Fils un Libertin, & de la Fille une Catin comme elle... L'Indolet gémit à-présent, mais trop-tard, de son aveuglement funeste : il regrette la tendre Ganelin, qui l'a plaint ; & qui a voulu élever sa Fille. Il regrette jusqu'à sa coïseuse, dont il a fait le malheur ; car elle a un mauvais

Mari. Cependant , cette Dernière l'a reçu chés elle à-bras-ouverts , dès qu'elle l'a vu malheureux , & cette vertueuse Femme , au sein de la médiocrité , lui prouve , qu'il aurait pu faire une faute en l'épousant , mais qu'il ne se ferait pas perdu.

N. B. Cette *Nouvelle* est l'Histoire d'une des plus jolies Femmes de la Capitale , & celle qui est la plus coupable du crime de la profanation de beauté. Je ne crois pas qu'elle la lise jamais : si pourtant elle tombait entre ses mains , puisse-t-elle rougir!

Fin du Per. Volume.

Les
Contemporaines ,

ou

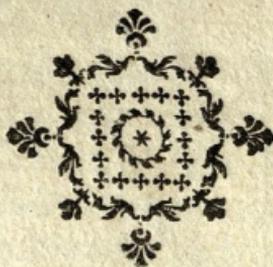
Avantures des plus jolies Femmes
de l'âge présent :

Recueillies par N. ** * * *** ;

Et publiées par Timothée Joly , de Lyon ,
Dépositaire de ses Manuscrits :

Il s'essaie , par ces Historiettes ; bientôt
il prendra un vol plus hardi.

Second Volume.



Imprimé à Leipfick.

Par Büschel , marchand-libraire :

se trouve à Paris , chez la dame Veuve Duchesne ,
libraire , en la rue Saintjacques.

I 7 8 0.

1871

CONFIDENTIAL

Approved by the Board of Directors

at a meeting held on the 15th day of January

1871 at the City of New York

in testimony whereof the President and Secretary

have hereunto set their hands and seals

this 15th day of January 1871

Attest: Secretary

John J. [Name]



Witness my hand and seal this 15th day of January

1871 at the City of New York

John J. [Name]

Secretary

Les Contemporaines ,

.....

ou

Avantures des plus jolies Filles

de l'âge présent.

Sept^{me}. Nouvelle.

L'honneur éclipsé par l'Amour.

Il y avait à Paris , proche le quai-pelle-
tier , une Jeune-Personne très-aimable ,
qu'on appelait mademoiselle *Zémire H*** :
j'ignore si *Zémire* était son vrai nom , ou
si ses Parens , honteux de faire porter à leur
Fille celui d'une Sainte trop vulgaire , avaient
jugé à-propos de l'appeler par celui-là : c'est
une chose assés indifférente sans-doute , &
je n'en dirais mot , si je n'avais de fortes
raisons pour croire que mademoiselle *Zémire*
s'appelait *Javote*.

II Vol.

A

Zémire avait été très-bien-élevée : ses Parens étaient riches , mais gens-de-fortune, & elle était Fille unique. Si ç'avait été une Laideron , son Père aurait pu songer à lui faire épouser un Neveu qu'il avait en Province , fort-beau garçon : mais mademoiselle H** étant riche & jolie, il se présenta tant de Partis relevés, dès qu'elle eut quatorze ans , que ses Parens firent choix d'un jeune C... , dont l'alliance leur parut propre à leur donner un certain relief dans le monde , & à ennoblir leur richesses.

Dès que ce plan fut arrêté , M. H** , de-concert avec son Epouse , qui était une bonne-pâte de Femme , fit venir son Neveu chés lui , dans le dessein de le pouffer dans le monde , sous la protection de leur Gendre futur. Le jeune H** , que nous appellerons *Philippe* , de son nom-de-baptême , eut à-peine respiré l'air de la Capitale , qu'il devint charmant , & Zémire sa Cousine , ne fut pas la dernière à s'en appercevoir. Madame H** , de son côté , en le voyant si bien-fait , regrettait fort que son Mari eût des vues ambicieuses ; & comme elle l'aimait beaucoup , elle aurait désiré qu'il eût relevé son nom en faisant épouser Zémire à Philippe. Capendant elle ne voulait pas cela en Femme ; ce n'était qu'une volonté de raison , de bon sens , de bienveillance pour Philippe , & d'affection pour son Mari , dont auresste , elle respectait les lumières

supérieures. (D'où venait donc cette Femme-là !)

De son côté, Philippe ne put voir mademoiselle H** , sans éprouver un sentiment plus tendre & plus vif , que celui de Cousin. Ce sentiment le rendit attentif , empressé , complaisant ; il voulut être aimable , il voulut plaire , & il plut. Il faut convenir aussi , qu'il était difficile de se défendre des charmes de Zémire. C'était une de ces Brunettes , dont l'embonpoint appétissant & l'éblouissante blancheur semblent faits pour parler aux sens. Elle avait un bel œil noir ; un sourcil , dont l'ébène rehaussait encore la blancheur de son teint ; un visage arrondi , & des couleurs demi-rosées , dont le doux éclat réjouissait , en même-temps qu'il annonçait une âme sensible. Sa main & sa gorge étaient proportionnées à son genre de beauté ; elle avait la jambe fine , & un pied plus mignon que la taille assez grande ne paraissait le promettre. Voilà , je crois tout ce qu'il faut dans la figure , pour faire naître une passion violente ; sur-tout si l'on y joint ce goût exquis dans la mise , qui distingue une jolie Parisienne de toutes les Femmes de l'Univers. Eh-bien , ajoutez encore à cela , quelque chose de plus séduisant... l'amour , & convenez que Philippe ne pouvait guère résister.

Le C... , amant de Zémire , était un de ces Flegmatiques , dans lesquels les glaces

de l'hiver semblent se réfugier au prin-temps; de ces Hommes que rien n'émeut , & qui cependant s'occupent des plus petites choses , dont tous les pas , toutes les paroles font compassés , & pour qu'il le moindre manque à la plus platte étiquette , est un crime. Ces Gens-là ne peuvent plaire à Personne , pas même aux Bégueules qui leur ressemblent. Aussi ne fut-il jamais plaire à Zémire. Elle aima son Cousin , dès qu'elle le connut , & elle en fut adorée.

Les deux Amans ne tardèrent pas à s'entendre. D'abord Philippe brûla discrètement. Il connaissait les vues de son Oncle , & il ne doutait pas que Zémire ne pensât comme son Père. Cependant il ne pouvait s'empêcher de montrer de l'empressement pour sa Cousine ; & on y répondait longtemps avant qu'il s'en aperçût ; car Philippe était modeste , presque autant que le C... était avantageux : mais ces Gens modestes , dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils plaisent , sont bien-plus ardens que d'autres ; sans-doute parce-qu'ils sont reconnaissans. Dèsque Philippe sentit qu'il intéressait , il rechercha Zémire ; les occasions naissaient en foule ; ils ne se quittaient presque pas , sans néanmoins paraître trop ensemble. La Mère de Zémire regardait avec complaisance cette innocente tendresse , & en faisait honneur au bon-naturel de sa Fille & de son Beau-neveu.

Après que les deux Amans se furent parfaitement entendus, sans se parler, ils ajoutèrent ce dernier degré d'évidence à leurs sentimens mutuels. Un beau soir d'été, ils étaient ensemble, & seuls, appuyés sur un balcon : leurs bras se touchaient, & ils conversaient avec cette douce familiarité, ordinaire entre les Amis, & que les Amans envisagent comme le comble de la félicité ; sans presque jamais y parvenir. Cette situation opéra sur Zémire, elle songea au C..., apparemment ; car une larme s'échappa de ses beaux yeux.

--Vous pleurez, ma Cousine ! Non ; c'est une larme involontaire. --Ah ! tant-mieux ! car... si vous aviez des peines, (*à-demi-voix*) je les sentirais aussi vivement que vous-même. --Hélas-oui ! j'en ai, mon cher H** ! ce C.... me désole. --Et moi ! --Vous avez des peines aussi ?... Non, vous êtes heureux, & vous n'en avez pas ? --Je vous assure, ma Cousine, que j'en ai ! --Et, de quelle nature donc ? --Du genre.... (*encore à-demi-voix*) des vôtres. --Du genre des miennes ! craignez-vous une odieuse contrainte, exercée... par un Père, que j'aime, & que je tremble d'affliger.. ? car pour Maman.... --Ah ! Zémire, la contrainte envers vous, ferait encore plus cruelle pour moi, que pour vous même. --Vous n'y songez pas ! --Si, si, j'y songe. --Comment donc cela ? --Je n'ose vous le dire. --Ah ! dites-le moi,

mon cher Philippe ? --Vous vous en offenseriez. --Moi... rien de votre part, mon Cousin, ne peut m'offenser, j'espère. --Me promettez-vous de ne pas vous offenser de ce que je dirai, & de me parler tout-comme auparavant ? --Mondieu-oui, je vous le promets : Je ne me fais pas presser, comme vous voyez : mais c'est que je le pense bien-réellement. --J'ose... vous aimer. --Ce sentiment est flatteur pour moi, mon Cousin... Etait-ce là ce grand mystère ? --Il est dit, & ne l'est pas. --Pourquoi donc ces énigmes avec moi ? --Vous ne m'avez pas entendu. --(après quelques momens de silence, & à-demi-voix) Si, mon Cousin ; & voyez, si je suis fâchée ? --Ah ! Zémire ! --Mais, mon cher H**, en serez-vous plus heureux ? --Oui, oui, oui ! être aimé de vous Zémire ! ah !... vous ne sauriez avoir d'idée d'un si grand bonheur ! --Vous comptez donc que je vous aime ? --(interdit) Je suis un téméraire... Ah-Dieu !... mais voyez ma rougeur... --Va, mon Ami, tu ne t'es pas trompé ; tu m'es cher comme Parent... tu me le ferais davantage encore, si je ne craignois de déplaire à mon Père ; car pour Maman, je te l'ai déjà fait entendre, elle t'aimerait à tous les titres que je te pourrais donner-.

Pendant cette réponse, Philippe avait entraîné sa Cousine, dont il avait pris la main, derrière un trumeau, & il était

tombé à ses genoux. Il y était encore , couvrant de baisers cette belle main ; lorsque M. H** entra. Les deux Amans demeurèrent immobiles : Le Père lui-même , malgré sa fureur , cherchait des expressions , & n'en trouvait pas. Mais enfin l'orage creva , & les épithètes les plus fortes sortirent avec impétuosité de la bouche de ce Père irrité , qui se croyait outragé par sa Fille , par son Neveu , en-un-mot , par ses Enfans. Le volcan termina son éruption , par une défense absolue à Zémire de se trouver jamais seule avec Philippe ; que M. H** , en se calmant , voulut bien faire-s'emplant de croire le seul coupable. Il ordonna en-même-temps à sa Fille de se préparer à devenir la Femme du C.....

Ce ne furent point de vaines paroles , que celles de M. H** : Philippe fut relégué dans un endroit de l'hôtel , où la communication avec sa Cousine devenait impossible ; il ne mangea plus à la table de son Oncle , & toute familiarité cessa absolument. A ce traitement , déjà si rigoureux , se joignit la perspective de peines plus cruelles encore ; une expulsion totale , & le mariage de sa Cousine avec le C.... --Bon ! bon ! disait l'Amour , en planant sur cette maison ; me voila sûr de deux cœurs : laissons reposer mes flèches dans mon carquois ; la contrainte m'en tiendra lieu-. En-effet , séparée de Philippe , Zémire , qui ne l'ai-

mait qu'avec tendresse, l'aima éperdument. Philippe, qui ne faisait qu'adorer Zémire, lorsqu'il la voyait à chaque instant, devint ivre d'amour, quand il ne la vit plus ; il lui passa dans l'esprit cent projets funestes, dont celui de mettre le feu à l'hôtel, & de ruiner son Oncle, pour obtenir ensuite Zémire pauvre, n'était ni le plus fou, ni le plus coupable. Il n'en exécuta aucun : l'Amour & la contrainte travaillaient pour lui.

Zémire au désespoir, reçut le C...., la première-fois qu'il vint lui faire sa cour, de-maniere à lui ôter l'envie de l'obtenir pour Femme. Sa Mère lui en fit des reproches : mais Zémire s'expliqua sans détour avec cette Mère indulgente, & mit tant de douleur & de larmes dans ses plaintes, que cette bonne Mère crut devoir la consoler. L'amour rend fine & rusée la Beauté la plus naïve : Zémire, rassurée par madame H**, parut contente. Mais tous les jours, c'était de nouvelles demandes, que les larmes faisaient toujours accorder : Philippe écrivit : on permit de lui répondre. Après, il fut désiré de se voir : ce point fut difficile à obtenir ; mais la Maman se laissa encore gagner. Ensuite, on en vint jusqu'à se parler, toujours sous les yeux de madame H**. Enfin, on se vit sans témoin, & la Maman ferma les yeux.

Tout cela se passait , pendant que M. H** tonnait contre sa Fille , qui avait éconduit le C... , & qui refusait , le plus respectueusement possible , toute visite de sa part. Enfin la persécution du Père , la facilité de la Maman , amenèrent un-jour entre les deux Amans , la conversation suivante :

—Que je suis malheureuse , mon Cousin ! —Il vous aime ; vous êtes sa Fille unique. —Eh-bien ? —Si vous vouliez... Ce que je vais dire n'est peut-être pas d'un Amant délicat : mais enfin , quand tout autre moyen manque , & que la vie en dépend ?... —Mais vous n'achevez pas !

—Si vous vouliez... nous ferions certainement l'Un à l'Autre. —Ah ! parlez , mon Cousin ! —Il y a un moyen d'y déterminer mon Oncle. —Quel est-il ? —Je n'ose vous le dire. —Est-ce donc une mauvaise-action ? —Non , dans un sens. —Mais qu'est-ce ? —Je ne vous le dirai jamais.

—Mon Cousin (dit alors Zémire avec douceur) que je juge au-moins si je puis employer ce moyen-là ? —Exigez-vous que je le dise ? —Je vous en prie. —Ah Zémire , commandez , ou je ne vous le dirai pas. —Va , tu te fais bien presser ! —(à ses genoux) Mettons un Tiers , ma chère Vie , dans nos intérêts. —Quoi ! tu te fais prier , pour me dire ce que je brûle d'envie de faire !... Oui , mon Ami , parlons à Ma-

man ; touchons-la par notre tendresse , par nos larmes ; je suis sûre que nous la vaincrons. --Non , Zémire ; elle craindrait trop de désobliger votre Père. --Je ne te comprends donc pas ! --Ce n'est pas votre Maman , qu'il faut mettre d'intelligence avec nous. --Eh ! qui donc ! --Un Autre-vous-même , Zémire. --Explique-toi , mon Ami ; le temps est précieux : vrai , je ne t'entens pas. --Un Autre-vous-même , Zémire.... Quoi ! vous n'entendez pas ce langage ?... N'êtes-vous pas pour ma Tante ,... *une Autre-elle-même* ? Zémire rougit , sans néanmoins entendre bien - clairement encore. --Comment... en vérité... vous n'y pensez pas , mon Cousin ! --Il n'y a que ce moyen , chère Zémire : permettez à votre Amant... de l'employer... un Être innocent , qui nous devra le jour à tous-deux , qui portera son nom...

Zémire prit un air très-sérieux. --Laissons cette matière , mon Cousin : Je n'entrerai jamais dans le mariage par cette porte-là. --Il n'en est pas d'autre , au degré de parenté où nous sommes , pour obtenir les dispenses de l'Église. --Écoutez , mon Cousin : la vertu est , je crois , essentielle aux Femmes : je suis entre deux précipices : je tâcherai de les éviter tous-deux , & de ne perdre ni mon innocence , ni vous. Je sens bien qu'il faut un petit

sacrifice , je le ferai. Nul autre Objet au monde que vous , ne pourrait me déterminer à une fausseté ; mais pour vous , mon Cousin ,... je ferai l'impossible. Ne nous deshonorons pas l'Un & l'Autre ; vous , en corrompant votre Cousine pour l'épouser ; moi , en me rendant indigne de porter votre nom , qui est celui de mon Père , afin de le porter.... Je me charge de tout ; je feindrai ce que vous proposez.... J'aurai bien-plûs de force , pour soutenir la colère de mon Papa , enveloppée dans mon innocence , que je n'en aurais étant coupable , & je n'exposerai pas... la vie peut-être d'un... — Adorable Zémire ! s'écria Philippe , (voyant qu'elle n'achevait pas) , que je fois à vous ; voila tout ce que je demande ; les moyens me sont indifférens ; je préfère celui que vous approuvez-.

Cet entretien met au-fait du dessein de Zémire. Elle prit des boissons rafraîchissantes , qui sans incommoder sa santé , la maigriront un-peu , & firent pâlir les roses de son teint , déjà peu coloré. Ensuite elle employa petit-à-petit un moyen que je ne dirais pas clairement sans faire rire : Ce moyen gâtait insensiblement (en-apparence) la partie la plus importante de la taille déliée de Zémire...

Quelques mois après , un-jour , en sortant de table , M. H** jeta les yeux sur sa Fille , & les y tint fixés. Zémire s'at-

tendait depuis quelque temps à cette marque d'attention de sa part : cependant elle rougit jusqu'au blanc des yeux , en se voyant ainsi regardée ; & lorsque son Père , d'une voix altérée par la fureur (car le Bon-homme étoit sujet à cette maladie) appela madame H** , elle faillit de s'évanouir.

—Pourriez-vous me dire, madame, ce qu'a votre Fille ? Mais... rien, mon Ami... Qu'as-tu, Zémire ?.. mon dieu, mon Enfant, comme tu te tiens mal ! —Je crois, madame, qu'elle a encore plus mal-agi qu'elle ne se tient ! Mais, corbleu ! si mes conjectures se vérifiaient, malheur sur la S..... (*ce mot ne s'écrit pas*) qui m'aurait deshonoré ! —Mon dieu ! mon Ami, quel langage-!

A ces mots, Zémire, dans une situation qu'il est possible de s'imaginer, tomba aux genoux de sa Maman, & couvrit ses mains de larmes, aussi réelles que sa faute l'étoit peu. Son Père voulut lui donner un soufflet, en disant : —Vous voyez, madame, les effets de votre douceur ! La crainte qu'eut Zémire, de recevoir un traitement qu'elle n'avait jamais éprouvé, d'une main qui l'avait toujours caressée, la fit évanouir bien-réellement, & força son Père à la secourir lui-même. Lorsqu'elle fut revenue à elle, on la portat sur son lit : mais le

Grondeur , quoique terriblement irrité , n'osa plus tonner que de-loin.

M. H** fulmina durant quelques jours , chassa son Neveu , le rappela moins d'une heure après , & lui dit : —Tu as fait la faute ; tu la boiras. Ah ! mon Gaillard ! vous me faites de ces tours , à moi , qui vous regardais comme mon Fils , & vous me deshonorerez !... Corbleu ! je saurai vous mettre à la raison !... Alons , je vais obtenir de bonnes dispenses , & vous ferez mariés , dès qu'elles seront arrivées. —C'est ce que je demande mon cher Oncle. —Je vous trouve bien insolent de me répondre , que c'est ce que vous demandez ! Morbleu ce n'est pas ce que je demandais , moi !... Mais elle vous aura , & vous l'aurez ! Ah ! je vous ferai voir que ce n'est pas à moi qu'il faut se jouer-! (Cet Oncle n'a pas grand-bon-sens ! dira-t-on. Honorable Lecteur , voila pourtant comme il faut être pour s'enrichir.) Les préparatifs alèrent aussi promptement qu'il fut possible. Enfin le jour du mariage arriva.

Zémire quitta le matin tout ce qui déformait sa jolie taille : elle prit un corset souple , se fit lacer ferré ; on l'aurait pressée entre dix doigts. Sa Mère vint auprès d'elle. —Mondieu ! mon Enfant ! prends - donc garde ! d'où - vient te serrer comme - ça ! —Ne craignez rien , chère Maman , je suis dans mon état naturel-. La Maman

céda, suivant son usage. On fut à l'autel ; on en revint : — Ma-Fille, dit encore madame H^{**}, j'ai souffert que vous fussiez à l'Église comme vous êtes, à-cause du monde: on doit toujours éviter le scandale : mais à-présent, que vous voila de retour, il faut songer à ce que vous portez. — Ma chère Maman, répondit alors Zémire, en l'embrassant, pardonnez-moi une petite tromperie que j'ai faite, pour être à mon Cousin, & faire à mon Papa un plaisir, auquel il paraît déjà plus sensible qu'à tout autre, celui de me voir porter son nom. Je suis encore digne de vous, Maman, & de mon Père: quelque tendresse que j'aie eu pour mon Cousin, depuis qu'il est à la maison, j'aurais mieux aimé être malheureuse, que de manquer à ce qu'une Fille bien-née doit à ses Parents, & à elle-même. J'ai feint ce que vous avez cru réel.

Tandis que Zémire faisait cette confidence, M. H^{**}, qui s'était aperçu d'un entretien secret entre la Mère & la Fille, avait dit à son Neveu : — Voyons un-peu s'il ne se trame pas-là quelque conjuration contre toi : écoutons-. A l'instant où madame H^{**} embrassait sa Fille, en lui disant : — Ah! ma chère Enfant! tu as doublement bien-fait : mais cachons encore ceci à ton Père:- M. H^{**} entra bruyamment, tenant son Gendre par la main : — Parbleu je m'en ferais douté ! Est-ce

qu'une Fille à moi pouvait faire une sottise ? Mais pourquoi donc me cacher une chose qui me transporte de plaisir ?..... Viens, ma Fille, que je te montre à toute l'Assemblée, & qu'on sache que tu tiens de moi, pour la vertu & la finesse... Quant à vous, monsieur le bon Apôtre, que je croyais plus rusé que vous n'êtes, songez que je n'y veux rien perdre, & que dans l'an, il me faut un Garçon... M. H** exécuta ce qu'il venait de dire : il traîna la nouvelle-Épouse dans l'Assemblée : & là, sans beaucoup s'embarrasser de sa rougeur, il divulgua le secret qu'il venait de surprendre, & tenant la taille de sa Fille entre dix doigts, il répétait : —Voyez, Mesdames?... Cette découverte fit beaucoup d'honneur à Zémire ; mais il y eut des Gens qui en rabbatirent d'un cran pour son Mari.



Huit^{me.} Nouvelle.*Le Garçon - de - Boutique.*

Un riche Marchand de la rue *du-Roule*, d'une probité célèbre, & Père de trois jolies Personnes, dont chacune devait avoir en mariage cinquante-mille écus, s'était fait un plan-de-conduite fort sage. Ce Négociant, était un Philosophe, mais de la philosophie du grand Frédéric (1); c'est-à-dire, qu'il était ardent, industrieux, & qu'il se croyait obligé de former autour de lui une sphère d'activité, qui donnât la vie & la subsistance à tout ce qui l'environnait. Avec ces principes, il fit très-bien ses affaires, quoiqu'il eût commencé avec un fond presque-entièrement d'emprunt. Aussi M. *D'Aubuffat* était-il de province, & ses Parens ne l'avaient pas, dès l'enfance, abreuvé de la pernicieuse maxime des Parisiens, qu'il faut *jouir* (2): aucon-

(1) Le roi de Prusse.

(2) Je crains fort que certaines idées de *J. J. R.* répandues dans tous les Ouvrages, & mal-interprétées, n'aient autorisé cette maxime, qui n'est vraie que pour les Sauvages, & toujours fautive chés l'Homme-en-société, sur-tout dans notre régime actuel. (*Dulis.*)

traire, il en avait une autre qu'il répétait souvent, & qu'il disait tenir de son Père, c'est que, *se reposer sur ce qu'on a accumulé par son travail, c'est le dissiper.*

Cet Homme actif avoit ordinairement chés lui, pour Garçons-de-boutique, les Fils de ses Confrères les plus riches, que sa réputation engageoit à lui confier, pour les former, & leur donner de l'activité. M. D'Aubuffat s'y prêtait volontiers, & tâchait de ne rien négliger. Il avait un double motif; le premier sans-doute, était de répondre à la confiance des Parens: mais le second regardait sa famille; c'était de se choisir des Gendres dont il fût sûr. Car ce Père-là, véritable antipode des Pères ordinaires, prétendait qu'on ne doit exister que pour ses Enfans, dès qu'une-fois on leur a donné la vie. Il assurait, que les Enfans, pour être respectueux, soumis, pleins d'ardeur pour le travail, n'avaient seulement besoin que de cette conviction, & qu'elle-seule donnait toutes les vertus. Je crois qu'il pouvait avoir raison.

De tous les Jeunes-gens de Paris qu'il eut dans sa maison, il n'en trouva pas un qui lui convînt parfaitement, quoique sa Fille-aînée fût moins difficile: mais la Seconde, qui était d'un mérite infini, pensait comme son Père, & ce fut pour elle qu'il reserva tous ses soins. Enfin, il lui

arriva un Jeune - homme de province , nommé *De-Courbuiſſon*, dont je vais eſquiffer la figure & le caractère.

Qu'on ſe repréſente un Garſon de cinq - piéds - quatre - pouces ; l'air nourri ; l'œil & le ſourcil noirs ; de longs cheveux ; les joues pleines & du vermillon le plus vif ; une barbe qui promettoit d'être fournie ; mais qui ne faiſoit encore que de coto-ner ; des épaules quarrées , & une taille dans les plus belles proportions ; la jambe la mieux tournée ; une démarche ferme , & qui pouvoit devenir noble : avec cela de l'eſprit , de la douceur , de l'ardeur au travail , & des mœurs innocentes : Tel étoit *De - Courbuiſſon* à l'âge de dix-ſept ans - & - demi , lorsqu'il entra Garſon-de-boutique chés M. *D'Aubuffat*. Il n'étoit pas forti de Parens fortunés ; c'étoit ſon unique défaut.

Le Marchand ſentit tout-d'un-coup que c'étoit un tréſor : il ſe propoſa de donner tous ſes ſoins à le former. Sa conduite , avec les jeunes Pariſiens , fils de ſes Confrères , étoit ce qu'on appelle honnête : il les traitoit avec une politèſſe obligeante , les reprenoit avec diſcrétion , & ne cherchoit pas à mettre leur caractère à ces épreuves , par leſquelles on en tâte la force , & l'on peut ſe convaincre de toute la valeur d'un Homme : Il n'en fondoit , ni l'énergie , ni même la probité , cette qualité ſi rare

aujourd'hui, que l'on feint cependant de croire si commune, & dont un fieffé Fripon se fâcherait fort qu'on le soupçonât de manquer. En-effet, ces tentatives eussent été déplacées avec des Jeunes-gens polis, pour lesquelles toute vérité dure, quoiqu'utile, est une grossièreté : car nous sommes dans un siècle où les Hommes sont plus chatouilleux, & moins délicats que jamais. Ce n'était pas manque de zèle, c'était impossibilité, si le sage d'Aubuffat ne faisait pas avec les Fils de ses Confrères, tout ce qu'il aurait pu faire.

Avec le jeune De-Courbuisson, c'était autre chose : ce Jeune-homme lui était absolument abandonné. Ainsi dès qu'il l'eut, son premier soin fut de se débarrasser des anciens Garçons : parce-qu'avec ce Sujet neuf ; il fallait une conduite neuve ; & s'il avait gardé quelqu'un des Anciens avec le Nouveau, c'auroit été un Conseiller dangereux, qui aurait infailliblement communiqué l'ancien esprit, avec tous ses abus. En-fait de réforme, on doit toujours détruire l'ancien levain : Un Homme, par exemple, qui voudroit avoir de bons domestiques, n'aurait pas d'autre parti à prendre, que de renvoyer tout son monde, de se servir lui-même pendant huit jours, afin que l'air même de sa maison fût purifié, & de prendre ensuite des Sujets neufs bien-

choisis , & sur-tout qui ne parlassent jamais aux Domestiques expulsés.

La seconde précaution de M. D'Aubuffat avec De-Courbuisson , qui n'était pas moins importante que la première , fut de se montrer à son Élève , sous le jour le plus avantageux , comme honnête Négociant , comme Épous , comme Père , comme Ami , comme Citoyen. Cela n'était pas difficile à M. D'Aubuffat.

La troisième chose à laquelle il donna son attention , ce fut d'entretenir dans son nouveau Garçon , une idée qu'il trouva dans son esprit , & qu'il aurait tâché d'y mettre , si elle n'y eût pas été : C'est que tout espèce de travail , dans l'état qu'on embrasse , est honorable , & qu'il n'y a que l'oisiveté qui soit honteuse. Il mit De-Courbuisson à tout , & parvint à lui inspirer du mépris pour ces Fats en longs cheveux , en habit noir , qui passent leur jeunesse sur la porte d'une boutique , ou à folâtrer dans des magasins. Pour l'y encourager par un exemple efficace , M. D'Aubuffat avait soin que ses Filles remplissent elles-même tous les devoirs de leur Sexe ; les ouvrages de Femme passaient par leurs mains , à l'exception des moins propres : encore M. D'Aubuffat disait-il , quelquefois , qu'il aurait été honorable pour elles de les faire avec propreté , comme autrefois les Filles même

des Rois. Il y avait cependant des Domestiques dans cette maison ; une Cuisinière ; une Femme-de-chambre pour la Mère & les Filles ; & un gros Garçon qui avait soin d'un beau cheval , conduisait les balots de marchandises sur un haquet , & servait de second au Garçon - de - boutique , lorsqu'il y avait des opérations qui demandaient plusieurs Personnes. Mais dans ces cas-là , M. D'Aubuffat lui-même , en veste & en bonnet , honorait le travail , en mettant la main à l'œuvre , & n'était pas celui qui se ménageait davantage.

Ce fut ainsi que ce digne Négociant forma un Sujet qu'il trouva digne d'être formé. De-Courbuisson profita de ses soins paternels , & des exemples d'une jeune & charmante Personne , fille du Marchand ; la Beauté , lorsqu'elle veut rendre la vertu aimable , y réussit mille-fois mieux qu'à séduire & à corrompre : c'est que la première destination lui est naturelle ; & que faire aimer le vice , est un but forcé , où elle se dément elle-même ; le beau & le bon n'étant qu'une même chose.

Après que M. D'Aubuffat eut mis son Élève dans le train-de-vie qu'il voulait lui faire suivre , il travailla secrètement à se donner sur son caractère , ses mœurs , ses penchans , ses vertus , ses vices , s'il en avait , toutes les lumières possibles. Il le mit à différentes épreuves.

La première fut celle de la probité. M. D'Aubuffat ne donnait pas une certaine importance à cette épreuve ; parcequ'il la croyait superflue : Cependant comme la probité est effencielle dans un Négociant ; & qu'il arrive souvent que des Gens qui se croient d'ailleurs fort honnêtes, la blessent de différentes manières, il commença par cette vertu. Un-jour, il laissa une grande quantité de pièces d'or, éparpillées dans son cabinet, où De-Courbuisson était dans l'usage d'entrer. Cette tentation était grossière, & la victoire peu difficile, dira-t-on. Mais le sac, qui avait l'air par sa position, de s'être ouvert de lui-même, était près d'une fenêtre, au-bas de laquelle se trouvait un puits : quelques louis étaient même jusques sur la margelle, d'autres s'étaient glissés entre des plâtras restés dans la cour, &c. De-Courbuisson entra dans le cabinet, il vit l'or ; & son premier mouvement fut de le ramasser ! Il remit dans le sac tout ce qui était épars dans le cabinet ; regarda soigneusement ; trouva des louis entre les fentes du parquet ; descendit dans la cour ; y chercha de-même, & s'arrêta un-instant à considérer le puits, lorsqu'il eut tout ramassé. Il est à observer qu'il était alors seul, ou paraissait seul dans la maison ; c'était un jour de fête, & la boutique était fermée. Quand il eut tenu tous les endroits où il y avait appa-

rence que quelque piece pouvait s'être glissée , il lia le sac , & le remit en place , sans compter. Il fit ensuite la chose qui l'avait attiré dans le cabinet du Marchand ; après quoi , il se mit à lire un Livre que M. D'Aubuffat lui avait prêté. C'était un des Ouvrages de M. l'Abbé De - Mabli , alors nouveau , je ne fais lequel. M. D'Aubuffat parut enfin. De - Courbuisson , en l'appercevant , lui dit : --Monsieur , un de vos sacs s'est délié ; il s'est répandu des louis jusques dans la cour ; je crains même qu'il n'en soit tombé dans le puits. --Voyons , mon Ami ; comptons - les..... Les avez-vous comptés ? --Non , monsieur. --Voyons-donc.

Le Marchand compta. Sur cinq-cents , il en manquait trois. --Il en manque trois , dit-il à De - Courbuisson : voyons , mon Ami , s'ils ne seraient pas ici ! Avez-vous visité par-tout ? --Par-tout , monsieur-. On chercha de - nouveau , sans rien trouver. M. D'Aubuffat , qui ne voulait pas seulement se convaincre du fait matériel de la probité , mais de la disposition morale de son Élève , l'observait en cherchant. Aucun trouble sur son visage. Après qu'on eut tout tenu , De-Courbuisson dit : --Monsieur , je ne crains que le puits : il y avoit deux louis sur la margelle. --En ce cas , voyons donc encore-.... & il parut hésiter , cherchant à intriguer le Jeune-homme. Mais

lui trouvant une sérénité qui marquait une innocence si parfaite , qu'elle excluait jusqu'à la moindre idée de tentation , il craignit , en poussant l'épreuve aussi loin qu'il l'avait d'abord résolu , de blesser cette précieuse innocence. Il savait où étaient les trois louis ; il les retrouva en présence de Courbuiffon , étudiant en ce moment l'espèce de joie du Jeune-homme ; elle ne fut que celle des louis retrouvés , & de ce qu'on étoit quitte de la dépense & de l'embarras qu'aurait causé la recherche dans le puits.

Fort-content de ce premier essai , d'une probité matérielle , pour-ainsi-dire , Monsieur d'Aubuffat en fit ensuite de plus délicates , sur l'aunage , sur le prix des étoffes ; il voulut voir , si la probité de son Élève étoit fondée sur les principes de l'équité naturelle & du droit réciproque des Citoyens les uns envers les autres. On sait qu'il y a des Garçons , d'ailleurs excellens Sujets , incapables peut-être de tromper l'Acheteur pour eux-mêmes , qui se croient tout permis pour l'intérêt de l'Homme qui leur a donné sa confiance : on sait encore que ces Garçons se vantent à leurs Marchands de ces petites tromperies ; que ceux-ci le plus souvent n'y applaudissent pas de bouche , mais seulement en redoublant d'affection pour le Garçon qui agit ainsi ; en le louant par-tout , &c. Cette conduite

conduite est très-dangereuse ! & Celui qui a trompé pour le compte d'un Autre , se permettra facilement un-jour de tromper pour son avantage particulier (*). Monsieur D'Aubuffat eut la satisfaction de trouver De-Courbuiſſon pénétré des vraies maximes de justice & d'équité naturelle : Mais dans une circonstance où il était certain que son Marchand perdait sur une étofe de rebut , cet industrieux Jeune-homme trouva un moyen d'éviter cette perte. Il proposa de lui-même au Marchand , de retrancher un divertissement qu'on prenoit tous les jours de boutique fermée ; de réduire le dessert aux fruits les plus communs de la saison pendant un temps ; en-un-mot , de supprimer tout ce qui n'était que d'agrément , & que la fortune du Marchand le mettait à même de procurer à sa Famille. M. D'Aubuffat suivit à-la-lettre & scrupuleusement ce conseil ; l'étofe fut vendue à perte , & cependant Personne n'en souffrit.

Restait un autre genre d'épreuves encore plus délicates. De-Courbuiſſon était un Garçon vigoureux , bien-constitué ; dont les sens paraissaient avoir toute l'énergie possible. La Femme-de-chambre était jolie ,

(*) Toutes ces réflexions m'ont été communiquées par M. D'Aubuffat. (*Dulis.*)

propre, & même élégante : C'était une grosse Fille d'environ vingt-cinq ans ; qui avait un bel œil ; le fourcil noir ; le teint animé, & la peau fort-blanche : en-un mot, c'était un morceau appétissant, surtout pour un Jeune-homme robuste, & de province, où l'on n'a pas encore le goût des Squelettes à taille coupée en Guêpe. M. D'Aubuffat attendit que la connaissance fût entière entre ces deux Jeunes-gens ; & lorsqu'il les crut familiers, autant que le peuvent être des Personnes qui vivent dans la même maison, & mangent à la même table (*), il les laissa seuls (en-apparence) un-jour de fête. Brigitte (c'est le nom la jolie Femme-de-chambre) était enjouée, un-peu causeuse, & d'ailleurs très-bien disposée pour De-Cour-buiffon, qui avait pour elle les déférences de politesse, que tout Honnête-homme a pour les Femmes. Elle vint auprès de lui. Rien de plus naturel. — Vous lisez, ou vous travaillez toujours, M. De-Courbuiffon ? — Je travaille lorsqu'il le faut, mademoiselle Brigitte, & je lis pour éclairer mon esprit, qui en a besoin. — Est-ce qu'à votre âge, un-peu de conversation avec les

(*) Beaucoup de riches Négocians de Paris, dont les Epouses ont des Femmes-de-chambre, les font manger à leur table : ce qui est un très-louable usage. (Dulis.

Vivans, ne vaudrait pas un Livre mort, qui ne peut vous répondre, ni rire avec vous? —Certainement, quelque bon que soit un Livre, il ne vaut pas une conversation animée;.. la vôtre par-exemple: mais il vaut mieux que ce que disent bien des Gens! —Vous êtes honnête. Causons-donc. —Volontiers, mademoiselle Brigitte.

—Monsieur vous aime bien. —Je ne suis pas ingrat: je l'honore comme mon Père.

—Madame ne parle de vous qu'avec estime. —Et moi, je ne pense à une si digne Mère-de-famille qu'avec vénération. —Pour Mesdemoiselles, il est certain qu'elles vous considèrent beaucoup. —Je ne saurais vous dire, de mon côté, combien je les respecte. —Nous vous aimons tous: moi, par-exemple, je vous mets audessus de tous les Garçons-de-boutique que nous avons eus ici. —Vous êtes trop-bonne à mon égard, & sûrement un-peu injuste envers mes Devanciers. —Oh que non! des Fierpets, des Moqueurs. —Des Moqueurs! vous m'étonnez! De qui pourrait-on se moquer, dans une maison comme celle-ci! —De qui? mais de ceux qui ne sont pas si riches qu'eux & qui pourtant ne recevaient pas tranquillement les petites familiarités de ces Messieurs. —Je vous assure, mademoiselle Brigitte, qu'en ce cas, je ne suis exposé à me moquer de Personne.

—Vous vaudriez mieux, sans une obole,

qu'eux avec une fortune de cent-mille-livres. —Votre prévention en ma faveur est bien-flateuse! je voudrais la mériter. J'ai un Père, mademoiselle, honnête & sage Vieillard, qui m'a souvent répété cette maxime: « Mon Fils, avec tes Inférieurs, si tu en as, pense que tous les Hommes sont égaux: Avec tes Supérieurs, pense le contraire; & tu te conduiras au bon plaisir d'un-chacun: Car tous les Hommes sont égaux; mais il faut une subordination comme s'ils ne l'étaient pas: celle du Domestique ou de l'Ouvrier pour le Maître; du Garçon-de-boutique pour son marchand; du Fils pour le Père; du Sujet pour le Prince; de toute la Jeunesse pour les Vieillards. Mais il faut aumoins autant, que tout ce qui est élevé, ait de la complaisance pour ce qui est en-apparence plus bas. » Voilà mademoiselle, ce qui fera toujours la règle de ma conduite. Je respecte mes Supérieurs; j'aime mes Égaux; & je n'ai point d'Inférieurs. —A! c'est bien pensé, M. De-Courbuisson! avec ces principes-là, comme le dit monsieur votre Père, on est aimé de tout le monde. Je crois que vous ferez un bon Mari, & je trouve heureuse Celle qui vous aura? —Si elle n'était pas heureuse, je vous assure que je ne le ferais guère; mais j'y mettrais tous mes soins. —Oh! le bon-Garçon!.. Ayez-

vous une Maitresse, M. De-Courbuisson ?
—Mondieu ! mademoiselle, comment voudriez vous, qu'à mon âge, sans état, ignorant, incapable, je fusse assés osé, pour aller proposer à une Jeune-personne d'unir son sort au mien ? Je ne songerai au mariage, que lorsque je pourrai rendre heureuse ma Femme, & bien-élever mes Enfants. —Oh-mais, on peut avoir une inclination en attendant : quelqu'un nous plaît ; on n'est pas maître de n'y pas songer ; de ne pas desirer d'avoir sa conversation....

Voilà ce que j'appelle, *avoir une Maitresse.*

—Non, Mademoiselle, je n'en ai point. Ce n'est pas que je n'aie vu des personnes qui m'eussent beaucoup plu : mais comme il n'est pas sûr que je les puisse obtenir, je me permets à-peine d'y arrêter ma pensée : car je souhaite, s'il est possible, de porter un cœur neuf à mon Épouse. —Vrai vous m'enchantez, M. De-Courbuisson ! Mais il y a bien-peu des Jeunes-gens qui pensent comme vous !.... Tenez, je suis un peu curieuse.... Avez-vous des vues bien-relevées pour votre établissement ? —Relevées ? non. Je ne suis pas riche. —Je voudrais bien que vous me fîssiez un plaisir : Ce serait de me dire, s'il y a, à-présent, Quelqu'un qui vous plairait pour le mariage ; où si vous êtes dans une parfaite indifférence, —Je n'ai pas encore arrêté ma pensée sur ces choses-là. —Par exemple

(ce n'est qu'une supposition qui ne signifie rien, moins que rien) me trouvez-vous jolie? —Oui, certainement, mademoiselle Brigitte; très-jolie. —Envérité? —Bien-fincèrement. —Si, (c'est encore une supposition) si je vous aimais, par-exemple, m'aimeriez-vous aussi? —Je puis vous affurer, mademoiselle, que si une Personne de votre mérite & de votre figure m'aimait, je me trouverais fort-heureux: car je vous crois tout ce qu'il faut, pour faire le bonheur d'un Homme. —Ah! M. De-Courbuisson, que vous êtes poli! —Je suis vrai. —Vous m'aimeriez donc? —Je ne crois pas qu'on pût vous refuser son cœur, si vous aviez donné le vôtre: l'Homme qui vous épousera, aura une charmante Compagne! —Ah!... que ne suis-je affés riche!... —Pourquoi riche? le travail, l'économie, voila les premiers biens. —Il est vrai, M. De-Courbuisson: mais enfin, il faut des avances, pour un commerce, & si une Femme n'apporte rien, il y a bien de la peine à avoir!... —Vous avez raison, pour la peine: Mais, mademoiselle, je ferais affés du sentiment de ne pas rechercher une Femme riche. Un Mari qui fait le sort de son Épouse, me semble mieux à sa place; il est plus respectable, plus Mari. —C'est vrai! tout ce que vous me dites me surprend: il n'y a pas de Jeune-homme qui pense comme

vous... Cependant, je vous dirai que je ne suis pas absolument sans dot : Je suis Fille d'un riche Fermier du Gâtinois, & peut-être aurai-je bien vingt-cinq ou trente-mille livres. — Vous êtes riche, mademoiselle Brigitte ! — Je fers ici, parce-que je préfère la vie de Paris, telle qu'elle soit, à celle de la Province. On y est riche, comme vous savez, sans en être plus heureux. Amoi, par-exemple, on voulait me donner un Fils de Fermier, riche de plus de cinquante-mille livres : mais grossier, brutal, n'aimant que les Chiens & les Chevaux, moins brutes que lui. Je l'ai refusé. Mon Père m'a traitée fort-durement, parce-que cette alliance lui convenait ; mais heureusement ma Mère m'a envoyée à Paris, pour me soustraire à ses duretés, & il ne m'en veut plus. J'en suis charmée ; car j'étais au desespoir de desobliger un Père qui nous aime beaucoup, mes Frères & moi. — Je vous estime infiniment de ce que vous me dites-là, mademoiselle : j'aurais été peiné qu'une Fille de votre mérite eût été mal avec son Père.

— Vous êtes bien bon, M. De-Courbuisson !... Croyez-vous que nous fussions heureux ensemble ? — mademoiselle, cette question de votre part, suppose bien des choses ! Car, ainsi que vous, j'ai un bon Père & une excellente Mère ! Je pourrais, ainsi que vous, peut-être, me refuser à une

union qui me rendrait malheureux : mais certainement , je ne prendrais jamais de resolution , même à l'égard d'une Personne que je trouverais aussi digne d'être aimée que vous l'êtes , sans avoir leur approbation. Que fais-je moi , s'ils n'ont pas des desseins que je contrarierais ?..... Pardon , mademoiselle , si je vous parle un-peu librement. —Je vous assure , M. De-Courbuisson , que si M. Jeorion vous eût ressemblé... Il ne me convient pas d'en tant dire..... mais , c'est que je vous trouve ce que je n'ai jamais trouvé dans un autre Garçon... que vous , & je ne voudrais pas , je vous l'avoue , manquer mon bonheur , par trop de mauvaise timidité. —Certainement , mademoiselle , si j'étais destiné pour vous , je vous aimerais tendrement , soyez-en sûr. Mais , si vous voulez , m'en croire , nous ne nous dirons rien en-particulier , que nous ne pussions nous dire devant les Gens-de-la-maison. Attendons tous-deux que les circonstances se présentent , où nous pourrons parler à nos Parens. Quand à moi , vous voyez que je ne fais que commencer à apprendre le commerce : les ailes doivent être venues à l'Oiseau , avant qu'il quitte le nid de ses Père & Mère , & cherche à s'en construire un lui-même. Tenons-nous dans la position qui nous convient ; moi , respectueux à votre égard , & zélé à vous servir ; vous ,

mademoiselle, dans l'attachement à vos devoirs, & la soumission que vous devez à vos Parens : vous avez refusé le Parti qu'ils vous ont offert ; ils pourraient bien refuser à leur tour celui que vous leur présenteriez. Mon avis est d'attendre. — Ah ! De-Courbuisson ! on voit bien que votre cœur est tranquille !... Eh-bien... je... vous aime... Croyez qu'il faut que je n'aie pas été maîtresse de le cacher, puisque ce secret m'échappe-! (des larmes coulerent.)

De-Courbuisson, d'autant plus vivement ému, qu'il était plus neuf & plus innocent, se pencha vers Brigitte pour la consoler. Son action avait l'air de chercher à prendre un baiser. La Jeune-fille lui tendit les bras : mais comme il s'arrêta, elle se jeta dans les siens, en lui disant : --Aimons-nous, & j'attendrai-. De-Courbuisson frissonna ; non de l'idée du péril ; il ne le connaissait pas ; mais de celle d'une inclination dérobée dans une maison honnête ; chés des Gens respectables, qu'il honorait, & devant lesquels il voulait que son cœur fût toujours ouvert. Il remit doucement Brigitte sur sa chaise, & lui dit : --Bonne & aimable Fille, croyez que je sens tout le prix de votre affection : mais faire l'amour ici, ne serait pas convenable. --Eh-bien, donnons-nous des assurances : pour moi, je suis prête à vous donner toutes celles que vous voudrez.,, Vous ne me répondez

pas !... Ah ! Courbuisson ! vous ne sentez rien encore !... je le vois dans vos regards tranquilles... Mais j'en ai trop dit, pour m'arrêter ; il me faut votre cœur, ou je ferai au desespoir : je ne puis vivre sans cette assurance. L'occasion que nous avons aujourd'hui fera peut-être l'unique : convenons de quelque chose... Je suis pressante : si vous m'aimez, cela vous flatera ; si vous me haïssez... -- Vous êtes trop aimable pour qu'on puisse vous haïr : voyez à mes larmes combien je suis touché. Cette tentation est au-dessus de mes forces, & je veux la fuir... Je suis plus ému que vous ne le croyez ! Mais, mademoiselle, je vous laisse ; je vous ferais tort, en restant davantage ; eh ! qui fait jusqu'où me porterait mon émotion !... Je suis jeune ; vous êtes jolie ; si rien ne s'opposait à nos desirs, je n'aurais qu'un mot à dire, & une chose à faire. Mais j'ai des devoirs sacrés envers mes Parens, envers M. D'Aubussat, & envers vous ; je ne les violerai pas. Adieu, mademoiselle Brigitte ; je me retire ; à rester davantage il y aurait de la présomption.

De-Courbuisson quitta aussitôt Brigitte, & se retira dans sa chambre.

On ne croira pas, que M. D'Aubussat faisait agir cette Fille. C'était d'elle-même qu'elle était aussi pressante. Eperdûment amoureuse du Jeune-homme, elle profitait d'une occasion inespérée, & qui ne

devait peut-être jamais revenir, pour lui ouvrir son cœur, & lui parler de sa fortune. Quant aux aveux qu'elle a faits, & ceux qu'elle a sous-entendus, cela ne doit point surprendre! Une Fille vigoureuse, née à la campagne, bien-conformée, qui vient ensuite goûter de la vie douce de la Ville, qui y prend une nourriture succulente, *luxurie*, comme disaient les Latins, tous les fucs surabondent; & les passions, toutes matérielles, l'emportent sur les principes & sur la raison. Voila pourquoi le séjour de la Ville est si dangereux pour les Paysans; & telle était la situation de Brigitte. D'un autre côté, jamais on ne vit d'Objet plus tentatif & plus voluptueux que cette Fille; c'étaient les ris, les roses, l'embonpoint, la jeunesse, mais épanouie & formée; le desir même, avide, empressé, quoi qu'une douce langueur tempérât le feu de ses yeux noirs. De-Courbuisson eut cependant la force de résister. Était-ce vertu?... Je crois qu'oui: quand il n'aurait pas commencé à sentir dans son cœur le germe d'un tendre attachement pour mademoiselle *Cloris* D'Aubuffat, la seconde des trois Filles de son Marchand, il n'eût peut-être pas moins résisté. Il n'était cependant pas faux, en répondant comme il avait fait à la belle Brigitte. Il la trouvait réellement aimable; & il l'aurait aimée, pour lors, si son devoir l'y eût obligé. On le

croira facilement, d'après le portrait que j'ai tracé.

M. d'Aubuffat, témoin secret de cette conversation, fut enchanté de son Elève, & de la politesse qu'il avait mise dans ses réponses. Car ce Père éclairé avait pénétré De-Courbuisson, & lisait dans son cœur mieux que lui-même : il avait découvert sa disposition à aimer Cloris. Comme il n'avait jamais douté qu'une de ses Filles ne fit impression sur le Jeune-homme, il avait étudié ses moindres regards, ses moindres gestes, qui étaient relatifs à quelqu'une d'elles. En-conséquence, après l'épreuve qu'on vient de lire, il commença aussi à étudier ses Filles. *Calliste*, l'aînée, avait dixhuit ans, & *Pénélope*, la plus jeune, environ seize : (il n'y avait qu'un an de différence, entre l'âge de Cloris, & celui de ses deux Sœurs) : la Première lui parut très favorablement disposée pour le Fils d'un Confrère, jeune Fat, qui avait demeuré à la maison, & s'y était assés-bien comporté, à la fatuité près : c'était un Parti fort-riche ; & quoiqu'il déplût au Père, il ne crut ne devoir pas mettre un obstacle insurmontable à l'inclination de sa Fille-aînée ; le Jeune-homme, d'ailleurs, se comportait bien, & se corrigeait un-peu. Quand à *Pénélope*, elle était encore dans l'heureuse tranquillité de l'enfance. Mais Cloris, par une sorte de sympathie avec De-Courbuisson, fuyait l'en-

retien de tous les jeunes Parisiens , se tenait à l'écart , lisait souvent , écrivait quelquefois , & déchirait ce qu'elle avait écrit. Elle fuyait De-Courbuisson comme les autres Jeunes-gens : mais elle ne parlait de lui , qu'en rougissant un-peu. S'il venait à paraître , lorsqu'elle riait avec ses Sœurs elle devenait sérieuse aussitôt , sans pourtant paraître mécontente.

M. d'Aubuffat continua ses observations pendant deux années entières , durant lesquelles Brigitte ne put avoir un seul instant d'entretien particulier avec De-Courbuisson. Madame d'Aubuffat , prévenue par son Mari , y veillait d'un côté ; tandis que le Marchand y veillait de l'autre ; outre que le Jeune-homme lui-même , dont peu-à-peu les sentimens s'éclaircissaient pour la charmante Cloris , évitait sans affectation de se trouver tête-à-tête avec la jolie Femme-de-chambre.

Il faut donner une idée de la figure , & du caractère de Cloris d'Aubuffat. Elle était grande & bien-faite ; mais ce mot n'exprime qu'imparfaitement le charme de sa taille déliée. Elle avait assés d'embonpoint ; mais un-peu-moins que sa Sœur-aînée ; elle avait aussi les couleurs moins vives ; elle était plus blanche , quoique Caliste le fut beaucoup : elle avait l'air plus posé , plus tendre que sa Cadette ; moins impatient , moins

fier que son Aînée. Ses cheveux cendrés garnifiaient seuls sa tête, même avec les nouvelles coiffures, où il en faut prodigieusement; elle avait le sourcil noir; l'œil presque bleu; le nez petit, sans être camuson; la bouche mignone, & les lèvres un-peu relevées & vermeilles; le visage arrondi, & d'une forme qui l'aurait fait croire une Enfant de huit à dix ans, si l'on n'avait pas vu sa taille: le cou mince & dégagé; la gorge haute; la poitrine d'une blancheur de lait; les bras, la main; les doigts admirables; la jambe fine sans être sèche; le pied petit, sans être court, & d'une forme si convenable à la chaussure française, qu'il y donnait une grâce au-delà de toute imagination. Elle aimait l'occupation; les lectures sérieuses, attendrissantes: Elle détestait le persiflage, les farces, les calembourds, l'ironie. Elle était bonne, compâtissante, généreuse; elle pardonnait facilement les offenses, car elle était sans fiel. Elle avait un goût exquis dans sa parure; & elle répondit un-jour à ses Parens qui l'englouaient, --On ne saurait en trop faire, pour enjoliver mille des petites choses très-desagréables que la Nature nous a données. --Expliquez-moi cette idée? lui dit son Père. Elle se fit un-peu presser: Enfin, elle dit en rougissant, --Mais, Papa, j'examine quelquefois, combien les Gens qui n'ont rien pour compenser les imper-

fections de nature, sont rebutans, & combien ils inspireraient de dégoût, si l'on n'appelait la raison à son secours: C'est ce qui fait que je m'étudie à me donner un extérieur agréable, pour rendre ces défauts moins apparens; que j'en cache, comme un Hypocrite fait ses vices, autant que j'en puis cacher; & que j'adoucis de ceux qui sont visibles, autant que je puis en adoucir. -- Vous avez raison, ma Fille; & ce sera sur-tout dans le mariage, qu'il faudra suivre cette conduite-.

En-effet, Cloris était la pudeur même: elle ne se permettait, pas même devant ses Sœurs, de nommer les choses qui pouvaient exciter le moindre dégoût; elle en éloignait les idées; elle déguisait les démarches qui la conduisaient à satisfaire ce qu'il y a de plus indispensable, & ses Sœurs, elles-mêmes, ne l'appelaient que l'Ange, qui n'avait ni sujétion ni besoins. Elle avait même une façon particulière, pour ce qu'on peut faire en compagnie, qui prévenait dans les autres le plus léger sentiment de répugnance. Sur elle, jamais rien que de propre: sur-tout sa chaussure, qui est toujours dans les Femmes, ou la partie de l'ajustement la plus agréable, ou celle qui donne plus de répugnance. Mais ce qui mettait le prix à cette conduite, c'est qu'elle prenait tous ces soins avec aisance; on ne s'en appercevait, que parce qu'il était im-

possible d'être aussi parfaite qu'elle sans attention. Elle avait adouci jusqu'au son de sa voix ; sans cependant affecter de lui donner un son guiorant & flûté, ou ce ton pathétique, toujours insupportable. Telle était Cloris D'Aubuffat à dixsept ans. Tout cela marquait un cœur qui sentait ; des passions qui pouvaient être vives ; en-un-mot, un penchant secret à l'amour.

Dès que le Père de cette aimable Personne crut s'être aperçu du choix tacite des deux Jeunes-gens ; c'est-à-dire, son Garçon-de-boutique, & sa seconde Fille, il nourrit adroitement cette inclination, qu'il voulait couronner. Comme il aurait été imprudent de louer De-Courbuisson devant ses trois Filles, toutes les fois qu'il voulait lui témoigner la satisfaction qu'il avait de sa bonne-conduite, il appelait Cloris dans le cabinet de sa Mère, sous quelque prétexte ; ensuite, il disait en deux mots, & à-la-hâte, ce qui était à la louange de son Élève ; observant avec soin l'impression que cela faisait sur sa Fille. Ordinairement elle rougissait un-peu, dès que son Père nommait le Jeune-homme, & elle gardait toujours un profond silence.

Il faut justifier les desseins & le choix de M. D'Aubuffat, en donnant une idée de la conduite de son Élève. Il est vrai que le mérite de ce Jeune-homme, qui n'avait apporté de sa Province que de

l'innocence , une disposition à bien-faire , & d'excellens principes , mais tels qu'on les donne en Province , c'est-à-dire , bonaces , & tout-à-fait propres à être tournés en ridicule par nos Élé-gans de Paris ; il est vrai , disais-je , que le mérite du jeune De-Courbuisson était presqu'entièrement l'ouvrage de M. D'Aubuffat , qui avait développé un heureux naturel , l'avait préservé de la corruption , avait échauffé , fécondé les semences de vertu , que d'autres auraient facilement étouffées. Mais le mérite du Garçon-marchand , pour avoir deux causes , l'une qui lui était propre , l'autre étrangère , n'en était pas moins réel.

Le Jeune-homme était laborieux , *probe* , obligeant. Pour le travail , il était d'une activité singulière ; il faisait autant lui-seul qu'autrefois quatre Garçons. Il tenait les Livres ; il aunait ; il arrangeait & nétoyait les étofes ; il les aérait ; il en étudiait les différentes qualités , pièce par pièce , ou même par demi-pièce , & tenait une note exacte de la qualité , ainsi que de la quantité , afin de pouvoir en rendre compte au Marchand , & répondre aux Acheteurs. Tout cela fini , il aidait encore aux ouvrages de la maison : Brigitte , & les Demoiselles D'Aubuffat elles-mêmes , s'adressaient à lui , pour mille petites choses , de - préférence au Domestique ; parce-qu'il s'en acquittait avec une adresse , une promptitude , & sur-tout

une honnêteté qui les charmaient. Il ne trouvait rien de bas, dès que cela pouvait obliger. Il fit un-jour, pour M. d'Aubuffat, une chose très-basse en apparence, au refus du Domestique. Celui-ci ne le vit pas sans quelques marques de mauvaise-humeur. De-Courbuisson, d'un air riant, lui dit, --Mon-cher Cyprien, je ne suis pas un Flateur ; si vous m'eussiez demandé ce service-là, ou tout-autre, je vous l'aurais volontiers rendu : ne sommes-nous pas ici pour nous entr'aider ? D'ailleurs, j'aime M. d'Aubuffat comme mon Père, comme mon meilleur Ami ; tout ce qui peut avoir trait à cet Ami respectable, je le fais avec empressement, & je regarderai toujours comme une faveur de le servir. Il fait tant pour moi, que je ne saurais jamais être quitte avec lui : mais il m'est bien-doux de faire tout ce que je puis !... Peu de jours après, il eut occasion de rendre à Cyprien un service aussi bas que celui rendu à M. D'Aubuffat ; il le fit ; & ce Garçon ne put s'empêcher de l'en remercier les larmes aux yeux.

Je ne m'arrêterai pas sur l'article de la probité : cette qualité essentielle est inférieure à la générosité, & s'y perd, comme la lumière de la Lune dans celle du Soleil : or je viens de prouver combien De-Courbuisson était obligeant.

Aubout de près de deux ans-&-demi

d'études & d'observations, M. D'Aubuffat voulut voir quels étaient les progrès que son Élève avait faits, non dans la science du commerce; il les connaissait; mais dans celle de l'économie & de la conduite d'une maison. Il alla un-matin auprès de lui dans le magasin, où il arrangeait des étoffes nouvellement arrivées de Lyon, des fatins, des velours, &c. Il se mit à lui aider, comme cela arrivait souvent, en causant sur des choses utiles & relatives au commerce des étoffes qu'on mettait en-place. Lorsque cette matière fut épuisée, on parla du luxe. M. D'Aubuffat demanda à son Garçon-de-boutique, Si les Marchands pouvaient étaler un certain luxe?--Je ne le pense pas, répondit le Jeune-homme: je crois le luxe des Marchands contraire à leur crédit, qui est pour eux, ce qu'est la bravoure pour le Militaire; la science des lois pour le Magistrat; le goût & l'habileté pour l'Artiste & l'Artisan. Mais le luxe ne pourrait-il pas donner une haute idée de l'opulence d'un Négociant, & augmenter son crédit, au lieu de le diminuer? --Je crois, monsieur, que cette idée n'est pas juste, & qu'elle ne séduira que les Personnes très-superficielles: Je regarde (à parler selon ce que je sens) un Négociant qui a beaucoup de luxe dans la manière dont sa maison est tenue, comme un Homme qui voudrait prouver qu'il est fort vigoureux, &

qu'il a beaucoup de sang , en se faisant une piquûre , par laquelle son sang s'écoulerait continuellement. Il prouverait-bien qu'il en en a beaucoup ; mais il prouverait plus sûrement encore qu'il s'épuise , & qu'il ne tardera pas à tomber en langueur. --Comment croyez-vous donc qu'un Marchand doive se conduire ? --Comme vous , monsieur : un air d'aisance réelle , & sans affectation : Tout ce qui est à votre usage est bon , parceque c'est un profit que de l'avoir bon : mais rien ne brille ici d'un éclat inutile & dispendieux. Vous allez prendre l'air à bon-marché , & au plus prochain boulevard ou dans quelque jardin public. Il est vrai que vous avez un jardin particulier ; vous avez changé votre cour en un verger , vous en avez fait baisser les murs , & vous aimez-mieux être vu de vos Voisns dans vos amusemens innocens , que de priver vos arbrisseaux des influences du Soleil. J'ai réfléchi plusieurs fois sur les raisons qui devoient vous avoir engagé à vous passer d'une maison-de-campagne , tandis que tous vos Confrères en ont : C'est qu'elle occasionne non-seulement de la dépense , mais un abandon des affaires : elle fait moins aimer la maison de la Ville , que l'on quitte avec plaisir , & où l'on ne rentre qu'avec regret : dès le samedi-soir on part : qu'un Acheteur se présente ; il ne trouve pas le Maître : on ne revient que le lundi

ou le mardi : ainsi les affaires souffrent , &c. Or , monsieur , je vous ai entendu dire souvent , qu'un Marchand doit aimer sa maison de négoce , comme un Amant aime sa Maitresse ; qu'il lui doit être attaché , y trouver tous ses plaisirs ; l'embellir , s'il le faut , de beautés solides , ou plutôt de commodités que d'embellissemens ; la rendre saine , autant que commode , & s'y tenir. Vous nous avez dit souvent , que sur le donjon , où madame votre Femme & mesdemoiselles vos Filles vont travailler le matin , & dans l'après-dîner en été , & même en hiver , dès qu'il fait du soleil , on respire un air aussi pur qu'à Meudon , ou à Ménil-montant : & je le crois. Voilà mon sentiment , monsieur. --Je suis content de votre manière de voir , Courbuisson : Conservez-la toute votre vie : les maisons-de-campagne feront des mesures de celles de la Ville , je vous le prédis : ajoutez , que tout le luxe des Marchands nécessite l'improbité , le dol , la cherté des étofes , les gains-trop forts , &c. Un homme voyant un-jour des Procureurs à leur maison-de-campagne , où ils se divertissaient , dit : Tant-mieux : la Société est heureuse de l'oisiveté de ces Gens - la ! --Vous vous trompez , répondit un Vieillard ; ils feront chèrement payer leur dépense & leur tems perdu aux malheureux Plaideurs-!

Ce fut quelques jours après ceci , que M. D'Aubuffat , content de son Garson-de-boutique audelà de toute expression , & confirmé dans les vues favorables qu'il avait sur lui , résolut de procurer un entretien entre sa seconde Fille , & ce vertueux Jeune-homme. Il eut soin qu'ils ne pussent être interrompus par ses autres Enfans , ou par les Domestiques ; & pour cet effet , il employa toute la Famille au-dehors à différentes choses. Cloris fut chargée d'un compte qui lui rendait la présence de Courbuisson nécessaire. Elle vint au magasin , selon l'ordre de son Père , je ne dirai pas , malgré elle , mais avec beaucoup de trouble. Sa voix en était altérée , en appelant le Garson-de-boutique : mais cette altération ne la rendait que plus douce encore.

--Mon Père m'a donné une occupation ce matin , qui m'oblige à causer avec vous , M. De - Courbuisson , lui dit - elle. --C'est beaucoup d'honneur pour moi , mademoiselle. --C'est de porter tous les articles du Brouillard sur le grand Livre , & d'en tirer ensuite une note abrégée , pour la lui remettre.-- Cela est facile , mademoiselle. Voici le Brouillard : je vais le mettre entre nous , & tandis que vous transcrirez , je ferai la note : par ce moyen je ferai toujours prêt à vous éclaircir les articles qui pourraient vous embarrasser. --C'est bien , monsieur--.

On copia donc chacun de son côté. Cloris fit souvent des questions : Je crois même qu'elle feignit quelquefois de l'embarras, où elle n'en avait point. De-Courbuisson répondait avec tant de politesse, de grâce, d'aisance; il était si bien au-fait, que c'était un plaisir de l'entendre (surtout pour M. D'Aubuffat, qui n'était pas loin.) Quand on eut achevé, il falut, suivant les ordres du Père, faire un autre relevé de toutes les étofes qui restaient, avec la quantité de chacune : ce qui était facile; parce-qu'à chaque vente, De-Courbuisson écrivait sur une carte, *telle pièce, n°. tant, pris tant d'aunes tel jour; & il attachait cette carte à l'étofe.* M. D'Aubuffat n'avait prescrit ces deux opérations, d'ailleurs utiles, que pour amener une certaine facilité à se parler entre les deux Amans : (cette précaution serait fort superflue avec des Jeunes-gens différemment élevés, & d'un autre caractère.) Il ne se trompa point. La seconde sur-tout, qui exigeait des questions continuelles, accoutuma Cloris à parler sans rougir à De-Courbuisson, & celui-ci à lui répondre sans ce trouble secret qu'il éprouvait toujours. Il observa que sa Fille, pour être moins gênée sans-doute, s'était levée, & qu'elle tenait une main appuyée sur la chaise de Courbuisson, qui ne la regardait que rarement & avec timidité.

Mais il y avait une troisième opération, qui devait être encore plus familière. Le Père avait chargé sa Fille de former avec De-Courbuisson, d'après les lumières qu'ils devaient avoir acquises tous-deux, des spéculations de commerce. Observons qu'il avait fait lire à ses Filles & à son Éleve les Ouvrages récents des Économistes & des Voyageurs, relatifs au commerce. Ce fut alors qu'il falut raisonner. Cloris interrogeoit timidement. De-Courbuisson répondait avec assurance; il détaillait des vues profondes pour son âge, & pour le peu de temps (mais bien employé) qu'il était dans le commerce. Cloris, de son côté, exposait aussi ses idées: mais elle les trouvoit si inférieures, qu'elle y insistoit à peine. Son Père s'aperçut que cet entretien lui faisait prendre une haute idée de Courbuisson. Il falut rédiger ce qu'on venait de dire. C'était l'ouvrage du Jeune-homme: mais Cloris devait mettre au-net, & retranscrire pour son Père. On relut donc deux grandes pages *in-folio*, que De-Courbuisson venait de charger de ses réflexions: on les corrigea; on se consulta, pour rendre les phrases plus claires, &c. --Voilà des vues bien-étendues, ce me semble, monsieur... --Je dois tout à votre Père, mademoiselle. On retranscrivit, & De-Courbuisson dicta à la belle Cloris. Si quelqu'un à Paris, se ressouvient encore
d'avoir

d'avoir aimé sincèrement, honnêtement, timidement, ardemment, on aura une idée de la situation de ces deux Jeunes-gens. Que toutes ces opérations parurent courtes ! Enfin elles finirent, & Cloris, qui ne s'était point ennuyée, n'osant plus rester avec De-Courbuiſſon ſans cause, crut devoir ſe retirer.

Le Jeune-homme la vit s'éloigner avec regret : mais il ne dit pas un mot pour la retenir ; & lorsqu'elle fut ſortie, il parut plongé dans une rêverie profonde, mais pourtant agréable. Aubout de quelques inſtans, il apperçut les gants de Cloris, qu'elle avait oublié : il les prit, les regarda d'un air ému, & finit par les porter à ſa bouche, dans le moment où Cloris revenait pour les prendre. Elle vit l'action du Jeune-homme ; mais elle feignit de n'avoir rien apperçu, & elle s'en retourna fort vite. Cependant elle avait reçu les gants des mains de Courbuiſſon, d'un air preſque riant. Le Jeune-homme demeura confus ; il ſ'afſit, & porta la main ſur ſon front. Mais enfin, il reprit ſon ouvrage ; c'eſt-à-dire, qu'il mit plus d'ordre dans ce qu'il avait déplacé un-peu à-la-hâte avec Cloris.

M. D'Aubuffat, qui s'était attendu à un entretien plus ſuivi, entre les deux Jeunes-gens, fut charmé de leur honnête timidité ; mais ſa curiosité n'était pas ſatisfaite. Il rentra dans ſon cabinet, & appela ſa

Fille. --Je voudrais, dit-il à Cloris, que tu fusses adroitement de Courbuisson, s'il ne s'ennuie pas ici : les premiers jours, je l'ai souvent surpris les larmes aux yeux. Il ne t'en a rien témoigné ? --Non, mon Papa. --C'est un excellent Garçon, à qui je veux donner toutes les marques possibles d'amitié. Tâche de pénétrer dans le fond de son cœur : Je me suis aperçu qu'il est plus libre & plus confiant avec toi, qu'avec tes Sœurs ; découvre ce qui pourrait lui faire plaisir de ma part. J'ai des raisons importantes pour cela. Tu n'as qu'à retourner auprès de lui ; je vais t'en fournir une occasion. Il a lu ces jours-ci le dernier voyage du Capitaine Cook, va le lui redemander, & fais-lui des questions sur les mœurs des Sauvages qu'a vus le Voyageur - anglais. Tu trouveras ensuite aisément à placer les questions que je desire que tu lui fasses.

Cloris obéit. Elle alla redemander le Livre. De-Courbuisson dit qu'il l'avait achevé le matin, & l'alla chercher dans sa chambre. Durant son absence, Cloris jeta les yeux sur des tablettes, que le Jeune-homme, à son arrivée, avait glissées entre les livres-d'affaires. Elle y trouva, tout fraîchement écrits, ces mots :

« 16 mai ; le plus heureux jour de ma
» vie. Je viens de passer plus de deux
» heures avec mademoiselle Cloris. Elle

» avait oublié ses gants : je les ai trouvés ,
» & je les ai baisés : mais je tremble qu'elle
» ne m'ait vu ! car elle est revenue les
» chercher en cet instant. Je n'ai jamais été
» tenté du bien d'autrui ; mais si j'avais
» pu garder ces gants , ou toute autre
» chose qui ait appartenu à mademoiselle
» Cloris , j'en ferais mon trésor. Mondieu
» qu'elle est aimable » !

Cloris retourna le feuillet , pour voir la page précédente ; prêtant une oreille attentive , afin de ne pas être surprise par De-Courbuisson.

« 15 mai. M. D'Aubuffat m'a entretenu
» avec une bonté qui me pénètre. Made-
» moiselle Cloris est venue auprès de son
» Papa : il lui a parlé avec une tendresse
» qui m'a charmé !.... aussi , elle est si ai-
» mable !.... Quand elle a été partie , il m'a
» dit : --Je suis un heureux Père ! mes
» Enfans sont de bons-sujets , Cloris sur-
» tout ; c'est son excellente Mère-. Et il
» avait presque la larme à l'œil.

» 14 mai. Mademoiselle Cloris a passé
» tout-près de moi , comme je portais
» les draps-de-Louvier du magasin dans la
» boutique. Elle m'a dit : --Pourquoi
» porter cela seul ? je vais appeler Cy-
» prien-. Et elle a eu la bonté de l'ap-
» peler , quoique son aide ne me fût pas
» nécessaire. Cette attention de la part

» d'une si charmante Demoiselle , est bien
» flateuse ! »

« 13 mai , mademoiselle Cloris a fouri
» de ce que je disais à Cyprien »

A cet endroit , De-Courbuisson prêt à rentrer se fit entendre. --Voilà les Livres , mademoiselle. --Ce voyage est bien-volumineux ! voudriez-vous m'en dire les principaux traits ? --Avec beaucoup de plaisir , mademoiselle-. Et il commença l'analyse de l'Ouvrage , comme aurait fait un Journaliste. Lorsqu'il en fut à l'île d'*o-Taïti* ; qu'il lui eut dépeint les mœurs de ce Peuple , encore dans l'état de pure-nature , Cloris lui demanda , --Mais sont-ils heureux , par leur ignorance ? --Je ne fais , mademoiselle : mais à vous parler sincèrement , je crois que notre situation , malgré nos vices , ferait mille-fois préférable , sans la superstition & ses craintes ridicules , dont les Tyrans , sans - doute , ont voulu que les esprits des Peuples fussent bourrelés , afin de les retenir dans l'esclavage. Il est vrai , qu'après que le premier Inventeur fut mort , les mêmes fausetés servirent à épouvanter ses propres Successeurs : mais tout-cela ne répara pas le mal. C'est un poison lent que la superstition , qui abreuve de fiel & d'amertume nos amusemens & nos plaisirs. Quelques particuliers plus éclairés en secouent le joug , mais affaiblis par la vieil-

lesse ou par la maladie, ils le reprennent, & meurent misérables. Je pense que J.-J. Rousseau a donc eu raison de regretter un état semblable à celui des Taitiens. Mais je le répète, avec des idées plus saines du Souverain - principe; en ne regardant la mort, que comme un changement de forme, qui nous remet dans les mains de la Nature, dont nous sommes fortis, l'état des Nations éclairées est préférable. -- Vous êtes philosophe! -- Un-peu: mais je vous assure qu'en cela, je suis l'élève de la raison: Personne ne m'a suggéré ces idées. -- C'est que vous avez l'esprit juste!.... vous n'aimeriez donc pas à vivre avec ces Taitiens? -- Je vous avouerai que non, mademoiselle: Les Gens du Capitaine ont dû renaître, en revoyant leur pays, & des Hommes policés. -- Je le crois: d'ailleurs, la Patrie est si douce!.... Mais, & vous monsieur Decourbuiffon, comment vous trouvez-vous à Paris, par exemple? -- Je ne saurais vous dire, mademoiselle, à quel point je m'y trouve bien. -- Mon Papa croit pourtant que vous vous y êtes ennuyé dans les commencemens? -- Ennuyé!... Si M. votre Père entend par-là cette maladie que cause naturellement le changement de lieu, surtout une première fois; cela est juste. Déplacé, éloigné de mes chers Parens, de toutes mes habitudes, la nature a souffert: j'ai éprouvé cet attendrissement involon-

taire, que cause le souvenir des Objets qu'on aime, lorsqu'on en est séparé : ce qui m'attendrissait particulièrement, c'étaient les choses qui me rappelaient la campagne. Un-jour, j'entrai dans une Église : il y avait une tenture en tapisserie, où l'on voyoit des bois, des oiseaux, &c. Je la regardai avec plaisir : mon imagination se fixa sur ces objets ; mon cœur s'attendrit, & je fondis en larmes, si douces que je ne les sentais pas couler. Des Inconnus qui étaient auprès de moi, me demandèrent enfin ce qui me faisait pleurer ? Je revins à moi-même ; & je leur répondis en souriant, que c'était le souvenir de mon pays, que cette tapisserie me rappelait. Ce qui les fit rire, & sans-doute se moquer de moi. Mais, mademoiselle, je sens que j'aime aujourd'hui cette demeure, & les Personnes respectables avec qui j'ai le bonheur d'y vivre, bien-plûs que mes forêts. Je n'y ai rien à désirer, que mes Parens. --Ce que vous me dites-là fera plaisir à mon Père : apparemment qu'il vous aura vu triste ? --Triste, mademoiselle ! je ne l'ai jamais été chés vous : férieux, attendri même à-la-bonne-heure ; mais pour triste, jamais, je vous assure. --Mon Papa vous aime beaucoup ! il desire que vous soyez satisfait, heureux. --Heureux !... --Ce mot vous étonne ! est-ce que vous ne le feriez pas ! --Pardonnez,

mademoiselle, plus que je ne le mérite. C'est l'être, que de vivre chés vous; d'y voir... les meilleurs, les plus respectables Père & Mère-de-famille; des Enfans... je n'en vis jamais de plus tendres, de plus soumis, ni de plus aimables: C'est un bel exemple que j'ai sous les yeux! --Vous aimez notre maison? --Oh! je ne saurais vous dire à quel point, mademoiselle Cloris! l'idée d'en sortir un-jour ne se présente à mon imagination, que comme une idée desolante. --L'idée d'en sortir! est-ce que vous comptez nous quitter? --De-moi-même? jamais, mademoiselle: mais enfin, je ne saurais toujours être chés vous. --Il est vrai, monsieur De-Courbuisson (dit Cloris avec un demi-soupir.) Au-reste, mon Papa en fait là-dessus plus que moi... Car il desire beaucoup de vous marquer sa satisfaction. --Rester dans sa maison, est ce qu'il peut m'accorder de plus agréable. --Il sera flatté de cette disposition où vous êtes. --Ah! mademoiselle! c'est que je sens que je ne puis être bien qu'ici. --Oh! pour celui-là, vous êtes trop modeste!.. avec votre mérite... --Permettez-moi de vous interrompre sur l'article de mon mérite. Si j'en ai, je le dois tout à votre digne Père, qui m'a formé comme son Fils... Mais, mademoiselle, il y a dans vos questions, quelque chose qui commence à me donner de l'inquiétude: seriez-vous

chargée de m'adoucir le coup... faudrait-il quitter... & M. votre Père qui m'aime, j'en suis sûr, voudrait-il?... --Non, non, je vous assure, De-Courbuiſſon; il n'est rien, rien du - tout de cela. --En ce cas, mademoiselle, je respire. --Mon Papa voudrait, je vous le dis tout-uniment, favoir quelque chose qui vous fît plaisir, pour vous témoigner son amitié? (A ces mots, De-Courbuiſſon leva les mains & les yeux au Ciel, en disant) --Bon, respectable Homme!... Ah! mademoiselle, il est trop bon: mes larmes vous en disent plûs que mes discours... Oui, je desire quelque chose,... sa précieuse amitié, celle de madame votre Mère, & celle de mesdemoiselles ses Filles, qui sont les plus aimables, les plus ravissantes Personnes de toute cette grande Ville, & du monde entier.

En cet endroit, M. D'Aubuffat parut. --Bon-jour, ma Fille; bon-jour, De-Courbuiſſon. Vous êtes ensemble; j'en suis bien-aise: j'ai à vous parler..... à tous-deux. Donne-moi un siège, mon Garçon,.... & à ma Fille: prens-en un aussi, & te mets auprès d'elle. J'ai chargé Cloris de favoir de toi, comment je pourrais, à ton gré, te témoigner mon affection. Que lui as-tu dit?... que t'a-t-il dit, Cloris? --Mon cher Papa, qu'il ne desirait que votre amitié, celle de Maman, & la nôtre, à mes Sœurs & à moi. --Tu l'as, mon Ami;

tu la mérites ; tu l'as assurément ; car nous ne sommes pas injuste , ni ma Famille , ni moi. Mais je voudrais te donner quelque chose que tu n'eusses pas , & qui te rendit heureux. Tu penseras à cela : car , sur mon honneur (chose sacrée !) tu auras tout ce que tu me demanderas. Réfléchis là-dessus , mon cher Enfant ; car tu l'es déjà par l'amitié... Réfléchis mûrement , & parle-moi ensuite , comme à ton Ami , à ton Père. Je ne t'ai pas enlevé à ton Père naturel , pour te faire Orfelin à soixantedix lieues de ta Famille.... Je te laisse avec Cloris : Causez ensemble , jusqu'à ce que je l'appelle.

Lorsque M. D'Aubuffat fut sorti , De-Courbuiffon , profondément affecté de ce qu'il venait d'entendre , était comme ébloui : ce n'était pas de la joie qu'il éprouvait ; sa situation n'était pas assez éclaircie pour cela ; mais ce trouble délicieux qui la précède. Cloris , que le discours de son Père venait d'éclairer davantage , se trouvait à peu-près dans la même situation que le Jeune-homme. Elle sentit que c'était elle-même qui était la récompense & le prix du mérite de Courbuiffon : mais la pudeur lui fit garder le silence , & la rendit même beaucoup plus timide qu'auparavant. Après quelques momens de ce trouble , de cette agréable surprise , qui fait soupçonner qu'on peut espérer un Bien audessus de tout ce qu'on

aurait osé desirer , De-Courbuiffon , s'écria ;
--Quelle adorable bonté !... Oh ! monsieur
D'Aubuffat , soyez mon Père ! je suis votre
Fils par le respect & la tendresse.... Je n'ose,
mademoiselle , arrêter ma pensée sur tout
ce que votre digne Père semblait vouloir
me faire envisager.... Oserais-je espérer de
son aimable Fille , un-peu d'indulgence , &
qu'elle voudra bien m'aider à interpréter
les discours du.... Dieu qui vient de parler ?
--Comment vous aiderais-je ? je ne suis
pas de son secret , je vous assure ! --Vou-
lez-vous que je répète , mot par mot , tout
ce qu'à dit le digne Homme , pour que nous
en cherchions l'explication ? --Volontiers ,
monsieur. --« Tu l'as , mon Ami ,.... tu l'as
» assurément ; car nous ne sommes pas
» injuste »... --Cela veut dire , qu'il vous
aime , que nous vous aimons tous , & que
vous le méritez : cela est clair. --Puisse-t-il
être aussi clair , que je le mérite !... » Je
» voudrais te donner quelque chose que tu
» n'eusses pas ; & qui te rendît heureux »...
Je n'entens pas ceci , mademoiselle ? --Mais
sans-doute ; quelque chose que vous n'ayiez
pas.... Cela n'est pas obscur. --Mais quelle
chose serait-ce donc , mademoiselle ? --Il
y a bien des choses.... qui.... --Je ne desire
rien. --Quoi ! rien ? --Non , rien... du-
moins de ce que j'oserais desirer ; car je me
connais. Voyons la suite , M. De-Courbuif-
son ? --« Et qui te rendît heureux »... --Quel-

que chose qui fit votre bonheur ; voila l'explication. --Oui, mademoiselle ; qui fit mon bonheur. Il est certain que voila le sens. --C'est à vous de voir ce qui ferait votre bonheur ; car mon Père, comme vous voyez, ne le fait pas lui-même ; il n'y a que vous... --« Qui te rendit heureux »... mademoiselle Cloris. Je suis bien embarrassé ! --Ensuite ? --« Tu penseras à cela : » car, sur mon honneur (chose sacrée !) » tu auras tout ce que tu me demanderas »... C'est fort ! --Oui : c'est à vous de voir ce que vous pourriez demander ? --C'est-bien-là, mademoiselle, à quoi je pense... « Tout » ce que tu me demanderas »... --Ne voyez-vous donc rien ? --Si mademoiselle Cloris. --Quest-ce ? --Il faudrait que je fusse bien des choses, avant d'oser le dire. --Quelles choses ? --D'abord, si cela ne fâcherait Monsieur votre Père, madame votre Mere, mesdemoiselles vos Sœurs ; vous, mademoiselle ; vous sur-tout. --Si Je savais ce que c'est, je vous répondrais, au moins pour moi ; & peut-être de toute ma Famille... Aureste, mon Père a dit « Tout ». --Oui, mademoiselle, mais peut-être sa pensée n'a-t-elle pas embrassé, par ce mot, tout ce qu'embrasserait la mienne. --Peut-être aussi qu'elle l'a embrassé... Qu'a-dit ensuite Papa ? --« Réfléchis là-dessus, mon cher Enfant ; » car tu l'es déjà par l'amitié »... --Voyez : d'après cela ? --Ah ! si j'osais... Mais non,

c'est un trop grand bonheur ; je suis un présomptueux... je serais un téméraire, un ingrat. -- Répétez ce qu'il a dit ensuite ? -- « Réfléchis mûrement ; & parle-moi ensuite, comme à ton Ami, à ton Père.. » -- « Suivez jusqu'à la fin ? -- « Je ne t'ai pas enlevé à ton Père naturel, pour te faire Orfelin, à soixantedix lieues de ta Famille... Je te laisse avec Cloris : Causez ensemble, jusqu'à ce que je l'appelle »... -- Vous n'avez pas oublié un mot ! -- Je n'ai qu'une chose à demander, mademoiselle... c'est la seule qui me manque (je veux dire des biens qui sont hors de moi ; car pour les qualités intérieures, il m'en manque un-million.) Mais comment oser la demander ! Il faudrait auparavant que je fusse comment vous pensez ?... -- Réfléchissez M. De-Courbuisson-. Elle l'interrompit, craignant qu'il ne se découvrit, quoiqu'elle le desirât : mais la pudeur l'emporta sur le desir, lorsqu'elle le vit prêt à parler. Cette interruption intimida le Jeune-homme, qui garda le silence ; & M. D'Aubuffat approuvant la retenue de sa Fille, l'appela, pour la tirer de l'embarras où elle se trouvait.

Mais ce Père clairvoyant en avait assez appris. Sûr que les deux Amans s'adoraient, il s'ouvrit entièrement à sa Fille, en présence de son Épouse, & il chargea cette bonne Mère de connaître à fond les sentimens de Cloris, pour lui en rendre compte.

Cloris aimait ; elle l'avoua.

Huit jours s'écoulèrent. Aubout de ce terme , M. D'Aubuffat vit venir De-Courbuisson dans son cabinet. — Mon Fils , lui dit-il , as-tu réfléchi à la demande que tu as à me faire ? — Je n'ai pensé à autre chose , Monsieur : mais je suis aussi embarrassé , pour vous la faire , que le premier jour. — J'ai dessein de t'établir ; de t'associer à mon commerce , & de former entre nous une liaison solide. — Oh ! Monsieur ! que me dites-vous ! moi , pauvre..... — Ah-tu d'autres vues d'établissement ? — Je n'y ai jamais pensé : je ne me suis occupé que de mon devoir. — Je le fais , & j'y ai pensé pour toi. Je veux te donner une Femme & un état.... — Je ne fais , Monsieur.... Mais pour une Femme... — Comment ! aurais-tu de la répugnance pour le mariage ? — Non , Monsieur : C'est un état saint , que je révère , & dont vous m'avez fait envier la félicité. — En ce cas , explique-moi donc la cause de ta répugnance ? — Je n'en ai pas... Je crains seulement que... la Personne..., — Ne t'ai-je pas dit , de me demander tout ce que tu voudrais ? — Vous avez eu cette bonté. — Eh-bien , uses-en donc. — Je crains d'en abuser , Monsieur. — Cela ne se peut pas : Je connais ton cœur ; & depuis ta conversation avec Brigitte , jusqu'à celle d'il y a huit jours avec ma Fille , j'ai tout en-

tendu. — Monsieur !... Il est vrai qu'alors, mademoiselle Brigitte.... Mais depuis.... Je meurs de honte d'avoir eu la pensée...

—Quelle pensée! —Je ne saurais prendre sur moi un pareil aveu.... —Je l'exige? —En ce cas, monsieur, permettez qu'à vos genoux... —Non, non, debout; c'est ainsi qu'un Ami parle à son Ami.

—Vous me rassurez, monsieur. —Monsieur! Dis, mon Père... —Oui, mon digne & tendre Père, ... je vais vous obéir... En arrivant chés vous, encore inconnu à votre Famille, je crois que je trouvais jolie mademoiselle Brigitte. —Eh-bien? elle l'est: quel mal? —Mais depuis, j'ai été emporté, entraîné malgré moi, par un mérite supérieur à la beauté.... —Celui de son esprit? elle en a. —Non, Monsieur; par celui d'une autre Personne. —Que tu nommes? —Pardonnez cette liberté. —Eh! je demande que tu la prennes! —C'est par le mérite d'une de mesdemoiselles vos Fille. —Que tu nommes? —Mademoiselle Cloris. —J'en suis charmé, mon Enfant; car elle t'aime aussi, & c'est elle que je te destine depuis que je te connais parfaitement. —À moi! monsieur! —Je t'ai défendu ce mot-là.

De-Courbuisson se jeta aux genoux de M. D'Aubussat, & lui baisa la main, en lui disant: —Mon Père, respectable Mortel, à qui je dois plus que la vie !... quelle

joie vous allez causer à mon pauvre Père, à ma bonne Mère ! oh ! comme ils vont adorer votre chère Fille ! — Ce premier mouvement de ton cœur me plaît, De-Courbuisson ; il marque un bon Fils : tu feras un bon Mari & un bon Gendre.

M. D'Aubuffat conduisit ensuite son Élève dans l'appartement de sa Femme, où toute sa Famille était rassemblée. Il dit à son Épouse, en lui présentant le Jeune-homme : — Ma Femme, voilà le Mari que je donne à Cloris : M. *Delinne* m'a demandé hier Calliste pour son Fils : c'est le choix de ma Fille-aînée, & le vôtre ; je l'approuve : mais voici le mien pour notre seconde Fille. — Je l'approuve aussi de tout mon cœur, répondit *m^{me}*. D'Aubuffat. — Quant à Pénélope, reprit le Père-de-famille, son tour viendra. — Mon cher Papa, dit la Jeune-personne, à-condition, que ce sera aussi vous qui choisirez. — Pourquoi moi, plutôt que votre Mère ? — C'est que j'aurais mieux aimé, pour moi, M. De-Courbuisson, que M. *Delinne*.

Pendant ce temps-là, Cloris était dans un modeste embarras, & plus belle qu'on ne saurait dire, par l'aimable rougeur qui colorait son visage. Son Père lui ordonna de donner sa main à l'Amant qu'il lui présentait, & déclara que le mariage serait célébré dans trois semaines, le même jour que celui de Caliste, avec M. *Delinne*.

Je ne peindrai pas la joie du jeune De-Courbuiſſon; ſes reſpects, ſon redoublement de zèle & de tendreſſe pour M. & madame D'Aubuffat; non-plûs que ſon amour pour Cloris: il l'adorait dans toute la ſignification du terme; & pour être heureux en ménage, ſur-tout à Paris, un Mari doit adorer ſa Femme, & en être chéri, pour qu'elle n'abuse pas de ſon adoration. C'eſt le fort du jeune De-Courbuiſſon depuis trois ans. Il eſt toujours dans la première-ivreſſe; parce-qu'il a ſa première innocence, & que ſon Époſe conſerve avec lui la pudeur de Fille.

Nota de T. Joli.

Je n'aurais pas fait uſage de cette *Nouvelle*, de mon Ami, non-plûs que de celle intitulée *Les Associés*, ſi je ne voulais qu'amuser les Oisifs; mais j'ai un plus noble motif, je veux être utile.



Neuv^{me}. Nouvelle.

La Fille échappée.

UN Homme de ma connaissance passant un-soir sur les dix heures par le *Carrefour-Buffi*, une Jeune-fille lui demanda la *Vieille-rue-du-Temple*. — Elle est fort éloignée d'ici, mademoiselle, répondit-il ; cependant, comme il est tard, & que vous êtes une Jeune-personne, je vais vous y conduire.

La Jeune-fille accepta son bras, & ils firent le chemin de la rue demandée. En marchant, l'Homme l'interrogea. — C'est donc votre demeure, mademoiselle ?

— Non, monsieur ; mais j'y connais une Amie. — Vous n'êtes donc pas de Paris ?

— Pardonnez-moi ; mais je n'ose retourner chés ma Mère. — Pourquoi ? — Oh ! c'est qu'il y a des raisons que je ne saurais vous dire. — Vous feriez-mieux cependant d'y retourner, & je m'engage à la calmer.

— Oui, elle ; mais mon Frère me tuerait.

— Qu'est-il votre Frère ? — Sergent dans les Gardes. — Il a donc quelque raison pour cela ? — Il le croit du moins. — Puis-je savoir la demeure de vos Parens ? — Je ne saurais me déterminer à vous la dire.

Après une conversation affés longue sur le même ton, l'Homme & la Jeune-Fille arrivèrent dans la *Vieille-rue-du-Temple* : Mais jamais on ne put trouver la demeure de l'Amie prétendue.

—Vous voyez, mademoiselle, qu'il faut retourner chés vos Parens? —J'aimerais mieux coucher dans la rue, au risque de tout ce qui pourrait en arriver. —Que faire donc? —Je me mets à votre merci, monsieur; vous paraissez un honnête-homme; ne pouvez-vous pas me donner une retraite, pour cette nuit? —Certainement je le puis: mais je suis Garçon; je demeure seul: c'en serait affés pour perdre votre reputation à toujours, que de vous faire passer une nuit chés moi. —Pourvu que vous sachiez, monsieur, que je n'ai pas fait de mal, peu m'importe. —Je m'ens; aussi-bien, n'est-il pas possible que je vous abandonne dans les rues à onze heures du soir. Quel âge avez-vous? —Ma Mère m'a dit l'autre jour, que j'aurais seize ans à la Saintjean.

L'Honnête-homme fut touché de compassion pour une Fille si jeune, & qui paraissait jolie. Il la conduisit chés lui. Heureusement il avait deux pièces & deux lits: il en destina une à la jeune Adelaïde. Ils soupèrent ensemble; il s'apperçut qu'elle était exténuée de besoin; il fut l'empêcher de se faire mal, en mangeant trop-vîte,

& il promit de l'en dédommager le lendemain à déjeuner. Cette Enfant était charmante ; mais elle avait dans le regard quelque chose d'extrêmement libre, & dès la fin du souper, elle se trouva si familiarisée avec lui, qu'elle riait & lui parlait comme à une ancienne Connaissance.

Il la conduisit dans sa chambre, l'aida à se coïfer de nuit avec un mouchoir, faute de bonnet, & comme il se retirait, elle se jeta à son cou, & lui souhaita le bon-soir par deux baisers. L'Honnête-homme prit cette liberté pour un témoignage de reconnaissance.

Le lendemain, il se leva de bonne-heure, & songea au déjeuner. Lorsqu'il fut prêt, il alla voir dans la chambre de la Jeune-fille. Il la trouva éveillée, & prête à se lever : elle était dans un très-grand desordre, & s'étant approché d'elle, pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin, elle l'embrassa encore, en lui disant : — Il faut donc que ce soit moi qui vous prévienne!.. Lorsqu'elle fut habillée, elle vint déjeuner, & ce fut avec une gaité, qui marquait ou une grande effronterie, ou beaucoup d'innocence. Ce fut la réflexion que fit l'Honnête-homme.

—Ma Fille, lui dit-il ensuite, vous m'alez dire à-présent ce que vous souhaitez que je fasse pour vous? —Très-volontiers, monsieur. Vous êtes seul : gardez-

moi avec vous : j'aime vos manières, votre caractère; vous me plaisez; vous ne me servirez pas toujours comme aujourd'hui; c'est moi qui préparerai tout : si vous n'êtes pas riche, je fais travailler, je raccommodes les dentelles comme la plus Habile; il fera aisé de me procurer de l'ouvrage.

—Mais, ma chère Fille, que dirait-on de vous & de moi dans la maison? Un pareil arrangement n'est pas dans l'ordre, & nous nous ferions tort à tout-deux, dans l'esprit des Honnêtes-gens. —Nous laisserons dire les Honnêtes-gens: gardez-moi; vous n'en ferez pas fâché: je vous aimerai de tout mon cœur, & vous verrez que je ne suis pas un mauvais-sujet, comme mon Frère le dit à tout le monde; jusques-là, qu'il a fait croire à Maman que j'avais couché avec un Jeune-homme. —Sans-doute cela n'était pas vrai? —Oh mon-dieu-non, je vous assure!.. Il est vrai que j'aime à rire, & que j'ai quelquefois badiné avec ce Jeune-homme-là; mais pour ce que pense mon Frère, cela ne m'est venu dans la pensée, que quand il l'a eu dit, & que ma Mère m'a eue battue pour ce que je n'avais pas fait. Je me suis échappée avec le petit paquet que j'avais hier sous mon bras, & j'ai été chés le Jeune-homme. Il n'y était pas. J'ai attendu jusqu'à près de dix heures dans la rue *du-Bacq*, où il demeure; enfin on m'a dit qu'il était à

Verfailles. J'ai voulu aler pour-lors chés une de mes Camarades, *Vieille-rue-du-Temple* ; mais vous savez que nous n'avons pu trouver fa demeure. Aurefte , je m'en fouciais peu , me doutant bien que vous ne me laisseriez pas coucher dans la rue.

—Mais, mon Enfant, qu'elle imprudence ! vous livrer ainfi à un Homme que vous ne connaissez pas ? —Que m'aurait fait un Méchant ? Il ne m'aurait pas tuée. Il aurait voulu que je couche avec lui ; j'y aurais couché ; je m'attendais bien à cela , en venant chés vous. Mon Frère dit que je fuis une... ; eh-bien , je l'aurais été , là , pour ne le pas faire mentir. —Ma chère Enfant, pour ne le pas faire mentir, vous vous feriez donc perdue ! —Perdue, ou non perdue, cela aurait été.

—Étourdie !.. mais voyons ; que voulez-vous que je faffe pour vous ; parlons férieusement ? —Bien-férieusement ? gardez-moi avec vous, je ferai tout ce que vous voudrez : fi vous me renvoyez , je vais tout-de-fuite chés le Jeune-homme ; fi je ne le trouve pas encore , j'attaquerai quelqu'un , comme je vous ai attaqué hier , & je deviendrai tout ce que je pourrai. (Ici elle verfa deux larmes , qui attendrirent l'Honnête-homme , pour cette jeune Infortunée , que fa naïveté alait perdre auffi sûrement que les inclinations les plus perverses.)

—Oui, je vous garderai, lui dit-il, tant que vous voudrez; mais à-condition, que je saurai tous vos secrets, afin de pouvoir vous être utile dans l'occasion. Elle se jeta encore à son cou, transportée de joie, en lui disant, —Oui, tout, tout, jusqu'au dernier mot. Votre air m'a prévenu hier pour vous, & je vois bien qu'il ne m'a pas trompée.

« Je me nomme *Adelaïde Lhuillier*, &
 » ma Mère demeure près la *Ville-l'évêque*,
 » au faubourg *Sainthonoré*. Nous sommes
 » trois Enfans, mon Frère le Sergent-
 » aux-gardes, une petite Sœur, qui est
 » son bijou, & moi. Ma Mère est bonne,
 » mais elle se laisse gouverner par mon
 » Frère, qui est un brutal, & qui m'a
 » plusieurs fois maltraitée: voilà encore de
 » ses marques, qui ne s'effaceront peut-
 » être jamais..... Mon Frère est d'une
 » bonne conduite; c'est ce qui l'a avancé.
 » Je suis rieuse, moi; ça lui a toujours
 » déplu; comme si c'était un crime que de
 » rire. Tous les jours il disait à ma Mère,
 » que je ne serais jamais qu'une Racc***;
 » ce qui la faisait bien pleurer, & la por-
 » tait à me refuser tout; je n'avais rien
 » de ce que portent les autres Jeunes-
 » filles; vous me voyez sur moi ce que
 » j'ai de mieux, & ce n'est que de la
 » toile. Enfin j'avais l'air d'une pauvre
 » Servante. Si-bien qu'un-jour, que je vi-

» dais un panier d'ordures au coin d'une
» borne, il y vint un Monsieur, qui me
» proposa d'entrer à son service. Moi, je
» le regardai en riant (il n'y avait pas-là
» de quoi se fâcher!) & je lui répondis,
» que je ne servirais jamais d'autre Maître,
» que celui avec qui je coucherais.
» Ce qui le fit bien-rire! Mon Frère ne
» m'entendit pas, mais il me vit répondre,
» (dit-il ensuite) avec un air d'effronterie
» Coq..., & il me battit.» —Ce trait est
bien-vrai, dit l'Honnête-homme: car c'est
moi, qui vous fis la question, dont vous
venez de parler, à la sollicitation d'une
jeune Dame que j'accompagnais, & à qui
vous plûtes. Votre réponse me fit rire,
& je courus la rendre à la jeune Dame,
qui la trouva plaisante. Continuez: je suis
charmé que vous soyiez vraie-

«--Voyant qu'on me refusait tout, je tâ-
» chai de gagner pour suppléer à ce qui me
» manquait: mais dès que mon Frère venait
» à la maison, s'il me voyait quelque-
» chose de nouveau, j'en étais maltraitée.
» Il y a huit jours que j'achetai un cœur
» à petits-brillans, pour mettre à mon cou.
» Mon Frère vint le lendemain; il me
» l'arracha, & me donna deux soufflets.
» Avanthier, il revint, comme le Jeune-
» homme chés qui je voulais aler hier,
» était devant notre porte, qui me tenait
» les deux mains: moi, je riais, & je lui

» disais : Lâchez - moi donc ! Mon Frère
 » trouva mal que je disse cela en riant ;
 » & c'est là-dessus qu'il en a tant dit à ma
 » Mère contre moi , qu'elle m'a parlé , pour
 » la première - fois , tout - comme lui , &
 » & qu'elle m'a frappée. Je me suis enfuie ,
 » & ils ne m'ont pas revue. »

Voilà toute mon Histoire , monsieur :
 gardez-moi avec vous , & soyez sûr que
 vous n'en aurez jamais de désagrément.

--Si les choses sont absolument comme
 vous me le dites , & que vous ne me
 cachiez rien , votre sincérité va régler votre
 sort ? --S'il faut bien tout vous dire..... Mais
 vous ne me remènerez pas ? --Non , d'hon-
 neur. --Eh bien ! mon Frère n'avait pas
 tort en tout : aussi m'a-t-il cruellement
 traitée ! j'avais donné un rendezvous , par
 une Lettre , en réponse à celle que voici ;
 & c'est ma Lettre que mon Frère a vue.

Lettre d'un Jeune - homme , à Adelaïde.

*M*a chère Adelaïde : Si tu m'aimes , comme
 je t'aime , tu me procureras une occasion de
 te voir en toute liberté , pour te conter mille
 tendres choses que tu ne fais pas , petite Follette
 que tu es. Tâche de te trouver dimanche sur
 les quatre heures à l'entrée des Boulevards ;
 nous

nous prendrons par les rues-basses, où nous ne serons vus de Personne. Adieu, ma chère Adelaïde. Je te promets bien du plaisir.

Je répondis, je crois, que j'irais, sous prétexte d'aler à vêpres. Mais comme je remettais ma réponse au Savoyard, mon Frère nous vit de loin; il courut après lui, dès que je fus rentrée, lui donna des coups de canne, & lui fit rendre la Lettre. Il vint ensuite à moi, il m'enferma, & me traita comme.... Oui, si vous ne me gardez pas, je vérifierai ses belles prophéties, puisque ça lui fait tant de peine, dut-il me tuer ensuite.... --Vous n'avez pas revu le Jeune-homme! --Si; car c'est après cela, qu'il me tenait les deux mains. Mais mon Frère ne savait pas, que c'était à lui que je répondais. --Soyez sincère: vous ne l'avez pas vu en-particulier? --Non, envérité! il demeure rue *du-bacq*, au.... vous pouvez adroitement vous en informer. --L'aimez-vous? --Je ne le hais pas. --Mais, le préférez-vous à tout autre homme! --O mon-dieu-non! je ne le préférerais pas à vous, je vous assure. --Je compte sur votre sincérité, ma chère Adelaïde, & je vous garde; parce-que je vois bien qu'en vous rendant à votre Mère, il vous arriverait quelque fâcheux accident. Mais il faut prendre des précautions; on pourrait vous dé-

couvrir. --Oh ! que je vous aime !.... Oui, il en faut prendre : car mon Frère sûrement me tuerait-.

Ce qui détermina l'Honnête-homme à cette démarche singulière, ce fut le caractère de la Jeune-fille. Il pensa que si elle était aussi innocente qu'elle le paraissait, on pourrait en faire un Sujet excellent : il vit bien que la Mère & le Frère ne savaient pas la prendre, & qu'ils ne manqueraient pas d'occasionner sa perte, qui aurait été déjà consommée, si cette Jeune-fille était tombée en d'autres mains que les siennes. Il disposa ses deux pièces de manière, qu'on ne pût voir ce qui se passait dans celle d'Adélaïde, qui était sur le derrière ; il ne lui permit de sortir qu'avec lui, & le soir, enfin, il prit toutes les précautions imaginables à-l'extérieur, tandis qu'audedans, il s'appliquait à éclairer son Elève, & à lui donner des principes, par ses discours, & par de bonnes lectures. Il eut soin aussi qu'elle eût de l'ouvrage pour s'occuper. Un Casuiste qui n'est pas bien-févère, Ovide, en fait une loi expresse à quiconque veut demeurer chaste (*).

(*) *Otia si tollas, perière Cupidinis arcus,
Contempraque jacent & sine luce faces :
Quæritur Ægysthus quare sit factus adulter ?
In promptu causa est, desidiosus erat.*

Tout cela n'était pas fort-pénible pour lui : Adelaïde, quoique fémillante, était d'une douceur angelique ; sa naïveté était réelle ; ses careffes, qu'elle lui répétait à chaque service qu'il lui rendait, à chaque parole obligeante qu'il lui disait, ses careffes, qu'il avait d'abord crues effrontées, n'étaient qu'innocentes & bonnes : elle ignorait absolument, & le danger qu'elle courait par sa facilité, & les fuites épouvantables de ses imprudences. L'honnête-homme ne lui en dit rien, qu'elle ne fût éclairée ; il la laissa raisonner d'elle-même, d'après les lumières qu'elle acquérait chaque jour, & il ne s'aperçut de ses progrès, que par la diminution de son enjoûment, & le plus de reserve dans ses careffes.

Cependant il s'attachait à son ouvrage. --Il serait singulier que j'eusse trouvé un Trésor, sans m'en douter ! pensait-il quelquefois : voyons tout ce qu'on peut tirer du caractère aimable de cette Jeune Fille, qui cependant l'aurait perdue--. Il redoubla ses soins. Adelaïde, malgré ses licences, était moins dangereuse qu'une Autre, avec un Homme honnête ; parce-que les desirs n'étaient pas aiguisés par la reserve : La pudeur est l'affaisonnement de l'amour : si la Femme a beaucoup de pudeur, l'Homme s'en rapporte à elle pour sa défense ; au lieu qu'avec Adelaïde, l'Honnête-homme qui savait qu'il pouvait tout, se défiait de

lui-même , & s'imposait la plus févère retenue.

Deux années s'écoulèrent ainsi. Adelaïde à dix-huit ans n'était plus la petite Echappée qu'on avait trouvée au *Carrefour - Buffy* : c'était une Fille modeste , instruite ; qui ne pouvait songer au passé sans effroi , & qui en était si honteuse , qu'elle n'osait en parler. Son Protecteur n'avait garde de le lui rappeler. Il s'était habitué à vivre avec elle ; il goûtait le plus délicieux des plaisirs , ce doux charme de la vie , inconnu depuis l'âge d'or , de s'entretenir avec un Être aimable , toujours vrai , incapable de tromper. Il n'envisageait qu'avec effroi le moment d'une séparation ; c'était le contrepoids de sa félicité ; sans cette crainte , il aurait été trop-heureux ! Ainsi donc le hasard souvent nous sert mieux que la prudence ! Ainsi la vertu est plus heureuse que le vice ! L'Honnête-homme , s'il eût , comme tant d'autres , satisfait une passion brutale , n'aurait eu que quelques plaisirs grossiers ; il s'est contraint ; il a plûs songé à l'avantage du Dépôt que le Sort lui a confié , qu'au sien propre , & son désintéressement est payé par le bonheur même.

Un-jour qu'Adelaïde achevait de lire *Paméla* , elle jeta , en fermant le livre , un regard sur son Protecteur , & vint dans ses bras : il y avait bien deux ans qu'elle n'avait pris cette liberté. --Je connais mieux

que tout cela , lui dit-elle ; je le vois , & je dois tout à cet Homme vertueux , qui m'a servi de Père ! Mon cher Papa c'est vous , vous-seul qui êtes tout pour moi ; mais foyez sûre que vous avez une tendre Fille , qui vous adorera tant qu'elle vivra. Je ne saurais vous exprimer tous mes sentimens pour vous : c'est une tendresse sans bornes ; c'est un respect infini ; un attachement si fort & si doux , que j'aimerais autant mourir que de vivre loin de vous. --Ma chère Adélaïde , il y a déjà longtemps que tu es telle que je l'ai désiré ; tu me rends heureux , ma chère Fille , sois en sûre aussi. Mais tu as une Mère ; un Frère ; une jeune Sœur : les as-tu oubliés ? --Non , mon Papa : je me souviens de mon Frère , pour le redouter encore : de ma Mère , pour la plaindre , & de ma jeune - Sœur , pour trembler qu'elle n'ait mon triste sort. Daignez vous en informer , cher Papa ; surtout dans quelle situation est Maman : il y a longtemps que j'ai dans l'idée de vous faire cette prière ; mais j'ai craint qu'elle ne vous fût désagréable : Il n'était pas possible que je fisse la moindre démarche par moi-même , sans nous exposer tous-deux à mille désagrémens. --Eh-bien , ma chère Adélaïde , j'ai déjà rempli une partie de tes desirs avec prudence ; ta Maman se porte bien ; ta Sœur paraît contente : Je vais remplir l'autre dès aujourd'hui.

Adélaïde l'embrassa, & dès qu'ils eurent dîné, le Protecteur se rendit à la *Ville-l'Évêque*.

Il trouva la Mère avec son Fils le Sergent, qui était alors Fourrier, & qui se distinguait par un mérite réel. La petite Sœur, qui avait douze ans, étoit occupée à broder. Il les salua tous, en leur demandant, s'ils étaient les Gens qu'il nomma. On le pria d'expliquer le sujet de sa visite. --Je viens, madame & monsieur, vous donner des nouvelles d'une Fille & d'une Sœur ;... de mademoiselle Adélaïde.

A ce nom, la Mère poussa un cri de douleur. Le Frère fit un geste repoussant, se couvrit, & prit un air où la fureur éclatait. La jeune Sœur suspendit son travail, & regarda l'Honnête-homme avec étonnement. --D'où vient ce trouble ? dit-il : je n'ai que de bonnes nouvelles à vous apprendre. --De bonnes - nouvelles, monsieur, dit la Mère ; de bonnes - nouvelles d'une Malheureuse, qui.... --Calmez-vous, madame : votre Demoiselle est une Fille charmante, vertueuse, tendre pour vous, eu-un-mot, un excellent Sujet. --Venez-vous, monsieur, dit le Frère, pour nous insulter, pour nous en imposer : dites ? est-ce pour vous moquer de nous ? --Je viens, monsieur, vous dire la vérité ; rendre une Fille tendre à sa Mère ; une Sœur à son Frère, & à cet aimable Personne que voila.

Permettez-vous que je m'explique? --Que nous direz-vous, monsieur? Je ne veux pas entendre parler d'une Gueuse, qui me deshonorera, dès qu'elle sera connue. --Si c'est une Fille vertueuse, qui vous honore, monsieur? --Il faut écouter Monsieur, dit la Mère; mon Fils, calmez-vous.

Il fut assés difficile d'avoir audience de M. le Sergent-fourrier; mais enfin, il consentit d'entendre, en tournant à-moitié le dos sur sa chaise, & en cachant la moitié de son visage avec une de ses mains.

Alors l'Honnête-homme raconta succinctement la manière dont un de ses Amis (il prit ce détour) avait rencontré Adelaïde; il peignit la naïveté de la Jeune-personne, qu'on n'avait pas crue réelle d'abord, mais dont on ne pouvait douter aujourd'hui; il rendit-compte de l'excellente éducation qu'on lui avait donnée, & du fruit qu'elle en avait tiré: enfin il parla de sa tendresse pour ses Parens; de l'attachement qu'elle avait pour son Protecteur, & de celui que ce Dernier avait pour elle. La Mère fondait en larmes. Le Frère conservait son air fâché; mais il se retourna du côté du Narrateur. --La preuve de tout cela, monsieur, c'est que vous le dites? --Et que je suis sans intérêt à le dire, monsieur. --Que prétendez-vous? --Rien. Je ne veux que consoler Madame; en lui apprenant d'heureuses nouvelles d'une Fille

qu'elle aime sans-doute ; j'ai voulu obliger mon Ami ; sur-tout satisfaire la tendre impatience de mademoiselle Adélaïde , qui brûle de savoir de vos nouvelles : Vous sentez combien à-présent elle doit souffrir de l'inquiétude qu'elle vous a causée ? Au reste , son Protecteur ne demande rien de vous , que votre amitié , lorsque vous jugerez à-propos de la lui accorder. --Il faut me conduire auprès de ma Sœur , monsieur ; je veux la voir. --Doucement , monsieur ; je n'ai pas cette commission-là. --Il faut la prendre , monsieur. --Modérez-vous ; car je ne la prendrai pas. --Vous viendrez donc chés un Commissaire , monsieur ? --Qu'y ferons - nous ? --On vous fera expliquer. --Vous n'y pensez pas ; le Commissaire , ni Personne n'a ce droit-là. Mais , sans Commissaire , madame votre Mère , seule , verra sa Fille quand elle voudra. Pour vous , monsieur , vous êtes trop terrible ; ce n'est - pas à un Homme de votre profession à conduire une Jeune - Fille ; vous l'avez voulu faire , & vous savez le succès.

Le Sergent - fourier devint furieux ; il porta la main à son épée , en provoquant l'Honnête-homme ; qui lui répondit , que n'étant pas Soldat , il ne jugeait pas à-propos d'accepter un défi. --D'ailleurs , monsieur , ajouta-t-il , en ce moment , je suis enchaîné par la parole donnée à mademoiselle votre Sœur ; je ne suis pas à moi ,

mais à elle , jusqu'au moment où je lui aurai rendu compte-..... Le reste de la scène fut très-orageux ; mais le Protecteur d'Adelaïde tint ferme , & il eut la consolation de se voir soutenu par la Mère. Il fut convenu , qu'elle irait seule le lendemain voir sa Fille , dans une maison-tierce , dans laquelle elle ferait conduite par une Personne connue , qui viendrait la prendre.

De retour chés lui , le Protecteur d'Adelaïde lui rendit compte de tout ce qui s'était passé. --Vous voyez , lui dit - elle , quel est le caractère de ce Frère terrible ? --Oui ma chère Fille , &... je vous en estime davantage. Il ne faut pas qu'il vous voye , sinon mariée ! --Mariée ! --Oui , mariée ! --Et bondieu qui voudrait de moi !... --Me voulez-vous , Adelaïde ! --Ah ! Ciel!... mais , non , je ne -fuis pas digne de vous. --Mon Amie , ma Fille , n'est pas digne d'être ma Compagne ! --Eh-bien , vous êtes le Maître.... ah ! il faut que je vous doive tout. --Je vous demanderai demain à votre Mère. --Cher , cher Ami-fauveur ! je n'ai pas de termes pour vous remercier ;... mais j'ai un cœur sensible-.

Tout étant ainsi arrangé , l'Honnête-homme , qui demeurait dans la rue *Saint-Victor* ; & qui jamais n'avait osé mener Adelaïde aux promenades publiques , lui proposa d'aler faire un tour au Jardin-royal-des-plantes, Adelaïde fit une petite

toilette, qui la rendit charmante, & ils partirent. Ils eurent un plaisir infini dans le Jardin; leurs cœurs étaient contens; la crainte d'être rencontrée & reconnue ne tourmentait plus Adelaïde; sa Mère consentait à la voir, c'était le premier moment où elle goûtait une certaine assurance.

Ils s'en revinrent à la nuit. Vis-à-vis la rue *des-Fossés*, ils rencontrèrent le Frère d'Adelaïde. Elle le remit tout-de-suite, & se couvrit le visage de sa calèche: il ne l'aurait pas reconnue sans - doute; mais l'Homme qu'il avait vu le matin chés sa Mère, le frappa: il vint à lui, & voyant une Jeune-personne, qui avait l'air de se cacher, il demanda impérieusement, si ce n'était point sa Sœur? L'Honnête-homme lui dit de se calmer: que c'était elle effectivement; mais qu'il le priait de ne causer aucun scandale. --Non, dit le Sergent en pâlisant: mais cette Gueuse retournera sur-le-champ chés ma Mère, ou je la fais arrêter par la Garde. --Eh - bien, nous y allons: permettez que je prenne une voiture-. Il y consentit, & voulut donner le bras à sa Sœur; en le prenant, il le lui ferra si violemment, qu'il lui fit jeter un petit cri, qui le mit en fureur. Il redoubla. --Ayez pitié de moi-, lui dit-elle en pleurant. On monta en voiture. En route, il ne pouvait se contraindre, il la meurtrissait, L'Honnête-

homme tâchait de se contenir. On arriva enfin. Peu s'en-falut, que le Sauvage ne brisât sa Sœur, en la faisant descendre. Elle courut se réfugier dans les bras de sa Mère, à laquelle l'Honnête - Homme expliqua la rencontre. Il n'oublia pas de lui détailler avec chaleur la conduite du Frère: Il déclara ensuite avec fierté, que c'était lui-même qui avait recueilli Adelaïde, & qu'elle ne l'avait jamais quitté: Il assura, qu'il l'aurait aussitôt rendue à sa Mère, sans la dureté du Frère, qui sans-doute aurait occasionné la perte de cette Fille naïve-. Vingt-fois le Sergent voulut l'interrompre: mais l'Honnête-homme ne lui en laissa pas le temps. Après cette exposition des faits, il demanda Adelaïde en mariage à sa Mère. Cette Femme la lui accorda, avec reconnaissance. Ensuite se tournant du côté du Frère, il lui dit; --Monsieur, si votre Sœur n'est pas perdue, je crois que ce n'est pas votre faute. C'est moi qui suis véritablement son Frère, puisque je l'ai sauvée, & que je vais lui donner un Mari: pour vous, vous êtes un Monstre; & si vous osez jamais faire le moindre mauvais-traitement à mon Épouse, je vous dénonce, comme un Tigre féroce, & je saurai vous faire punir. J'ai de puissans Amis; & avec le bon droit, je n'ai qu'un mot à dire pour vous procurer le salaire dont vous êtes digne: soyez sûr de ce que j'avance. Si vous n'étiez pas son

Frère!.... Remerciez le Ciel d'être son Frère!..... Elle vaut mieux que vous cent-fois!.... Et vous, madame, ne souffrez pas que ce Barbare approche de sa Sœur. Je puis aider à son avancement; mais je puis le perdre-.

Ce discours avait d'abord fait bondir le Sergent-fourrier: mais le mot, je puis *aider à son avancement*, fixa l'attention de cet Ambitieux. Il se calma....

Huit-jours, après cette scène, l'Honnête-homme épousa Adélaïde; & ils sont heureux. Le Frère fut avancé: mais son implacable caractère & son insupportable égoïsme lui ont fait tant d'Ennemis, qu'il a été obligé de quitter la Troupe. Il n'a aujourd'hui de ressource que dans la bonté de sa Sœur & de son Beaufrère; qui vient d'établir la Sœur-cadette de son Épouse.



Dix^{me}. Nouvelle.

Les Associés.

Nouvel-Ordre de Maçons plus utile que l'Ancien.

Paris ! séjour tout-à-la-fois de délices & d'horreur ! tout-à-la-fois gouffre immonde où s'engloutissent les Générations entières , & temple auguste de la sainte Humanité ! Paris , tu es l'asyle de la Raison , de la vraie Philosophie , des Mœurs , aussi-bien que la patrie du Goût & des Arts. O Paris ! tu réunis tous les extrêmes ! Mais le bien est dans ton enceinte encore plus facile à faire que le mal. Reçois mon hommage , Ville immense ! Jadis les Nations subjuguées de la rampante Asie , élevèrent des temples & des autels à la Ville de Rome ; Paris ! tu les mérites mieux que cette Destruôtrice superbe : elle enchaîna les Peuples , & tu les éclaires , tu les égaies , tu les pares... Qui croirait , à entendre réciter ton nom dans les Climats glacé du Nord , où seul il donne l'idée de la joie , qu'il y a dans ton sein des Caffards , des Misanthropes , des Hypocrites , des Superstitieus , des Tyrans , des Fanatiques , des Préjugistes , qui pensent qu'il est des Hommes plus qu'Hommes , & des

Hommes moins que les Bêtes ! oh ! qui le croirait... Semblable au Soleil , ô Paris , tu lances au dehors la lumière & la bienfesante chaleur tandis qu'au-dedans , tu es obscure , & peuplée de vils animaux (*). Cependant n'es-tu pas le divin séjour de la liberté ? N'est-ce pas dans ton enceinte , où moi , pauvre Homme , je coudoie hardiment le Duc-&-pair ; où j'ose respirer le même air , & goûter dans le temple des Beaux-arts , les mêmes plaisirs que la Souveraine ? (Souveraine Auguste ! continue de consoler l'Humanité : tes plaisirs sont des bienfaits ; goûte-les, ils ne font que des Heureux : ah ! respirer le même air que toi , c'est respirer le bonheur même) ! Ainsi , ô Paris ! tu m'aggrandis à mes yeux ; tu me consoles , & l'Homme , longtemps avili par les préjugés des Sots , se trouve chés toi dans son originelle dignité... Qu'entens-je , chés le vil Provincial ? non , chés le Gentilhâtre seulement , fier de ses vains titres ; mais chés le Bourgillon , forti seulement hier de la fange où rampent encore ceux qu'il méprise ? qu'entens-je ? --Comment ! ce n'est que la Fille d'un Cordonnier , & cela se donne les airs d'être propre ; d'avoir une coi-

(*) Cette comparaison paraîtra aussi singulière , que peu juste. Mais mon Ami avait sa physique particulière , qu'on verra dans *La Découverte-Aus-erale* , vers la fin. (*Joly* .

*fiure !.... Ils vont & je l'ai entendu , jusqu'à dire , d'être jolie ! Infames , feules Etres viles de la Nature , que vous dégradez , apostats , & de votre Religion , qui prêche , l'égalité , & des lois de la Nature , & du droit-des-Gens , & des principes de la raison ; du bon-sens : Infames ! cette Fille n'est-elle pas fille d'un Homme ? est-elle fille d'un Singe , d'un Ours , ou d'un Chien ! O Malheureux ! elle viendra peut-être (& je la desire , malgré les maux dont elle ferait accompagnée , je la desire pour vous punir) elle viendra peut-être cette révolution terrible , où l'Homme utile sentira son importance , & abusera de la connaissance qu'il en aura (& cette manière de penser ferait plus naturelle qu'aucune de celle que la mode a mises en usage) où le Laboureur dira , au Seigneur : -- *Je te nourris , je suis plus que toi ; Riche , Grand inutile au monde , sois-moi soumis ; ou meurs de faim....* Où le Cordonnier rira au nez du Petit-mâitre , qui le priera de le chauffer , & le forcera de lui dire : -- *Monseigneur le Cordonnier , faites-mois des souliers , je vous en supplie , & je vous paierai bien. -- Non , va nuds-pieds : je ne travaille plus que pour Celui qui peut me fournir du pain , des habits , de l'étoffe , du vin &c.* Malheureux Provinciaux , vils Automates , insensées Préjugistes qui flétrissez les Gens utiles , qui les forcez de*

languir dans l'isolement & le mépris, que je vous hais ! Vous haïr ! c'est trop vous honorer ; non ; que je vous méprise ! que vous me faites de pitié !... Qu'on ne croye pas que ce préjugé n'ait que des effets insensibles ! Voyez-le à Arras flétri *de-Rugi*. Le Fainéant Toulousain, plus paresseux que l'Espagnol, sèche orgueilleusement de misère, avec son titre de bourgeois, plutôt que de mettre la main à l'ouvrage, pour s'alimenter lui-même, & pour l'Etat. J'ai vu dans la bicocque de *Noyers*, une Famille riche, abandonner, renoncer un de ses Membres, parce-que pauvre, il s'était fait potier-d'étain pour subsister ; ce fut une tache ineffaçable ; il fut pour eux audeffous des *Siripères* de l'Inde ; il fallait mourir orgueilleusement sur son fumier. Un autre bicocque, c'est *Joigni*, porte ce préjugé destructeur plus loin encore : L'oisiveté, ce vice abominable, l'Oisiveté, mère des vices, y est publiquement encensée ; elle y a un temple, des autels, des ministres ; c'est la Déesse tutélaire, & quiconque ose la blasphémer, par le moindre acte de travail, est aussitôt flétri, dégradé... à moins pourtant, que ce travail ne soit de ceux qui sont nuisibles à la Société, l'avantageux Avocat peut y exercer avec honneur ses talens cauteleux : Le tortueux Procureur peut y égarer le facile Campagnard dans l'inex-

tricable labyrinthe de la chicane. Mais le trône de ce préjugé infamant semble établi chés le grossier Au--ois : c'est-là que le stupide Bourgeois, malgré sa gourmandise, aime mieux se mettre à demi-ration, pendant neuf mois de l'année, que de faire une œuvre utile : C'est-là, que sous un habit aussi sec que son corps exténué, il promène orgueilleusement sa misère autour de ses vignes, que le malheureux Vigneron cultive à credit. Une Fille d'Artisan, exerçant elle-même une profession utile, vient-elle à passer devant leurs Femmes, ou leur Filles, aigries par la misère, hommasses méchantes, elles envient son air riant, la fraîcheur de son teint, & l'apostrophent tout-haut, d'un *Voyez donc ç'te Guenon, ç'te Salope ! ça se reguingue ! eh-ben ! eh-ben ! ça n'fait pas gemir !* Gémir ; oui, malheureuses Tribades ! votre orgueil, votre basse-fierté, votre insolente misère, votre infame inutilité, votre infernal égoïsme !..... O Paris, tes paisibles & bonnaces Citoyens ne sont pas dévorés de ces passions viles, & c'est dans ton sein qu'est établie la Société, digne de l'âge-d'or, dont je vais tracer le tableau.

Dans une rue, qui joint celle *Saintmartin* demeurent plusieurs Particuliers, de différens états utiles, dont voici l'énuméra-

tion : Un Marchand-drapier ; un Mercier ; un Clinicalier ; un Coutelier ; une Marchande-modes : une Maitresse-couturière ; une Marchande-lingère ; un Marchand-de-vin ; un Boulanger ; un Boucher ; un Cordonnier ; un Tailleur ; un Chirurgien ; un Médecin ; un Procureur ; un Avocat ; un Huissier ; un Chapelier ; un Loueur-de-carrosse ; & un Orfèvre-bijoutier ; en tout vingt Familles. Ces Citoyens ont fait une salutaire confédération contre le malheur & la corruption : ils sont parvenus , par une institution sage , à se mettre audeffus de tous les besoins de la vie , de tous les caprices du sort , en-un-mot , autant qu'il est possible , audeffus des vicissitudes humaines.

Le premier d'entr'eux qui eut cette idée , ce fut l'Orfèvre-bijoutier , jeune-homme alors de vingthuit ans , qui recherchait en mariage une charmante Personne , encore aujourd'hui une des plus jolies Femmes de cette Capitale , quoiqu'elle ait trois Enfans , deux Filles de 16 & 15 ans , & un Garçon de 12 environ. Un obstacle s'opposait à l'union de ces aimables Jeunes-gens ; car *Germinot* (c'est l'Amant) était bel-homme ; mais il n'était pas riche : pour la Demoiselle , c'était un affés bon-parti , dans son état : elle était fille d'Orfèvre , & se nommait mademoiselle *Delorme*. Les honnêtes Parens de la Fille & du Garçon : voyant l'amour

de leurs Enfans , se consultèrent entr'eux , & le résultat de leur commune délibération , ce fut , que Germinot n'était pas assez riche pour épouser mademoiselle Delorme ; qu'il fallait qu'il s'attachât à certaine Veuve de trentedeux ans au-plus , qui avait une fortune triple de celle de Petronille Delorme , dont elle pouvait absolument disposer : par le même *sénatusconsulte* , on décida , que mademoiselle Delorme épouserait le Fils d'un riche Libraire , qui la recherchait. Cet arrêt fut signifié aux Amans le même jour : & comme ces Parens ne voulaient point agir en despotes , ils en exposèrent les motifs. La plupart étaient pris dans le luxe actuel. qui rend une fortune nécessaire , lorsqu'on a une certaine éducation & un état honnête : ils représentèrent à Germinot , combien il serait triste pour lui , de voir un jour une Épouse aimable & vertueuse dans la misère , & non-seulement elle , mais des Enfans , innocentes victimes de l'inconfidération de leur Père , &c. Germinot demanda la permission de répondre : ses Parens la lui refusèrent : mais ceux de la Demoiselle dirent , qu'il le fallait entendre. Alors ce digne Jeune-homme , animé par l'amour , & par le sentiment de ses propres forces , parla avec une fermeté mâle : Il réfuta tous les sophismes qu'on venait d'établir ; il dit que cela ne regardait que des Maris lâches , sans énergie , sans industrie

sans courage: que pour lui, il trouvait mademoiselle Delorme trop riche encore; qu'il aurait voulu, avec son seul patrimoine, tout-mince qu'il était, lui faire un fort, & lui montrer par sa conduite pleine de tendresse & de dignité, que l'Homme est le soutien de la Femme, & qu'elle n'a pas besoin d'apporter son dîner, lorsqu'elle s'associe à un Homme véritablement homme. Et lui présentant la main, il lui dit: --Mademoiselle, je n'avance rien que je ne sois en état de tenir: Je connais mon courage, ma tendresse, ma capacité: je vous répond du nécessaire, pour vous & pour nos Enfants: quant au superflu, vous n'en desirez pas. --Et si tu meurs, dit le Père Germinot, avec attendrissement? --Si je trouve encore un moyen pour parer à cet inconvénient-là, me donnera-t-on Celle que j'aime? --Oui, s'écrièrent M. & madame Delorme. --J'y vais donc travailler; & dès que j'aurai absolument réussi, je viendrai réclamer la parole que vous me donnez en ce moment-... Et prenant la main de Pétronille, il lui dit: --Mademoiselle, nous ferons unis; c'est un Homme qui vous estime autant qu'il vous aime, qui vous en répond; comptez sur moi: je ne suis point un fanfaron; je veux parler par des effets....

On ne put s'empêcher d'applaudir à la fermeté mâle de Germinot, & sans autre

précaution, les Parens de la Demoiselle la lui auraient donnée : mais Germinot-père, homme franc & généreux, persista à dire, Qu'il ne voulait pas exposer la Fille de ses Amis, la Fille qu'il estimait le plus, à partager la misère de son Fils.

Dès le lendemain de la scène que je viens de rapporter, Germinot chercha à réaliser ses promesses. Il avait eu des Camarades de Collège, qui l'avaient beaucoup aimé, parce-qu'il était naturellement obligeant; chacun de ces Camarades avait pris un état conforme à ses inclinations, ou s'était laissé guider par ses Parens, ou enfin avait obéi à la Nécessité. Germinot, qui avait déjà son plan dans sa tête, résolut de voir ceux en qui il avait trouvé le plus de bon-sens, & de ce nerf qui fait l'Homme.

Le premier était un gros Garçon de bonne-humeur, qui apprenait difficilement & n'oubliait rien, nommé *Balduc* : il s'informa de lui, & le trouva Maître Boucher; profession qu'il avait prise pour succéder à son Père, & ne pas réduire à rien le douaire de sa Mère & les dots de ses Sœurs, en changeant d'état, & en s'exposant aux pertes qui accompagnent toujours ce changement : Il faisait très-bien ses affaires. Germinot lui communiqua son projet. Balduc le goûta, & comme il était

garçon , & son maître absolu , il donna sa parole.

Le Second , que les deux Premiers découvrirent ensemble , était d'un caractère froid , juste , & solide : l'amitié de ses Camarades (que je vais nommer) contribua beaucoup à le rendre bon ; car naturellement il était peu sensible ; mais il avait de l'esprit & beaucoup de pénétration : Ils le trouvèrent Médecin. Germinot lui exposa de-même son projet. -- Trouvez tous les Membres qu'il faut pour votre Association , leur dit Maître *Lafaye* , & soyez sûrs qu'alors je ferai de vôtres : le plan me paraît excellent & bien motivé ; je l'examinerai cependant. Les deux Amis demandèrent au Troisième , s'il savait la demeure de quelqu'un de leurs anciens Camarades ? -- Je n'en connois qu'un à-présent ; c'est le jeune *Rigal* ; vous savez ? celui qui disséquait des hannetons ? Il est Chirurgien. Voyez-le : c'est un bon-garçon.

Germinot & Balduc y allèrent , en menant avec eux , un-peu malgré lui , le Docteur *Lafaye*. Ils trouvèrent *Rigal* anatomisant un Pendu. Ils lui exposèrent le Plan d'Association , & lui en montrèrent les avantages immenses. Le Docteur , qui , en l'expliquant , s'en pénétrait lui-même , parla avec cette chaleur propre aux Gens

flegmatiques , lorsqu'ils sont convaincus. --Je ne puis m'égarer sur les pas du Docteur , repondit Rigal : Alons , mes Amis , unissons-nous , & formons une Société amie & heureuse , au milieu de cette *tourbe* de Méchans & d'Envieux. Mais , à-propos , j'ai saigné hier un de nos anciens Camarades , *Alexandre Bel* ; il est Marchand-de-vin ici à deux pas : il me paraît qu'il fait bien ses affaires , & qu'il a conservé l'honnête façon-de-penser qu'il avait au Collège. Voyons-le-. Ils y alèrent tous-quatre.

Bel les reçut avec transport ; & se félicita mille-fois , de voir réunis dans sa maison quatre de ses anciens Camarades : Il leur servit de son meilleur vin , & ce fut en vidant d'excellent *Romanée* , qu'on lui détailla le Projet-d'Affociation. Bel ne fut pas difficile à persuader ; & il indiqua la demeure d'un fixième Ami , Marchand drapier , avec lequel il avait entretenu une liaison suivie , depuis sa sortie du Collège. On remit au lendemain , à aler voir M. *Lequint* , & chacun se retira chés soi : pour vaquer à ses occupations.

Mais Bel , aussi zélé pour l'Affociation que Germinot lui-même , depuis que ses Amis lui en avaient détaillé les avantages , ala prévenir le Drapier : Il lui exposa le Plan ; la manière de vivre qu'on adopterait ; la communauté de biens ; les avanta-

ges qu'on en espérait &c. Il l'aurait persuadé : mais il conseilla lui-même à Lequint d'attendre, pour se déterminer, la visite de leurs anciens Camarades. Ils parurent le lendemain sur les deux heures après-midi. Germinot parla le premier : Ensuite le Docteur donna carrière à son éloquence, & fut secondé par le Chirurgien Rigal. --Je suis au-fait, dit M. Lequint, en interrompant ce Dernier, & je vous approuve : mais je pense qu'il serait essentiel que nous eussions dans notre Société un Avocat & un Procureur : non pour employer leur ministère, mais pour nous prémunir contre la chicane : Notre ancien Camarade *Dhermilli*, est avocat, & *Simonot*, que nous appelions, l'Écrivain-public, est Procureur : voyons-les.

On y alla sur-le-champ. Maître Dhermilli ecouta gravement le Plan de Germinot : il y corrigea quelque chose, & l'approuva. Pour Maître Simonot, il était si charmé de revoir sept de ses anciens Camarades, qu'on ne pouvait captiver son attention pour la lecture du Plan-d'Association : mais enfin Maître Dhermilli obtint audience. Le Procureur fit une foule d'observations, qui occasionnèrent différens changemens utiles. Pendant qu'on les faisait, il envoya chercher un autre ancien Camarade, nommé *Delatouche*, qui était Huissier, avec lequel on renouvela con-

naissance

naissance. Celui-ci ne fut pas plutôt au fait de la proposition de Germinot, qu'il envoya chercher à son tour, *Jacques Wallon*, Maître Cordonnier, ancien Camarade, avec charge d'amener avec lui *Robert Lucot*, Maître Tailleur, & *Philippe Amerville*, Maître Boulanger, tous-trois anciens Camarades de Collège; auxquels on proposa l'Association. Ils l'acceptèrent avec plaisir. -- Tandis que nous voici chés l'ami Simonot, dit Jacques Wallon, il faut que chacun de nous se rappelle quelqu'un de nos anciens Camarades, pour qu'on les envoie chercher, & que ce soit une chose décidée entre-nous-tous aujourd'hui. Pour moi, je fais la demeure de *Duban*; il est Marchand-mercier. -- *Duban!* s'écrièrent tous les autres; c'était le meilleur garçon du monde. On l'envoya chercher. -- Et moi, dit Lucot, je vous dirai que *Thorel* est Coutelier; il ne demeure pas fort-loin. On envoya chercher *Thorel*. -- Et *Tridon*, s'écria Philippe Amerville, qui a épousé la Lingère du coin de la rue *Montmorenci*, une très-jolie Femme, ma-foi! il faut le mettre des nôtres! On envoya pareillement chercher *Tridon*.

Lorsque ces trois Derniers furent arrivés, ils indiquèrent à leur tour la demeure d'un ancien Camarade, Marchand-clincailler, nommé *Hizette*; celle d'un nommé *Boyer*;

nous avons consenties, après une délibération, & dont chaque article peut & doit-être regardé comme l'ouvrage de chacun de nous.

Au nom de la sainte Humanité, nous...
(*sui-vaient les noms*) tous frères, tous égaux, quoique de conditions différentes, voulons être unis, soumis, liés, obligés par le Règlement suivant :

Per. Article. Communauté parfaite.

Les Affociés mettent en-commun, dès ce moment, tout leur avoir, sans aucune restriction, ni reserve : n'ayant, lesdits Affociés, aucun égard au plus ou moins de richesses d'aucuns d'entr'eux (si cette inégalité se trouvait) : Pareillement, toutes les successions, qui échèeront à un-chacun des vingt Affociés, profiteront à l'Affociation en corps : Pareillement, toutes dettes, même celles contractées antérieurement, seront acquitées par ladite Affociation.

2. Égalité des Épouses.

Les Épouses des Affociés seront parfaitement égales entr'elles, regissant & administrant l'intérieur des maisons & du commerce des Affociés ; sous le vu néanmoins & l'inspection de deux Affociés nommés : lesquels deux Affociés ne pourront faire aucun changement, ni emploi, sans l'au-

torisation de l'Assemblée générale. Et les Épouses administreront tour-à-tour pendant le cours de l'année, suivant le tableau qui en sera dressé, l'année étant, pour cet effet, divisée sur ledit tableau, placé dans la salle des repas, en vingt parts égales.

3. *Enfans.*

Les Enfans seront élevés à frais-communs; & l'on aura soin, autant qu'il sera possible, de les rendre capables & bien-instruits. Ils s'uniront ensemble un-jour par mariage, sans aucun égard pour la profession des Pères; c'est-à-dire, que la Fille du Médecin, ou de l'Avocat, pourra être demandée en mariage, & donnée au Fils du Cordonnier, ou du Boulanger. Et ne seront astringés les enfans à suivre la profession de leur Père: mais comme Enfans communs de l'Association, & non de Tel & Telle, ils seront placés à-raison de leurs dispositions & capacité: De-sorte que le Fils du tailleur, ou du Boucher, pourra devenir Médecin ou Avocat, & le Fils du Docteur n'être que Tailleur, Boulanger, ou Cordonnier, s'il est incapable d'autre chose. Sans donner, dans la présente Association, trop d'importance aux Femmes, nous déclarons, que leur parfaite égalité entr'elles, fera la base de celle de leurs Enfans.

4. *Mise des Femmes & des Enfans.*

Toutes les Épouses auront une parure égale, proportionnée cependant à leur goût & à leur genre de beauté; mais à-peu-près d'un prix égal. Il en sera de-même des Enfans.

5. *Rapports des Hommes entr'eux.*

Tous les Hommes feront pareillement égaux en importance, en crédit, en propriété. Mais chacun fera obligé de remplir les devoirs de son état envers ses Co-affociés, ou Confrères, avec zèle & amitié: d'autant que dans la façon de penser de la Société, ce seront les arts & métiers les plus utiles, qui seront les plus considérés. Pourra, chaque membre d'un état & profession différente, en laquelle il n'aura pas d'occupation actuelle & présente, aider à ses Co-affociés; & cette aide sera regardée comme une action belle & louable; on la préconisera à table devant les Épouses & les Enfans, pour les pénétrer d'autant plus des saints principes de notre égalité parfaite.

6. *Fournitures.*

Ne feront néanmoins les ouvrages & marchandises de chaque Affocié fournis directement à ses Co-affociés; mais il y aura une des Épouses, la même qui à son tour présidera au ménage, à laquelle cha-

que Membre s'adressera , pour avoir les choses qui lui seront nécessaires , à lui à sa Femme & à ses Enfans. Ces demandes se feront à deux jours marqués par semaine , savoir , le mardi , le vendredi-soir , publiquement , & devant les vint Ménages assemblés : lesquelles demandes ne seront néanmoins faisables à volonté , ni l'effet du caprice : au-contraire , il sera réglé ce qu'on fournira à chacun , à-proportion de ses Enfans , par-semaine , par mois , & par-an , en linge , chaussures , coiffures , & en habits. Et ceux qui , par le bon-soin & la propreté , plutôôt que par la tranquillité de leur profession , se trouveront moins user , en seront loués ; sans que néanmoins les autres soient blâmés d'user d'avantage. La femme qui présidera aux Ménages à son tour , aura inspection sur toutes les Mères , & les reprendrait , si elles manquaient de soins & de propreté pour leur Mari & leurs Enfans.

7. Devoirs de chaque Membre.

Chacun des Membres remplira les devoirs de son état , avec application & fidélité , par soi-même & par ses Garçons , de la manière la plus avantageuse à la Société. Ceux qui exerceront des métiers occupans , & suffisans à l'emploi de leur temps , n'en feront pas détournés , & y vaqueront continuellement , sauf les heures & les jours de repos , ou les temps d'assemblée des Affociés ,

où ils se réjouiront tous-ensemble. Mais ceux qui n'auront pas des professions qui les occupent tout-à-fait, &c. seront singulièrement chargés des affaires communes, & y donneront leurs soins : Ils rendront-compte de leur administration à l'Assemblée générale.

8. *Habits des Hommes.*

Chaque Membre, dans sa boutique, ou dans son cabinet, faisant les affaires de son état, sera mis conformément audit état, sans affectation aucune : Mais le jour de repos, aux assemblées des Associés, aux divertissemens, &c. tous les Membres seront mis uniformément en noir, étoffe d'hiver ou d'été, suivant la saison.

9. *Mœurs.*

Les mœurs de l'Association seront honnêtes, décentes. Il ne s'y commettra aucun desordre avec les Épouses les uns des autres : mais chaque Femme sera considérée, respectée par les autres Associés, & traitée avec les égards & la politesse, que doivent avoir des Frères, envers des Sœurs qu'ils chérissent. Il ne pourra y avoir aucune privauté entre les Hommes, & les Femmes de leurs Confrères : sans néanmoins, qu'on prétende interdire les conversations honnêtes, de se donner le bras indifféremment à la promenade, &c. à-moins que le Mari ne vou-

lût avoir sa Femme, qui lui fera remise à la première parole. Le luxe sera interdit dans l'Association; mais non l'élégance & la propreté: au-contraire, chacun sera reçu à proposer les choses les plus agréables, dont la dépense n'excédera pas celle des habits ordinaires. Chacun des Membres sera astreint à une probité rigoureuse envers le Public; de-sorte que l'Association fournisse toujours des ouvrages plus solides, de la besogne meilleure en tout genre, que les Marchands, Ouvriers, ou Artistes ordinaires: l'Avocat sera véridique; le Médecin non-conjectural; le Procureur intègre, &c. afin qu'Un-chacun se loue des Membres de l'Association, sans néanmoins connaître les liens qui unissent les Membres les uns aux autres; union dont on fera mystère, & qui sera notre secret, comme les *Francs-maçons* ont le leur.

10. *Emploi du temps des Épouses.*

Les Épouses s'occuperont chacune en-particulier dans leur maison, avec leur Mari, lorsque les occupations de ceux-ci le demanderont. Les Épouses des non-marchands & non-artisans aideront à leurs Compagnes plus occupées; de-sorte, que les Femmes-de-commerce, auront chacune une Lieutenant, dont l'autorité sera égale à la leur dans leur maison, & réciproquement (toujours sous l'inspection de Celle

qui aura la sur-intendance-générale , laquelle nommera ces Lieutenantes , & les changera tous les mois.) Aucune occupation ne fera vile entre les Épouses. Cependant l'Association n'entend pas les affujettir à des travaux contraires à la délicatesse des Femmes bien-nées ; au-contraire , tout ce qui sera rude , sera le lot des Hommes ; tout ce qui sera absolument mal-propre sera fait par des Femmes-à-gages , non demeurantes dans la maison : l'Association voulant que toutes les Épouses jouissent d'une vie douce & agréable.

II. *Travail & Récréation.*

En - conséquence du précédent Article , les Ouvriers membres de l'Association cesseront leur travail , à l'heure où les Marchands fermeront leur boutique , & jamais on ne veillera après souper : seulement les Compagnons externes pourront continuer leur travail , dans un endroit particulier , qui leur sera affecté. L'heure de fermer sera huit heures. On soupera , & l'on prendra une récréation commune jusqu'à onze heures , tous-ensemble , dans laquelle il n'y aura aucun jeu à argent. Les jeux de société seront préférés , afin que les Enfans puissent en être. Il y aura aussi à la récréation , des lectures d'Ouvrages nouveaux. Quant aux papiers public , comme Gazettes , Jour-

naux , &c. on y donnera une heure après le dîner , entre le repas , & le café.

12. *Lever , Repas & Méts.*

On se lèvera , à six heures les Hommes en été , & à sept en hiver. Les Femmes une heure plus tard. Tout le monde sera au déjeuner , en été à huit heures , en hiver à neuf. Les Femmes auront du café , &c. si elles en veulent : les Hommes , un morceau de pain avec du fruit , ou le déjeuner des Femmes. Les Enfans , du lait cru avec du pain. On dînera en été à midi , en hiver à une heure. Le dîner sera composé d'un potage , qui sera au riz de deux jours l'un ; du bouilli , d'une entrée , & d'un dessert en fruits de la saison. Vin de Bourgogne , naturel , & acheté par l'Association même , sur les lieux. Le Médecin sera chargé de ces achats , conjointement avec le Marchand-de-vin , dans la saison où il sera sans Malades. Après la lecture faite des Gazettes , chacun aura , ou le café , ou un petit verre de liqueur , à son choix. Mais les Femmes ne prendront jamais de liqueurs ; ni les Enfans de café : ils ne boiront jamais que de l'eau. On soupera à huit heures : les méts feront le rôti , bœuf , veau , ou mouton ; une-fois par-semaine de la volaille : avant de se mettre au lit , les Hommes prendront , s'ils veulent , un petit verre de liqueur ; les Femmes une limonade,

une orange , &c. Les Enfants feront tous au lit une heure avant les Pères & Mères , c'est-à-dire , à dix heures ; & l'on aura cette heure-là , pour s'entretenir avec plus de liberté. Les Épouses surveilleront les Enfants en cette occasion , & verront à ce que rien ne leur manque. Lorsque les Garçons feront grands , les Pères y auront l'œil.

13. *Études des Garçons.*

Tous les Garçons apprendront le latin dès l'enfance , & auront pour Répétiteur un ou plusieurs des Co-affociés. On les iniciera dans toutes les sciences à leur portée ; on leur donnera des idées saines en physique , en morale , & en religion. Ceux qui auront des dispositions , seront poussés , & promus aux états relevés : les Autres feront employés aux métiers & arts de nécessité : mais chaque état fera individuel , & le Fils ne fera jamais nécessairement ce qu'est son Père , mais ce que demandera la trempe de son esprit. Il sera absolument interdit de forcer la vocation des Enfants , c'est-à-dire , de porter les Incapables où ils ne doivent point aler. Le Médecin , l'Avocat , le Chirurgien , &c. choisiront indifféremment , ceux des Enfants qui feront plus capables de leurs sciences & arts. Mais au-moyen de ce qu'aucun emploi ne sera vil , mais honoré dans la Société à-raison de son

utilité, cet article ne devra jamais peiner les Parens.

14. *Éducation des Filles.*

Les Filles feront élevées dans une égalité parfaite, & instruites aux ouvrages de Femmes, comme la couture, les modes, le linge, la dentelle, &c. Celles qui auraient de la disposition pour certains arts, comme la peinture, la gravure, la musique, &c. y feront appliquées: toutes apprendront le dessin, & en langues étrangères, l'italien & l'anglais. Leur vie sera occupée, sans être fatigante: l'art de se mettre avec goût leur sera enseigné comme important. Toutes apprendront dès l'enfance, qu'elles sont destinées à être soumises à leurs Maris, & que la douceur & la chasteté sont des vertus également indispensables.

15. *Mariages.*

Les Enfans des Co-associés s'uniront ensemble autant qu'il sera possible. L'Association montera le ménage. La Fille fera sans dot: les droits du Mari consisteront dans une part égale dans la Société, à celle des autres Membres. Les Veufs & les Veuves qui seront jeunes, se remarieront, de l'aveu de l'Association; mais toujours à des Étrangères ou Étrangers; à-moins que deux jeunes Veufs ne s'unissent.

16. Succession des Enfans.

Les Enfans ne succéderont point directement à leurs Pères & à leurs Mères ; mais ils succéderont dans l'Association, indifféremment, & également, chacun dans l'état qu'il aura embrassé, sans le pouvoir changer, que par une délibération de l'Assemblée entière, & pour des causes de la plus grande importance : le Fils du Médecin ou de l'Avocat, pourraient être Cordonnier, Boulanger, &c., ainsi qu'il a été dit : mais l'état pris, on le gardera : comme toutes les professions sont également honnêtes dans la Société, cela n'aura aucun inconvénient ; la peine même ne fera pas une raison pour répugner à ces états ; chaque Membre en ayant à-peu-près une égale dans le sien : l'oisiveté, la paresse, l'indolence, seront des vices intolérés. Quand aux Femmes, comme elles seront toutes égales entr'elles, n'importera qui elles aient épousé.

17. Gains & Pécule.

Il n'y aura aucun pécule, & Personne ne pourra posséder exclusivement la plus légère portion du produit de son travail. En effet, si l'Avocat, le Médecin, le Drapier, &c., gagnent davantage dans leurs professions, il faut considérer aussi qu'ils y ont plus d'agrémens audehors de la Société, moins de peine corporelle, &c., & qu'ainsi tout est au-moins compensé.

18. *Affaires de l'Association.*

Comme il y aura une Maitresse-de-maison parmi les Épouses , qui le feront tour-à-tour , à commencer par l'Aînée , & ainsi de-suite jusqu'à la plus Jeune , dans le cours d'une seule année ; de-même , il y aura parmi les Hommes un Syndic , & un Adjoint , après quoi , l'Adjoint sortant de charge sera Syndic. Chaque Membre , indistinctement , exercera les charges tour-à-tour , à commencer aussi par l'Aîné , & continuant jusqu'au plus jeune de la Société , qui ne sera Adjoint que la cinquième année de la présente Association , & Syndic trois mois plus tard. Mais l'Avocat , & le Procureur , outre leurs emplois ordinaires , feront en-outre obligés de conseiller & diriger les Syndic & Adjoint , en soumettant néanmoins leurs conseils à l'avis général de l'Association. Les affaires se traiteront le soir , même devant les Enfans , à-moins qu'elles ne fussent de nature à être secrettes ; mais ces cas seront infiment rares , les Enfans devant apprendre de bonne-heure à être Hommes & femmes.

19. *imprudence , fautes , crimes.*

Si quelqu'un des Membres fait une imprudence , qui soit cause d'une perte considérable , on la supportera sans faire aucun reproche , que des remontrances amicales & en particulier. Si un Membre commet-

tait une faute repréhensible par la Justice ; toute la Société s'emploira , comme s'il s'agissait d'un - chacun d'icelle , avec le même zèle & la même activité. Si (par malheur) c'était un crime , soit de quelque Membre , soit d'un des Enfans (dont préserve le Ciel !) l'Association recevra cette peine avec resignation ; elle tâchera de pénétrer dans l'âme du Coupable , & de le consoler , si sa malice n'est pas complete , & qu'il se repente : elle emploira tous les moyens possibles pour le sauver , comme un Père ferait pour son Fils ; & si c'est un Sujet gangrené , elle l'assistera jusqu'au dernier moment de secours , conseils , & exhortations ; mais elle n'implorera pas de grâce : elle réservera toute sa tendresse & sa compassion fraternelle , pour les Père , Mère , Frères , Sœurs ou Enfans du malheureux , qui n'en deviendront que plus chers à la Société.

20. *Domestiques , ouvriers , &c.*

Toutes les Personnes qui auront quelque rapport à l'Association , comme les Domestiques , Ouvriers , & autres Gens à gages , seront traités avec douceur , & obéiront à ceux des Membres auxquels on les aura appliqués , pour tout ce qui sera de leur service particulier : Ce qui n'empêchera pas que le tièrs desdits Domestiques ne soit , par-tout , soumis aux ordres du Syndic , de

l'Adjoint, & de la Maitresse-de-maison, pour les affaires communes; de sorte que chacun laissera ses Domestiques pour le service commun, deux jours de la semaine. Un tableau du nom des Associés en forme d'Almanach-de-cabinet sera affiché dans la salle commune des Assemblées, où le service commun sera inscrit-jour-par-jour, & où chacun le verra. Quant aux Ouvriers, ils seront soumis uniquement à leur Maître-de-profession, ainsi que les Garçon-de-boutique, Clercs, Élèves, &c. Les Enfans en état de rendre service; seront employés de préférence au service-commun, afin de les rompre de bonne-heure aux affaires. Mais on ne les enverra jamais dans des endroits suspects. Quant aux Jeunes-filles, elles ne sortiront jamais sans être accompagnées d'une des Mères-de-famille de l'Association, n'importera laquelle.

21. Querelles.

Si les Associés avaient entr'eux quelque querelle, soit modérée, soit violente, (ce qu'à-Dieu-ne-plaise) la règle fera d'abord, dans le premier moment, d'adoucir & séparer les Parties: ensuite on leur fera des remontrances, & l'on examinera soigneusement lequel a droit: On réparera le tort à son égard, sans obliger le Coupable à des excuses humiliantes; la Société en corps réparera l'offense, après quoi tous-deux

seront repris avec douceur , d'avoir donné du scandale , & sérieusement avertis d'éviter une récidive.

Ainsi fait & arrêté entre nous Souffignés , le présent Règlement , pour être observé selon sa teneur , sans qu'on y puisse désobéir , ni rien changer , que d'un avis général , le 1 Juillet 17^{**}. *Signé* , &c.

Enfin , Germinot étant parvenu à rendre solide l'établissement dont je viens de rapporter le Code , il pria ses Parens de se réunir avec ceux de Petronille Delorme. Les deux Familles s'assemblèrent chés ces Derniers & le Jeune-homme s'exprima de la sorte , en s'adressant aux Parens de sa Maitresse.

—La bonté que vous m'avez témoignée, monsieur & madame , votre noble desintéressement , & la tendresse que m'inspire mademoiselle Delorme , n'ont fait que me convaincre plus-fortement , combien mon digne Pere & ma digne Mère avaient raison , dans les obstacles qu'ils apportaient à mon bonheur , qui pouvait exposer celui de votre aimable Fille. Mais si j'ai pourvu à tous ces obstacles ; si je me suis mis , pour-ainsi-dire , hors-de la portée du malheur ; si j'ai assuré le sort de la Moitié la plus précieuse de moi-même contre tous les revers, tous les accidens , j'espère qu'alors , mes respectables Parens n'ayant plus d'inquiétude pour

la plus méritante des Filles, ils accepteront avec reconnaissance le don inestimable qu'on veut bien me faire.

--Oui, mon Fils, répondit Germinot père. --Et Pétronille est à toi, dit M. De-lorme.

--Voici des arrangemens certains & déjà réalisés (reprit le Jeune-homme.) Il leur lut le Règlement. Ensuite il ajouta :

--Cette loi fondamentale de notre Association ayant été consentie, les plus Riches ont fait une somme, avec laquelle on a commencé à la réaliser. Nous avons pris à bail un bout entier de la rue ***, & Quinze d'entre nous y sont déjà établis : on n'a donné que quinze jours aux Cinq-autres pour s'y joindre, mariés ou non-mariés, afin de mettre le Règlement en vigueur. Cependant les Quinze l'exécutent déjà, & tout va le mieux du monde, comme vous pouvez vous en assurer par vous-mêmes. Les mœurs & la fortune seront également assurés : car qu'est la fortune sans les mœurs- ?

Ce discours du Jeune-homme fit une impression agréable sur les deux Familles. On voulut cependant jouir du spectacle de l'Association : Germinot les y conduisit dès le même jour. Pétronille fut de cette visite ; & les Épouses des Associés déjà réunis ayant su qu'elle devait être une Compagne, elles lui firent un acueil de Sœurs, & mille com-

plimens à Germinot. Le mariage s'accomplit quelques jours après , & la noce fut une fête générale pour l'Association.

Il s'agit à-présent de mettre sous les yeux de l'honorable Lecteur, le tableau de la conduite des Associés, dont le nombre se completa dans la quinzaine. Tous se marièrent presqu'en-même-temps, & la plupart épousèrent les Sœurs les uns des autres. Presque toutes ces Jeunes-Épouses étaient jolies, ou dumoins agréables. On fait d'ailleurs, combien la propreté, le bon-goût, & par-dessus le contentement d'esprit, rendent les Femmes aimables ! une sorte de coiffure, d'habillement, de chaussure &c., changent absolument, & rendent appétissante une Laideron que l'inculture aurait laissée sans attrait. D'ailleurs un des principaux avantages de l'Association, & de toute autre qui lui ressemblera, c'est de prévenir le dégoût, effet de l'habitude de voir toujours la même Personne, & de n'être familier qu'avec elle. Les Associés ont pour Amies, pour Sœurs, pour Compagnes, pour Connaissances intimes ; vingt Femmes, de figure, de taille, de caractère, de sonde-voix, & de beautés différentes. Une observation qu'avait faite Germinot, & que tout Homme fera très-aisément, c'est qu'une Laideron sœur, compagne, amie particulière de Jolies-personnes, a plus de prix que si elle était isolée ; il semble qu'elle

participe à leurs attraits, à leur éclat, &c. Parmi les Epouses des Affociés, il y a de très-jolies Personnes; cela compose deux-fois le jour un Cercle agréable, qui s'anime, qui s'égaie & s'embellit lui-même; chaque Mari voit sa Femme dans ce Cercle charmant, sans la trop distinguer des autres; & lorsque dans le particulier, il se retrouve seul avec une de ces jeunes Beautés, il prête à la sienne presque toujours les charmes de la plus Belle.

Les parties-de-promenade que font les Affociés, les jours de repos, sont charmantes: ce ne sont pas de ces parties ennuyeuses, où souvent le Mari & la Femme, excédés l'un de l'autre, finissent une partie-de-plaisir, par se quereller: la variété, l'enjouement, l'insouciance, ce doux charme de la vie, sont l'âme des amusemens que prennent les Affociés. Qui pourrait faire naître de l'humeur entre deux Épous, dont les plaisirs ne dépendent ni de l'un ni de l'autre? Si pourtant il en naissait, le levain n'aurait pas le temps de s'aigrir & de fermenter.

Mais, dira-t-on, vous supposez tous vos Affociés vertueux, sans-doute, & faits différemment des autres Hommes? Ne peut-il pas naître entre des Hommes & des Femmes qui se voient journellement, des passions criminelles, & d'autant plus violentes, que vos Femmes seront plus aimables, que le

poids des affaires accâblera moins les Hommes, &c. ?

Cette observation est très-juste, honorable Lecteur ? ce que vous venez de dire peut arriver, & est effectivement arrivé dans l'Association dont je fais l'histoire. Avant d'achever le tableau de conduite que j'ai commencé, je vais mettre sous vos yeux, un de ces inconvéniens terribles, inséparables des établissemens humains les plus sages.

Les vingt Affociés étant tous mariés, il faut les passer en revue, & donner leur portrait, leur caractère, ainsi que celui de leur Épouse, afin de me rendre plus intelligible.

avait épousé

1. Germinot, orfèvre : beau garçon de brune-claire, de beaux cinq-pieds - cinq - pouces ; un rire charmes, fait - au-tour ; mant ; bien faite & grand brun, l'œil vif, la démarche noble & assurée ; un goût exquis, marche noble & assurée de ces Femmes qui rée ; d'un excellent caractère, par un effet d'ajustemens qu'elles n'en de l'éducation ; naturellement il aurait été compâtissant : un son brutal & dur ; plein de voix intéressant ; d'activité, éclairé, chantant à ravir : l'aimant les sciences. borieuse, économe, ayant beaucoup de pénétration & de bon-sens.

avait épousé

2. Balduc, boucher : 2. *Hortense Rigal* ; gros & bel homme qui *sœur du Chirurgien* : n'avait de grossier *affés jolie*, mais blon- qu'un peu d'accent *de un peu fade* ; aimant dans la prononciation : *la parure d'éclat*, & hardi, porté pour les *sur-tout ayant la plus Femmes*, qu'il n'esti- *haute opinion de ses mait pas*, &c. *charmes.*

avait épousé

3. La-Faye, méde- 3. *Antoinette Mon-*
cin : homme froid, *clar*, aimable & char-
toujours occupé ; *mante brune*, qui tenait
d'une figure un-peu *la boutique de modes* :
rébarbative : d'un ca- *coquette*, enjouée, na-
ractère quelquefois *turement peu-labo-*
plaisant, & ne se *rieuse*, aimant à rire,
déconcertant jamais, & portée à *la coquetterie*
lorsqu'on retorqueait & à *la galanterie.*
ses bons-mots.

avait épousé

4. Rigal, chirur- 4. *Témire Monclar* ;
gien : fluët, d'une taille *sœur cadette de la Pré-*
moyenne ; un-peu tâ- *cédente*, & sa compa-
tillon ; parlant trop : *gne à la boutique-de-*
mais expert dans son *modes* : jeune étourdie
art ; bon, obligeant, *de la plus appétissante*
plus compâtissant *figure* ; espiègle, aimant
qu'on ne l'attendrait à *faire des tours.*
d'un Difféqueur.

avait épousé

5. Bel, marchand- 5. *Elise Duguay*,
de-vin : bon gaillard, *sœur du Chapelier* :
bien-râblé, portant grande & jolie Per-
unvisage fleuricomme sonne, ayant une figu-
un Chanoine : grand re grecque un-peu fran-
rieur & diseur de quo- cisée, & très-agréa-
libets : du-reste Hom- ble : un goût de sim-
me aimable & instruit plicité dans sa coî-
comme tous ses autres fure & dans sa mise,
Camarades. qui la rend extrêmement

(Je rends ces caractères & s'efforçant d'être sé-
tels qu'ils sont, mais la rieuse par dignité.
Société les a corrigés.)

avait épousé

6. Lequint m^d. dra- 6. *Alexandrine La-*
pier : petit-maître (à *Faye*, *sœur du Mé-*
l'extérieur) toujours decin : grande Femme ;
bien-poudré ; des che- brune, ayant de belles
veux qui lui passaient couleurs, un port de
la ceinture ; d'une Reine, de beaux yeux :
petite taille, mais bien aimant à faire des
prise : du-reste, homme riens avec grâces : (ses
de goût, dans sa par- Compagnes la corri-
tie, & amusant dans gent un-peu de ces
la Société, par ses défauts, mais pas en-
rars connaissances. tièrement).

avait épousé

7. Dhermilli, avo- 7. *Théodore Wallon* ;
cat : grand garçon mai- *sœur du Cordonnier* :
gre, mais cependant grande, fort-blanche,
d'une

d'une affés agréable *potelée*, *vive*, aimant figure : favant, élo- à danser & à rire : quent, aimant un-peu Elle avait été fort-bien trop le sophisme & élevée, ses Parens le persifflage, mais étant aisés ; aussi était-réprimant ce pen- elle mise comme les chant, depuis qu'il Filles de Marchand. était dans l'Associa- Elles sont trois Sœurs ; tion, pour ne suivre mariées dans la So- que la vérité. Il aimait ciété ; les deux Ca- sa Maitresse avant la dettes vont suivre. formation de la So- ciété.

avait épousé

8. Simonot, pro- 8. Adrienne Wallon, cureur : figure plate, sœur de la Précédente : grosse tête, bre- grande, brune, sé- douilleur, un - peu rieuse, fière, aimant âpre naturellement ; la parure, ayant beau- mais la Société l'a co- coup de goût ; mépri- rigé. Il aimait sa Mai- sante, quoique d'un tresse ; qui était sa état peu relevé. voisine, avant l'As- fociation.

avait épousé

9. Delatouche, huif- 9. Desirée Wallon, fier : maigrechine ; sœur cadette des deux l'œil vif ; l'air affairé ; Précédentes, la plus aimant les Femmes, fière des trois, & pres- & ne buvant que de que impertinente : quoi- l'eau : affés bien, qu'elle aimât son Mari, néanmoins, pour l'en- elle ne l'aurait pas

semble de son exté- trouvé digne d'elle ,
rieur. *sans l'Association*

avait épousé

10. Wallon , cor- 10. *Thérèse Robus-*
donnier : espèce de tel , sœur du 20^e. *As-*
Freluquet ; il ne tra- socié , aînée de trois
vaillait que pour autres Filles : belle
Femme ; il avoit pris blonde , ayant un em-
la boutique de son bonpoint appétissant ;
Père , maître & mar- laborieuse , entendue ;
chand , parce qu'elle un des meilleurs Sujets
rapportait gros , & en Femmes de l'Asso-
que c'était un éta- ciation , où elle avait
blissement assuré : Il un des emplois les plus
est affés bien de figure , importants,
& fort-propre sur lui.

avait épousé

11. Lucot , tâilleur : 18. *Félicité Lequint* ,
espèce de Savant , qui sœur du Drappier :
heureusement entend Femme estimable à tous
à faire travailler , & égards , autant qu'ai-
a un goût parfait : mable : comme elle a
du-reste n'aimant qu'à été parfaitement bien-
lire , & ne s'occupant élevée par sa Mère ,
que des affaires pu- c'est elle qui est singu-
biques telles qu'elles lièrement chargée de la
font consignées dans premiere éducation des
les Gazettes : grand , Garçons , & de celle
fort-grave , affectant des Filles en-entier :
dans les rues , par sa Elle a pour aides ,
mise , d'avoir l'air d'un mesdames Germinot ,
avocat, *Wallon , & Thorel.*

avait épousé

12. Amerville, bou- 12. *Dorothée Simo-*
 langer : homme intel- *not, sœur du Procu-*
 ligent, aimant la fo- *reur, après l'associa-*
 litude, réfléchissant *tion formée : grande :*
 beaucoup, & com- *sèche, méchante, acca-*
 prenant avec facilité *riâtre, exigeante ; mais*
 les affaires les plus *un sourire aimable. La*
 compliquées. Affés *douceur de quelques-*
 Homme ; brun, le tein *unes de ses Compagnes*
 bilieux ; aimant beau- *à son égard, lui est*
 coup la table, sans *souvent profitable.*
 être ivrogne, ni gour-
 mand.

avait épousé

13. Duban, M^d. 13. *Éléonore Robuf-*
 mercier : caractère *tel, seconde sœur du*
 sombre & caché : du- *20^e. Associé, égale en*
 reste, bel homme ; ce *mérite sa Sœur-aînée,*
 qui ne le rendait que *femme du 10^e : sa con-*
 plus dangereux. L'As- *duite est un modèle*
 sociation en aurait eu *parfait de modestie,*
 beaucoup à souffrir, *de retenue, & cepen-*
 sans son excellent ré- *dant de grâces & d'en-*
 gime, qui est un an- *joûment ; elle est ché-*
 tidote contre tous les *rie de toutes ses Com-*
 vices du caractère, *pagnes, sans excep-*
 & la contagion de *tion.*
 l'exemple.

avait épousé

14. Thorel coute- 14. *Pome Robustel,*
 lier : homme dur, *troisième sœur : une des*

emporté, violent : ses *plus jolies Personnes Amis* sont parvenus de la Société, & non à le dompter ; il est *inférieure à ses deux* utile à l'Association, *Aînées par le mérite.* à-peu-près comme ces *Elle a le ton si doux,* Dogues, qu'on veut & le caractère si propre qui effraient, & aux- pour élever les *Enfans,* quels on met un bâil- que c'est elle qui en lon pour les empê- a soin immédiatement cher de mordre. Tâille après leur naissance, moyenne ; de grosses jusqu'à l'âge de deux épaules ; le nés aqui- ans. lin ; des couleurs vi- ves ; crépu.

avait épousé

15. Tridon, employé 15. *Apolline Ma-* dans un bureau : hom- riette, qui n'est pa- me d'une belle-tâille, rente d'aucun des *As-* poli, dameret, aimant *sociés* : Jolie-personne, le luxe des habits, à toute à ses occupations se donner le matin de lingère ; & cepen- l'air d'un jeune Sei- dant obligeante audelà gneur qui sort en de toute expression pour chenille, &c. &c. & ses *Compagnes*, qui lui cependant ayant des *donnent tour-à-tour plu-* qualités solides (com- sieurs heures de travail me les Parisiens) par jour. noyées dans la futilité.

avait épousé

16 Hizette, Mar- 16. *Reine Amerville,* chand clincailler : l'un *sœur du Boulanger* : co-

des meilleurs appuis *quette, jolie, dont les*
 de la Société, par son premières années ont
 intelligence, & ses causé des peines à la
 vues étendues dans le Société. Elle a tant de
 commerce, à la tête goût, que les Mar-
 duquel l'Affociation chandes - de - modes ne
 l'a placé. Laid & fort - font rien sans la con-
 grêlé; mais bien-bâti. *sulter. Elle excelle sur-*
 Il a toujours des cho - tout dans l'assortiment
 ses grâcieuses à dire des étofes avec la fi-
 aux Femmes, & se gure & l'air des Fem-
 facrifie volontiers mes, &c.
 pour les amuser à ses
 dépens.

avait épousé

17. Boyer, peintre : 17. *Agathe Fagar :*
 jeune - homme plein jeune - personne très - jo-
 de talent, & enten - lie; mais d'une basse-
 dant parfaitement la condition, étant Fille
 partie du dessin; la - d'un Porteur - d'eau.
 borieux, quoique su - Elle n'avait pas reçu
 jet aux passions du d'éducation: mais elle
 jeu & des Femmes: s'est trouvée si heu-
 il s'était marié par reuse d'être de la So-
 amourette: affés beau ciété, qu'elle a donné
 garson, mais ayant tous ses soins à se faire
 une infouciance & un aimer de ses Compagnes,
 délabrement dans son & à se comporter d'une
 air & sa mise, comme manière irréprochable.
 les Ivrognes: presque
 blond.

avait épousé

18. Dugay, chape- 18. *Victoire Poinot*,
 lier, aimant beaucoup *filie d'un Menuisier* :
 la Société, où sa Sœur *jeune - personne plus*
 est mariée : il a peu *aimable que jolie, ayant*
 d'agrémens dans la *plûs de grâces que d'at-*
 figure ; mais son air *traits, & par-là si ai-*
 posé, plein de dou- *mable, qu'il n'y a*
 ceur, le rend aima- *Personne dans la So-*
 ble, en excitant la *ciété qui l'emporte sur*
 confiance & la bonne- *elle.*
 volonté.

avait épousé

19. Monclar, Mar- 19. *Agnès Rousseau* :
 chand-de-modes, avec *jeune brune, d'un ca-*
 fes deux Sœurs, ma- *ractère un-peu difficile,*
 rié dans la Société : *dure, peu - caréssante,*
 Jeune - homme d'une *brusque : Du-reste bon-*
 jolie figure, un - peu *sujet pour les mœurs,*
niaiseur, espiègle, & & ayant d'autant plûs
 même bouffon ; mais *d'horreur de la galan-*
 souvent actif, lors- *terie, qu'elle a eu sou-*
 qu'il le faut. *vent les funestes effets*

(Il est certain que beau- *de l'inconduite sous les*
 coup de ces Sujets n'au- *yeux, dans sa propre*
 roient rien valu, s'ils *Mère.*
 n'eussent pas été dans l'As-
 sociation.

avait épousé

20. Robustel, loueur- 20. *Charlotte Foullé*
 de-carosses : dans un *filie d'un Orfèvre,*
 état qu'on peut re- *aînée de six Filles*

garder comme le plus & par-conséquent bon-
 bas, & au-dessous du sujet ; car rien de pire
 Cordonnier, puisqu'il que les Fils & les Fil-
 est une sorte de ser- les-unique, malgré la
 vitude, & qu'il est dot de ces Dernières :
 beaucoup moins né- Figure charmante, dou-
 cessaire, Robustel, ceur d'agneau, entente
 grand & bel homme, parfaite du ménage :
 est un vrai Philoso- elle est brune. Son em-
 phe : il n'avait pris ploi est l'inspection sur
 l'état de son Père que les Cuisinières lors-
 par piété filiale, ne qu'elles vont à l'ap-
 pouvant autrement provisionnement ; de
 secourir la vieilleffe les accompagner ; de
 de sa Mère, & éta- veiller sur l'apprêt du
 blir ses jeunes Sœurs. manger, & sur le
 Il est fort utile à l'As- linge.
 fociation.

Il était impossible que, dans un si grand
 nombre de Personnages & de caractères
 différens, il ne s'en trouvât quelqu'un avec
 des vices, ou dumoins avec des passions
 difficiles à dompter. La première année
 fut fort tranquille ; on peut dire même
 délicieuse. Chaque Couple s'aimait en s'é-
 pousant, l'inclination ayant fait tous les
 mariages, & l'Association prévenait les
 petits sujets de querelles domestiques, en
 en détruisant les causes ; comme l'abandon
 & l'ennui ; l'inconduite ; la mauvaise-tour-
 nure des affaires ; le dégoût, fuite de la

proximité trop grande où sont les Épous dans les ménages ordinaires , &c. Mais lorsque la première soif du plaisir ou de la tendresse fut un-peu étanchée , quelques-uns des Maris commencèrent à jeter un regard de curiosité , d'abord , puis d'admiration , ensuite de convoitise sur les Compagnes de leurs Co-affociés. Je ne dirai presque rien de ceux qui s'adressèrent à des Femmes méritantes , auprès desquelles la réüffite était absolument impossible ; & c'était justement les plus aimables : car on ne saurait trop le répéter , les Belles , lorsqu'elles ne sont pas gâtées par une mauvaise-éducation , rendues folles par les flatteries , &c. doivent avoir le même degré de bonté , que de beauté.

M^e. Simonot , le Procureur , s'avisa le premier de trouver aimable une Femme qui n'était pas la sienne : ce fut madame Germinot. Les complaisances , les regards , les louanges hyperboliques , furent le langage qu'employa sa passion. Il la rechercha ; il était mal , dans la parties-de-plaisir , lorsqu'il ne lui donnait pas la main , ou qu'il n'était pas auprès d'elle. Toute la Société s'apperçut de ce goût , & l'on en rit ; mais il y jeta un levain dangereux : Germinot le sentit ; cependant il n'osa rien dire , aulieu qu'il aurait tonné , si c'eut été la Femme d'Un-autre. Madame Simonot riait la première de cette passion , & persifflait très-

agréablement son Mari, persuadée qu'il n'avait rien à espérer d'une Femme telle que Pétronille Delorme : mais pour le punir, elle lui tint rigueur, jusqu'à ce qu'il fût bien solidement revenu à elle, inclusivement.

La manière joviale dont M^e. Simonot avait soupiré, dont on l'avait badiné, &c., encouragea M. Balduc à l'imiter. Celle qui lui tourna la tête, fut madame Lucot, femme du Tâilleur, & sœur du Drapier. Les charmes de la figure, un air de noblesse & de distinction exaltèrent l'imagination d'un Homme qui n'avait rien vu de pareil dans les Femmes de son état, qu'il avait fréquentées durant sa jeunesse. Il en devint éperdu ; & s'il ne fut pas dangereux, c'est que la violence était impossible dans la Société. Il alla jusqu'à perdre la raison, & l'on fut obligé d'avoir pour lui certaines complaisances, mais qui ne pouvaient blesser la décence ni l'honnêteté. Le bon Lucot, loin de se fâcher contre son Co-associé, le consolait par des discours fort-sages : Il lui disait un-jour : --Que veux-tu que nous fassions tous, si toi-même ne fais rien pour toi ? Notre Société serait un brigandage & une infamie, si ma Femme t'écoutait, de notre aveu : si secrettement, l'estimerais-tu ? Je t'avouérai que quoique j'aime tendrement ma Femme, si les lois du pays le permettaient, je changerais volontiers avec

toi , pour le bien de la paix , & par amitié pour mon Frere , mon Ami , mon Affocié : mais le Gouvernement nous punirait tous , si nous nous avisions de faire des pareils échanges. Rentre-donc dans toi-même , Frere Balduc ; prens pour mon Épouse les sentimens d'un bon Frère pour sa Sœur , & ne troublons pas l'harmonie qui règne dans notre heureuse Affociation , à laquelle je sacrifierais tout-à-l'heure mon sang , ma vie , mon bonheur , mais non mon honneur , parce-que ma honte rejallirait sur elle.

Ce langage honnête & tendre fit impression sur un Homme droit & simple , comme Balduc ; il revint peu-à-peu à lui-même : madame Lucot se comporta comme une Sœur complaisante , de l'avis de ses plus sages Compagnes : madame Germinot lui disait : --Pour haïr un Homme qui nous aime , & se gendarmer comme les Prudes , il faut avoir senti , qu'il pouvait nous faire manquer de vertu : alors , j'en conviens , ou on peut haïr un tel Homme ; car c'est un grand ennemi ! mais vous n'êtes pas dans ce cas. --Ni vous , répondit en souriant madame Lucot. --Il est vrai : mais vous êtes Celle qui avez le plus de mérite , je crois--.

Enfin , pour ne pas multiplier ces exemples ; les meilleures-Sujets en femmes , furent aimés par des Hommes , qui ne pou-

vaient s'empêcher d'adorer leur mérite & leurs charmes : mais au-moyen de leur conduite pleine de sagesse, de prudence, de véritable amitié, ces passions ne firent que raffermir les liens de la Société, que le dérèglement aurait dissoute. Chaque Homme s'efforçait de montrer des qualités à Celle qu'il adorait, pour s'en faire estimer, au défaut d'un autre sentiment; & ces qualités, toujours solides pour plaire à de pareilles Femmes, faisaient l'avantage de la Société, dont elles augmentaient les moyens.

Il faut avouer ici, que toutes les Épouses ne suivirent pas le même plan : je voudrais pouvoir effacer ces taches : mais la vérité, l'instruction même qu'on peut tirer de cette histoire, m'obligent d'être sincère jusqu'à l'indiscrétion; en révélant ce qu'on a confié à ma prudence.

Les deux Héros d'une de ces Aventures désagréable, sont *Delatouche*, huissier, & madame *Hizette*. Vous les connaissez déjà, honorable Lecteur, & je n'ai pas besoin de revenir sur leur portrait.

Delatouche avait pour les Femmes cette passion qui dégénèrent en manie, en emportement; & madame *Hizette* avait cette mise provocante, qui est un assaisonnement dangereux dans la Laideur même, qu'il déguise, & rend la Beauté insurmontable. *Delatouche* avait tous les goûts factices, enfans de la corruption des grandes Villes; il aimait

une coiffure élégante & coquette ; ces robes-à-la Polonoise, à la Circaffienne, &c., qui marquent la taille, en dessinent les contours, & qui, à l'aide de quelques demi-paniers, donnent à la démarche quelque chose d'enchantéur ; il voulait une jambe fine ; un pied voluptueux & mignon. Madame Hizette rassemblait tous ces charmes au degré le plus parfait. Ce qui rend Delatouche moins coupable, c'est qu'il était impossible à un Homme de son goût & de son tempéramment, de résister à une pareille Femme.

Ce fut aubout d'environ dixhuit mois de mariage, que ces deux Personnes commencèrent à se trouver aimables. Il est à présumer que ce fut Delatouche, qui fait naître le goût de madame Hizette, en lui exprimant une passion brûlante, & telle que cet Homme était capable de la ressentir. Ils se recherchèrent, mais avec retenue ; bientôt, ils gémirent de ne s'être pas pris au commencement de l'Association ; tous leurs entretiens roulaient sur le bonheur dont ils auraient joui ensemble. Non-seulement ils s'entretenaient de leur passion, mais ils se disaient les choses les plus fortes & les plus tendres. Je ne rapporterai qu'une de leurs Lettres, à chacun, avec une de leur conversations ; elles suffiront pour mettre l'honorable Lecteur au-fait de cette intrigue.

Lettre de Delatouche.

(Sur l'adresse étaient les quatre lignes suivantes :

Cette Lettre , ma très-chère Sœur , est de-conséquence ; cachez-la en la recevant , si vous n'êtes pas seule ; lisez-la dans le plus grand secret , & rendez-la moi ce soir , je vous en supplie.

Depuis que je vous ai vu pour la première-fois , j'éprouve un sentiment inconnu : ce n'est pas de l'amour ; car je crois en avoir éprouvé : ce n'est pas de l'amitié ; je suis jaloux , jaloux à la fureur : c'est quelque chose de plus que l'amitié , que l'amour , que le respect , que l'estime , que le dévouement le plus tendre ; c'est de l'adoration ; vous êtes à mes yeux une Divinité ; un Être au-dessus de tout ce que la nature peut offrir à mes yeux , & même à mon imagination ; d'aimable , de charmant , d'enchanteur. Vous me remplissez tout-entier ; mes yeux ne voient plus que vous ; mes oreilles n'entendent que le son harmonieux de votre voix ; vous êtes toujours présente à ma pensée , & je me plais à tracer mille charmans rêves-de-bonheur , dont vous êtes pour moi la céleste créatrice. Adorable Reine ! (ah ! vous l'êtes de mon cœur !) je n'ai plus d'âme ; non , je n'en ai plus : je sens que c'est vous , vous seule qui m'animez : Il est sûr , que sans l'idée que je dois vous voir , & fixer , dumoins comme les autres , votre attention , je ne pourrais

me déterminer à agir , à faire un pas , ni même à vivre : en sondant mon cœur , j'y trouve que le mobile de toutes mes actions , de mes moindres idées , c'est vous , vous-seule. En ce moment , j'écris avec une inconcevable rapidité ; ma plume coule ; les caractères sont à peine formés : ce n'est pas ma tête , ce sont mes doigts qui pensent ; je n'ai plus d'âme à moi ; animée par la vôtre , ils vont tous-seuls... Femme désirée ! ah ! pourquoi êtes-vous femme ? pourquoi l'êtes vous pour Un-autre ! O gouffre de malheur & de desespoir ! que j'abhorre les lois ! ce sont elles qui me séparent de vous ! Eh ! que m'importent tous les avantages dont elles peuvent me faire jouir , si elles m'ôtent le seul auquel je puisse être sensible !... Je ne bénis que notre Association : c'est par elle que tout nous est commun (hors ce que je desire avec une ardeur brûlante) ; c'est par elle que vous êtes ma Sœur , que je suis votre Frère.... Ah ! du-moins , je vous suis quelque chose ! & ce titre m'aide à supporter l'existence & le malheur , devenus inséparables pour moi.

Réponse de Madame Hizette.

Mondieu ! à quoi pensez-vous de m'écrire comme vous avez fait ! si votre Lettre avait été ouverte ; que quelqu'une de mes Compagnes m'eût vue la recevoir ! J'étais justement de ménage

avec ma Sœur Delatouche !... Non-seulement je ne veux pas la garder , mais je vais la renvoyer sur-le-champ , par Marie , avec cette Réponse , que j'ai été vous faire dans le cabinet des Comptes ()... Aureste , si vous espérez avoir en moi une Sœur qui vous aime tendrement , vous avez une idée très-juste. Adieu , mon Frère ; & soyez prudent. Si nos sentimens sont involontaires ne les rendons pas scandaleux. Pour moi , je ne saurais me plaindre des miens , quoiqu'ils me fassent beaucoup souffrir ; ils sont quelquefois si doux , que le reste est bientôt effacé*

Le lendemain de ces Lettres , (qui n'ont pas été les seules , mais je ne rapporterai pas les autres , beaucoup plus libres) Delatouche & madame Hizette eurent la conversation suivante : On était à la promenade sur le *Boulevard-du-Temple* ; on marchait par couples , & séparés : mais il faut observer , qu'il était inoui qu'on pût disparaître & quitter la Société.

--Voilà les seuls momens que j'aie d'heureux , ma Sœur. --Je vous avouerai que je pense de-même..... Mais je me le reproche ; car enfin , c'est une injustice que nous faisons , vous , à votre Femme ,

(*) C'est le cabinet où l'Épouse qui préside au ménage à son tour , met en ordre les comptes & la dépense journalière. (*Dulis*,

moi, à mon mari.... --Il est vrai, je le sens, & je me le suis dit cent-fois; mais un instant de votre présence détruit tous les raisonnemens. Il n'est rien dans le monde qui vous égale. --Il faut aussi vous l'avouer, mon Frère Delatouche, je ne trouve Personne d'aimable comme vous: mais voici ce que j'alais vous dire, quand vous m'avez interrompue: Où cela nous mènera-t-il? à bien des chagrins; je ne dis pas des remords; car je pense que nous n'en aurons jamais.... Nous sommes dans une Société heureuse: je ne suis pas assés aveuglée par mes sentimens actuels, pour méconnaître que notre passion y porterait le désordre, & que si tout le monde nous imitait, nous aurions bientôt ici l'image de l'enfer: car il ne ferait pas dit, que tout le monde changerait en même-tems; que les Femmes prendraient du goût précisément pour les Hommes qui en auraient pour elles. Et s'il y avait des jalousies, des rivalités, il faudrait donc s'égorger; où.... je ne fais quoi faire.... Vous voyez, mon cher Frère, que le plus sûr, est de s'en tenir à Celle & à Celui que le mariage nous a donnés: le mariage n'est pas sans inconvéniens; mais il pare à tout. --Ah! Reine! vous parlez en Femme qui n'aime pas comme je le fais! impossible de surmonter mon penchant; &.... je me haïrais, comme un Aveugle, un Fou,

si je pouvais le surmonter ; car ce ferait une preuve d'extinction de goût. Vous êtes , je le répète , ce qu'il y a de plus parfait au monde ; & je ne puis , je ne veux adorer que vous. --Paix ! enfant que vous êtes ! voilà derrière nous le Frère Lequint & la Sœur Bel , qui..... --Qui peut-être s'en disent autant , & s'entendent mieux que nous. --Hélas !.... (elle les regarda en soupirant) elle est charmante ! --C'est la mieux de nos Sœurs , après vous. --Votre Femme est très-bien. --Elle est jolie , je le fais , & je l'ai senti : mais..... --Madame Germinot , madame Lequint , madame Rigal , madame Lafaye , vos deux Belles-Sœurs , les trois Robustel , madame Tridon , madame Boyer , madame Duguay , madame Monclar , madame Robustel..... --Vous voulez me distraire , en promenant mon attention sur toute notre Société : toutes nos Sœurs sont aimables , sans-doute ; mais je ne vois que vous : c'est que vous réunissez tout ce qu'elles ont de charmant , & que vous l'animez par des grâces , que vous possédez seule. --Aux yeux d'un Amant. --Aux yeux de tout ce qui jouit de la faculté de voir. --Je le veux : mais à quoi vous sert-il de le tant savoir ? --A me rendre malheureux. --Ce n'est pas mon intention. --Ah ! toute ma félicité dépend de vous. --Elle est donc impossible. --Quoi ! je ne puis être aimé !

--Aimé ? je vous aime. --Mais c'est de l'amour que je vous demande ; & foyez sûre, qu'avec ce sentiment de votre part, je serai le plus heureux des Hommes. --Je vous aime : foyez heureux, s'il est possible. --Oui, je le suis : oui, mon adorable Sœur.... Ah ! je vous jure, que Personne n'occupera ma pensée ; je suis anéanti pour tout le monde, je ne vivrai que pour vous. --Et votre Femme ? --Et votre Mari ? ah ! voilà ce qui me désespère ! --Vous étiez heureux, tout-à-l'heure ! --Je ne voyais qu'un Bien inestimable, qu'on me promettait ; & je le vois à-présent partagé !.... Fesons un accord ; ni moi, ma Femme ; ni vous, votre Mari. --Hélas !... --Il faut me le promettre. --Et demain une autre chose. --Non ; avec cette promesse, je suis heureux. --Je vous le promets. --Et moi, je vous jure.... --Non, je vous laisse libre. --Je ne veux point de cette odieuse liberté. --Je reçois votre promesse. --Nous voila donc liés !.. ah ! quel bonheur !.. --Il est vrai ; nous voila fort-avancés ! --Il ne tiendrait qu'à vous, que nous le fussions davantage ! --Ne disais-je pas ? --Enfin, parce-que nous nous aimons, vivrons-nous en Hermites ? ou comme Abeilard & son Héloïse, lorsqu'ils eurent été trop heureux & trop punis ? --Oui, mon Frère : nos sentimens suffiront à notre bonheur. --Il est vrai : l'idée que vous me préférez....

oui , cette idée fuffira : elle répandra fur ma vie un charme , qui embellira jufqu'aux privations-.

Huit jours après , les deux Amans eurent cet autre entretien dans le fallon de la Société , où ils étaient reftés après le dîner : madame Hizette commence :

--Mais qu'avez-vous ? tout le monde remarque votre air chagrin , & fouffre de votre humeur ? --Je n'y faurais tenir : vous me brûlez , vous me confumez. --Me voila déjà payée de ma complaisance : vous ne cefsez de defirer , que lorsque je n'aurai plus rien à perdre en repos & en honneur. --Vous y mettez bon - ordre ! --Faut-il donc que je m'affiche ; que je brave tous nos Affociés , que j'infulte à mon Mari ? --Oh-non ! vous ne l'insulterez pas ! & je fuis sûr que moi feul , je... --Vous êtes un tyran. --Et vous , une Infenfible. --Va , Ingrat , tu me prouves que ce n'est pas prendre le chemin du bonheur , que de trahir fon devoir. --Pardonne , mon adorable..... --Laissez-moi. --Tu ne m'aimes pas..... affés. --Je ne vous ai que trop aimé !... Malheureufe ! --Sois moins févère ,... mon adorable Reine ! --J'ai été trop facile ! --Ah ! fi tu connaiffais mon amour !... --Il fera le poison de ma vie , par ton humeur emportée , jaloufe.... --Non , je ne ferai plus jaloux ; mais aumoins daigne me raffurer..... ma divine Amie , je t'adore , je

ne respire, je ne vis que pour toi ! prens pitié de ton Adorateur fidèle-.

Il lui prit un baiser. La faible Hizette alait succomber, peut-être, quand un petit bruit l'effraya. Au même instant parurent madame Germinot & madame Robustel. La première ala droit à madame Hizette, l'embrassa : la Seconde dit à Delatouche. --Retirez-vous, Monsieur-.

Lorsqu'il fut parti, les deux Amies ne cachèrent pas à madame Hizette, qu'elles avaient tout entendu. Elles ne lui en marquèrent pas moins d'amitié ; elles la conjurèrent, les larmes aux yeux, de leur permettre de la défendre contr'elle-même. Madame Hizette confuse & désespérée de se voir découverte, leur promit tout ce qu'elles voulurent. On l'assura d'un secret éternel : Ensuite, on lui représenta les suites terribles de la faute, qu'on voulut bien supposer qu'elle n'avait pas commise..... Depuis deux ans on lui tient parole ; & madame Hizette, de son côté, se contente de soupirer tout-bas pour Delatouche ; mais elle l'évite. Cet Homme ardent a été au désespoir, & il a fait assés d'éclat, pour que son aventure ait été sue de toute la Société ; à-l'exception du dernier secret, que les deux Dames - associées possèdent exclusivement, & que probablement elles ne révéleront jamais.

A cette occasion, tous les Affociés, dans une Affemblée, où les deux Coupables étaient comme les autres, proposèrent quelques Règlemens de décence ; comme d'obliger les Femmes à ne donner le bras qu'à leur Mari, & à ne pouvoir être en-particulier qu'avec lui, &c. Mais Germinot, Robustel, & leurs Épouses s'y opposèrent ; ils firent valoir le seul motif de la liberté : Balduc & Simonot avaient été pour l'interdiction ; ce qui leur attira quelques remerciemens de la part de leurs femmes ; car l'aventure de Delatouche avait rabaisé le caquet à toutes les Coquettes. La-Faye & Rigal appuyaient aussi l'addition au Règlement, ainsi que leurs Épouses. Lequint & Dhermilly se rangèrent du parti de Germinot ; ainsi que Wallon, Lucot, & Amerville : Duban resta neutre : il nourrit lui-même, avec une dissimulation profonde, une inclination secrète pour l'aimable Fagard, femme de Boyer ; mais il n'a pas encore osé la laisser éclater, & Celle-même qui l'inspire paraît n'en avoir que de légers soupçons ; cependant elle l'évite avec soin : Thorel se déclara contre l'addition, & dit, que quoiqu'il aimât beaucoup sa Femme, qui avait un mérite infini, il était bien-aise d'avoir la liberté de causer avec Une-autre-. Et ses yeux se portèrent, malgré lui sans-doute, sur madame Rigal. Tridon

fut pour l'addition. Hizette garda le silence. Boyer , Duguay , Monclar , & toutes les Dames dont je n'ai rien dit , furent contre , sur-tout Agnès Rousseau , qui étant une des moins portées à aimer la compagnie des Hommes , ne pouvait être suspecte. Ainsi l'addition fut rejetée.

Mais il est tems de reprendre le tableau-de-conduite journalière des Membres de l'association , à l'endroit où je l'ai interrompu.

A-l'exception des inconvéniens rares , dont je viens de vous entretenir , honorable Lecteur , l'intimité qui règne entre les Affociés , a quelque chose d'enchanteur. Tous les Maris ne voient que des Sœurs dans les Compagnes de leurs Épouses : celles-ci , durant le jour , ne sont pas plus familières en-particulier avec leurs Maris , qu'avec les autres Hommes. Ainsi la politesse se maintient entre les Épous ; ils ne se parlent qu'avec les égards des Gens bien-élevés : ce n'est pas un article du Règlement , mais c'est un usage convenu dès la première Assemblée de l'Association. Il faut avouer que c'est un spectacle bien-intéressant , que celui de vingt-Jeunes-femmes , toutes aumoins jolies , dont le plus grand nombre possède mille qualités , & même des talens agréables : certaines les plus sublimes vertus ; que c'est un spectacle bien-intéressant , disais-je , de les voir

réunies à l'heure des repas avec leurs Maris ; tous instruits ; ayant pour la plupart de l'esprit & des connaissances ; presque tous beaux Hommes , & dans qui l'envie de plaire est excitée par cette troupe de Nymphes aimables , qui ont toujours le rire sur les lèvres ! Mais ce spectacle est devenu encore plus touchant aux yeux de l'Honnête-homme ces dernières années : toutes sont mères : on commence à voir dans l'Assemblée des Enfans de trois ou quatre ans , tous jolis , tous pleins de fanté. Je suis obligé d'avouer que la Société est à-présent dans son plus beau & dans son plus heureux : Des Pères & des Mères , ivres du plaisir de l'être , entendent avec transport les premiers mots qui échappent à leurs Enfans : le petit Troupeau est flaté , caressé ; on répète les naïvetés qui lui échappent , on les admire : cette aimable Enfance est comme adorée : je n'y vois qu'un inconvénient , c'est qu'elle est trop heureuse. Or , j'ai toujours observé , honorable Lecteur , que ce n'est pas le bonheur qui forme l'Homme ; mais la peine. Il est singulier que l'illustre J. J. R. ait été d'un avis différent. Je crois cependant qu'à bien l'examiner , à bien méditer son *Émile* , on trouvera qu'il était du sentiment pour lequel je me déclare , d'après l'expérience ; puisqu'il conseille des privations ; puis-

qu'il veut que l'Enfant dépende. Je conseillerais donc à la vertueuse Association , de rendre l'enfance moins heureuse , de-peur qu'elle ne devienne impatiente à la peine , au malheur , aux infortunes , & qu'elle ne soit un-jour souverainement malheureuse , pour avoir été trop-bien durant les premières années de la vie.

Il faut dire aussi , que la présence des Enfans a achevé de régler entièrement les mœurs de ceux qui avaient auparavant donné dans quelques écarts. Je l'ai toujours éprouvé , la présence des Enfans est la *sanctification* du mariage ; ils épurent les sentimens de l'amour , ils les règlent..... On parle des vices de nos grandes Villes : ils ont tant de causes , que je suis surpris qu'ils ne soient pas portés plus loin : il faut que l'Homme ne soit pas aussi méchant qu'on le dit , ni le siècle aussi corrompu que les Puristes veulent nous le persuader ; mais la principale cause de corruption est l'absence des Enfans d'auprès de leurs Mères.

Les plus heureux de tous ces heureux Époux , ce sont les plus sages & les plus vertueux : Il y a une grande différence entre la manière dont jouissent de leur félicité , un Germinot , un La-Faye , un Lequint , un Dhermilli , un Hizette , un Duguay , un Robustel , & celle dont la sentent un Delatouche , un Simonot , un Duban ,

un Thorel. Parmi les Dames, on peut de même jeter les yeux sur la liste, & regarder comme les plus heureuses, celles qui y sont représentées comme ayant plus de vertu.

Ce fut ainsi que Germinot parvint à assurer le bonheur de celle qu'il adorait : ses heureux Parens en sont témoins, & ce spectacle enchanteur sème les fleurs sous les pas chancelans de leur vieillesse. Oh ! que c'est un grand trésor pour l'Homme, qu'un bon Fils, une Fille vertueuse ! que sont tous les autres biens comparés à de bons & vertueux Enfans !

J'ai rapporté cette Nouvelle, honorable Lecteur, dans la vue d'engager d'autres Citoyens à imiter cette heureuse Association, & de rendre plus vulgaire cet *Ordre-de-Maçonnerie*, infiniment supérieur à l'ancien, & seul capable de ramener l'âge d'or sur la terre.



Onz^{me}. Nouvelle.*Le petit Auvergnat.*

Jacquot, jeune blondin de la plus heureuse figure, vint à Paris à l'âge de dix ans. Il quittait les montagnes sauvages de l'Auvergne, où l'on ne mange que du pain-noir & ne boit que de l'eau bourbeuse des torrents ; un coin de rue lui parut un séjour délicieux ; du pain-blanc lui valut tous les mets. Il avait une selle ; il gagnait quatre sous par-jour : S'il faisait une commission, c'était tout-d'un-coup le gain double. Jacquot se trouvait heureux.

Au même coin de rue, il y avait un riche Marchand. Ce marchand avait une Fille de l'âge de Jacquot ; délicate ; l'œil fin ; le sourire enchanteur ; la taille ravissante. *Hélène Robert* n'est ni blonde ni brune ; mais ses cheveux cendrés sont les plus beaux qui puissent orner une jolie tête ; elle a l'œil bleu ; le sourcil brun ; son teint est tendrement fleuri ; sa peau admirable : sa bouche mignarde ; le son de sa voix intéressant ; sa démarche voluptueuse, & son tour plein d'aisance. Tout auvergnac qu'il était, Jacquot avait des yeux pour voir tant d'attraits, & un cœur

pour en sentir le prix. Mais quelle apparence !... Effectivement, il se passa un long temps, avant qu'il y en eût aucune.

Ces deux Jeunes-gens croissaient auprès l'un de l'autre. Jacquot, charmé de mademoiselle Robert, sans y penser, se rendait empressé, officieux & fidèle à servir la maison. Quelquefois il recevait son salaire de la main d'Hélène. Quel bonheur ! il bornait là toute sa félicité. Cependant il mettait à part, ce qui avait passé par les belles mains de mademoiselle Robert, pour en faire un usage qu'il croyait plus digne d'elle ; il l'employait à se faire montrer à lire & à écrire. Il y réussit à-merveille : comment ne pas profiter de leçons payées de l'argent qui vient d'un Objet adoré !

A quatorze ans, les deux Enfans étaient ce qu'on peut voir de plus aimable. Hélène, déjà grande fille, était éblouissante, modeste, réservée, d'un goût exquis néanmoins. Jacquot était laborieux, il se tenait propre, sans farauderie ; il avait des boucles-d'argent, des fouliers sans clous, des bas de laine fine, ou de coton ; une veste de beau drap-maron : les dimanches il avait un habit propre. Ce fut à cet âge que l'amour se développa dans son cœur. Hélène la seule Hélène lui parut un Objet desirable. Il tomba dans une profonde mélancolie.

Que faire pour mériter Hélène ? L'état qu'il exerçait n'était-il pas un obstacle insurmontable ?

Il quitta le quartier : mais il revenait chaque-foir , pour voir Hélène de loin , dans la boutique de son Père. Il alla se mettre à la porte de l'hôtel-des-fermes , & tâcha de se rendre utile aux Cochers & aux Laquais des Midas. Il y réussit. Comme il était bien fait & propre , un des Maîtres le remarqua , & s'informa de lui. Le Cocher en dit du bien : on le fit entrer valet-d'écurie.

Dans ce nouveau poste , Jacquot , toujours occupé d'Hélène , ne songea à s'avancer que par des moyens honnêtes & dignes de cette belle Fille , quoiqu'il n'eût aucune espérance : Mais elle était la divinité de son cœur , & il se plaisait à agir comme s'il avait été sous ses yeux , & qu'elle lui eût demandé compte de toutes ses actions.

Il avait quitté son nom de Jacquot , en entrant chés le Fermier-général , & on lui avait donné son nom-de-famille , qui pouvait aler assez-bien à un Laquais , il se nommait *Bonjean*.

La conduite sage de Bonjean fut connue par-hasard de son Maître. Voici à quelle occasion.

Ce Maître avait un Fils-unique très-mauvais-sujet , qui se préparait de-loin à

dissiper les richesses de son Père. Ce Jeune-homme ne voyait que des Femmes-perdues, & comme il jouissait d'une grande liberté, il en amenait souvent passer la nuit dans son appartement. Il est vrai qu'il se cachait un-peu de son Père. Une nuit, il avait eu une Femme un-peu plus relevée que les autres, non par les mœurs, mais par la condition. Il en fut mécontent sans-doute; il resolut de la faire humilier. Il la mit dehors à deux heures du matin, par un temps fort-mauvais, & ne voyant Personne chés son Père qui fut audeffous d'un Valet-d'écurie autrefois Savoyard, il resolut de la lui livrer, en lui ordonnant de la traiter avec le dernier mépris. Bon-jean ne répondit rien à son jeune Maître, & sortit avec la Femme, devant laquelle les ordres avaient été signifiés. Dès qu'il furent seuls, cette Malheureuse se jeta à ses genoux: --Ne me divulguez pas, monsieur, lui dit-elle: si mon Mari savait ma conduite, je serais perdue à-jamais. Laissez-moi aler seule: je passerai la nuit où je pourrai: mais je vous en prie, n'exécutez pas l'ordre de votre Maître, de me remener chés mon Mari, & d'instruire mon voisinage de ma faute; car c'en est une, dans laquelle je ne retomberai de ma vie. Du-reste, comme je sens fort-bien que je ne dois pas faire la difficile, après ce que vous savez, je suis à votre disposition:

ménagez seulement mon honneur, que j'ai si peu ménagé moi-même.

--Ne craignez rien, madame, répondit Bonjean : Je respecte votre Sexe, en blâmant votre conduite : tout pauvre que je suis, j'aimerais mieux perdre ma place ici, que de faire une mauvaise-action. Passez la nuit dans ma chambre ; je m'envais, moi, à l'écurie. Demain, je vous ferai fortir par une petite-porte qui donne dans le cul-de-sac.

--Non, bon Garçon ; j'aurai peur seule ; restez ici auprès de moi, je vous en conjure.

Bonjean resta. Ils causèrent. L'honnête Jeune-homme, sans le vouloir, excita la confiance de la Malheureuse : elle porta l'imprudencé jusqu'à se nommer, & à se faire connaître. Quelle fut la surprise de Bonjean ! C'était une Voisine d'Hélène, dont il avait fait quelquefois les commissions. Il ne put résister à l'envie de parler de Celle que son cœur idolâtrait.

Les bouches infâmes louent quelquefois la vertu : Hélène fut représentée par la Malheureuse, comme une Jeune-personne accomplie, qui montrait pour les Hommes le plus grand éloignement : Elle ajouta, que plusieurs Libertins l'avaient déjà couchée-en-joue ; mais que tous avaient échoué. Hélène ne quittait jamais sa Mère, & paraissait absolument inatteignable. --Ce-

pendant, ajouta-t-elle, votre Maître, à qui j'en ai parlé, ne desespère pas d'en venir à-bout.

--Eh! pourquoi lui en parler?

--Que voulez-vous? je cherchais à calmer son caprice par toutes sortes de moyen, cette nuit. Il m'a prise dans une maison où je jouais... si j'avais connu ses fantaisies, je me serais bien-gardée de venir chés lui. Je lui ai promis, s'il voulait ne me pas causer d'avanie, de le faire trouver à un souper, comme un de mes Parens, dans une maison où la plus aimable Fille de mon quartier devait venir avec sa Mère-.

Les choses en restèrent-là; si ce n'est que Bonjean gronda beaucoup la Malheureuse, & qu'il se fit dire le jour de ce beau souper.

Le matin, il se disposa à remener la Dame: il la fit sortir adroitement, & elle était déjà dans la rue: mais elle fut apperçue de son vieux Maître, qui fumait une pipe à la fenêtre de son appartement. Le Financier envoya son Valet-de-chambre après cette Femme & Bonjean, avec ordre de les lui amener.

--Quelle est cette Femme? dit le Maître. --C'est une Dame à qui j'ai rendu un service, monsieur, & que je reconduisais chés elle. --Un service? Tu es un libertin M. Bonjean, avec ton rire benêt.

Je te chasse de chés moi. Et vous, madame, vous pourriez, parbleu, mieux choisir dans ma maison, que mon Valet-d'écurie; il y a mon Fils, ou moi.

En disant ces mots, le Financier se déridait. La Femme était jolie. Il lui passa la main sous le manton. Puis regardant son Valet-de-chambre: --Monsieur Comtois, chasse-moi ce Drôle-là & repasse-moi lui un-peu les épaules; *ce sera ses gages*. Bonjean se retirait.

--Monsieur, dit la Femme, touchée de compassion & un-peu enhardie par ce qui aurait dû la couvrir de confusion, en vérité ce pauvre Jeune-homme n'a pas fait ce que vous croyez: si vous voulez le permettre, je vais vous dire la vérité. --Ouida; non pas pour ce Drôle-là, mais pour avoir le plaisir de vous entendre, Mignone... Comme elle est faite-!..

Resté seul avec la Femme, cette Créature lui raconta ce qui s'était passé. --Est-ce bien vrai? --Assurez-vous en, monsieur.

--Et ce Nigaud se laisse chasser; sans se défendre!... Cela est pourtant beau, de ne pas trahir mon Fils!... Qu'on m'appelle Bonjean-. Il vint. --Tu n'es qu'un sot; *mais il en faut*. Je te garde, & fers-moi comme tu as servi mon Fils, entens-tu? J'aurai soin de toi: mais rends grâce à Madame: sans elle, je n'aurais pas su que tu fusses si bête & si utile.... Va-t-en; je te

parlerai tantôt ; fais-m'y songer-. J'abandonne la fuite de la dégoûtante aventure d'un vieux Libertin , avec une Femme sans pudeur.

Bonjean revit son Maître dans la journée , dont les propositions se bornèrent à le faire le Laquais & le surveillant de la Femme dont je viens de parler. Le jeune Auvergnat ne crut pas devoir accepter. Ce qui mit son vieux Maître fort en colère. Heureusement qu'à dîner , & avant le refus de Bonjean , le Financier avait parlé de lui avec éloge devant la Compagnie , en racontant son histoire , mais sans parler de la part qu'il y avait , ainsi que son Fils. Deux vieilles Sœurs fort riches , & encore vouées au célibat , entendirent cette histoire avec intérêt. En sortant de la maison le soir , & justement après que Bonjean venait d'être si fort mal-mené de son Maître , elle demandèrent à parler à ce Garçon. Leur vieux Laquais le déterra , & le conduisit auprès de ses Maitresses , qui lui dirent de les suivre chés elles. Bonjean eut enfin l'honneur de monter derrière un carosse. Le soir , il servit à table ses nouvelles Maitresses , & fut installé dès le lendemain dans une place de confiance. Ce fut en cette occasion , qu'il eut besoin de se souvenir d'Hélène. Il avait pris la résolution de se rendre digne d'elle , sans espoir de l'obtenir , uniquement par

une conduite honnête & sage : (Il falait que ce Garçon eût le cœur excellent !) & de ne devoir sa fortune , s'il en faisait une , qu'à une incorruptible probité.

On dit que l'espérance est l'aliment de l'amour : peut-être Bonjean , sûr de la droiture de son cœur , ressentait-il , dans les moyens qu'il avait résolu d'employer , une noble confiance , qui lui donnait un secret espoir : quoi qu'il en soit , le sentiment qu'il éprouvait pour Hélène , & qu'il n'était pas le maître d'éteindre , était une forte d'adoration , qui lui montrait l'Objet aimé dans un lointain inaccessible , changeait les desirs de l'amour en élans respectueux ; son cœur était l'autel , où tous les jours ils étaient offerts en holocauste à la Divinité qu'il s'était donnée. Pour entretenir ses sentimens dans toute leur vivacité , il s'était imposé la loi de ne jamais se coucher sans avoir vu mademoiselle Robert. Il quittait tout ; le temps le plus rude ne l'arrêtait pas : il la voyait , & il revenait content.

Bonjean , dans sa nouvelle maison , où il ne tarda pas à être cheri au-point qu'on ne voulut pas qu'il portât la livrée , se ressouvint de ce que lui avait dit la Malheureuse dont j'ai parlé , d'un souper chés des Personnes honnêtes , où elle devait mener le Fils du Financier , pour lui faire faire la connaissance de mademoiselle Ro-

bert. Quoiqu'il ne vît plus grande apparence à cette partie, à-cause de la nouvelle liaison de cette Femme, il eut soin d'avoir exactement l'œil sur tout ce qui pouvait arriver. Un-jour, qu'il rendait sa visite journalière à la porte de mademoiselle Robert, il vit cette belle Personne fortir avec sa Mère, plus parée que de coutume : il eut un pressentiment, que c'était pour le souper ; il les suivit jusqu'à la maison où elles alaient, dont il s'informa. C'était chés d'honnêtes-Bourgeois. Il attendit, & ne tarda pas à voir arriver la Femme-perdue, avec le Fils du Financier. Il entra aussitôt dans un caffè, d'où il écrivit ce Billet :

*« A Madame Madame Robert, de-présent à souper
per rue des Prouvaires. »*

*« M Adame, ayez l'œil sur votre Demoi-
selle pendant toute la soirée : Il y aura dans
votre compagnie un Homme qui a de mé-
chans desseins, sur mademoiselle Hélène.
Prenez-y garde, je vous en conjure au nom
de tout le mérite d'une Fille qui vous est si
chère. Je suis avec un profond respect ; Ma-
dame, Votre très-humble & très-obéissant
serviteur,*

« Jacquot le Commissionnaire. »

Il ne favait comment faire rendre cette Lettre, n'ayant pu joindre aucun de ses anciens Camarades : mais s'étant informé à un Bureau de la Petite-poste, il apprit qu'elle ferait remise à-temps par cette voie. Il s'en servit.

Cette Lettre fut effectivement remise à madame Robert comme on alait se mettre à table : ce qui fit qu'elle la ferra, sans faire attention à l'adresse, se proposant de la lire au premier moment. Mais elle l'oublia.

Le Fils du Financier fut ébloui des charmes de mademoiselle Robert : il le donna à entendre à l'Intriguante, qui faisait toutes les occasions de faire l'éloge du Séducteur à madame Robert, & de le lui vanter comme un Parti fort-riche qui était amoureux d'Hélène depuis longtems. La Mère de la Jeune-Personne se tint sur la reserve : mais elle ne pouvait s'empêcher de traiter l'Amant de sa Fille avec une sorte de distinction. Ainsi la soirée se passa fort-agréablement. On sortit de cette maison à une heure. Le Libertin avait une voiture modeste à la porte, qui n'avait l'air que d'un remise. Il proposa de remener les Dames. On y consentit, après quelques petites difficultés, qui n'étaient pas sérieuses. On roula.

Bonjean, après avoir terminé ses affaires, était sorti, pour venir s'informer

de Celle qu'il adorait. Il s'aperçut aux lumières, l'appartement donnant sur une cour ouverte, que la Compagnie était encore à table à minuit. Il se tint à l'écart, & vit sortir madame Robert & sa Fille, avec l'Intrigante & le Corrupteur. Ce qui le surprit beaucoup. Il suivit le carrosse à la piste.

Aucoin de la rue *Bethisi*, cinq à six Hommes se jetèrent à la bride des chevaux & ouvrirent la portière. Ils firent descendre l'Homme qu'ils trouvèrent, l'Intrigante, & madame Robert; deux d'entr'eux montèrent dans la voiture, & donnèrent l'ordre au Cocher de partir, pendant que les autres tenaient le couteau sous la gorge au Fils du Financier, & au Dames, pour les empêcher de pousser un cri. Bonjean vit-tout-d'un-coup de quoi il était question, & ne douta pas que ce ne fût une scélératesse de son ancien Maître. Il se trouva très-embarrassé sur le parti qu'il avait à prendre: faire du bruit, n'était pas sûr. Comme il vit que le ravisseur ne pourrait joindre de-sitôt mademoiselle Hélène, il résolut de suivre la voiture dans l'obscurité, se proposant de la faire arrêter par la première Patrouille, en se jetant lui-même à la tête des Chevaux. Le carosse part: Bonjean vole sur ces traces. Heureusement il prit la rue *Sainthonoré*. Bonjean fut assés heureux pour le devancer d'une minute:

il averti la Garde de la barrière-des-Sergens ; le carosse fut arrêté par l'Escouade entière , comme il tournait le coin de la rue *Croix-des-petits-champs*. Les Scélérats étaient si alertes , qu'ils eurent le secret de s'évader tous deux. On trouva Hélène évanouie dans la voiture. Le Cocher déclara qu'il avait été forcé de leur obéir ; qu'il appartenait à M. **** , & qu'il n'était pour rien dans cette aventure , dont il ignorait absolument le fonds.

Mademoiselle Robert revenue à elle-même ; demanda sa Mère. Bonjean se présenta , & lui apprit en deux mots , comment il avait eu le bonheur de la sauver d'un si grand péril. Hélène en l'écoutant , reconnut sa voix , mais comme il y avait déjà longtemps qu'il avait quitté le quartier , qu'il était bien-mis , qu'il parlait bien , elle ne pouvait se figurer que se fût Jacquot. Il senomma.

On alla chés un Commissaire : Ce que dit Bonjean n'inculpant aucunement le Cocher (car il eut la prudence de ne dire que ce qu'il pouvait prouver , & il ne parla pas du Ravisseur (, on l'obligea de remener mademoiselle Robert chés elle. Bonjean eut le bonheur de monter dans la voiture avec Celle qu'il adorait , une Escouade les accompagna , & ils arrivèrent chés M. Robert , où ils trouvèrent tout le monde dans la consternation. Mais la présence d'une Fille chérie , qui n'avait été seule avec les Ravif-

feurs que quelques minutes , rendit le calme à sa Famille desolée.

Heureusement l'Auteur de cette trame odieuse venait de partir : car il aurait aisément reconnu Bonjean , & se serait douté de quelque chose. Mais l'Intrigante y était encore. Le jeune Auvergnat eut l'art de se dérober à elle , en restant dans la voiture. En chemin , il avait prévenu mademoiselle Robert , pour la prier de la faire renvoyer , ainsi que son Protégé , s'ils étaient encore à la maison , avant qu'il pût se montrer. C'est ce qui fut exécuté , même un-peu brusquement.

Dès que l'Intrigante fut sortie , Bonjean descendit de la voiture. --Voilà , mon Libérateur , Maman : c'est Jacquot. Tout le monde le carressa. --Vous avez reçu une Lettre , madame ? dit-il. --Il est vrai ! je l'avais oubliée. --Madame Robert lut avec surprise la souscription , & voyant ce qu'on lui marquait , elle fut aude espoir de l'avoir négligé : Elle dit à Bonjean : --Je vous dois doublement ma Fille ; mais expliquez-nous cette infâme trahison-?

Bonjean les satisfit ; il parla de tout , hors de son amour. Ensuite il prit congé de la Famille-Robert , & se retira.

Il est temps de dire un mot de la conduite de Bonjean chés les deux vieilles Sœurs. Il était leur Homme-de-confiance ; il gouvernait la maison , & il ne lui man-

quait que le nom d'Intendant. Mais son exacte probité ne l'eût pas enrichi. Il lui arriva une singularité, qui semblait devoir renverser toutes ses idées, au sujet de mademoiselle Robert : La plus jeune des deux Sœurs, qui avait cinquante-cinq ans, devint amoureuse de lui. Elle le prévint de toutes les manières, lui fit des présens, lui dit des douceurs : mais Bonjean ne se doutait de rien. Enfin, un-jour, elle lui déclara, qu'il était sa première & son unique passion, & que si elle survivait à sa Sœur (qui avait soixante-quinze ans) elle l'épouserait secrètement. Bonjean répondit en sage garçon, au discours de sa Maitresse. Bref, la Sœur aînée mourut ; la Sœur-cadette, au comble de la joie de se voir hors d'une longue tutelle, fit les préparatifs de son mariage secret, & tomba malade la veille. Mais, comme elle était dans tout l'enthousiasme de la passion, elle voulut épouser Bonjean dans son lit : elle mourut le sur lendemain, en lui laissant par contrat de mariage une fortune d'environ vingt-cinq à trente-mille livres de rente. Le reste passa à des Collatéraux, encore assés bien partagés, pour ne rien disputer à Bonjean, à qui sa Femme avait laissé une terre, à condition qu'il en porterait le nom, & se ferait appeler M. D'Armantières.

Pendant que tout cela se passait, Bonjean fut quelques jours sans aller porter son hommage secret à mademoiselle Robert

(car malgré le service qu'il avait rendu. il ne se donna pas la liberté de retourner chés les Parens de cette belle Personne). Lorsque ses affaires furent en bon-train , il passa devant la porte plusieurs jours de suite , sans la voir. Il en fut dans une mortelle inquiétude. Il n'osait cependant s'informer d'elle dans le voisinage , ni entrer dans la maison. La raison de cette absence d'Hélène , c'est qu'elle avait la petite vérole : mais Bonjean ne l'apprit qu'en la voyant convalescente. Il frémit du danger qu'une si chère vie avait couru : ensuite , il éprouva presqu'un sentiment de joie : *Elle sera moins belle ; elle sera peut-être plus indulgente pour mon amour.* Mais il se reprocha bientôt cette idée injuste. Il avait également tort. Les taches de rougeur disparurent , & Mademoiselle Robert se trouva , quoique marquée , plus belle qu'auparavant. Il faut l'avoir vu pour le croire ; elle est réellement aujourd'hui , sinon plus belle , du-moins plus piquante : on remarquerait moins sa figure , si elle était tout-uniment jolie : mais depuis qu'elle est marquée , en l'abordant , on est surpris que ce petit défaut n'ôte rien à ses charmes , on l'examine , elle y gâgne toujours (aussi quel sourire que le sien !) & on finit par la mettre audeffus de tout ce qu'il y a de plus aimable.

L'amoureux Bonjean fut donc bien-loin de compte. Sa passion devint impétueuse ;

& par un effet qui lui était naturel, elle le portait d'avantage à la vertu. Bonjean fit d'abord du bien à sa pauvre Famille. Il n'avait plus ni Père ni Mère, lorsqu'il était venu à Paris; on l'avait presque chassé de la maison d'un Oncle: cependant il prit soin de ses Cousins, & les fit bons laboureurs dans leur pays: ce qui combla tous leurs vœux. A Paris, il chercha à obliger tous ses anciens Camarades, sur-tout ceux qui avaient des mœurs; & peut-être fit-il davantage de bien à la Patrie, en cela, que par des œuvres plus éclatantes; ces Hommes servant dans mille détails, où il faut du zèle & de la fidélité. Il se bornait à ces vertus obscures, content de penser, que si mademoiselle Robert le connaissait elle ne pourrait s'empêcher de l'estimer.

Ce n'est pas qu'il ne fut quelquefois tenté de la faire demander en mariage: il avait une fortune à lui offrir, qu'il ne voulait partager qu'avec elle: mais quand il venait à penser qu'elle l'avait vu Savoyard, il ne trouvait aucune vraisemblance à être admis dans sa Famille. Cette bassesse, qu'il sentait moins lorsqu'il y était, sans quoi le découragement l'y aurait retenu (*), lui

(*) Comme cela serait arrivé sans-doute à un Jeune-homme plus éclairé: voilà pourquoi les Enfants-de-famille s'avancent si difficilement d'eux-mêmes; tandis que les Fils des Gens-de-rien parviennent. (*Dulis.*)

paraissait une abîme sans fond, depuis qu'il en était sorti. Cependant ; il ne chercha point à l'oublier par la hauteur.

Mais comme sa passion croissait de-jour-en jour, elle lui fit enfin surmonter son extrême timidité ; ainsi pour n'avoir rien à se reprocher, il resolut de s'exposer à un refus. Son embarras était de savoir par qui commencer, de la Demoiselle, ou de ses Parens. Le premier parti était plus délicat ; mais le dernier était le plus court ; Bonjean s'y fixa : l'amour extrême a cela de particulier, qu'il ressemble en un point à la passion brutale ; il veut son Objet ; il le veut absolument ; en fut-il haï. Bonjean chercha quelqu'un qui parlât de sa part. Un prêtre lui parut un agent convenable ; ces Gens-la vont avec tout le monde : Il ne lui déguisa pas son ancien état ; mais il le pria de le proposer sans le nommer, en spécifiant sa fortune, & en découvrant sa première condition.

L'Écclésiastique s'acquitta fort-bien de la commission dont Bonjean l'avait chargé. Il fit valoir la fortune du Parti qui se présentait ; parla de ses mœurs, dont il répondit, & toucha même quelque chose de sa tendresse.

M. Robert, pour donner une réponse, demanda à voir le Jeune-homme. L'Écclésiastique vint annoncer cette nouvelle à Bonjean, qui se trouva dans la perplexité la plus étrange. --Voici l'instant qui

va décider de mon sort ! se disait-il tout-bas : que vont-ils penser ? Il était attendu. Il falut partir.

Pendant qu'il était en route , M. Robert prévenait sa Fille-aînée, sur l'espèce de Parti qui la recherchait. Malgré sa grande fortune , le premier état du Prétendu répugnait si fort à Hélène , qu'elle le refusait absolument , lorsque Bonjean parut. Il sortit d'une voiture, mis en grand-deuil, d'une manière conforme à sa fortune ; & comme il était beau garçon , il avait absolument bon air.

--Voici M. D'Armantières , dit l'Ecclésiastique : vous voyez , monsieur & madame , que l'extérieur répond au bien que je vous ai dit de l'intérieur-. On regardait Bonjean avec curiosité , attendant qu'il s'expliquât lui-même : Personne ne le reconnaissait. --Pardonnez , dit-il , monsieur & madame , si Jacquot a la hardiesse de vous demander la main de la plus belle & de la plus méritante de toutes les Demoiselles : Mais si vous me croyez indigne de mademoiselle Hélène , ne voyez que mon empressement à lui offrir tout ce que je possède : j'aurais une couronne , que je la lui offrirais de-même : tout est à ses pieds & aux vôtres , qu'elle consente ou non à m'honorer du titre de Mari-.

Il est impossible d'exprimer quels furent le trouble & l'émotion d'Hélène à ce dis-

cours. Elle rougit prodigieusement. --Quoi ! c'est Jacquot ! dit madame Robert. --Oui , madame , c'est lui-même. --Eh ! comment une fortune si considérable.... --Monsieur , (montrant l'Ecclésiastique) peut vous l'expliquer , madame ; il fait tout.

L'Ecclésiastique fit alors l'histoire complète de Bonjean , à l'exception de l'article du mariage avec la vieille Demoiselle , & celui de l'enlèvement d'Hélène. On fut content de cette explication. --Qu'en pensez-vous , ma Fille ? dit madame Robert en particulier à Hélène ! Cette belle Personne ne put répondre. On demanda quelques jours pour faire les réflexions , & Bonjean se retira.

Il y avait dans la maison une Ayeule , dont on prit l'avis. --Donner ma Fille à un Gueux revêtu , dit cette bonne Femme ! non , non ! je n'y consentirai jamais ! Je la verrais la Femme d'un Savoyard ! Fi donc ! car il ne fera jamais qu'un Savoyard , eût-il cent-mille livres de rentes. Je ne pourrais nommer cela mon Fils ; & il me semblerait toujours lui voir tendre la main pour recevoir son salaire , s'il m'avait seulement présenté une chaise , ou qu'il m'eût donné le bras pour m'en retourner chés moi.

On laissa dire la bonne-Dame , sans la contrarier : mais les trente-mille livres de rentes effaçaient bien des choses aux yeux de monsieur & madame Robert ! le plus im-

portant était de savoir le sentiment de leur Fille. Ils le lui demandèrent dès que son Ayeule fut partie. --Eh-bien, ma chère Enfant, lui dit sa Mère, n'aurais-tu pas trop de répugnance à devenir la Femme de Jacquot? Hélène rougit, & garda le silence. --Ma Fille, lui dit son Père, vous m'êtes trop chère, & je suis trop raisonnable pour vous contraindre en rien : parlez librement? Hélène ne put encore répondre : mais, elle embrassa sa mère en pleurant. --Alons, n'en parlons plus, reprit Monsieur Robert. --Mon cher Papa, dit alors la Jeune personne, je suis dans une situation que je ne saurais vous exprimer : vos bontés me pénètrent : mais ce ne sont pas elles-seules qui me mettent dans l'état où vous me voyez : c'est la chose en elle-même que vous me proposez. Une fortune ; car enfin, elle a son prix : un Homme aimable, qui me paraît fort tendre... Mais... ce qu'il a été... Mon cher Père, si vous n'y tenez pas, n'en parlons plus... Mais si vous y tenez, au nom de la tendresse que vous m'avez toujours marquée, accordez-moi une grâce. --Qu'elle est-elle, ma chère Enfant, dit madame Robert, en la baisant? --C'est d'employer, avant d'en venir au mariage, toutes les bonnes raisons que votre esprit vous fournira, pour me convaincre, & détruire mes préjugés. Soyez sûr, cher Papa & chère Maman, que je ne demande

qu'à vous obéir : mais je voudrais que ma répugnance fût vaincue auparavant : j'ai entendu quelquefois mon cher Papa , traiter ces matières-là d'une manière qui m'a frappée ; il me persuadera , & je ferai tous mes efforts pour me persuader moi-même. Car , chers Parens , je dois à ce Jeune-homme l'honneur & la vie , puisqu'il m'a sauvée des mains de mes Ravisseurs... Et comme je pense que vous souhaitez que je vous parle ici à-cœur-ouvert , je vous dirai , que son état à-part , Jacquot m'a toujours plu , comme un bon-sujet : J'avais du plaisir , lorsqu'il faisait les commissions , à lui porter son argent , & j'y ai quelquefois ajouté quelque chose de mes épargnes. Je fais que tous les Hommes sont égaux en un sens : mais il faut aussi respecter le monde , & une Femme , ce me semble , doit bien prendre-garde à ne pas se donner un Maître , & un Maître dont elle porte le nom , si elle doit le mépriser & rougir de lui : Ce serait un cruel supplice ! --Ma chère Fille , s'écria M. Robert , voilà des sentimens bien nobles & bien sages ! Tu me remplis de joie. Tu te diras mieux à toi-même ce qu'il faut que tout ce qu'on te pourrait alléguer : Cependant je t'aiderai : mais un point qui m'a frappé , c'est que M. D'Armantières (accoutumons - nous à ne le nommer que de ce nom-là , qui est apparemment le nom de sa terre) nous a rendu le plus grand des

services.... --Mais il est en grand-deuil ? dit madame Robert. --Il a raison : nos Bien-faiteurs sont nos vrais Parens : c'est le deuil de ces bonnes - Demoiselles , fans - doute. --Mais , mais c'est un deuil de Mari ! --Vous vous ferez trompée , ma Femme. --Je veux en parler à l'Ecclésiastique la première-fois que je le reverrai-. Les choses en restèrent-là , pour le premier jour.

Dès le lendemain Bonjean repassa devant la porte de sa Maîtresse dans sa voiture , & ayant apperçu M. Robert sur sa porte , il fit arrêter , pour le saluer.

--Vous venez à-propos , Monsieur , lui dit le Père d'Hélène : je desirais un entretien avec vous. Entrez , je vous prie.... Vous recherchez ma Fille , monsieur : le devoir d'un Père est de faire le bonheur de ses Enfans : ainsi rien ne m'arrêtera , si je m'apperçois , qu'en vous la donnant , je la rendrai heureuse. Mais aubout des huit jours que je vous ai demandés , je ne ferai pas plus avancé qu'aujourd'hui , si je ne vous vois pas , & si nous n'avons pas ensemble des entretiens qui nous mettent à portée de nous connaître à-fond. Permettez-moi donc de vous interroger , & de bien m'affurer de la solidité des motifs qui vous font rechercher ma Fille : Si ce n'était qu'une passion folle & de peu de durée , vous ne seriez heureux ni l'un ni l'autre. Il est encore d'autres choses que je veux
favorir ,

favoir , & que je ne puis découvrir , qu'en vous parlant à vous-même. Je vous avertis cependant , qu'il y a un grand point en votre faveur. C'est que vous avez rendu un service important à Hélène. --J'ai eu ce bonheur , monsieur : mais ce que vous m'annoncez me comble de joie , puisque vous allez me fournir l'occasion de vous dévoiler tout ce qui s'est passé dans mon cœur , depuis que j'ai vu pour la première-fois mademoiselle Robert. --C'est précisément ce que je demande-. En-même-temps M. Robert alla avertir sa Femme & sa Fille , qui n'avaient pas encore paru , afin qu'elles se missent à-portée d'entendre elles-même , sans être vuës , cette conversation entre lui & Jacquot.

« --Je suis , monsieur (reprit ce Dernier, dès qu'ils furent assis) » un pauvre Orfelin ,
» natif d'un bourg à quelques lieues de
» Saintflour , nommé *Vic-en-Carladès*. Je
» suis resté orfelin à l'âge de neuf ans , &
» l'on m'a envoyé à Paris à dix , avec les
» habits grossiers que j'avais sur le corps ,
» & trente sous dans ma poche. Arrivé
» dans cette grande Ville , j'imitai mes
» Compatriotes , & je tâchai d'être bien-
» serviable & bien complaisant envers ceux
» qui m'employaient. Vous futes du nombre , monsieur , & c'est votre maison
» que je servais avec plus d'affection , lorsqu'
» que je vis mademoiselle Hélène pour la

» première-fois. Apparemment elle sortait
» du Couvent. Je ne saurais vous dire ce
» qui se passa dans mon cœur & dans mon
» esprit en la voyant. Ce fut une joie, un
» plaisir que rien ne peut rendre. Je ne fis
» autre chose les trois premiers jours que
» la regarder. Ensuite la voyant toujours
» occupée à ses jolis petits ouvrages, j'eus
» honte de rester comme mes Camarades,
» les bras croisés, en attendant pratique ;
» je me mis à travailler chés l'Épicier, à
» tout ce qu'il voulut me donner à faire.
» Mais j'étais attentif aux commissions pour
» votre maison, & j'avais prié les Garçons
» de m'appeler toujours de-préférence. J'eus
» le bonheur de l'être quelquefois par vous-
» même, & par madame votre Femme.
» Vous vous rappelez sans-doute que Jac-
» quot ne se faisait pas attendre. Un-jour,
» tandis que j'étais occupé à brûler du
» café, j'entendis la jolie voix de mademoi-
» selle Hélène qui m'appelait : C'était la
» première - fois. Je tressaillis au-point de
» ne savoir ce que je faisais. Je jetai le
» café moitié grillé dans un van, je ren-
» versai mon feu, & courus à elle. -- Vous
» savez lire, Jacques ? -- Non, mademoi-
» selle-. Quelle honte pour moi en ce mo-
» ment de ne savoir pas lire ! Elle eut la
» bonté de m'expliquer l'adresse. Mais de ce
» moment, je formai la résolution d'ap-
» prendre. Je fis la commission : à mon re-

» tour , elle me paya elle-même , si j'avais
» osé , je n'aurais pas voulu l'être : Mais
» ce fut autre chose , lorsque j'eus l'argent
» qu'elle avait touché , je ne voyais aucun
» endroit digne de le recevoir , & je me
» gardai bien de le confondre avec d'autre
» monnoie , qui composait toute ma petite
» fortune.

» J'avais paru si zélé à M^{lle}. Hélène ; je
» lui montrais tant d'empressement à la
» servir , que je m'en fis distinguer. Toute-
» enfant qu'elle était , elle avait un air im-
» posant & modeste , qui m'inspirait au
» respect , en-même-temps que je n'étais
» occupé que de ses grâces. J'en étais si
» occupé , que je ne pensais qu'à elle , &
» que je l'avais toujours présente : la nuit ,
» je ne rêvais qu'elle ; je la voyais me sou-
» rire , me commander différentes choses ,
» & marquer de la satisfaction de mon exac-
» titude.

» A-mesure que je grandissais , & que
» mademoiselle Hélène se formait , mes sen-
» timens prenoient plus de force : à treize
» ans , je crus m'appercevoir qu'elle aug-
» mentait mes salaires de sa propre bourse :
» Je fus pénétré de cette marque de bonté :
» je conservais toujours à part l'argent qui
» avait passé par ses mains. Je résolus d'en
» faire un emploi digne d'elle , de m'en ser-
» vir pour payer un Maître , pour achever
» d'apprendre à lire (car j'avais déjà com-

» mencé), à écrire, l'arithmétique, & à
» acheter des Livres. Mes progrès furent
» rapides; je me figurais que c'était made-
» moiselle Hélène qui payait; ainsi je ne
» voulais pas voler son argent, & mal ré-
» pondre à ses bontés. Car, monsieur, dans
» tout ce que je disais, dans tout ce que je
» pensais, je me représentais là mademoi-
» selle Hélène qui me voyait, & je me de-
» mandais à moi-même ce qu'elle en devait
» penser. Aussi, croyez-moi, monsieur, je
» n'ai jamais eu ni pensées basses, ni deshon-
» nêtes; je n'ai jamais proféré de fales pa-
» roles; je m'interdisais même les discours
» oiseux, & tout-à-fait inutiles; je tâchais
» de mettre dans ma conduite, la noblesse
» qui manquait à ma condition, & j'étais
» content de moi, lorsqu'en me confidé-
» rant, je pouvais me rendre témoignage,
» qu'à tout ce que j'avais fait & proféré,
» mademoiselle Hélène Robert aurait pu
» dire, comme elle me le disait quelquefois,
» en me voyant étudier, travailler, m'oc-
» cuper, ou être obligeant envers quel-
» qu'un. --C'est bien, M. Jacques, c'est
» bien! Douces & charmantes paroles que
» j'entendais encore plus de huit jours après
» qu'elles étaient prononcées.

» Quand je sus bien lire & bien écrire;
» ce qui ne fut pas long, il me sembla qu'il
» plairait à mademoiselle Hélène, dans le
» cas où elle viendrait à le savoir, que je

» fusse plus favant encore , & que j'apprîsse
» les mêmes choses que les Jeunes-gens de
» condition égale à la sienne. Je connoissais
» un Maître-de-pension : je m'informai de
» ce qu'il en coûterait pour apprendre le
» Latin : il me fit bon-marché ; j'appris le
» rudiment , & je me trouvai encore plus
» de courage pour cela , que pour apprendre
» à lire : car je disais : J'étudie à - présent
» comme un petit Jeune-homme qui serait
» l'égal de mademoiselle Hélène-. Pour ap-
» prendre mieux mes Livres , je les copiais
» sur mon genou , au coin de la rue , à mes
» momens de loisir ; j'ai copié jusqu'à mon
» dictionnaire latin-français , & je m'en in-
» culquais si bien les mots dans la tête ,
» qu'en deux ans j'entendis mon *Virgile* à
» livre ouvert , & même *Térence* , dont les
» Comédies me faisaient un plaisir infini.

» Ce fut en ce temps-là que je chan-
» geai de quartier : parce qu'ayant seize ans ,
» & voyant mademoiselle Robert ravif-
» sante , mes sentimens pour elle me fe-
» saient trop souffrir , & que n'ayant aucune
» espérance , je craignais plus que la mort
» de voir quelque Parti la rechercher en
» mariage.

» Je n'eus pas moins de temps à moi pour
» étudier dans ma nouvelle place , où je
» m'employai à me rendre utile aux Garçons-
» de-maison. Comme je me suis toujours
» tenu propre , je plus à un des Maîtres :

» on m'attacha à la maison de M. ****, fer-
» mier-général. Je ne vous parlerai pas ,
» Monsieur , de ce qui m'y arriva : Je ne
» doute pas que je n'eusse fait mon che-
» min sous ce Maître généreux ; mais je
» n'aurais pas osé conserver dans mon cœur
» l'image de mademoiselle Robert (car ,
» quoiqu'éloigné d'elle , je passais par-ici
» tous les soirs , pour avoir le bonheur de
» l'entrevoir , & puis je m'en retournais
» content) , si j'avais employé pour par-
» venir , des moyens injustes , ou-bien hon-
» teux & deshonorans.

» C'e fut dans cette maison où je dé-
» couvris le complot dont j'ai eu le bonheur
» de préserver mademoiselle Hélène. Ce
» fut-là encore , & précisément parce-que
» j'avais refusé certaines propositions , que
» deux Sœurs exemplaires me firent l'hon-
» neur de m'aimer , & de me prendre chés
» elles , où elles m'élevèrent au-point , non-
» seulement de ne pas vouloir me couvrir
» de la livrée , mais de m'admettre à leur
» table.

» Dans ce nouvel état , toujours occupé
» de mademoiselle Hélène , je songeai à me
» donner quelques talens agréables , comme
» la musique , la danse , monter-à-cheval ,
» faire-des-armes : Je suis adroit , je réussis.
» Je me rappelai , que dans les commence-
» mens de mon séjour au coin de votre
» rue , mademoiselle Hélène avait beaucoup

» de plaisir à entendre jouer de la flûte-
» douce & du violon, un Clerc-de-pro-
» cureur du voisinage ; j'appris à jouer de
» ces deux instrumens , sur-tout de la flûte ,
» que Mademoiselle Hélène m'avait paru
» entendre avec plus de plaisir , & toutes
» les fois depuis que j'ai tiré des sons agréa-
» bles de cet instrument , je me suis tou-
» jours figuré que mademoiselle Robert
» les entendait , & y trouvait de l'amuse-
» ment.

» Ces petits talens me mirent fort - bien
» dans l'esprit des deux Sœurs. Je conduisais
» leurs affaires de mon mieux : & à leur
» satisfaction ; car j'avais toujours devant
» moi mon aimable Inspectrice , (passez-
» moi l'expression , Monsieur) : mais mon
» principal mérite à leurs yeux , je crois ,
» était de bien jouer de la flûte & du
» violon. Elles me faisaient quelquefois
» jouer jusqu'à une heure-du-matin dans
» leur chambre , pendant qu'elles étaient au
» lit ; elles aimaient à s'endormir à mon
» harmonie.

» L'Aînée des deux Sœurs , plus âgée
» d'environ vingt ans que sa Cadette , sur
» laquelle elle avait toujours conservé un
» empire absolu , vint à mourir aubout de
» la seconde année. La Cadette me faisait
» l'honneur de m'aimer ; elle me proposa
» sa main. J'hésitais. Pour la première-fois
» j'osai penser à la main de M^{lle}. Robert :

» mais j'étais encore sans fortune... Celle
» qui me proposait sa main avait cinquante-
» cinq ans ; je sentis que ma conscience
» ne m'accuserait pas de l'aimer autrement
» que par reconnaissance : j'acceptai.

» La veille de la célébration , & tout
» étant préparé , ma Prétendue tomba ma-
» lade dangereusement : Elle sentit appa-
» remment qu'elle était frappée ; avant que
» ses forces fussent entièrement abbatues,
» elle voulut m'épouser.

--Vous avez été le Mari de M^{lle}. **** !
s'écria M. Robert.

» --Oui , monsieur , & vous voyez que
» mon deuil est celui d'un Mari. --Conti-
» nuez , monsieur.

» Mon Épouse me faisait des avantages
» considérables ; mais qui cependant n'alaient
» guère qu'au tièrs de sa fortune : C'est ce
» qui a fait que la Famille ne m'a rien
» contesté. Je ne fus son Mari que trois
» jours. Elle est morte tendrement regrettée.
» Il est inutile de vous parler , monsieur ,
» des marques d'amitié que j'avais reçues
» d'elle , même avant la mort de sa Sœur ,
» & sur-tout après : il n'y a rien qui puisse
» lui faire tort , aucontraire , elles mar-
» quaient l'excellence de son cœur : mais
» j'abrège mon récit.

» Dès que je me suis vu libre , la crainte
» que quelqu'un plus heureux ne m'enlevât
» mademoiselle Robert , avant que j'eusse

» du-moins fait mes propositions , m'a dé-
» terminé à passer pardeffus quelques bien-
» féances , & à m'adresser à l'honnête Ec-
» clésiastique , qui a bien voulu vous parler
» hier , monsieur. Toutes mes affaires sont
» arrangées & consolidées : j'ai trente-mille
» livres de rente en fonds : ma Femme a
» exigé que je prisse le nom d'*Armantières* ;
» je l'ai fait par obéissance & par respect
» pour le titre de son Mari que j'ai porté...
» Je ne vous ai rien déguisé , Monsieur..»

Je laisse à penser quelle impression ce discours dut faire sur mademoiselle Robert , au-moyen de la précaution qu'avait prise son Père , de la mettre à-portée d'entendre ! Pour monsieur Robert , il dit à Bon-jean :

--Monsieur , j'imagine que tout ce que vous venez de me dire est dans la plus exacte vérité ; j'en suis satisfait , & je crois que ma Fille en fera contente. Cependant j'ai quelques objections à vous faire , auxquelles je vous prie de me répondre. Je fais que tous les Hommes sont égaux , mais vous savez vous-même qu'il y a des préjugés : le monde serait trop heureux , s'il n'y en avait pas , & qu'on se laissât en tout gouverner par la raison : ne vous exposez-vous pas à quelques inconvéniens , en épousant ma Fille ? Par-exemple , à en être moins respecté que ne le serait un autre Mari ? Je serais charmé de savoir quelle

ferait votre conduite, en ce cas; si vous êtes disposé à lui marquer quelque indulgence, si même vous ne vous trouveriez pas malheureux?

--Monsieur, cette objection ferait à me faire, avec toute-autre Personne que je me proposerais d'épouser: car je me donnerai toujours pour ce que je suis: mais non avec mademoiselle votre Fille; & si je savais que l'idée de ma bassesse la rendît malheureuse, je me désisterais sur-le-champ, & je renoncerais pour toujours au mariage; vous suppliant de recevoir dès-a-présent pour elle, la moitié de ma fortune. Mais si elle peut être heureuse (ce que je vous prie, Monsieur, d'examiner vous-même, sans aucun égard à ce qui me touche) rien ne m'arrête; car je le ferai: M^{lle}. Hélène est tout pour moi: toute manière, de sa part d'en agir avec moi, qui lui conviendra, ne pourra que m'être agréable. Mais, j'espère, Monsieur (& c'est ici mon motif principal) j'espère me comporter de-façon dans le monde, que l'estime qu'on aura pour moi, plaidera en ma faveur. --Fort-bien, Monsieur! une Personne de ma Famille, disait hier, Que les Maris d'une condition inférieure à celle de leurs Femmes, les traitent ordinairement fort-mal, par une sorte de plaisir brutal qu'ils trouvent à les humilier? --J'aurais peut-être eu ce défaut, comme les autres Maris de ma con-

dition, Monsieur (cependant ce n'est pas mon caractère) si je n'avais pas toujours eu tant de respect pour mademoiselle Hélène, que je n'ai pu souffrir qu'elle fût adorée par une âme grossière : j'ai cherché à me donner l'éducation des Honnêtes-gens, pour qu'elle ne fût pas avilie par mon hommage, tout-secrèt & tout involontaire qu'il était. Si mes Pareils ont le défaut que vous craignez avec justice, lorsqu'ils se sont alliés avec une Famille polie, c'est que désespérés de ne pouvoir s'élever jusqu'à la délicatesse des manières de ceux qui les environnent, ils feignent de dédaigner le mérite qu'ils ne peuvent atteindre, ils font trophée de leur grossièreté, & tâchent d'abaisser leur Femme à leur niveau, ne pouvant s'élever jusqu'à elle. -- Tout ce que vous répondez, mon cher Enfant, me fait le plus grand plaisir, & marque que vous êtes un Garçon d'une vertu & d'un mérite bien au-dessus du commun. A-présent, & avant que de nous décider entièrement vous & moi, j'ai une proposition à vous faire, qui va vous marquer combien je mets de bonne-foi & de franchise dans cette affaire... (*bas*) Je vais interroger ma Fille, & vous serez témoin secrèt de notre conversation : Par ce moyen, vous serez sûr de ses véritables dispositions, comme elle est sûre des vôtres ; car sa Mère & elle ont entendu les détails où vous venez d'entrer sur votre manière-de-penser,

depuis votre arrivée à Paris. Je vais vous dire adieu tout-haut, & au lieu de sortir, vous entrerez dans mon cabinet--.

Bonjean, transporté de reconnaissance, baisa la main de M. Robert, & après qu'ils se furent fait les compliments d'un adieu, il se plaça dans le cabinet.

--Je vous assure, dit madame Robert, en entrant avec sa Fille, que je suis bien contente de ce Garçon-là ! Hélène aussi ; car elle était si attendrie, que les larmes lui sont venues aux yeux trois ou quatre-fois : elle a toujours eu son mouchoir à la main. Je crois, mon Mari, que notre Fille pourra être heureuse avec ce Jeune-homme ; en vérité, il l'adore, dans toute la rigueur du terme. --Il faut voir, ma chère Femme, ce que pense Hélène ? --Mon Père, je vous obéirai. --A-la-bonne-heure, mon Enfant ; mais n'as-tu aucunes objections à faire ? fais-nous-les, ma Fille, en toute liberté ?

--Je vais donc, mon cher Papa & ma chère Maman, répondit Hélène en baissant les yeux, vous parler avec cette franchise que vous me connaissez, & que vous attendez de moi en cette occasion : D'après ce que je vais dire, c'est vous qui déciderez, si je dois être heureuse ou non, en épousant M. Bonjean....

« La première-fois que je le vis au coin » de notre rue, je le fixai ; il me pa-

» rut joli Garçon , & il ne m'inspira pas
» de répugnance comme ses grossiers Ca-
» marades : aussi vous l'avez toujours vu
» propre. Quand j'appris par Jeanneton
» notre cuisinière , qu'il était bien-sage ,
» officieux , prévenant , j'eus pitié de lui ,
» & le comparant à un des-Garçons-de-
» boutique d'alors , fort riche , & fort-
» mauvais-sujet , je me disais tout-bas ,
» Ce n'est pas un Jacquot qui aurait eu
» le bonheur de naître de Parens comme
» ceux de Laffichart ? Je résolus intérieure-
» ment , de lui donner quelque chose de
» mes petites épargnes , lorsque vous me
» chargeriez de lui payer ses services.
» J'appris encore le bon-usage qu'il en
» faisait , & je m'intéressai secrètement
» à sa bonne-conduite. Il doit se rappé-
» ler de quel ton je lui parlais (*) ; c'était
» celui d'une Personne qui prenait plaisir
» à le voir.

» Ce fut dans le temps où j'étais rem-
» plie de bonne-volonté pour lui , & où

(*) Voilà justement la cause de la passion de Jacquot : si elle n'avait pas été réciproque , jamais elle n'aurait été si forte ni si constante : les Amans ont un instinct qui les décèle l'un à l'autre. Tout Homme qui aime passionnément une Femme sans lui avoir parlé , peut être sûr qu'il s'en ferait aimer , s'il pouvait exprimer ce qu'il sent , ne fût-ce que par les yeux : mais pour cela il faut un véritable amour de tendresse , & non un fougueux desir de possession.

» je roulais quelquefois dans ma tête de
» vous prier tous-deux de l'attacher à
» notre maison, qu'il disparut du quar-
» tier : J'ai été plus de deux ans à le cher-
» cher des yeux, lorsque je passais au coin
» des rues où ses Compatriotes se rassem-
» blent ; & je crois que si je l'avais ap-
» perçu, je lui aurais parlé la première,
» pour lui faire des reproches d'avoir
» quitté notre voisinage, & de ne pas
» revenir à la maison.

» Vous savez le service qu'il m'a rendu
» aubout de deux ans : j'étais si troublée,
» que je ne le reconnus pas d'abord : mais
» enfin l'ayant remis, je me félicitai de
» l'avoir retrouvé si heureusement, &
» dans une rencontre si fâcheuse pour moi,
» de-sorte que je me sentis plus de recon-
» naissance envers lui, que de colère contre
» le Misérable qui m'outrageait.

» Voilà l'Histoire de mes sentimens. Si
» jamais le premier état de Jacquot me
» causait quelque répugnance, il me sem-
» ble que je n'aurais qu'à me rappeler,
» que M. Bonjean m'a sauvé l'honneur,
» & que M. D'Armantières m'a offert la
» moitié de sa fortune, même en lui refusant
» ma main. Il faudrait, je crois, mon cher
» Papa, avoir l'âme dure, pour ne pas
» être touchée des sentimens qu'il a montrés
» dans l'entretien que vous venez d'avoir
» avec lui-»

Sans répondre à sa Fille , M. Robert alla prendre M. Bonjean dans son cabinet , & l'en fit sortir , en lui disant : --Vous venez d'entendre la vérité simple & pure : je vous crois une belle âme : mais il faudrait que vous fussiez un monstre pour ne pas adorer toute votre vie la Fille aimable , sensible & vertueuse , que je vous donne en ce moment pour Épouse.

Bonjean tomba aux genoux d'Hélène : mais il ne pouvait prononcer un mot , tant son ravissement était extrême. Pour Hélène , une rougeur aimable marquait qu'elle avait quelque confusion d'avoir été entendue , en s'expliquant aussi clairement. Monsieur & madame Robert les laissèrent seuls , en leur disant , --Renouvez connaissance ; les Parens ont fait ce qu'ils devaient à votre égard-.

--Mademoiselle , dit M. D'Armantières , pour tout le monde j'ai changé de manières & de fortune ; mais pour vous - seule , je ferai éternellement le même qu'autrefois. Ce qui veut dire , que vos moindres faveurs seront reçues avec le même respect , le même transport de plaisir , & la même reconnaissance avec lesquels les aurait reçues Jacquot : Souffrez que le premier mot que j'ai l'honneur de vous dire en - particulier soit le vœu que je vous en fais.

--Et moi , je ne changerai pas non-plus ; mais croyez que vous n'y perdrez rien....

Je vous ferai quelque jour confidence de tous mes sentimens. Quant à-présent, je vous avertis que vous avez contre vous ma Grand'maman, & qu'il faudra la gâgner.--J'y emploirai tous les moyens possibles, mademoiselle, & par attachement pour sa Personne, que j'ai toujours vénérée, & par respect pour vous. --Je fais qu'un Honnête-homme respecte sa Femme, & si c'est-là ce que vous entendez, je ne suis pas fâchée que vous vous serviez de ce terme à mon égard : je vous respecte aussi, je vous assure, monsieur : Mais si vous voulez par-là mettre de la différence entre nous, vous voyez bien que mes Parens n'en veulent plus.

M. D'Armantières baisa la main d'Hélène, en lui disant : --Toute ma vie, je vous respecterai ; l'amour tendre & constant, comme le mien, ne va pas sans un respect infini. Ah ! je puis bien dire que je vous adore, & sans exagération ! vous êtes la Déesse de mon cœur.... Voilà donc celle dont il a toujours porté l'image avec tant de respect & de vénération ! Elle sera mon Épouse, & j'aurai l'inexprimable plaisir de lui consacrer tous les instans de ma vie ! --Mon Ami, lui dit Hélène, voici ma Grand'maman.

M. D'Armantières l'ala recevoir. La Bonne-dame parut fort courroucée du tête-à-tête où elle trouvait sa Petite-

filles avec Jacquot. Mais son Fils la suivait : -- Calmez - vous , ma Mère ! calmez - vous ! lui dit - il : tout est réglé ; M. D'Armantières s'est fait connaître ; il est noble en vérité , ma Mère , il est noble comme le Roi , par le cœur , & sur-tout par sa conduite sans tache. Est-ce que vous ne savez pas qu'il avait épousé mademoiselle**** qui nous vaut bien , je crois ? c'est de la Femme qu'il porte le deuil , & non d'une Maitresse qui a fait du bien à son Domestique. -- Il a été le Mari de mademoiselle***** ! dit la Bonne-dame à-demi calmée ! Ah ! voilà une raison cela , qui vaut mieux que toutes vos fariboles de conduite & d'inclination. -- Comment ! ma chère Mère , vous traitez de fariboles la bonne - conduite ? -- Oui , oui , tout cela n'est rien , sans naissance , entendez - vous ? Je suis fille d'un Marchand - drapier : feu votre Père était fils du plus ancien Mercier de la rue *Saint-Denis* ; sa maison est dans le commerce depuis plus de cinq-cents ans , & a toujours tenu la boutique qui fait le coin de la rue *Aubri-le-boucher* : la rue *Jean - Robert* porte notre nom. -- Je sens , ma Mère , que tout cela est fort-honnête , & que nous sommes de la bonne bourgeoisie de la ville de Paris. Mais songez donc que M. D'Armantières , si mademoiselle***** avait vécu , aurait eu au moins une charge de Conseiller ! -- Vous avez

raison , mon Fils ! & ce mariage lui a fervi d'une *savonnette-à-Vilain* , comme on dit : je ne m'oppose plus , à condition qu'il nous respectera tous , & qu'il ne tutoira jamais mon Hélène , quand elle sera sa Femme ; je veux qu'on en fasse un article du contrat. --Je m'engage à porter bien-plus-loin les marques de mon respect , madame , dit l'Amant d'Hélène ; prescrivez les conditions , & si vous n'alez pas affés loin , j'augmenterai : ce ne fera pas seulement ma Femme que fera l'adorable Hélène , ce sera ma Souveraine absolue ; vous le verrez par ma conduite envers elle , envers vous , madame , & envers toute votre honorable Famille. --Mais il parle affés bien , dit l'Ayeule à sa Petite-fille ! Alons , maintiens-le dans ces bons sentimens-.

Toutes les difficultés ainsi levées , le mariage ne tarda pas à se conclure ; & il est heureux.

C'est ainsi que l'amour , bien-dirigé , pourrait être la source de toutes les vertus. Un secret immanquable , pour rendre un Homme , d'ailleurs bien disposé , éternellement amoureux de sa Femme , serait de le placer artificiellement à l'égard de sa Maitresse , dans la position , où s'est trouvé Jacquot naturellement ; c'est-à-dire , à la voir inaccessible pour lui : mais il faut laisser meûrir suffisamment cette disposition du cœur : Il faut encore que la Jeune-per-

sonne ait des vertus, & que la connaissance venant à se faire, l'Amant n'ait rien à rabattre du charme qui l'a séduit : Ce qui est plus facile qu'on ne pense. Un Mari ne demande pas à sa Femme un esprit sublime, des talens difficiles ; mais un bon cœur, de la naïveté, de la tendresse, de la douceur, de la retenue, de l'économie ; & le voila plus satisfait que par les qualités les plus brillantes, qui souvent ne font que l'impatienter. Madame D'Armanières a toutes ces vertus. Elle est bonne, douce, facile pour ses amusemens, tendre avec son Mari : Il dit quelquefois : --Pour être amoureux de ma Femme jusqu'à l'enthousiasme, je n'ai qu'à me rappeler que j'étais Jacquot, & qu'elle était mademoiselle Robert-.

N. B. Le Héros de cette *Nouvelle* ne sera pas fâché que j'en aie fait usage ; un Récit de cette espèce ne peut que l'honorer, & le mettre au-dessus de bien des Gens-titrés.



Douz^{me}. Nouvelle.

Le Garçon-fille.

ou le Pouvoir-du-sexe.

Il y avait à Paris , dans une maison d'honnêtes-gens , un Frere & une Sœur de la plus agréable figure , & qui se ressembloient , à s'y tromper , quand ils étaient sous les habits du même Sexe.

La Demoiselle , nommée *Aglæ Çaile* , était l'aînée d'un an seulement ; & elle en accomplissait dixsept , lorsqu'elle fit la conquête d'un Homme de la première qualité. Ce Seigneur la vit au *Cours* avec sa Famille : la jeune Çaile avait une de ces polonaises gorge-de-pigeon qui vont si bien à la Jeunesse , relevée par une garniture de blonde , & rattachée avec des glands d'argent. Elle était si charmante sous cette mise , qu'elle excitait l'admiration de tous ceux qui la voyaient.

L'Homme de-qualité dont je parle , passait dans son carosse , à-l'instant où les Parens d'Aglæ traversaient la route du *Bois-de-Boulogne* , pour revenir du côté du *Colisée*. Il fit arrêter , descendit , & passa plusieurs fois à pied fort-près de la Jeune-per-

sonne , mais fans affectation. Il ne quitta la promenade , que lorsqu'Aglaé s'en retourna : mais au sortir des *Tuileries* , il donna ordre à son Cocher de suivre les quatre Personnes qu'il lui montre jusqu'à leur demeure. M. & madame Çaile prirent une voiture-de-place ; ce qui les empêcha de remaquer le carosse , qui ne les abandonnait pas.

Le jeune Çaile , qui était de cette promenade , venait de finir ses clâsses , & avait beaucoup de pénétration ; il vit le carosse , en payant le Cocher-de-fiacre , & reconnut l'Homme-de-qualité à sa livrée pour le D....de... : il se ressouvint que ce Seigneur avait eu souvent les yeux sur Aglaé , & il se douta qu'elle venait de faire n'âitre en lui une passion , qu'il ne crut pas trop légitime. Cependant il garda le silence sur cette découverte avec ses Parens : Il aimait tendrement sa Sœur , il ne desirait rien tant que de la voir établie d'une manière digne de son merite & de sa beauté ; car elle avait autant de l'un que de l'autre.

Le lendemain , lorsque les deux Jeunesgens furent seuls , Çaile dit à sa Sœur : --Sais-tu bien que tu as fait hier un Amoureux. --Comment cela , mon Ami ? --As-tu vu ce Monsieur qui est sorti de son carosse ? --Oui ; il ma regardée : mais tous ceux qui me regardent ne sont pas des Amans. --Il fait notre demeure. Qui te l'a dit ? --Il nous a suivis : je l'ai vu le corps à-demi

hors de la portière, qui vous regardait rentrer..... Ma chère Sœur, je ne t'aurais jamais parlé de tout cela, si je n'avais un dessein, que je te vais communiquer. Tu es jeune, jolie, une des plus jolies Personnes de Paris; il est bon que tu le saches en cette occasion, non pour t'en orgueillir, mais pour faire servir cet avantage à ton établissement. Je desire ton bonheur, je crois, plus que le mien. Comme ce Seigneur (car c'en est un) nous voit d'une condition fort audeffous de la sienne, j'ai dans l'idée qu'il emploira différens moyens pour tâcher de te séduire. Il n'y réussira pas, & si je n'avais à te garantir que d'un péril de ce genre, je n'aurais pas non-plus ouvert la bouche: mais si tu pouvais monter à la fortune par-là, l'épouser en-un-mot, ce serait mettre le comble à tous mes vœux; car je voudrais te voir princesse. --O mon Ami!... mais, je suis trop timide: n'attens pas de moi la moindre démarche. --Je serais au desespoir que tu en fisses aucune. Tout ce que je prétens, c'est que tu me permettes d'agir, & que tu me prêtés quelquefois tes habits; que tu m'aides à attraper cette grâce que tu mets dans ta parure, & qui a tant d'aisance & de naturel: voila tout: fois bien sûr que je ne te commettrai pas: je ménagerai l'honneur de ma Sœur, comme elle le ménagerait elle-même. --Et que feras-tu mon Ami?

Je ne saurais te le dire encore : les circonstances en décideront : mais je te ressemble ;... compte sur beaucoup de prudence : malgré ma jeunesse , tu fais qu'on a peu de tourderies à me reprocher. --En parleras-tu à nos Parens ? --Non : ils craindraient pour moi , où il n'y a rien à craindre , & s'ils alaient me défendre d'agir , j'aurais les bras liés-

Ce que le jeune Çaille avait prévu , ne manqua pas d'arriver : dès le lendemain , il vit rôder autour de la maison un Domestique sans livrée , qui cherchait à parler , ou à rendre une Lettre à Aglaé. Il n'en dit rien à sa Sœur , ne voulant pas occuper une âme aussi pure des détails d'une intrigue. Il lui recommanda seulement , de ne jamais se trouver seule à-portée d'être abordée par quî que ce fût. Aglaé un-peu intimidée ; fit quelques questions à son Frère , qui se contenta de la confirmer dans ses terreurs par des réponses vagues. Le Laquais ne put donc parvenir jusqu'à elle , durant plus de huit jours. Çaille voulait voir si on se découragerait ; car alors il sentait qu'il n'y aurait eu rien à-faire. Mais voyant que l'Emmissaire n'était que plus assidu , il commença de bien augurer de cette Aventure.

Le huitième jour , il dit à sa Sœur : --C'est aujourd'hui qu'il faut m'habiller en fille , seulement pour essayer , & m'accoutumer à être un-peu ma Sœur. Aglaé s'y prêta

avec plaisir : elle se fit aider par sa Femme-de-chambre ; qu'on mit dans une demi-confiance , afin qu'elle ne pût nuire en cas d'indiscretion. Çaille fut charmant en fille ; il ressembloit sur-tout si parfaitement à sa Sœur , que ses Parens s'y trompèrent. Il descendit auprès de son Père & de sa Mère ; il les embrassa tous-deux , sans qu'ils eussent le moindre doute ; sa Mère lui demanda même une particularité , absolument relative à une indisposition de sa Sœur. Il remonta transporté de joie , & rit bien avec Aglaé de cette innocente tromperie.

Sûr de son fait il redescendit , & se montra un instant à la porte de la rue : l'occasion ne fut pas manquée. L'Émissaire se présenta , demanda mille pardons , & remit une Lettre , en disant --Mademoiselle , ce papier est de la plus grande conséquence : lisez-le seule ; c'est de la part d'un Homme de la première-qualité. Je viendrai demain à pareille heure chercher votre réponse de bouche , ou par écrit. En achevant ces mots , il se retira précipitamment.

Çaille fatiffait de la réüffite , remonta chés lui pour lire la Lettre , dont il n'aura-garde de parler à sa Sœur.



Première Lettre.

*J*e n'ai à vous offrir, Mademoiselle, qu'un cœur qui n'est déjà plus à moi, depuis que je vous ai vu, & une fortune telle que vous pourrez la désirer : ne mettez point de bornes à vos prétentions : je me ferai un devoir de les remplir, de les prévenir. Si ma proposition vous paraît de nature à pouvoir être communiquée à vos Parens, vous le ferez : je préférerais à vous tenir d'eux : & à leur avoir obligation de mon bonheur. Mais si vous pensiez qu'il s'opposassent à mes vues, tout-avantageuses qu'elles vous sont, croyez que je saurais vous garantir de leur colère, & même vous rendre leur tendresse : ils ne tiendraient pas contre mes bienfaits. Réponse, je vous en prie. On ira la chercher le lendemain de la réception. Le D... de ***.

P. s. Votre beauté mérite un trône : je n'en ai point à vous offrir ; mais tout ce qui dépend de moi, & moi-même, composera votre empire.

Cette Lettre, quoique fort-libre, donna les plus hautes espérances à Çaille, & il osa prétendre à illustrer sa Sœur, par un mariage dont l'honneur rejaillirait sur lui.

même. Mais il sentit qu'il n'avait pas assez d'expérience pour conduire un si grand dessein. Il résolut de s'ouvrir à sa Mère, & de la faire entrer dans ses vues, à l'aide de la Lettre qu'il venait de recevoir ; avec la précaution de l'engager à tout cacher à son Père, homme roide, & dont la vertu chatouilleuse s'effarouchait aisément. Il alla trouver madame Çaille sur-le-champ ; & après quelques préliminaires, il lui fit part de ses projets. La Mère, un-peu ambitieuse ; d'ailleurs, aimant ses Enfants à l'adoration, embrassa son Fils avec transport, & l'appela sa consolation, son soutien, & l'auteur du bonheur d'Aglaé. Elle lui permit de faire une Réponse à sa fantaisie, & de se conduire comme il l'entendrait ; ne se réservant que le plaisir de le secourir, toutes les fois qu'il aurait besoin de son secours.

Çaille ainsi autorisé, écrivit au D. :

Réponse.

Vous devez imaginer, Monsieur, combien je suis surprise d'une Lettre comme celle que vous m'avez écrite, & que je n'ai reçue que par inexpérience, croyant qu'elle aurait pu regarder mes Parens. Non, monsieur, je ne leur parlerai pas de vos propositions, que je

ne comprends guère ; je ne désire ni fortune , ni empire ; mais je ne vous fais pas un crime de me trouver aimable. C'est une marque de bonne-volonté pour moi , toujours obligeante. Soyez sûr , Monsieur , que sous ce point-de-vue , je suis reconnaissante de vos sentimens. Vous me paraissez d'une haute condition , C'est la chose pour moi la plus indifférente : je voudrais que vous fussiez moins élevé ; car d'après ce que j'ai vu de vous à la promenade , & ce que m'en apprend votre Lettre , vous êtes un Homme aimable.

P. f. Ne m'écrivez plus : je ne pourrais déceimment recevoir vos Lettres.

Une pareille Réponse n'était pas de nature à décourager un Homme amoureux , riche & puissant. Il continua de faire épier le moment de parler à l'aimable Aglaé , & le jeune Çaille fit enforte que ce ne fût pas inutilement. On était dans le temps des bals. Çaille demanda à ses Parens la permission d'aler à celui de l'Opéra : il l'obtint , & ne manqua pas cette occasion de se faire passer pour sa Sœur , dont il prit les habits. Sa Mère , qui était au-fait de tout , consentit à l'accompagner , & un Parent leur donna la main. Aglaé resta à la maison , & son Frère eut soin d'arranger les choses de façon à pouvoir constater , en cas de be-

soin, qu'elle n'en était pas sortie. Il l'engagea même à feindre une indisposition; on manda le Médecin & le Chirurgien, qui trompés comme des Idiots, ordonnèrent des remèdes, qu'on n'eut-garde de faire.

L'Émissaire de l'Amant d'Aglaé avait eu le secret de faire connaissance avec le Domestique de M. Çaille: il fut de bonne-heure que la jeune Demoiselle devait aler au bal; car madame Çaille avait dit tout-haut qu'elle y conduirait sa Fille, & que son Cousin M. Deslandes devait leur donner la main. Le déguisement ne fût pas non-plùs un mystère; on avait chargé le Domestique d'aler chercher les dominos: enfin, pour dernière précaution, on laissa croire à ce Domestique, que c'était le jeune Çaille qui était indisposé.

On partit à l'heure ordinaire, & dès l'entrée, la fausse Aglaé fut accostée par un Masque mis fort richement, qui ne la quitta plus. Il se fit connaître, aussitôt qu'il put lui parler en-particulier; ce qui n'arriva qu'aubout de plus d'une heure.

--C'est vous, monsieur! répondit le jeune Çaille: Je fais tout le cas que je dois de vos sentimens; & puisque l'occasion se présente d'avoir un entretien avec vous, ayez la bonté de vous expliquer. --Je vous adore, mademoiselle: Je suis riche, j'ai du crédit, une haute naissance: Si cela suffit pour vous faire accepter mon cœur, il est à vous.

--Votre cœur tout-seul ? --Ah ! que ne puis-je ajouter au don de moi-même, celui d'un rang dont vous êtes digne ! mais, vous savez, mademoiselle, qu'il est des bienféances, de malheureux préjugés, qu'on est forcé de respecter. Aureste, je porterai si haut votre fortune... Parlez; vous, vos Parens, tout ce qui vous intéressera....

--J'ai des Parens très-févères, monsieur : leur fortune est bornée; mais ils ont le cœur bien-placé; jamais ils ne permettront rien qui soit indigne de Gens de-condition.

--Vous êtes Fille de Gentilhomme, mademoiselle ? --Oui, monsieur. --Vous ne m'en ferez que plus chère & plus respectable :... mais, .. je ne vous cacherai que la distance est encore trop grande, pour.... --Je suis bien-éloignée, monsieur, de vouloir vous porter à un alliance indigne de vous : mais permettez qu'après cet entretien, je vous évite pour toujours. --Vous me mettez au desespoir. --Vous vous consolerez aisément avec votre grandeur. --Vous joignez l'esprit à la beauté; vous m'enchaînez davantage, en m'ordonnant de renoncer à vous. --Je n'ajoute qu'un mot, monsieur; de tout-autre que de vous, je n'aurais pas entendu un pareil langage. Je permets encore une Lettre, ou un entretien, si l'occasion s'en présente, quelque'offensante que soit votre passion, il serait trop cruel, pour moi-même, de rompre sans retour, avant

de vous avoir laissé le temps de la réflexion : Si cette Lettre, ou cette conversation, est du même genre que l'entretien d'aujourd'hui, je vous prévins que ma réponse fera un éternel adieu. Je crois vous devoir tous ces ménagemens : ce ne sont pas ceux d'une Coquette : vous êtes le premier Amant dont je me sois apperçue, & le seul Homme que je n'aie pas été fâchée qui le soit... Pourquoi la fortune vous a-t-elle trop élevé !..... Alez, monsieur. --Vous m'enchantez, belle Aglaé ! --Qui vous a dit mon nom ! --Je le fais. --Je ne vous fais pas un crime de vous informer, de vous intéresser à ce qui me regarde : mais évitez les indiscretions, & ne mettez pas des Valets dans votre confiance ; il est bas de donner aux siens le rôle d'espion ; il est criminel de séduire ceux des Autres. --Charmante Aglaé !... Mais vous êtes donc bien criminelle, vous qui avez séduit le plus cher de mes Confidens, & qui m'en avez fait trahir ? --Moi, monsieur ! --Je ne veux pas vous tenir en suspens : le séduit, c'est mon cœur ; il est tout pour vous contre moi-même... Obtiendrai-je que vous vous démasquiez un instant ? --Tout ce qui peut s'accorder avec l'honneur, je le ferai, monsieur, avec plaisir-. La fausse Aglaé ôta son masque, & offrit aux regards du D., une figure charmante : La chaleur, & l'émotion que devait naturellement lui

causer la situation où elle se trouvait, avaient épanoui les roses de son teint. Le D. fut ébloui. Çaille ne laissa qu'entrevoir tant de charmes : il remit son masque, tandis que son Amant était encore dans la première admiration. Cette vue donna une nouvelle force à la passion du D.; il employa les offres les plus brillantes; enfin, il alla jusqu'à promettre le mariage, dans le cas où il pourrait obtenir un demi-consentement de sa Famille. La fausse Aglaé, qui ne voulait pas le décourager, parut satisfaite de l'avoir amené-là : elle fut presque tendre, sans pourtant sortir des bornes de la reserve. Mais ses manières avaient cette liberté, que n'ont jamais celles d'une Jeune-personne de l'âge d'Aglaé; la conduite de la Soeur, avec les mêmes vues, aurait été bien différente de celle du Frère, & peut-être plus efficace. Quoi qu'il en soit, cette liberté ne déplut pas au D.; il la prit pour une marque de beaucoup d'esprit dans sa Maitresse, & il espéra autant d'amusement que de plaisir, s'il pouvait l'amener à son but. Il crut même beaucoup plus facile de réussir avec Aglaé, d'après l'idée qu'il se formait de son caractère, qu'avec une Sote timide, qui n'oserait s'abandonner un instant à ses propres lumières.

Ce qui le confirma dans ses espérances, fut la manière obligeante dont la fausse Aglaé reçut ses soins le reste de la nuit;

elle porta la complaisance affés loin, pour que le D., à l'heure de la quitter, osât lui proposer un rendezvous. Il ne fut pas accepté; mais il n'excita pas une grande colère, & n'attira pas une défense absolue de renouveler la même offense.

Dès le lendemain, le D. écrit à sa prétendue Maitresse.

S.^{de} Lettre.

Si c'est un bonheur que de vous avoir vue, c'est le plus affreux des supplices de cesser de vous voir, Mademoiselle: Vous m'occupez, vous me tourmentez, vous me ravissez. Votre image & la volupté, se peignent ensemble dans mon imagination. Fille adorable! tout ce que j'ai vu de vous, tout ce que j'ai entendu, m'enflâme & m'épouvante, m'enchanté & me desole. Je vous adore, & je sens que vous me rendrez malheureux. Oui, je le sens; vous aviez hier sur moi un ascendant marqué; une Souveraine m'aurait moins imposé que vous. Tant de douceur & de fierté! tant d'indulgence & de rigueur! vous réünissez les contraires, excepté cependant, ce qui pourrait ne plaire pas; cela ne se trouve point en vous: mais vous encouragez, & vous désespérez; vous faites aimer & craindre votre pénétration, adorer & redouter vos charmes: Je me suis sur-

pris à vous souhaiter la laideur.... Mais non, dût-il m'en coûter la vie, je ne consentirais jamais que le Chéfd'œuvre de la Nature fût éclipsé. Quel ensemble séduisant ! vous faites naître mille desirs ; & dès qu'on vous approche de trop près, il sort de vous une vertu secrète qui les glace : le bonheur & la volupté semblent avoir choisi vos lèvres pour leur temple, & l'on semble craindre de les y goûter : Vénus, en vous fesant si belle, a mis vos Grâces sous la garde du Respect ; Je ne me conçois pas auprès de vous, je suis un Homme tout-autre que je n'ai jamais été. Ah ! ne craignez rien de moi ! vous pouvez m'accorder le rendezvous instamment désiré ; vous n'y verrez pas un Amant téméraire, ni même un amoureux Céladon ; ce ne sera qu'un Esclave tremblant, qui présentera ses mains à vos chaînes. Mais sérieusement ce rendezvous m'est nécessaire. J'ai mille-choses à vous dire, des conseils à vous demander, des mesures à prendre, des propositions à vous faire.

Votre dévoué le D.. de ***.

Réponse.

Un rendezvous ! Monsieur le D.. ! Dites-moi, s'il vous plaît, comment je vous l'accorderai ! une Fille de mon âge, de ma condition, peut-elle sortir seule ? Pour qui donc m'a-

vez-vous prise ? Ah ! je vous en prie , faites-moi part de vos idées profondes là-dessus !... A-moins que vous ne soyiez magicien ; car alors , je n'aurais plus rien à dire : vous me métamorphoseriez en oiseau , & tandis que mon corps naturel resterait en léthargie , je m'envolerais à votre rendévous. Il faut avouer que vous autres Messieurs les D., vous vous faites une étrange idée du reste du monde ! vous nous prenez pour des Sauvages , qui n'avons ni pudeur à conserver , ni convenances à suivre : mais , Monsieur le D., en vérité vous vous trompez : une Fille de Marchand ne pourrait accepter votre rendévous , & quand vous en voudrez de pareils , il faudra vous adresser aux petites Couturières , encore ne vous tiendront-elles parole qu'avec beaucoup de difficultés & de mensonges. Sachez , Monsieur , que chacun , dans son état , donne une certaine importance à son honneur , à sa réputation ; une certaine valeur à son individu , & tâchez de vous douter , que sans cordon-bleu , sans titres , sans richesses immenses , chaque pauvre petite Créature humaine , se place naturellement au centre de l'univers , & ne considère tout le reste , même les D., que relativement à elle. Voilà , Monsieur le D., ce qu'il faudra , dans la suite , avoir toujours présent , quand vous vous sentirez prêt à devenir exigeant envers quelqu'un. A-présent , je viens au sujet de votre Lettre.

Je desire autant que vous un entretien qui m'éclaire : si je vous ai plu , vous ne m'êtes pas

indifférent, & je ne suis pas assés folle pour me tourmenter moi-même. Vous me rendriez heureuse pourvu que le sacrifice ne fût pas trop-grand. Vous entendez cela? car si le sacrifice était de nature à empoisonner le reste de mes jours, vous sentez bien que vous ne me rendriez pas heureuse, & ce qui est encore d'une plus forte considération, même à mes yeux, que je ne ferais pas votre bonheur; un Être malheureux, pourrait-il vous le donner! Adieu, Monsieur. Je crois envérité, que le plus sûr pour tous deux, serait de cesser absolument. J'ai la manie de vouloir rester vertueuse; vous le préjugé de ne pas vous mesallier; car je ne vous suppose pas l'idée bien formée de me séduire; vous vous êtes engagé, comme moi, sans prévoir les conséquences, entraîné par un pouvoir, que je sens; votre erreur vous est chère comme me l'est la mienne, & tous-deux nous craignons d'en sortir: Mais il faudra bien rompre le charme!... Je m'attriste, en finissant. Si j'avais été dans la disposition où me voila, je n'aurais pas voulu commencer ma Lettre. Mais vous l'aurez telle qu'elle est.

Aglæe Çaille de Préhi.



Replique.

*V*ous êtes la même dans vos Lettres & dans la conversation, Mademoiselle, ravissante : La tournure de votre esprit me séduit, & vous rend si persuasive, que je ne doute pas le moins du monde d'être aimé. Cependant, il me faut un rendezvous : voyez si vous voulez me l'accorder ce soir chés vous, à-côté de Madame votre Mère ?

*Je suis tout à vous, Le D... de ****

Repartie.

*Q*uand une chose qui vous fera plaisir, pourra s'accorder avec mon devoir, Monsieur le D..., mon cœur l'accordera sur-le-champ, & je n'aurais que le chagrin de n'avoir pu la deviner ; je vous verrai avec plaisir.

Je suis votre attaché, Aglaé.

Le D... vint effectivement le soir du jour même des deux derniers Billets, qu'on vient de lire. Çaille changea pour-lors de batterie ; il engagea sa Sœur à faire une toilette triomphante, & il expliqua ses vues à sa

Mère , qui étaient , que ce serait Aglaé elle-même que le D... entretiendrait auprès d'elle : mais qu'afin que rien ne lui échappât à lui même de cette entrevue , il ferait à-portée de tout voir & de tout entendre , pour en faire usage. Il ne se fiait pas à la mémoire de sa Sœur , & quelque chose pouvait échapper à sa Mère. Ce plan s'exécuta. Le D... arriva sur les six heures. La beauté de la véritable Aglaé l'éblouit : d'ailleurs , elle avait quelque chose de plus doux que celle de son Frère ; le regard était plus timide ; le son-de voix plus harmonieux. Le D... enchanté , attribua ce petit changement à la présence de la Mère. Après quelques complimens , & l'annonce du sujet de sa visite , il dit à Aglaé : -- Quel Être êtes-vous-donc , mademoiselle ? illusion d'Amant à-part , je vous trouve toujours plus adorable ; en ce moment sur-tout , il est impossible d'exprimer le charme qui vous environne ; mais on le sent. -- Ah ! comme je répondrais si j'étais-là ! (disait tous bas le jeune Çaille). Pour Aglaé , elle rougit , & garda un modeste silence. Le D... lui-même ne trouva plus d'expression ; & il admirait , par une secrète influence du véritable Objet qu'il aimait , il sentit plus de tendresse , que de passion , plus d'amour que de desirs ; mais cependant ces derniers ne s'éteignaient pas comme lorsqu'il était auprès de sa fausse Maitresse. Madame Çaille fut obligée de rom-

pre le silence la première , par une question au D... sur les nouvelles publiques. Il y satisfit en peu de mots, & revint par une transition naturelle à ses amours. -- Tout bon Citoyens s'intéresse aux succès de nos armes : Je voudrais que les Anglais fussent battus , & le jour des réjouissances publiques, recevoir la main de mademoiselle Aglaé. --Ma Fille & nous , monsieur , sommes très-sensibles à l'honneur que vous nous faites ; mais comment y compter ? --Voilà mon garant , madame ; ces deux beaux yeux ; cette figure enchanteresse ; mille qualités , mille vertus que je connais déjà. Je ne vous cacherai pas qu'il y aura des difficultés ; mais si je puis compter sur la constance de mademoiselle , je les surmonterai. Permettez-moi , madame , de rendre quelques soins , en votre présence , à la Personne qui m'est la plus chère au monde , & dont j'ai la plus haute opinion , l'amour à-part-. Madame Çaile accorda cette demande au D... , qui resta jusqu'à l'heure du souper ; & sortit de la maison de sa Belle plus amoureux , & sur-tout plus tendre que jamais. C'était une ivresse : dès le même soir , il écrivit un Billet avant de se mettre au lit , qu'il envoya le lendemain matin.



IL s'est fait un changement dans mes sentimens , Mademoiselle , depuis que je vous ai vue : non , je n'aimais pas ; j'étais froid , j'étais de glace en comparaison : c'est depuis deux heures , que je vous aime d'une manière digne de vous , &.... de moi. Je suis dans l'ivresse ; mais elle est délicieuse : sous quel jour différent je vous ai vue ! cela n'est pas concevable ! Ah ! qu'une Jeune-personne comme vous , est aimable sous les yeux de sa Mère , & que j'étais ennemi de moi-même de vous proposer un rendezvous ailleurs ! Réponse , je vous en prie , quoique je doive vous voir ce soir : votre Billet m'occupera jusqu'à cet heureux instant.

Le D.. de ***

Réponse (du jeune Çaille.)

Voilà comme on se fait aimer , Monsieur , je vous attendais là : si l'air de décence , naturel à une Jeune-Personne de mon sexe , & qui est sa parure la plus belle , vous eût paru gaûche , je rompais , bien persuadée que l'Homme qui n'aime que les Étourdies & les Évaporées , ne peut avoir un attachement solide. Mais votre Billet (je ne saurais le dissimuler) m'a fait un grand plaisir ! Il exprime des sentimens tels que je vous les desire. Quant aux miens ,

j'emploie tous mes efforts à les contenir, & je sens trop, qu'à l'instant où vous mériterez toute ma confiance, il n'y aura pas un mouvement de mon cœur qui ne soit pour vous.

Replique.

*J*e vous verrai dans deux heures, Mademoiselle ; cependant je vous écris : C'est que je suis enchanté. Vous êtes belle comme l'Ainée des Grâces, & vous écrivez comme écrirait Pſyché.

*Le D.. de^{***}*

Le D.. vint à la même heure que la veille. Il fut encore reçu par madame Çaille & par la véritable Aglaé. Celle-ci fut encore plus charmante que la veille ; son Frère lui avait montré les Billets, & le D.. commençait à lui paraître aimable.

Il se passa huit jours comme ces deux premiers : Le D..., toujours plus enflâmé, songea sérieusement au mariage ; mais il s'en ouvrit à un de ses Amis, homme méchant & corrompu. --C'est un sot mariage, dit ce Dernier.--Je l'adore. --Eh-bien, il faut en passer ta fantaisie : mais épouser ! c'est te deshonoré, nuire à ton avancement à le Cour, & empoisonner le reste

de ta vie. --Jamais je ne pourrai me résoudre à la tromper. --Tu ne la tromperas point; il faudra tout faire pour elle, hors le mariage. J'en appelle à ta raison : peux-tu, aux yeux de toute la France, épouser une Fille si fort audeffous de toi ! Je suis surpris que tu aies pu y arrêter un instant ta pensée !

Ces discours, souvent répétés, firent enfin impression sur l'esprit du D..., il resolut de tout faire pour le bonheur d'Aglaé, excepté ce qui pouvait la rendre heureuse. Cependant sa conduite fut la même à l'extérieur : par le conseil de son perfide Ami, il devait temporiser, & attendre qu'il eut assés parfaitement gagné le cœur & la confiance, pour être téméraire. Le Méchant vit la véritable Aglaé, elle fit sur lui une impression très-vive, & il ne desespéra pas qu'elle ne lui vînt un-jour, lorsque le goût de son Ami se ralentirait.

Dès que le D... eut formé la résolution d'être traître, il devint plus affectueux qu'au-paravant : mais il ne put, malgré son adresse, s'empêcher de marquer un-peu d'affectation. Ni madame Çaile, ni Aglaé ne s'en apperçurent : mais Çaile, qui sous ses habits d'Hommes observait les démarches du D..., eut le bonheur d'entendre un-soir, une conversation de ce Seigneur avec son méchant Ami : c'était au Palais-royal ; il les suivait sans affectation, & quoiqu'il y

eût des fréquentes lacunes dans ce qu'il pouvait saisir, le peu qu'il entendit suffit pour lui faire naître quelques soupçons, non contre le D..., mais contre l'Homme qui l'accompagnait. Çaille fit part de ses craintes à sa Mère & à sa Sœur, en qui la confiance était déjà si fortement établie, qu'il eut toutes les peines du monde à les engager à mettre de la circonspection dans leurs démarches avec le D... Aglaé était réellement éprise; & comme l'ambition s'accordait avec son penchant; le goût que le D... lui inspirait, avait une double-force.

Un-jour l'Amant d'Aglaé proposa aux Dames une partie de spectacle. On travaillait alors aux préparatifs du mariage, & les présens du D... à sa Future étaient déjà faits. Madame Çaille accepta pour sa Fille & pour elle: à-peine songeait-elle à prendre l'avis de son Fils, qui, suivant l'usage, avait tout entendu. Il fut obligé de lui parler le premier. Madame Çaille rejeta d'abord la proposition qu'il fit, de prendre la place de sa Sœur: la Jeune-personne, de son côté, aurait été ravie de paraître en public avec son Futur: Mais le Frère insista si fortement, qu'il falut bien lui céder. On se promit cependant que c'était pour la dernière-fois. Çaille fut donc paré au lieu de sa Sœur, & ce fut à lui que le D... donna la main; tandis qu'Aglaé, très-mortifiée, s'était retirée au fond de sa

chambre. En chemin , le D.. prévint les Dames , que ce serait un de ses Amis qui les conduirait à leur loge ; que pour lui , la prudence ne permettait pas encore qu'il se montrât avec elles. Madame Çaille fut alors charmée de ne pas avoir amené sa Fille. On arriva : l'Ami du D.. donna la main aux Dames , & demeura seul avec elles.

Après le spectacle , le D... qui avait toujours été dans une loge vis-à-vis celle de sa Maitresse , reçut les Dames dans sa voiture , & leur proposa , pour la première fois , d'aler souper tous-quatre , dans une petite - maison fort agréable , qu'il avait au faubourg *Sainthonoré*. Madame Çaille refusait ; mais la fausse Aglaé lui fit comprendre qu'il fallait consentir. Ce fut alors qu'elle s'applaudit sincèrement , de ne pas avoir amené sa Fille.

On trouva un souper délicieux : la fausse Aglaé fut traitée avec le plus grand respect ; le D... lui rendait des hommages comme à une Souveraine : son Ami paraissait le regarder d'un air de pitié : mais apparemment que l'influence de la fausse Aglaé sur les sens du D... se faisait sentir ; il était lui-même surpris de se trouver de glace. Il resolut cependant , après un instant d'entretien particulier avec son dangereux Conseil , d'aler au but , sans trop s'arrêter

aux refus que faisait son cœur de se mettre de la partie.

Le souper fut gai : mais le Traître qui l'avait conseillé , eut soin d'en tirer le parti qu'il s'était promis. Madame Çaille se trouva indisposée à la fin du repas ; il falut la mettre au lit , où le sommeil s'étant bientôt emparé d'elle , on proposa à la fausse Aglaé de passer dans une autre pièce. Çaille ne fit que les difficultés indispensables , & se rendit. Le D... resté seul avec lui , se mit à ses genoux , & commença de lui tenir le langage le plus tendre : il s'enflâmait peu-à-peu , il baisait les mains de sa Belle , & alla jusqu'à lui prendre un baiser. Çaille se défendait avec modération. Le D... ne sentait pas cet emportement de desirs , ni même cette tendresse , qu'il éprouvait toujours auprès d'Aglaé ; mais il échauffait son imagination , & la crainte de se repentir de sa froideur , comme cela lui était arrivé , lui donna la même témérité que l'emportement de l'amour. Il fut repoussé comme il devait l'être par la fausse Aglaé. Furieux de se voir vaincu , & ayant une-fois manqué à la délicatesse , le D... ne ménagea rien ; il fit de nouveaux efforts , & déclara impérieusement qu'il prétendait à une victoire complète. —Ingrat ! lui dit la fausse Aglaé.... Mais tu m'arracherais plutôt la vie. Voilà

donc ta sincérité , ta loyauté ! va , Perfide , tu gémiras un jour de ton égarement. Oui , je verrai couler tes larmes , de regret d'avoir voulu tromper une Fille innocente , & qui t'aimait. --Cédez , & je vous épouse : mais il faut céder aujourd'hui , ou... je croirai que vous n'aimez que mon rang. --C'est l'impossible. --Vous ne m'avez jamais aimé ; je ne vous dois plus rien : je vais vous traiter comme une Ambitieuse , une Intéressée , qui... --Vous vous trompez , D.. un mot , & je vous fais rougir , je vous confonds. --C'en est trop enfin... En achevant ce mot , il ouvrit à son méchant Ami , qui dit à la fausse Aglaé : --Vous n'échapperez pas , Mignone ; il faut céder : je veux sauver mon Ami de vos filets , & l'amitié va me rendre cruel pour vous : il en passera sa fantaisie ; tous les moyens nous sont égaux..... --Monstre ! s'écria la fausse Aglaé , tu m'éclaires : la méchanceté du D.. est ton ouvrage ; elle n'était pas dans son cœur. D.. , renvoyez cet Infâme ; vous cessez de m'être odieux ; vous n'êtes que faible , & je vous aime de n'être pas aussi méchant que ce Monstre. Qu'il se retire : vous allez être content de moi-

L'Ami se retira , à la prière du D.. , qui néanmoins se tint sur ses gardes. --Ne craignez rien de mon désespoir , lui dit la fausse Aglaé : Je vous crois capable de sentimens élevés , raisonnables aumoins ;

écoutez quelques mots que j'ai à vous dire. Qui me croyez-vous ? --Une aimable & charmante Personne. --Une Fille ? --Certainement, une Fille ! --Aglæ Çaile-de-Préhi ? --Oui certainement ! que prétendez-vous ! --Je prétens vous dire.... que je ne suis point Aglaé , mais son Frère.... Écoutez-moi , Monsieur : je vais vous mettre au-fait de toute cette aventure , & vous donner des preuves sans réplique. C'est moi que vous avez vu au bal ; c'est moi qui ai répondu à vos Lettres ; c'est moi qui suis venu ici avec ma Mère : mais c'est ma Sœur que vous avez entretenue chés nous. Voilà sans-doute la raison de ces différens sentimens que vous m'avez paru éprouver. Si Aglaé était ici , je suis sûr , à n'en pouvoir douter , que vous ne lui auriez pas manqué de respect ; les sentimens qu'elle vous a inspirés sont trop tendres : moi , je n'ai pu vous en donner de pareils ; vous n'avez ici qu'une faible Image , & l'influence d'un Sexe sur l'autre est nulle. Vous êtes curieux , à ce que je vois , de connaître mes motifs : Les voici. Vous savez que je ressemble si parfaitement à ma Sœur , que sous ses habits de femme il est impossible de ne pas s'y tromper. J'aime tendrement Aglaé ; j'ai formé le dessein , lorsque j'ai su votre amour , de tout employer pour élever ma Sœur au rang de votre Épouse ; mais sans exposer sa pudeur & sa vertu :

j'ai voulu tout prendre sur moi , & qu'elle restât pure comme l'Enfant qui vient de naître ; afin que dans le cas où vous l'épouseriez , elle fût digne d'être votre Femme ; & dans le cas opposé , qu'un autre Mari ne pût avoir aucun ombrage , ni lui rien reprocher un - jour. Cependant je ne vous ai pas trompé sur les sentimens de ma Sœur ; elle vous aime , non comme D. , mais comme un Homme aimable , tendre , vertueux. Et je crois que vous l'êtes , M. le D. ; mais un Ami corrompu vous aura fait honte d'un attachement honnête ; il vous aura fait rougir de n'associer à votre rang , à votre fortune que la Vertu & la Beauté. Cependant observez d'abord que ma Sœur est demoiselle ; que son sang , à remonter à la source , est aussi noble que le vôtre : observez , qu'avec les principes qu'elle a reçus , & les conseils que nous lui donnerons mes Parens & moi , lorsqu'elle sera votre Femme , elle vous rendra aussi riche , que si vous aviez reçu d'elle une forte dot ; elle économisera , au lieu de dissiper : elle mettra tout son bonheur à vous plaire , & si vous avez quelques torts un - jour , elle s'efforcera de vous les dissimuler à vous-même. Alons , M. le D. , reprenez les sentimens qui vous sont naturels ; que ma Sœur ignore à-jamais la scène odieuse qui vient de se passer ; que ma Mère elle-même ne s'en doute pas....

A ces derniers mots , le D. embrassa le jeune Çaille , en lui disant : --Tu me ravis & m'étonnes ! tu me découvres la cause de l'inégalité de mes sentimens , & tu me fais enfin sentir que j'adore ta Sœur. Non , non , mon cher Çaille , je ne lui aurais pas manqué , si elle fût ici venue au lieu de toi ; près d'elle , je ne suis que tendresse , respect , amour. Tes derniers mots me rassurent ; qu'elle ignore tout ce qui m'avilirait à ses yeux. Pour toi , tu feras mon Frère , mon Ami , & ton avancement fera mon affaire.... Comment allons-nous annoncer ce changement au Marquis de*** , qui est-là ? --Je m'en charge : Envoyez seulement chés mes parens , chercher mes habits : on donnera en même-temps de nos nouvelles à mon Père & à ma Sœur , qui doivent être dans de grandes inquiétudes. --J'y ai déjà envoyé ; mais on y va retourner. --Vous me prêterez une épée ; ensuite vous sortirez d'ici , pour aller apprendre au Marquis que vous avez échoué. Il viendra auprès de moi ; vous le suivrez , & nous jouirons de son étonnement & de sa honte , s'il en est capable. Je veux faire enforte qu'il ne parle à personne de cette aventure.

Le D... donna sur-le-champ ses ordres : on alla chercher & on apporta les habits de Çaille , qui en changea en présence du D... auquel il ne resta plus aucun doute sur son sexe ;

sexe ; & lorsque la fausse Aglaé eut repris sa forme naturelle , le D^{...} sortit la main sur le front , & comme un Homme au desespoir. Son méchant Ami vint à lui : --Qu'est-ce ? qu'as-tu donc fait , une partie de la nuit ? --Va voir , mon cher Marquis , la métamorphose la plus étrange ! Le Diable s'en-mêle ! ma Belle est aumoins forcière : c'est une Médée ; & je suis vaincu-. Le Marquis plia les épaules. --Tu as le cœur faible , dit-il , & non pas la tête ! Il entra dans la chambre où était Aglaé. Il vit un beau Jeune-Homme , mais il cherchait encore des yeux. Çaille vint à lui d'un air fier : --Vous êtes un scélerat , lui dit-il , & si je ne respectais pas la maison de M. le D^{...} , vous me feriez raison à l'instant , de vos noirceurs-. Le Marquis surpris , en reconnaissant la prétendue Aglaé , crut que c'était une farce qu'on jouait , & que la Belle avait succombé. --Vous n'étiez pas si terrible tout-à-l'heure , dit-il en riant , & je suis charmé que vous vous soyiez mise à la raison. --Il ne faut pas rire , dit Çaille avec une fureur très-bien feinte , car elle était presque réelle ; regardez ! (& il se découvrit entièrement la poitrine). Le Ciel pour confondre ta malice , & empêcher M. le D^{...} de commettre un crime , dont l'idée n'était pas de lui (son âme est trop noble) a changé en Jeune-Homme vigoureux , une Fillette craintive & faible : (*endisant cela , il se couvra*

Marquis d'un bras nerveux) : Tremble , Scélérat , qu'il ne te change toi-même , en quelque vil Animal, dont la nature indique tes inclinations perverses. Le Marquis était dans un étonnement stupide : Il voyait un Garçon ; il reconnaissait les traits d'Aglaé ; il ignorait qu'elle eût un Frère : il ne croyait pas aux métamorphoses , ni aux punitions du Ciel ; il tombait dans un caos inextricable ! Il appela le D^{uc}. --Dis-moi donc un peu , mon cher ; si tu as ordonné de mettre aussi quelques choses dans ce que j'ai bu ou mangé , pour me troubler le cerveau ? Veillé-je ? rêvé-je ? ce qu'il y a de certain , c'est que de tout ce que je vois , jusqu'à ta conduite , rien n'est naturel. --Au contraire dit le Duc ; tout cela est du plus grand naturel du monde. Nous croyions avoir ici une Fille , & nous avons un beau Jeune-homme. Juge comme il a dû se moquer de nous ! --Cela n'est pas concevable ! J'ai cru que depuis *Néron* qui épousa *Sporus* , les Hommes n'en épousaient plus d'autres. --Aussi ne l'épouserai-je pas , puisque c'est un Homme. --Mais le but de tout cela ? --C'est encore un mystère , mon cher Marquis : dès qu'il fera éclairci , je t'en ferai part : En attendant , celui qui fut ma Maîtresse , va être mon meilleur Ami. Je pense que ce ferait aussi le plus court pour toi , s'il veut bien te pardonner. --Si j'y conçois , quelque chose-!.. disait à tout moment le méchant Marquis. Et il les quitta fort-mé-

content, n'ayant pu obtenir aucune explication du D^r. --Je les lui donnerai, dit-il à Çaille, le jour du mariage, en lui montrant ma Femme & mon Frère. --Oui; mais il ne faut pas le laisser partir de-la-forte: permettez que je lui dise un mot-. Le D^r bien sûr de prévenir toutes les suites, y consentit. Çaille courut après le Marquis, & le saisissant par le bras: --Songez, monsieur, dit-il, que s'il vous arrive de recommencer vos mauvais-offices à mon égard, ou de dire un mot dans le monde de ce qui vient de se passer, je n'aurai de repos, que lorsque je me ferai coupé la gorge avec vous. Je ne suis pas un Eennemi à mépriser; & si vous voulez en essayer, je vais vous prouver mon adresse. --Je ne vous crains pas, répondit le Marquis. Cependant, il me faut ici votre parole-d'honneur. --De quoi? --De votre silence. --Moi? je ne promets rien. --Défendez-vous, monsieur! --Je n'expose pas ma vie avec une Avanturier. --Cet Avanturier va vous l'ôter sans miséricorde, si vous ne l'exposez pas...

Le Marquis fut obligé de mettre l'épée à la main; & quoique le D... fût tout près, & qu'il s'attendît à ce qui devait arriver, Çaille poussa les premières bottes avec tant de vigueur, que le Marquis eut le bras percé de-part-en-part, avant qu'il pût les séparer. Ce fut avec ce salaire mérité que le Marquis s'en retourna,

Après un aussi violent orage, on avait besoin de repos : on se mit au lit, & Çaille devenu tranquille pour sa Sœur, goûta un doux sommeil. Le D^r, de son côté, ayant pris son parti, se trouva débarrassé d'un poids fatiguant ; il aimait Aglaé ; il fut enchanté de pouvoir se dire qu'il n'avait jamais eu de tort avec elle.

Le lendemain-matin, on s'éveilla assez tard, à l'exception de madame Çaille, qui fut longtemps sans se reconnaître, ni se rappeler l'endroit où elle était. Enfin elle sonna, & au lieu de sa Femme-de-chambre, elle vit entrer un Laquais du D^r. Cependant ses idées ne s'éclaircissaient pas encore ; elle interrogea ce Garçon, qui lui rappela qu'elle étoit dans la petite-maison du D^r. Aussitôt elle demanda sa Fille, avec beaucoup d'inquiétude. On lui dit qu'elle reposait dans la pièce voisine. La Dame se hâta de s'habiller, & elle y passa. La vue de son Fils, jouissant d'un paisible sommeil, acheva de la rassurer : elle l'éveilla ; mais le jeune Çaille fut discret avec sa Mère elle-même, comme il l'avait promis au D^r. Il reprit ses habits de Fille, & lorsque le D^r. fut prêt, on retourna tous ensemble chés M. Çaille, qu'on trouva ainsi qu'Aglaé, dans une grande inquiétude. Le D^r. eut la satisfaction de comparer la parfaite ressemblance du Frère & de la Sœur, & sur-tout, il prit plaisir à éprouver la différence des sentimens que l'Un & l'Autre

lui inspiraient. Il se trouvait si tendre auprès d'Aglaé, qu'il se confirma dans l'idée, qu'il n'aurait pu lui manquer de respect, si elle était réellement venue à la petite-maison, & il ne douta pas qu'elle ne fit son bonheur. Après avoir expliqué, comme il voulut sans crainte d'être démenti, la cause de son étonnante démarche, il se plaignit tendrement à Aglaé de la tromperie qui lui avait été faite. Elle s'en excusa sur son Frère, avec une aimable confusion. On prit ensuite jour pour le mariage, qui doit être secret durant quelques années, mais qui a été contracté avec toutes les précautions qui peuvent en assurer la validité.

Le soir de ce beau jour, le D^r fit prier le Marquis, son méchant Ami, de passer à sa petite-maison. Il devait s'y trouver avec sa nouvelle Épouse, son Pere, sa Mère, & le jeune Çaile. Ce dernier reprit des habits de Femme, & une parure toute-semblable à celle de sa Sœur. Lorsque le Marquis parut, Aglaé se retira, & laissa son Frère. Le D^r montrant Çaile, dit au Marquis: --Nous sommes d'accord, cette charmante Personne & moi: prends part à ma joie, mon Ami-. Le Marquis fit un geste d'étonnement, sur-tout lorsqu'il vit le D^r caresser la fausse Aglaé devant ses Parens. --C'est ici le pays des enchantemens, dit-il! Voila sans-doute le Jeune-homme que j'ai déjà vu; je le reconnais parfaitement. --Tu te trompes, c'est une

Jeune-personne. En même-temps, le D^r se leva, & emmena son Ami à quelques pas : Mais dès que le Marquis eut tourné le dos, Çaille fut remplacé par sa Sœur. Pendant ce temps-là, qui ne fut qu'un instant, le D^r disait tout-bas au Marquis, --Elle a le pouvoir des métamorphoses-. Impatienté, le Marquis lève les yeux, & voit la véritable Aglaé, dont l'émotion était marquée par le reflux d'un beau sein, à-peine voilé par une gaze transparente. Il demeura pétrifié ; car il croyait être sûr que c'était la même Personne. On tâcha encore de distraire un-moment son attention ; on n'y réüffit qu'avec peine : Çaille reparut à son tour, mais sans l'attrait vainqueur qui caractérisait Aglaé. --Vous êtes des Joueurs-de-gobelets fort habiles, dit le Marquis. --Tu es furieusement entêté ! --Voudrais-tu, mon cher D^r, me mettre au-fait ? --Tu vois tout ; crois-en tes yeux-.

Jamais le Marquis ne put obtenir d'autre réponse, & on le laissa partir avec le tourment de l'incertitude. Il voyait bien qu'on le jouait, mais il ne concevait pas comment, à-moins de supposer une ressemblance parfaite (elle - même aussi peu vraisemblable que tout le reste) entre le Frère & la Sœur. On ne l'éclaira pas, à-cause du secret qu'on veut garder. Il le fera un-jour avec tout le Public.

Fin du Sd. Volume.

